

ALEXANDER
KENT

Au nom
de la
liberté

roman



PHÉBUS

ALEXANDER KENT

AU NOM DE LA LIBERTÉ

BOLITHO-21

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

*A Kim,
avec tout mon amour.
Le monde nous appartient.*

*Et pourtant,
Liberté !
Ton drapeau déchiré flotte encore,
Il claque comme l'orage qui fait face au vent.*

BYRON, 1812

PREMIÈRE PARTIE

1811

I

REGRETS

Lady Catherine Somervell tira sur les rênes de la grande jument et, de sa main gantée, lui flatta l'encolure.

— Ce ne sera plus très long, Tamara. Nous serons bientôt à la maison.

Elle resta ainsi en selle, immobile, très droite, à contempler la mer de ses yeux sombres. Il était près de midi en ce premier jour du mois de mars 1811, et une étrange vapeur brumeuse avait déjà envahi le sentier qu'elle avait emprunté pour aller rendre visite à John Allday et à sa toute nouvelle épouse, Unis. Elle n'arrivait pas à croire qu'on les ait laissés tranquilles si longtemps, sans être dérangés par l'Amirauté de Londres. Deux mois et demi : Richard Bolitho et elle n'avaient jamais passé autant de temps ensemble dans leur demeure de Cornouailles.

Elle fit glisser sa capuche ourlée de fourrure et l'air humide lui redonna des couleurs. Au sud, vers la pointe de Rosemullion qui gardait l'embouchure de la Helford, là aussi, alors qu'elle n'était distante que de trois milles, tout était perdu dans la brume. Elle se trouvait sur le chemin côtier le plus haut, car celui du bas s'était écroulé sous les coups de la mer lors des tempêtes de janvier.

Et pourtant, on devinait déjà quelques signes annonciateurs du printemps. Des hochequeuees piquaient le long des rives de la Helford, on les reconnaissait à leurs plongeurs vertigineux, à leur vol erratique. Des choucas également, perchés comme des ecclésiastiques sur les murs de pierre. Les arbres effilochés qui poussaient sur la crête de la colline toute proche n'avaient pas retrouvé leurs feuilles, et leurs branches tombantes luisaient encore d'avoir subi la dernière averse. Cela dit, on distinguait vaguement de petites touches de jaune : les premières jonquilles

sortaient en dépit de l'air salin venu de la Manche et des Western Approaches.

Catherine poussa sa monture. Elle songeait rêveusement au passé, s'arrêtait particulièrement à ces semaines de liberté dont ils avaient profité sans contrainte. Passé les premières étreintes après leurs retrouvailles, lorsque Bolitho était revenu de la campagne de l'île Maurice au cours de laquelle il avait anéanti les corsaires de Baratte, elle avait craint qu'il ne tienne pas en place de ne pas être avec ses vaisseaux et ses hommes. Il aurait pu être secrètement inquiet de voir que la marine, pour laquelle il avait tant fait, à qui il avait tant donné, l'oubliait.

Mais leur amour s'était ranimé de plus belle, à supposer que ce fût possible. Ils faisaient de la marche et montaient à cheval, en dépit d'un temps peu clément. Ils allaient rendre visite aux familles de la propriété et, lorsqu'ils ne pouvaient y échapper, se rendaient aux réceptions que donnait Lewis Roxby dans sa demeure grandiose. Roxby, surnommé le Roi de Cornouailles, était le beau-frère de Richard. Les festivités avaient été organisées pour célébrer l'accession, assez inattendue, de Roxby à la chevalerie. Elle esquissa un sourire : désormais, on ne pourrait plus le tenir...

Et que se passait-il dans le vaste monde ? Elle avait guetté chez Richard les signes habituels de malaise, mais non, rien. Elle songeait à leur passion, aux attentions délicates qu'ils avaient l'un pour l'autre. Quoiqu'il en soit elle savait tout de son homme.

Et tant de choses avaient changé. Les prédictions de Sir Paul Sillitoe s'étaient vérifiées un mois plus tôt. Déclaré fou, le roi George III avait été privé de tout pouvoir et de toute autorité. Le Prince de Galles était devenu régent, en attendant le jour de son couronnement. Certains prétendaient, et c'était peu charitable, que Roxby devait sa récente élévation à l'influence du Prince régent. Bien que son titre tout neuf lui ait sans doute été attribué en reconnaissance des services qu'il avait rendus à son pays en sa qualité de magistrat et en tant que créateur d'une milice, à l'époque où l'on craignait un débarquement des Français, certains affirmaient que c'était parce que le Régent

était également duc de Cornouailles, et qu'il se rendrait compte assez vite de l'inutilité d'avoir Roxby pour allié.

Elle contemplait la mer, ce n'était plus la rivale qu'elle avait crainte si longtemps. Elle sentait encore sur son épaule cette brûlure causée par le soleil après la perte du *Pluvier Doré*, sur la grande barrière de récifs. Et dire que cela faisait déjà deux ans... Elle avait souffert les mêmes tourments que les autres survivants. Mais elle était avec Richard, ils avaient tout partagé aux portes de la mort.

Le soleil était invisible derrière les nuages pâles, mais la mer réussissait tout de même à en capter les rayons, si bien que la houle paraissait éclairée par en dessous, comme par une lanterne énorme.

Elle avait laissé Richard à la maison car il avait des lettres à terminer avant le départ de la malle de poste, place de Falmouth. Elle savait qu'une de ces missives était destinée à l'Amirauté ; ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. Elle lui avait même raconté sa visite à Whitechapel, l'aide que lui avait proposée Sillitœ, et qu'elle avait acceptée.

— Je n'aurais jamais cru que tu ferais un jour confiance à cet homme, lui avait dit tranquillement Bolitho.

Elle l'avait serré dans ses bras, ils étaient au lit, et lui avait répondu à voix basse :

— Il m'a aidée à un moment où je n'avais personne d'autre. Mais un lapin ne se retourne jamais quand il est en face d'un renard.

Et quant à sa lettre destinée à l'Amirauté, il lui avait simplement dit :

— Quelqu'un a dû lire mon rapport sur la campagne de Maurice, et ce que j'y écris sur le besoin que nous avons de frégates. Mais j'ai peine à croire qu'un coup de vent ait balayé ces cursives poussiéreuses !

Et puis cet autre jour, il était avec elle sur la pointe, en contrebas du château de Pendennis. Ses yeux avaient la couleur des eaux grises qui s'agitaient sans cesse, jusqu'à l'horizon. Elle lui avait demandé :

— Tu accepterais un poste à l'Amirauté ?

Il s'était retourné pour la regarder et lui avait répondu d'un ton très net, très décidé :

— Lorsque l'heure sera venue où je ne pourrai plus prendre la mer, Kate, ce sera aussi celle de quitter la marine pour de bon.

Il lui avait souri, de son sourire enfantin, et toutes ses rides s'étaient effacées.

— Et ils seront les derniers à me le demander.

Elle s'était entendue lui répondre doucement :

— Ce sera à cause de moi et à cause de nous, voilà la vérité.

— Il ne s'agira pas d'un prix à payer, Kate chérie, mais d'une récompense.

Elle songeait aussi au jeune Adam Bolitho. Sa frégate, *l'Anémone*, relâchait à Plymouth où elle passait en cale sèche après sa longue traversée depuis Maurice *via* Le Cap et Gibraltar. Elle avait subi tellement d'avaries au cours de son combat au corps à corps avec les corsaires de Baratte que les archipompes ne s'étaient jamais arrêtées de tout le voyage de retour.

Pour lors, Adam était attendu à Falmouth. Elle entendit la cloche de l'église placée sous le patronage de Charles, le roi martyr, là où depuis des générations on baptisait les Bolitho, où ils se mariaient, et où on les enterrait. Cela ferait du bien à Richard de pouvoir passer quelques moments avec son neveu. Elle doutait qu'il évoque le sujet de la femme de Valentine Keen. Dans ce genre d'affaire, aller à la confrontation n'était pas la meilleure méthode.

Elle revoyait Allday, lorsqu'elle s'était arrêtée à la petite auberge de Fallowfield, *Au Vieil Hypérion*. Un artiste local avait peint l'enseigne – la vieille dame dans l'eau jusqu'aux derniers sabords, comme avait dit fièrement Allday après son mariage, une semaine avant la Noël. Mais Unis, sa jeune épouse au visage épanoui et qui connaissait *l'Hypérion* à bord duquel son premier mari avait péri, lui avait expliqué ce qui souciait Allday. Il craignait que Sir Richard ne le laisse à terre lorsqu'il aurait reçu une nouvelle affectation.

Elle lui avait confié l'amour qu'elle ressentait pour son solide marin à la démarche chaloupée, sans lui parler de la

jalousie qu'elle pouvait éprouver envers la marine, celle qui risquait de les séparer. Mais elle était fière de ce lien si particulier qui existait entre le vice-amiral et son maître d'hôtel.

— Je sais, lui avait répondu Catherine. J'y suis soumise comme vous. C'est pour notre salut que nos hommes partent affronter la mer et les canons. *C'est pour nous.*

Mais elle n'était pas sûre de l'avoir convaincue.

Elle sourit, elle avait un goût de sel sur les lèvres. *Ni d'être très convaincue moi-même.*

Sa jument accéléra le train en atteignant la nouvelle route construite par les prisonniers de guerre français qu'employait Roxby. Et Catherine se disait que c'était grâce à ces mêmes prisonniers que sa demeure et ses jardins étaient si impeccablement entretenus. Comme la plupart des propriétés dans le pays, il n'y avait plus que des vieillards et des éclopés rejetés par la marine pour travailler sur les terres des Bolitho. Tout jeune homme qui ne bénéficiait pas d'une protection se faisait inmanquablement ramasser par les détachements de presse omniprésents. Et cette protection ne permettait pas toujours d'échapper au sort. Il suffisait d'une nuit noire, d'un vaisseau à l'ancre, d'un commandant qui ne posait pas trop de questions au retour de son détachement.

Le toit de la vieille demeure grise apparut au-dessus de la colline. Adam avait-il des nouvelles ? Il allait certainement remarquer que son oncle était dans une forme superbe. L'exercice, une nourriture saine, du repos... Elle pinça les lèvres. Et l'amour, qui les laissait haletants.

Elle s'était souvent demandé si Adam ressemblait en quelque manière à son père. Il n'existait aucun portrait de lui dans toute la maison, et elle était bien sûre que le père de Bolitho s'en était assuré après que Hugh eut jeté l'opprobre sur lui-même et sur sa famille. Ce n'était pas tant à cause de son goût du jeu, qui l'avait laissé criblé de dettes et avait ruiné la propriété – jusqu'à ce que les succès de Richard en tant que commandant d'une frégate lui aient permis de gagner assez de parts de prises pour combler le trou. Hugh avait même fini par tuer en duel un officier, l'un de ses camarades, pour une affaire de jeu.

Tout cela, leur père aurait encore réussi à le pardonner. La coupe avait débordé lorsque Hugh avait déserté la marine pour se ranger du côté des Américains pendant la guerre d'Indépendance. Catherine songeait aux portraits alignés sur les murs et dans l'entrée, tous ces hommes aux yeux gris, au regard sévère. On aurait dit qu'ils l'observaient, qu'ils la jugeaient lorsqu'elle montait l'escalier. Pourtant, ils n'avaient pas *tous* été des saints...

Un palefrenier prit la bride de sa monture et Catherine lui dit :

— Tu la bouchonneras bien, hein ?

Puis elle aperçut un autre cheval qui mastiquait bruyamment dans les écuries, et un tapis de selle bleu et or. Adam était déjà arrivé.

Elle secoua la tête pour faire retomber ses longs cheveux sombres sur ses épaules.

En ouvrant la porte à double battant, elle les vit, debout près d'une grande flambée. On les aurait crus frères ; ces cheveux noirs, les traits des Bolitho, comme sur les portraits, comme sur ces visages qu'elle avait tant scrutés tandis que la maison devenait sa demeure. Elle regarda subrepticement la table, l'enveloppe de toile au timbre de l'Amirauté, l'ancre câblée. Elle en avait eu le pressentiment, mais elle en ressentit pourtant un choc.

Tout sourire, elle tendit les bras à Adam qui venait la saluer. Richard avait dû surprendre son coup d'œil et ce bref moment de consternation.

Là était son véritable adversaire.

Le lieutenant de vaisseau George Avery se tenait près de la fenêtre de sa chambre, d'où il observait la foule et les voitures qui se pressaient dans la rue. C'était jour de marché à Dorchester : les paysans venus de la campagne et des villages alentour pour acheter ou pour vendre marchandaient. A cette heure, les tavernes devaient être pleines.

Il s'approcha d'un miroir et s'examina attentivement, comme il aurait inspecté la tenue d'un jeune aspirant.

Il n'en revenait toujours pas, d'avoir accepté la proposition de Sir Richard Bolitho qui lui avait demandé de rester son aide de camp. Il avait assez souvent juré que, si on lui offrait un commandement, aussi modeste et minuscule fût-il, il se jetterait sur l'occasion. Il était âgé pour son grade, il n'aurait plus jamais trente ans. Il examina d'un œil critique son uniforme bien coupé et les aiguilletes d'or, insigne des fonctions qu'il occupait auprès de Sir Richard Bolitho. Avery n'était pas près d'oublier le jour où il avait fait la connaissance de ce fameux amiral, dans sa demeure de Falmouth. Il ne s'était pas attendu à ce que Bolitho lui accorde cet entretien, à lui, le neveu de Sir Paul Sillitoe, car il connaissait à peine son oncle et ne savait pas pourquoi celui-ci avait cité son nom.

Ce qu'il avait vécu au cours du drame qui avait manqué lui coûter la vie lui donnait encore des cauchemars. Il était alors second d'une petite goélette, *La Jolie*, prise aux Français, et s'amusait beaucoup des opérations qu'ils menaient contre des marchands ennemis au cours de combats éclairs. Mais son jeune commandant, également lieutenant de vaisseau, s'était montré trop sûr de lui, ce qui l'avait conduit à prendre des risques inconsidérés. Il s'entendait presque raconter l'affaire à Bolitho, au cours de leur premier entretien. *Je le trouvais imprudent, Sir Richard*. Ils s'étaient fait surprendre par une corvette française qui les avait massacrés avant qu'ils aient pu réagir. Son jeune commandant avait été coupé en deux à la première bordée et, un peu après, Avery s'était effondré à son tour, gravement blessé. Impuissant, il avait vu ses hommes, totalement découragés par la violence de l'attaque, amener les couleurs.

Fait prisonnier, Avery avait souffert mille morts entre les mains de chirurgiens français. Non qu'ils ne se soient occupés de lui ou qu'ils se soient montrés indifférents à ses souffrances. Leur manque de moyens était la conséquence directe du blocus anglais, par une ironie du sort qui lui revenait fréquemment en mémoire.

La paix d'Amiens, ce bref intermède qui avait uniquement laissé aux deux adversaires le temps de panser leurs plaies et de reconstituer défenses et vaisseaux, avait permis à Avery d'être

libéré plus tôt en échange d'un prisonnier français. À son retour en Angleterre, nulle félicitation, pas de récompense pour la bravoure dont il avait fait preuve. Au contraire, il était passé en conseil de guerre. Finalement, il n'avait pas été jugé coupable de lâcheté ni d'imprudence ayant mis son bâtiment en péril. Mais *La Jolie* avait amené son pavillon devant l'ennemi et, blessé ou pas, il avait reçu un blâme. Il ne dépasserait jamais le grade de lieutenant de vaisseau jusqu'à la fin de sa carrière.

Jusqu'à ce jour, qui remontait à dix-huit mois, où Bolitho l'avait pris comme aide de camp. Cela lui avait ouvert une porte, Avery avait connu une nouvelle existence aux côtés de l'un des héros de l'Angleterre. Aux côtés d'un homme dont les exploits et le courage avaient redonné du cœur à son pays.

Il sourit à son reflet dans la glace et revit le jeune homme qu'il avait été. L'espace d'une seconde, son expression habituelle empreinte de méfiance, ces lignes amères creusées autour de ses lèvres, disparurent. Mais les mèches de cheveux gris qui parsemaient ses cheveux châains étaient toujours là, comme cette raideur à l'épaule, séquelle de sa blessure et du traitement qu'il avait subi. Et il savait que ce qu'il voyait n'était pas la vérité.

Il entendit quelqu'un près de la porte d'entrée et jeta un regard circulaire à sa chambre : un endroit nu, tout simple, sans personnalité. Tout comme le reste de la maison, le presbytère où son père, homme strict mais au grand cœur, l'avait élevé. La sœur d'Avery, Ethel, qui avait épousé elle-même un membre du clergé après la mort de leur père, tué dans la rue par un cheval emballé, y habitait toujours avec son mari.

Il attacha son sabre à ses bélières et ramassa son bicorné galonné d'or. Un or aussi brillant que le jour, dix-huit mois auparavant, où il en avait pris livraison chez Joshua Miller, le tailleur de Falmouth. On en était à la deuxième génération de Miller qui confectionnait les uniformes de la famille Bolitho, même si bien peu de gens savaient encore comment cela avait commencé. Bolitho avait équipé Avery lorsqu'il était entré à son service. Encore une marque de délicatesse, si caractéristique de l'homme qu'il connaissait maintenant fort bien, même s'il ne le comprenait pas parfaitement. Son charisme, dont il ne semblait

pas être conscient lui-même ; cette façon qu'avaient ses proches de le protéger. Son *petit équipage*, ainsi qu'il les appelait : son solide maître d'hôtel, Allday, son secrétaire originaire du Devon, Yovell, un homme un peu replet, sans oublier Ozzard, son domestique, un homme sans passé.

Il déposa un peu d'argent sur la table à l'intention de sa sœur. Elle ne tirait pas grand-chose de son rat de mari. Avery l'avait entendu quitter le presbytère de bonne heure, sans doute pour aller faire la charité quelque part, à moins que ce ne fût pour dire quelques mots à l'oreille d'un brigand que l'on conduisait au gibet. Il sourit. Si réellement son beau-frère était un homme de Dieu, le Tout-Puissant serait bien inspiré de faire attention quand il choisirait son petit équipage !

La porte s'ouvrit, sa sœur était dans le couloir et le regardait, comme si elle n'avait pas envie de le voir s'en aller.

Elle avait les mêmes cheveux sombres qu'Avery, les mêmes yeux dorés, des yeux de chat. Mais, en dehors de cela, ils ne se ressemblaient guère. Il avait du mal à admettre qu'elle n'avait que vingt-six ans, avec son corps déformé par les grossesses. Elle avait quatre enfants, mais en avait perdu deux autres. Difficile de se souvenir de la jeune fille d'autrefois, qui avait été plutôt mignonne à l'époque.

Elle lui dit :

— George, le charretier est là. Il déposera ton coffre à *l'Ecu du Roi*.

Il la prit dans ses bras et la serra, elle le regarda.

— Je sais bien que tu dois partir, George, mais j'étais si contente que tu sois là. On pouvait parler, et puis...

Lorsqu'elle était désemparée, son accent du Dorset devenait plus prononcé.

Deux enfants hurlaient en bas, mais elle n'avait pas l'air de les entendre. Elle reprit brusquement :

— J'aurais bien aimé rencontrer Lady Somervell, moi aussi.

Avery la serra un peu plus fort. Elle l'avait souvent interrogé au sujet de Catherine, ce qu'elle faisait, de quelle manière elle s'adressait à lui, comment elle s'habillait. Il passa la main sur la robe en grosse toile bise que sa sœur n'avait pas cessé de porter tout le temps de son séjour.

Un jour, il avait fait mention de Catherine alors que le mari d'Ethel était dans la pièce. Il avait déclaré, de sa voix aiguë :

— Une femme sans foi ! Je ne veux pas entendre son nom chez moi !

— Je croyais que c'était la maison de Dieu, avait rétorqué Avery.

Depuis, ils ne s'étaient plus adressé la parole. Avery se dit que c'était la raison pour laquelle il avait quitté le presbytère de bonne heure, pour leur éviter de mentir en se faisant des adieux fraternels.

Avery se sentait soudain pressé de partir.

— Je vais dire au charretier d'y aller, j'irai à pied jusqu'au relais.

Dans le temps, il aurait évité de marcher dans la rue. C'était une ville de l'intérieur, elle regorgeait pourtant d'officiers de marine. Les familles d'officiers aimaient acquérir une demeure à Dorchester, car la ville n'était guère éloignée de la baie de Weymouth, de Portland et de Lyme. Et il avait vu bon nombre d'officiers changer de trottoir pour éviter de le croiser, à l'époque où il se remettait de sa blessure et attendait de passer en conseil de guerre.

Depuis qu'il était avec Bolitho, tout cela avait bien changé. *Mais cela ne changera rien à ce que j'éprouve à leur égard.*

Il étreignit sa sœur encore une fois, il sentait contre lui son corps usé. Qu'était-elle devenue, la jeune fille d'autrefois ?

— Je t'enverrai de l'argent, Ethel – il la sentit faire oui de la tête, elle était trop submergée par les larmes pour parler : La guerre sera bientôt finie, je reviendrai à terre.

Il songeait à Bolitho, qui acceptait si facilement sa situation, à ce qu'Allday lui avait confié – son œil malade –, et à ce que cette confiance lui avait coûté. *En tout cas, je ne pourrais être en meilleure compagnie.*

Il descendit l'escalier si familier, sans ornement aucun car il fallait éviter de gaspiller, comme disait le vicaire. Avery avait pourtant remarqué qu'il possédait une cave excellente. Il passa devant la pièce dans laquelle son père avait commencé à faire son éducation. Dans d'autres circonstances, ce souvenir lui aurait arraché un sourire. Yovell, qui l'avait immédiatement

accepté au sein de leur *petit équipage* parce qu'il écrivait et parlait le latin. Comme c'était étrange, c'est ce talent qui lui avait permis de sauver la vie du contre-amiral Herrick, l'ami de Bolitho.

— Les routes doivent être meilleures maintenant, reprit-il. Je serai à Falmouth après-demain.

Elle leva les yeux vers lui, et il crut revoir la jeune fille à travers ce masque.

— Je suis si fière de toi, George — elle s'essuya le visage avec son tablier : Tu ne sauras jamais à quel point !

Ils sortirent, le charretier prit son dû et salua la femme du vicaire.

Puis ils s'embrassèrent. Plus tard, en marchant dans les rues, Avery se souvint de sa détresse. Elle l'avait embrassé à la façon d'une femme qui vient tout juste de se rappeler comment les choses auraient pu être.

Il aperçut la malle, près de l'auberge, avec son écusson de la Poste royale peint sur la portière. Les bras étaient vides, les chevaux pas encore attelés, mais des domestiques s'activaient déjà à fixer les bagages sur le toit.

Il se retourna en direction de la rue où il avait grandi, mais sa sœur avait disparu.

Il croisa deux aspirants qui effectuaient quelque mission, ils se découvrirent pour le saluer. Mais Avery ne les remarqua même pas.

Puis l'évidence lui sauta aux yeux, comme un choc. Il ne la reverrait jamais.

John Allday s'arrêta de bourrer de tabac l'une de ses longues pipes et, sans l'allumer, se dirigea vers la porte.

Il resta un long moment à regarder l'enseigne toute neuve qui brillait en se balançant au gré du vent. Il ne voyait pas la Manche de là où il était, mais se la représentait sans peine. Le vent avait un peu adonné depuis le matin, ce serait bientôt le jusan. Il imaginait également Falmouth, les navires qui viraient leurs câbles en attendant le moment de lever l'ancre pour profiter du vent et de la marée. Il y avait aussi des vaisseaux de guerre, mais peu nombreux ; les célèbres paquebots de

Falmouth ; des pêcheurs et des caseyeurs à homards. Il allait falloir qu'il s'y habitue. *Je dois m'y habituer.* Il entendit la cloche solitaire de l'église. Ses yeux se mouillèrent. L'église où il s'était uni à Unis, il y avait de cela deux mois, à peine. Il n'avait jamais connu pareille chaleur, pareil amour, et si inespéré. Il avait toujours eu l'œil attiré par les « jolies petites frégates », comme il disait, mais Unis les surpassait toutes.

Les hommes allaient bientôt rentrer des champs ; la nuit tombait encore trop tôt pour qu'ils puissent travailler très longtemps.

Il entendit le frère d'Unis, un autre John, qui préparait des pichets et disposait les bancs. On suivait ses pas dans la salle au bruit de sa jambe de bois. Un brave homme, ancien soldat au 31^e de ligne, le régiment du Huntingdonshire. C'était réconfortant de le voir habiter cette chaumière près de l'auberge, il pourrait aider Unis quand il serait en mer.

Sa Seigneurie était venue à cheval à Fallowfield pour essayer de le rassurer. Mais l'un des cochers qui s'était arrêté à l'auberge pour avaler une bière et un ou deux pâtés lui avait dit que Sir Richard avait reçu une lettre de l'Amirauté. Du coup, Allday était incapable de penser à rien d'autre.

Il entendit le pas léger d'Unis qui arrivait par l'autre porte et se retourna. Elle avait dans les bras un panier d'œufs qu'elle venait de ramasser.

— Tu te fais encore du souci, mon chéri ?

Allday rentra dans la salle et se mit à rire pour éviter de répondre.

— Tout est si nouveau pour moi, tu sais.

Elle inspecta la pièce, les grosses pintes de bière accrochées à leurs chevalets. Ce jour-là, on avait mis des nappes propres et le pain frais tenterait le premier ouvrier agricole de retour chez lui. Un endroit bien accueillant : on aurait dit qu'il était heureux d'être tel qu'il était.

— Et pour moi aussi, c'est nouveau, d'avoir un homme avec moi.

Elle lui sourit tendrement.

— Te fais pas de souci pour ça. Tu as pris mon cœur, et je dois même dire que je serai triste quand tu partiras, *car tu*

partiras. Je suis bien en sécurité. Promets-moi juste que tu reviendras.

Elle se détourna vers la cuisine pour qu'il ne voie pas la larme qui brillait dans ses yeux.

— Je vais te chercher un godet, John.

Le frère d'Unis, qui était occupé à remettre des bûches dans le feu, se redressa et regarda Allday, l'air sérieux.

— C'est pour bientôt, à ton avis ?

Allday hocha la tête.

— Il va d'abord aller à Londres. Il faudrait que je l'y accompagne.

— Pas cette fois, John. À présent, tu as Unis. J'ai perdu une jambe au service du roi, j'ai eu de la chance. Encore que, à l'époque, je n'étais pas vraiment de cet avis... Un canon ne fait pas attention là où il frappe. Alors, profite de ce que tu as.

Allday reprit sa pipe éteinte et fit un sourire en voyant sa jeune épouse qui arrivait avec une chope de rhum.

— Toi, ma mie, tu sais ce qu'il faut à un homme !

Elle brandit l'index et se mit à glousser.

— Tu es un grand méchant, John Allday !

Son frère se détendit, Allday en fut heureux. Mais comment aurait-il pu comprendre ? Il n'avait été qu'un soldat, alors, pourquoi s'étonner ?

Lady Catherine Somervell s'arrêta dans le virage de l'escalier et serra sa robe contre elle. Après la chaleur du grand lit à baldaquin et du feu qui brûlait dans sa chambre, l'air était glacial. Elle était pieds nus.

Elle était allée se coucher plus tôt qu'à son habitude pour laisser Richard s'entretenir en tête à tête avec son neveu. Quelque temps après, ils étaient montés ensemble, et elle avait eu l'impression d'entendre Adam vaciller en arrivant à la porte de sa chambre.

Pendant tout le dîner, il s'était montré tendu et peu bavard, ce qui ne lui ressemblait pas. Ils avaient parlé de son voyage de retour, de *l'Anémone* qui passait au bassin pour remplacer une partie de la doublure de cuivre endommagée sous les tirs croisés des corsaires de Baratte. A un moment, Adam avait levé les yeux

de son assiette et, pendant quelques secondes, elle avait retrouvé l'air animé qui lui était coutumier, cette fierté que lui procurait son *Anémone*.

— Elle a pris une bonne raclée, mais, grâce à Dieu, sous le cuivre, les membrures sont solides comme l'airain !

Il leur avait raconté que le brick *Larne* avait également rallié Plymouth. Il avait apporté des dépêches en provenance de Bonne-Espérance, mais il devait rester un certain temps à Plymouth pour remettre en état espars et grément. La chose n'était guère surprenante. La *Larne* avait été en mer sans relâche depuis près de quatre années, subissant sans cesse une chaleur accablante et de terribles tempêtes.

Lorsqu'elle songeait à Richard, elle se disait qu'il devait plus ou moins s'y attendre. Encore un coup du destin, peut-être, qui avait fait revenir James Tyacke en Angleterre. Cet officier si brave, si fier, celui que les marchands d'esclaves arabes avaient surnommé *le diable à la demi-figure*. Comme il devait détester Plymouth, ces regards horrifiés ou remplis de pitié chaque fois qu'il montrait ses terribles cicatrices dans la foule animée d'un port de guerre.

Adam leur avait confirmé que Tyacke avait envoyé son second à Londres pour y porter ses dépêches, alors qu'en général un commandant entreprenait lui-même le déplacement pour faire sa cour à l'Amirauté.

Catherine aperçut une chandelle qui vacillait sur la petite table posée à un endroit où l'escalier était noyé dans la pénombre. Elle avait dû se rendormir après les avoir entendus monter. Lorsqu'elle avait tendu la main à la recherche de son homme, sa place était vide.

Elle frissonna, comme si quelqu'un l'observait. Elle leva les yeux vers le portrait le plus proche, celui qui représentait le contre-amiral Denziel Bolitho. Peut-être, de tous ceux qui figuraient là, celui qui ressemblait le plus à Richard. C'était son grand-père et ils se ressemblaient énormément : les mêmes yeux, des cheveux noir corbeau. Denziel était le seul autre Bolitho à avoir accédé au rang de contre-amiral. Et maintenant, Richard était monté encore plus haut qu'eux tous, il était le plus jeune vice-amiral de la liste navale depuis la mort de Nelson.

Elle fut prise d'un nouveau frisson, mais ce n'était pas l'air froid de la nuit. Richard lui avait dit qu'il abandonnerait tout – pour elle, pour eux.

Il lui avait souvent parlé de son grand-père, tout en avouant qu'il ne se souvenait pas très bien de lui. Il avait bâti ses impressions sur ce que son père, le commandant James, lui en avait raconté et aussi, naturellement, d'après son portrait. Denziel était représenté à la bataille de Québec, sur fond de fumée, lorsqu'il était venu soutenir Wolfe. Le peintre avait réussi à saisir l'homme qui se dissimulait derrière l'uniforme. Il y avait de l'humour dans son regard, dans sa bouche. Avait-il pris une maîtresse, comme l'avait fait son petit-fils ?

Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, elle voyait quelque chose qui brillait faiblement du côté de la flambée. Puis elle aperçut Bolitho. Il était assis sur le tapis, un bras posé contre un fauteuil, le fauteuil dans lequel s'asseyait son père pour lui faire la lecture. Il semblait ne pas pouvoir se retenir de regarder par la fenêtre, de rappeler à son souvenir la mer qui l'attendait là. La mer qui attendait, comme toujours, un autre Bolitho. Il y avait un verre de cognac posé près de l'âtre et les tisons mourants se reflétaient sur le verre, comme à travers une loupe.

Bolitho ouvrit les yeux et la fixa. Elle crut qu'elle l'avait sorti d'un rêve.

Il essaya de se relever, mais glissa sur le côté et tisonna les cendres jusqu'à ce que les flammes revivent.

Puis il ôta sa veste et la jeta sur ses épaules.

— Pardonne-moi, Kate, je me suis endormi ! Je n'avais pas imaginé...

Elle lui ferma la bouche en posant les doigts sur ses lèvres.

— Ce n'est pas grave, je suis contente de m'être réveillée.

Elle contemplait son profil où l'émotion se lisait nettement en dépit de la pénombre. Ils étaient restés tant de fois assis à cet endroit, à s'écouter mutuellement, avides l'un de l'autre. Il ne se montrait jamais impatient avec elle, même lorsqu'ils avaient discuté de l'achat de ce brick charbonnier, la *Maria José*. Un autre, un autre marin, aurait pu se mettre en rogne. Mais lui s'était contenté de répondre : « Nous verrons cela quand la

saison sera propice. C'est un peu risqué, mais, même si nous n'y arrivons pas, le navire prendra de la valeur. » Toujours *nous*. Même lorsqu'ils étaient séparés, ils restaient ensemble.

Il lui dit brusquement :

— Adam m'a tout raconté.

Elle se tut, elle ressentait sa peine comme si c'était la sienne, mais elle ne dit rien. Bolitho poursuivit :

— Cela le torture, et aussi le fait de penser au mal que cela peut me faire.

— Est-ce le cas ?

Il la prit par les épaules et la serra plus fort.

— Qui suis-je pour le réprimander ? Je t'ai enlevée à un autre, comme je l'ai fait pour Cheney.

Il la regarda, tout surpris que ce prénom ait franchi ses lèvres.

— Il voulait s'en aller sur-le-champ. Dans son état, il se serait tué, avec ces routes épouvantables.

— Je suis venue à toi de mon propre gré. Je t'aimais, je t'ai toujours aimé. Si j'ai un regret, c'est d'avoir gaspillé toutes ces années avant que tu me retrouves.

Il contemplait le feu.

— C'est arrivé après qu'on eut annoncé la perte du *Pluvier Doré*. Zénoria se trouvait ici et, comme toi, cette nuit-là, elle était restée éveillée. Adam était redevenu comme un petit garçon, il pleurait parce qu'il croyait que toi et moi avions péri. Ils croyaient que Val était mort lui aussi.

Il hocha la tête.

— Ce fichu bâtiment en a décidément lourd sur la conscience !

— Nous étions *ensemble*, mon chéri...

— Je sais. J'y repense souvent.

— T'a-t-il tout raconté ? lui demanda-t-elle.

Bolitho acquiesça lentement.

— Ils sont devenus amants, ils étaient peut-être même amoureux l'un de l'autre. Mais quand la nouvelle a éclaté que nous avions été sauvés par la *Larne*, c'était trop tard, le mal était fait. Je ne sais pas ce qu'en pense Zénoria, mais elle a

désormais un bon mari et un enfant. Ils n'ont pas pu faire autrement, ce n'était pas de la folie ni de la tromperie.

Il lui caressa très doucement les cheveux.

— Mais Adam est amoureux d'elle. Il doit garder le secret, et elle aussi.

— Je suis si heureuse qu'il t'ait parlé. Tu représentes tant pour lui, plus que quiconque.

— Et puis il existe une lettre.

Elle se raidit lorsqu'il lui expliqua :

— De désespoir, il lui a écrit. C'était je ne sais quand, l'an passé. Ce sera le test, il nous reste à attendre et à espérer.

Catherine saisit le verre, il était presque chaud d'être resté près du feu. Il la regarda tandis qu'elle avalait le cognac.

— Quand sauras-tu, Richard, pour Londres ?

Il parut presque soulagé de changer de sujet.

— Leurs Seigneuries semblent réfléchir à la chose.

Catherine avala une autre gorgée, l'alcool lui brûlait les lèvres.

Ce n'était pas fini. Elle lui demanda :

— Je crois que Sir James Hamett-Parker est parti, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Oublié. On l'a remplacé. L'amiral Sir Graham Bethune. Il fera du bon travail.

— Tu dis souvent que la marine est une grande famille. Mais tu ne m'en as jamais parlé.

— C'était il y a bien longtemps. Je l'ai perdu de vue. Il est beaucoup plus jeune que Hamett-Parker, ce qui va nous changer, et ce n'est pas dommage.

Elle lui demanda doucement :

— Plus jeune que toi, Richard ?

— En fait, répondit Bolitho, il était aspirant lorsque j'ai eu mon premier commandement, *L'Hirondelle* – il réfléchit un instant : Oui, il est plus jeune que moi. C'est cela qui te fait peur, j'imagine.

Il avait dit cela tranquillement et elle songea que, s'il y avait eu davantage de lumière, elle aurait lu sur son visage la même

expression que celle d'Adam lorsqu'il parlait de son *Anémone*, cet air de défi et de fierté.

— Je n'avais que vingt-deux ans lorsque j'ai pris ce commandement. A propos, c'était à Antigua.

— Il n'est pas normal que ce soit lui qui te donne des ordres. Il lui sourit.

— Ma tigresse, encore ! La marine a des façons bizarres. La chance, l'influence, le destin, voilà ce qui détermine l'ancienneté, ce ne sont pas les capacités. Souviens-toi, Notre Nel avait dix ans de moins que Collingwood à Trafalgar, mais ils étaient bons amis.

Il lui prit les mains et ils se levèrent.

— Au lit, décida Bolitho, ou ma petite fille va me maudire toute la matinée !

Elle baissa les yeux vers le tapis. C'est ici que tout s'était passé. Elle imaginait facilement ce qu'avait éprouvé Adam dans cette pièce. Elle répondit d'un ton très calme :

— Je ne suis plus une petite fille, Richard chéri. Je suis une femme, avec toutes les passions qu'éprouve une femme. Y compris la haine, si nécessaire.

Ils empruntèrent l'escalier bras dessus bras dessous. La bougie solitaire était morte et l'amiral aux yeux gris était perdu dans l'ombre.

Ils s'arrêtèrent sur les marches pour écouter les bruits de la maison, tous ces craquements, ces petits riens qui lui donnaient vie. Bolitho lui dit :

— Ils vont me proposer une nouvelle affectation, un autre vaisseau amiral. Je te retrouverai à Londres. Mais je dois tout d'abord me rendre à Plymouth.

Elle le regardait, surprise comme toujours de voir qu'il était capable de penser à tant de choses à la fois.

— J'aimerais tant ne pas te mêler à tout ça, Kate, ou ne pas laisser quiconque croire qu'il s'est fait manipuler.

— Tu vas voir James Tyacke.

— Oui. Je ne supporte pas d'être séparé de toi. Désormais, chaque heure est précieuse.

Elle revoyait Tyacke aussi nettement que s'il avait été avec eux dans la pièce. Il aurait été séduisant, sans cette moitié de

son visage qui faisait croire qu'il avait été déchiqueté par quelque terrible bête sauvage. Elle se souvenait, lorsque la *Larne* s'était approchée d'eux, après les mille morts qu'ils avaient dû endurer ; et lorsque Tyacke lui avait offert cette robe jaune qu'il serrait en secret dans son coffre, pour couvrir son corps brûlé par le soleil. La robe qu'il avait achetée pour la jeune fille qui l'avait rejeté, après sa blessure. Il méritait pourtant meilleure femme que celle-là.

Bolitho lui dit seulement :

— Je veux l'avoir comme capitaine de pavillon.

— Il n'acceptera jamais, répondit-elle. Je ne suis même pas sûre qu'il doive accepter.

Bolitho lui fit monter les dernières marches.

— C'est bien cela qui est difficile, Kate. *J'ai besoin de lui*. Je ne peux pas m'en sortir sans lui.

Plus tard, alors qu'ils étaient allongés dans le grand lit à baldaquin, elle réfléchit à ce qu'il lui avait dit.

Et à ce qu'il n'avait pas dit. Sur sa vision affaiblie, sur ce qui se passerait si son autre œil était blessé. Il lui fallait un commandant en qui il puisse avoir entière confiance. Pas étonnant que Bolitho ait envie de voir Tyacke seul. Il ne devait jamais imaginer que Richard usait de sa présence à elle pour tenter de le persuader d'accepter cette promotion et tout ce qui allait avec. Et ce que cela allait exiger de lui.

Elle se serra contre lui en murmurant :

— Quoi que tu fasses, mon chéri, je t'attendrai.

Le premier bruit qu'elle entendit, c'était un coq qui chantait, et elle n'avait pas rêvé.

II

PLUS QUE DE LA LOYAUTÉ

Avec ces routes pleines d'ornières, les fenêtres et les portières de la petite voiture sans armoiries étaient couvertes de boue. On s'arrêta un court instant à l'entrée de l'arsenal de Plymouth, le temps d'identifier les passagers. Tandis que les roues tressautaient sur les pavés, Bolitho se dit que le jeune lieutenant des fusiliers responsable du poste de garde les suivait sans doute encore du regard, bouche bée.

Son séjour à Plymouth était strictement privé. Il essayait de sourire, ne serait-ce qu'à cause de la présence de son aide de camp, mais c'était trop difficile. Son arrivée n'allait pas rester ignorée très longtemps. Le fusilier marin était certainement en route vers la résidence du major-général. *Amiral, Sir Richard Bolitho est ici !*

Bolitho agrippa la poignée de la vitre pour examiner l'arsenal encombré, sans se rendre compte du coup d'œil que lui jetait Avery. De tous les ports de guerre anglais, Plymouth était celui qu'il connaissait le mieux. C'est là qu'il avait quitté Catherine lors de son départ pour la campagne de Maurice. Avery les accompagnait, leur première mission ensemble. Il gardait ses distances, tâtait le terrain, encore trop blessé de ce qui lui était arrivé après son passage en conseil de guerre pour faire encore confiance à son propre jugement. *Comme il a changé.* Peut-être avaient-ils changé tous les deux.

— Nous allons terminer à pied.

Avery tapa sur le toit et les chevaux s'arrêtèrent en piaffant.

Bolitho descendit de voiture, le vent lui fouetta le visage. Au-delà de la Tamar, les collines ondulées verdoyaient. Ce n'était qu'un fleuve, et pourtant, il le séparait de son pays, la Cornouailles. Les eaux étaient sombres et boueuses, ce qui n'était guère surprenant après les fortes pluies.

— Il se trouve par là.

Il se demanda si Avery avait remarqué qu'il était resté silencieux et renfermé pendant tout ce voyage inconfortable. Il risquait même de lui en vouloir, maintenant qu'il avait repris ses fonctions d'aide de camp, abandonnant toute chance de promotion, sans parler de commandement.

Bolitho contemplait son profil, volontaire et intelligent.

— A dire vrai, je fais un bien mauvais compagnon. Tant de choses qui ont commencé et se sont terminées ici.

Avery hocha la tête. Il pensait à son dernier passage, lorsqu'il avait vu Bolitho dire adieu à sa Catherine bien-aimée, à l'auberge du *Lion d'Or*. Et à ce qu'il avait lui-même ressenti lorsque leur grosse frégate, la *Walkyrie*, avait arboré la marque de Bolitho en tête de misaine. C'était comme une seconde naissance, la marine qui avait été à deux doigts de le rejeter l'acceptait de nouveau dans son sein.

Ils longèrent le mur. Leurs manteaux de mer dissimulaient leurs uniformes et leurs insignes de grade aux yeux de ceux qui auraient pu les guetter depuis les nombreux vaisseaux en travaux.

Avery s'en souvenait très précisément, ils s'étaient arrêtés près d'un autre bassin dans ce même chantier, et Bolitho lui avait parlé de son vieux soixante-quatorze, *l'Hypérion*, qui se trouvait là, réduit à l'état d'épave après avoir survécu à la plus terrible bataille qu'il ait jamais connue. Mais *l'Hypérion* avait eu une nouvelle vie, il était devenu une légende, et on le célébrait encore dans les ballades qui se chantaient dans les tavernes. Des chansons qui racontaient son dernier combat, lorsqu'il avait sombré en montrant la marque de Bolitho. Et cette marque flottait sans doute encore à l'endroit où il reposait, avec son équipage réduit à l'état d'ombres, les marins restés là où ils étaient tombés. Mais dans le cœur de Sir Richard Bolitho et dans celui de son fidèle maître d'hôtel, John Allday, ils vivaient toujours. Ils y étaient. Ils n'oublieraient jamais.

Bolitho s'arrêta au niveau de la *Larne*, un brick de quatorze canons, qui se trouvait en contrebas. Elle semblait petite, bien trop petite pour affronter le grand large ; mais lorsque Tyacke, contre toute raison et toute expérience, avait persisté et

continué à rechercher leur petite chaloupe après le naufrage du *Pluvier Doré*, la *Larne*, tel un géant, avait fendu les lames.

Bolitho aperçut un piquet de fusiliers sur la jetée. Il devait s'assurer que nul ne désertait, pas même des hommes qui n'avaient pas revu leur foyer depuis des mois ou des années. C'était insultant. James Tyacke était un commandant qui n'aurait jamais à porter *déserteur* en face du nom d'un marin.

— Vous savez ce que vous avez à faire, dit Bolitho.

Il s'exprimait plus sèchement qu'il n'aurait voulu, mais Avery en eut à peine conscience. Il connaissait les ordres écrits que Bolitho avait dictés à Yovell, son secrétaire. Cela aussi, c'était un secret, comme si Bolitho n'était pas sûr d'avoir arrêté sa décision. C'est donc qu'il hésitait encore.

Avery lui jeta un coup d'œil. Pas sûr de lui ? Après tout ce qu'il avait accompli, cela semblait impossible.

— Prenez vos dispositions pour un départ tôt demain matin, poursuivit Bolitho. Nous passerons la nuit ici.

— Le *Lion d'Or*, sir Richard ?

Bolitho avait les yeux perdus, la rade de Plymouth se reflétait dans ses prunelles, et Avery craignit de l'avoir blessé.

— Je... je voulais simplement dire...

De manière assez inattendue, Bolitho lui fit un sourire en lui prenant le bras. La manche de son manteau était trempée.

— Je sais. J'ai la tête ailleurs, aujourd'hui – il se tourna vers la ville : Non, je préférerais un autre endroit.

Il revoyait soudain Catherine. Et leur étreinte, avant son départ pour Plymouth. Elle devait être en route pour Londres, à cette heure-ci, pour Chelsea. Elle lui avait fait découvrir son Londres à elle. Comme tout ce qu'elle lui avait donné, tout ce à quoi ils devraient renoncer quand il reprendrait la mer.

Il s'était rarement senti ainsi. Chaque jour était pareil à une aube nouvelle et même s'ils savaient tous deux qu'ils seraient bientôt séparés, ils avaient du mal à y songer.

Il vit Avery s'éloigner pour regagner la voiture qui attendait. Son épaule trop basse, ses mouvements un peu raides, cela l'émouvait. *Qui sont-ils, ces hommes, Kate ? Si seulement l'Angleterre voyait ses enfants.* Et, couvrant le bruit du vent qui

faisait vibrer les drisses et le gréement incomplet de la *Larne*, il entendait sa voix dans sa tête. *Ne me quitte pas !*

Il y eut des cris et Bolitho vit que les fusiliers du piquet le surveillaient, un peu nerveux. Une silhouette charpentée apparut sur le pont, en uniforme de lieutenant de vaisseau, mais sans coiffure. L'officier fit dégager les marins et les ouvriers du chantier avant de hurler :

— La garde à la coupée, bande d'incapables ! Mais pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ?

Bolitho posa le pied sur le pont et agita sa coiffure en direction de la petite dunette.

— Cela me fait bien plaisir de vous revoir, monsieur Ozanne ! Toujours autant de voix !

Puis il rabattit un pan de son manteau sur l'épaule pour découvrir une épaulette ornée de deux étoiles d'argent.

Les ouvriers de l'arsenal n'en revenaient pas, mais quelques marins poussèrent des vivats. Comme de vieux amis qui se retrouvent.

Ozanne était originaire des îles Anglo-Normandes et avait d'abord navigué au commerce. Excellent officier en dépit de ses manières rudes, il était vieux pour son grade et de cinq ans plus âgé que son commandant.

Bolitho lui serra la main.

— Alors, Londres, comment était-ce ?

La figure d'Ozanne s'épanouit, mais il avait le regard las.

— J'oubliais, sir Richard. Le commandant Adam est ici. Et l'*Anémone* est par là-bas – il réfléchit à la question : Je ne me suis pas éternisé, mais ils avaient l'air contents de recevoir les dépêches – il secoua sa grosse tête : Dites-moi, sir Richard, à l'Amirauté, ils passent toujours leur temps à courir dans tous les sens ?

Bolitho souriait. *La famille.*

— Oui, c'est assez habituel ! – et, redevenant sérieux : Le commandant est-il à bord ?

— Je vais l'appeler.

— Non, monsieur Ozanne, je connais le chemin.

Il se disait que James Tyacke savait qu'il était là. Il contempla la coque élancée avec ses volées noires, les affûts

peints en jaune qui attendaient sous des toiles pour les protéger des avanies du carénage. La *Larne*. Le bâtiment de Tyacke. *Sous mes ordres*. Il emprunta la descente et, baissant la tête pour éviter les barrots, se dirigea vers la chambre de poupe.

Il sentait des odeurs familières que même l'arsenal ne parvenait pas à effacer. Peinture, goudron, chanvre, senteurs d'humanité entassée. Il n'était pas à bord d'un quelconque brick mené à la dure. Tyacke avait surmonté sa terrible blessure pour faire de ce bâtiment ce qu'il était devenu, et ce qu'il avait accompli. *Le démon à la moitié défigurée*.

Accepterait-il de recommencer ? Oserait-il seulement le lui demander ?

Tyacke se tenait devant les fenêtres de poupe inclinées, les épaules courbées sous les barrots de sa chambre minuscule, qui occupait pourtant toute la largeur du château. Son visage était plongé dans l'ombre.

— Bienvenue à bord, amiral.

Il allait se saisir de sa vareuse avec son épaulette unique, mais Bolitho lui dit :

— Non, je suis à bord sans y avoir été invité.

Il se débarrassa de son manteau de mer avant d'accrocher sa vareuse sur le dossier d'un fauteuil.

— Pour une fois, parlons entre hommes, tout simplement.

Tyacke s'approcha d'un équipet dont il sortit une bouteille et deux verres.

— Récupéré à bord d'un contrebandier, amiral. Apparemment, c'est du bon.

Lorsqu'il se retourna, la lumière réfléchie par la surface de l'eau éclaira la moitié gauche de sa figure. Comme Avery il avait des traits bien marqués, et ses yeux étaient cernés de pattes-d'oie, résultat de toutes ces années passées à la mer sur tant d'océans.

L'autre moitié de sa figure était si brûlée qu'elle n'était presque plus humaine. Seul son œil avait résisté, un œil du même bleu que ceux de Herrick. Ses cheveux rebelles n'y avaient pas non plus échappé. Avant, ils avaient dû être aussi noirs que ceux de Bolitho, mais ils étaient maintenant poivrés de gris. Et au-dessus des brûlures, ils avaient complètement

blanchi, comme la mèche qui recouvrait la cicatrice que portait Bolitho, cette mèche qu'il détestait tant.

Cela s'était passé à bord du *Majestic*, au combat d'Aboukir, comme on l'appelait désormais. Tyacke se trouvait dans la batterie basse lorsque l'enfer avait explosé autour de lui. Il n'avait jamais su ce qui avait causé cette explosion, tous les canonniers de sa division avaient été tués. Même le brave Westcott, commandant du *Majestic*, était mort au cours de cette terrible journée.

Le cognac était fort et vous enflammait la bouche. Ils choquèrent leurs verres et Tyacke dit :

— Un ennemi qui en veut et de l'eau pour manœuvrer, voilà tout ce que je demande, amiral !

Cela faisait un effet bizarre, trinquer ainsi dans un chantier. On entendait des piétinements sur la dunette, à quelques pouces seulement au-dessus, des glènes de cordages que l'on traînait sur le pont avant de les hisser dans la mâture pour les gréeurs.

Tyacke l'observa tranquillement, puis se décida avec une détermination qui avait quelque chose de physique.

— On va m'enlever mon bâtiment, c'est cela, amiral ?

Il avait dit cela très simplement, mais c'était à vous fendre le cœur. Il regardait les ombres comme pour éviter la pâle lumière du soleil qui filtrait par la claire-voie. Tant de choses s'étaient passées ici. Tant de décisions y avaient été prises, qui en avaient anéanti certains, peut-être, alors qu'ils se retrouvaient seuls face au vaste océan. Mais pas cet homme.

— On m'a indiqué, répondit Bolitho, que la *Larne* allait retourner croiser sur les côtes d'Afrique pour lutter contre le trafic d'esclaves. On m'a assuré que pas un membre de votre équipage ne serait débarqué pour servir sur d'autres bâtiments. Je peux obtenir l'engagement écrit du major-général, si vous le souhaitez.

Tyacke contemplait son gros coffre de mer. Bolitho se demanda si la robe y était toujours serrée, celle qu'il avait offerte à Catherine après les avoir sauvés, pour cacher sa nudité aux regards des marins qui l'observaient.

— Je préférerais, amiral. Je n'ai aucune raison de faire confiance à un major-général.

Il leva les yeux, un peu gêné.

— Je viens de dire une chose stupide. Je vous demande pardon, amiral !

— J'ai commandé une frégate, dans le temps.

Comment cela pouvait-il autant l'atteindre, après toutes ces années ? *J'ai commandé.*

— Je me souviens trop bien de ces bons marins qu'on m'enlevait, pour les remplacer par du gibier de potence.

Tyacke but une gorgée et attendit la suite.

— Je ne me sens pas le droit de vous le demander, reprit Bolitho, mais...

Il s'interrompit en entendant un choc sourd sur le pont, suivi immédiatement par les hurlements d'Ozanne, puis par des éclats de rire. Entendre les gens rire à bord d'un vaisseau du roi était une chose trop rare. *Comment faire pour lui poser la question ?*

Tyacke restait immobile devant les vitres en verre épais.

— Mais vous allez me le demander, amiral.

Il se pencha en avant, éclairant ainsi son visage.

— Les grades n'ont rien à voir à l'affaire.

— Non, rien à voir, répondit Bolitho. Nous avons accompli trop de choses ensemble. Et lorsque vous nous avez arrachés à la mer, je suis devenu votre débiteur, et de beaucoup.

Il pensait à elle, dans cette chaloupe qui bouchonnait, son habit de marin plaqué contre son corps, alors qu'ils affrontaient ensemble l'océan et la perspective d'une mort imminente.

Il s'entendit qui disait doucement :

— Je veux vous obtenir une promotion...

Il hésita, cela ne venait pas.

— Et je souhaite que vous soyez mon capitaine de pavillon. Je n'en veux aucun autre. *Tu as besoin de lui, tu en as besoin. Dis-le-lui...* — ses mots résonnaient dans la chambre : C'est ce que je suis venu vous demander.

Tyacke le regarda droit dans les yeux.

— Je ne voudrais servir personne d'autre, amiral. Mais...

Il hocha la tête.

— Oui, ce *mais* dit tout ce que j'ai à dire. Sans la confiance que vous m'avez accordée, j'aurais fini par m'apitoyer sur moi-même. Mais sans la liberté dont je jouis à bord de ce bâtiment – sans la *Larne* – non, ce choix m'est trop difficile.

Bolitho prit son manteau. Avery devait le chercher. Autant ne pas le mêler à ça, cela n'aurait servi qu'à le blesser.

Il se leva et tendit la main à Tyacke.

— Je dois aller faire visite au major-général.

Il le regardait fixement, il savait qu'il n'oublierait jamais ce moment.

— Vous êtes mon ami, vous êtes aussi l'ami de Lady Catherine, et il en sera toujours ainsi. Je vais demander qu'on laisse vos hommes descendre à terre par bordée.

Il sentit une poigne vigoureuse, et Tyacke qui lui parlait d'une voix émue. Tout était fini.

Le lieutenant de vaisseau George Avery descendit de voiture pour se retrouver sous un fin crachin qui arrosait les fanaux et son visage.

— Attendez ici... je n'en ai pas pour longtemps. Puis vous nous conduirez à la *Tête de Sanglier*.

Tout ceci avait pris plus de temps qu'il ne l'aurait pensé, ou était-ce la nuit qui tombait plus tôt que d'habitude. Il enfonça sa coiffure sur son front et remonta le col de son manteau de mer. Son estomac commençait à crier famine, et il se dit qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner pris à la va-vite dans quelque auberge au bord de la route.

Les eaux de la Hamoaze, au-delà de l'arsenal, étaient couvertes de feux de mouillage qui faisaient comme des lucioles sur leurs reflets. Tout autour, de petites embarcations jetaient des ombres, canots majors embarquant et débarquant des officiers, canot de rade montant la garde, l'agitation ininterrompue d'un port très actif.

Ici, le long du mur, il y avait d'autres lumières ; les fanaux de coupée, là où un novice, un étourdi ou un homme qui aurait trop bu aurait risqué de se prendre les pieds dans un anneau ou dans du matériel de chantier et de passer par-dessus bord.

Il aperçut les deux mâts nus du brick qui se dressaient plus haut maintenant, avec le flot. Il voyait des silhouettes à la porte de coupée, un lieutenant de vaisseau dont la vareuse portait des parements de col blancs : sans doute la garde qui se rassemblait pour rendre les honneurs au vice-amiral qui allait redescendre à terre.

De quoi avaient-ils parlé, il l'ignorait. Du bon vieux temps peut-être, de leur sauvetage après le naufrage qu'Allday lui avait raconté. Pauvre Allday ; ce voyage devait l'inquiéter et le mettre hors de lui. Ne pas être là où il aurait dû être, comme il aurait dit.

Avery reconnut cet officier solidement bâti. Paul Ozanne, le second de la *Larne*.

— Je suis en retard, monsieur Ozanne. J'espère que Sir Richard n'est pas trop fâché.

Lui prenant le bras, Ozanne le conduisit à l'arrière. La claire-voie était plongée dans l'ombre, à l'exception d'une unique chandelle.

Ozanne lui répondit d'un ton bourru :

— Sir Richard est parti depuis longtemps. Il a demandé de vous prévenir qu'il se rendait à la résidence du major-général.

Avery se raidit. Quelque chose n'allait pas. Pas du tout. Sans cela...

— Que s'est-il passé ?

Ozanne devait le savoir. Mieux que personne, il comprenait son commandant qui était son compagnon, son ami, même.

— Il est en bas en train de boire. Jamais vu comme ça, c'est pire que tout. Pas moyen de lui arracher un mot. Je suis vraiment inquiet.

Avery revoyait l'expression de Bolitho lorsqu'il était monté à bord. Anxieux, désespéré, rien à voir avec celui qu'il avait connu à la mer ou chez lui, à Falmouth.

— Puis-je lui dire un mot ?

Il s'attendait à un refus sans nuance. Au lieu de cela, Ozanne lui dit d'un ton bref :

— Je vous en serais reconnaissant, mais faites attention où vous mettez les pieds. Ça risque de tanguer sec.

Avery fit signe qu'il avait compris. Allday lui avait déjà fait ce genre de mise en garde.

Il faisait si sombre dans l'entrepont qu'il manqua tomber. La *Larne* était minuscule et exigüe lorsque l'on sortait d'une frégate, surtout après ce vieux *Canopus* à bord duquel il était embarqué lorsque Sillitoe lui avait écrit pour lui annoncer qu'il pouvait peut-être lui obtenir une position d'aide de camp.

— Qui est là ? Allez-vous-en !

— C'est Avery, commandant. L'aide de camp !

Il aperçut une bougie qui vacillait, le visage défiguré de Tyacke qui se détournait pour attraper une bouteille.

— C'est lui qui vous envoie, c'est ça ?

Il avait l'air furieux, presque menaçant. Avery lui répondit :

— Je pensais que Sir Richard se trouvait à bord, commandant.

— Eh bien, nom de dieu, vous voyez bien qu'il n'y est pas, alors fichez-moi le camp !

Puis, changeant brusquement de ton :

— Ce n'est pas votre faute. C'est la faute à personne. C'est cette foutue guerre, et tout le mal qu'elle nous a fait.

Il marmonna quelque chose en ouvrant la bouteille et remplit un second verre en faisant des éclaboussures sur la table. Avery sentit l'odeur du liquide et songea à son estomac vide.

— J'ai bien peur que ce ne soit que du genièvre. J'ai épuisé le cognac – il fit un vague geste : Bougez-vous. Je vous vois pas bien d'ici.

Avery se leva en restant courbé à cause des barrots. *Pauvre vieux, il ne veut pas que je voie ce côté de sa figure.*

Tyacke reprit d'une voix pâteuse :

— Vous boitez. Bien sûr, j'avais oublié. Vous aussi, vous avez été blessé, n'est-ce pas ? Et vous êtes passé en conseil de guerre – il répéta : Mais ce n'est pas votre faute.

— Que puis-je faire pour vous, commandant ?

Mais Tyacke semblait ne pas l'entendre.

— On fait une jolie bande à nous tous, hein ? J'ai aperçu son maître d'hôtel – Allday, c'est ça ?

Avery se contenta d'acquiescer, tant il avait peur de l'interrompre.

— Je l'ai surpris plusieurs fois, quand il croyait que Sir Richard ne le voyait pas, il lui arrivait de se tenir la poitrine, il arrivait à peine à respirer à cause de cette blessure que lui ont faite les Espagnols.

Sa voix était plus sourde et Avery imaginait Ozanne penché sur la claire-voie qui écoutait, plein d'espoir.

— Et puis il y a aussi son *vieil ami*, le contre-amiral Herrick. Étonnamment, il était devenu plus amer.

— Et voilà qu'avec toutes ses bêtises, il a perdu un bras ! Il vida un verre en tremblant presque.

— Faut croire que Sir Richard adore aider les canards boiteux.

— C'est un homme généreux, commandant. Je ne permettrai pas qu'on dise du mal de lui !

Tyacke bondit sur ses pieds. Il empoigna Avery par le col et le renversa sur la table, son visage à quelques centimètres du sien.

— Bien sûr, que c'est un homme bien ! Bon sang de bois, ce n'est quand même pas vous qui allez m'apprendre ce que je dois dire ou penser !

Avery n'essaya même pas de bouger pour se dégager. Il avait devant lui, à deux doigts, le visage blessé de Tyacke, cet œil bleu qui brillait à la lueur de la bougie, rempli de douleur. Mais, pis encore, on voyait des larmes rouler sur la peau tuméfiée.

Tyacke le secouait doucement.

— Regardez-moi. *Mais... regardez... moi.*

Avery lui répondit :

— Racontez-moi, commandant.

Ozanne pouvait arriver d'un moment à l'autre, et il serait alors trop tard.

Tyacke lâcha sa prise et lui donna une tape sur le bras avant de se laisser retomber lourdement sur son siège. D'une voix neutre, impersonnelle, il lui dit :

— Il m'a demandé d'être son capitaine de pavillon – il hocha la tête en riant silencieusement : Vous vous imaginez ça, mon vieux ? Comment pourrais-je accepter ?

— Vous croyez que c'est pitié de sa part ? Il ne se permettrait jamais de faire courir un risque à ses gens, même au profit d'un ami très cher.

Il se tut, s'attendant à une nouvelle explosion. Mais Tyacke était redevenu très calme, sauf qu'il soufflait bruyamment et que l'on voyait des ombres jouer sur sa figure.

Avery se souvenait de ce qui avait amené Allday à lui confier, désespéré, que Bolitho avait un œil malade. Il se souvenait de la fierté qu'il en avait ressentie, d'être admis à partager ce secret. Le confier maintenant à quelqu'un d'autre lui aurait paru trahir.

Mais il avait le cœur serré dans une griffe qui ne voulait pas le lâcher. Il y avait tant de choses en jeu. Trop de choses. Il commença :

— Vous parliez de vos malheurs, à l'instant...

Tyacke secoua la tête :

— Je ne voulais pas manquer de considération à votre égard.

— Je ne l'avais pas compris ainsi – il but son gin âcre et dit : Nous ne sommes pas les seuls.

— Bon sang, mais je le sais bien !

Avery se tut. Tyacke se pencha vers lui et, l'espace d'un instant, l'aide de camp crut qu'il était allé trop loin. Puis il dit, d'une voix presque inaudible :

— Pas Sir Richard ? Vous ne voulez sûrement pas parler de lui ?

Avery se leva lentement.

— Il perd la vue d'un œil.

Tyacke porta la main à sa figure, comme il l'avait sans doute fait lorsqu'on lui avait définitivement ôté ses pansements. C'était miracle qu'il n'ait pas perdu son œil.

— Il ne m'en a pas parlé.

Avery aurait bien aimé rester, mais il savait qu'il devait se retirer.

— C'est un homme qui vous ressemble énormément, commandant. Et, plus que tout, il a sa fierté. Vous voyez, il ne s'agissait pas de pitié.

Il entendit la respiration bruyante d'Ozanne dans la courative.

— Il a besoin de vous, maintenant plus que jamais. Vous auriez voulu qu'il vous supplie ?

Il croisa Ozanne, qu'on sentait fort soulagé car il craignait que Tyacke ne le convoque une fois encore et que tout recommence. Il savait que cela le rendrait malade.

Avery regagna sa voiture et réussit à ordonner dans un souffle :

— La résidence du major-général, je vous prie !

Dans la petite chambre, le lieutenant de vaisseau Ozanne observait Tyacke qui essayait de refaire le plein de son verre. Il lui demanda d'un ton sinistre :

— Que s'est-il passé ?

Tyacke leva la tête et s'essuya les yeux d'un revers de manche.

— C'est un secret, Paul. Si je vous le dis, ce n'en sera plus un.

Il avait la voix pâteuse.

La bouteille roula sur le pont et Tyacke en aurait fait autant si son second ne l'avait pas rattrapé d'une poigne vigoureuse.

— Je ne sais pas qui vous a dit quoi, James Tyacke, mais je commence sérieusement à me faire du souci pour *vous* !

Il poussa un grand soupir et souffla la chandelle.

Puis, la vareuse de Tyacke sur le bras, il sortit. On entendait la pluie tomber dans la descente.

Ozanne, qui était en mer depuis son plus jeune âge, passa un long moment à observer et à écouter la bordée de repos qui prenait son souper dans l'entrepont bondé de monde. Les hommes devaient discuter de cette permission de descente à terre. Pareille générosité était du jamais vu.

Ozanne effleura l'épaulette dorée sur la vareuse de Tyacke et dit à voix haute : « Je pense que nous allons vous perdre, James, et nous en serons plus pauvres. »

Plus tard, il se rendit compte qu'il avait parlé à tout le bâtiment – et pour tout le bâtiment.

Le vice-amiral Sir Graham Bethune traversa l'épais tapis en arborant un large sourire et s'empara de la main de Bolitho.

— Mon Dieu, sir Richard, vous me remplissez le cœur de joie quand je vous trouve en si belle forme et si reposé ! Je dois vous avouer que j'étais un peu tendu à l'idée de vous voir pour la première fois depuis ma nomination. J'ai du mal à oublier ces jours si anciens, lorsque j'étais un aspirant qui bafouillait et que vous étiez mon commandant.

Sa poignée de main et son sourire sont sincères, se dit Bolitho. Bethune n'était pas exactement comme il se l'était imaginé, et il était vrai qu'il ne l'avait pas revu depuis l'époque de son premier commandement, la corvette *Hirondelle*, en 1782. Une éternité.

L'aspirant à la bonne bouille couverte de taches de rousseur foncées avait vécu. Au lieu de cela, il avait en face de lui un amiral qui devait avoir la quarantaine passée, mais paraissait bien plus jeune. L'œil vif, svelte, plein d'assurance, rien à voir avec tant d'officiers qui avaient traîné dans les salons de l'Amirauté. Il avait toujours ce même sourire contagieux, mais il avait gagné en confiance en soi et en autorité. Bolitho songea qu'il ne devait pas laisser insensibles les dames de la Cour ni les invités des nombreuses réceptions auxquelles l'appellerait désormais sa nouvelle position.

Bolitho en ressentait une certaine jalousie et s'en voulait de sa vanité. Il avait suivi de temps à autre dans la *Gazette* la célébrité croissante de Bethune. L'événement déterminant avait été le combat qu'il avait mené alors qu'il commandait un petit sixième rang de trente-six canons. Naviguant seul, il était tombé sur deux grosses frégates espagnoles dont chacune aurait pu le battre. Au lieu de cela, après un engagement épique, Bethune avait contraint la première à s'échouer et s'était emparé de la seconde, pratiquement sans avoir perdu un homme.

Bethune reprit :

— Si cela vous convient, j'organiserai une réunion après-demain. Je crois qu'il serait stupide d'attendre encore.

Il lui indiqua un siège :

— Je voulais vous voir d’abord. Pour me préparer. Il y a de nombreux changements ici, ils sont inévitables. Mais je suis sûr que vous en êtes parfaitement informé.

Un domestique entra avec du vin et des verres. Lui aussi ne ressemblait pas à ceux de Godschale ou de Hamett-Parker.

Bethune jouait négligemment avec ses boutons.

— Comment va votre épouse ? Bien, j’imagine ?

Bolitho se détendit un peu. Il voulait peut-être l’éprouver, comme lorsque l’on tire un coup de réglage avant de décider de la manœuvre suivante.

— Lady Catherine se porte au mieux, merci. Je dois la retrouver très bientôt à Chelsea.

Juste un petit essai, rien de plus.

Bethune hocha la tête :

— Je serais très heureux de la rencontrer.

Bolitho revoyait Godschale, assis à cette même table, se lamentant sur le poids de ses responsabilités tout en goupillant sans doute sa prochaine aventure avec la jeune femme de l’un de ses subordonnés. Ses appétits avaient fini par causer sa perte.

Il examinait maintenant son ancien aspirant d’un œil nouveau. Beau garçon, avec cette touche d’insouciance qu’apprécient certaines femmes. Il était marié, mais peut-être cachait-il une maîtresse quelque part.

Le domestique les servit. Un vin du Rhin très frais, désaltérant après tous ces milles, ces changements de chevaux dans des auberges qui se ressemblaient toutes. Il se demandait si ce vin ne venait pas de la boutique dans St James’s Street où Catherine l’avait déjà emmené.

Bethune reprit :

— J’ai lu toutes vos lettres et toutes vos dépêches, en particulier ce que vous dites des opérations de blocus et de la protection des routes maritimes. Naturellement, sir Richard, vous êtes dans le vrai.

Encore ce sourire contagieux, celui d’un lieutenant de vaisseau qui aurait voulu jouer les vice-amiraux.

— Mais c’est à vous qu’il appartiendra de convaincre Leurs Seigneuries.

Bolitho songeait à Tyacke et aux mots qu'avait employés Catherine lorsqu'il lui avait fait part de ses intentions. Il en avait encore lourd sur le cœur. C'est elle qui avait eu raison.

— J'ai de bonnes nouvelles de votre ami, votre ancien capitaine de pavillon, Valentine Keen.

Bolitho espérait que Bethune n'avait pas noté son mouvement de surprise. C'était comme s'il lisait dans ses pensées.

— Il va être promu contre-amiral, et il l'a largement mérité, comme vous le souligniez vous-même dans votre rapport.

Bolitho détourna les yeux. Il se souvenait de Hamett-Parker, de l'hostilité que soulevait chez lui cette suggestion, mais, maintenant que Keen était officier général, et grâce à ses seuls mérites, il se rappelait la confession désespérée d'Adam, à Falmouth, au coin du feu. Zénoria, femme d'un officier général ? Voilà qui dépassait l'imagination. La fille aux yeux d'or allait être submergée, anéantie, dans un monde qu'elle ne comprendrait jamais et dont elle ne ferait jamais partie. Il ne fallait pas non plus que cela démolisse Adam.

Bethune reprit un autre grand verre de vin.

— Je note avec intérêt vos convictions au sujet des États-Unis. A propos, votre adversaire, le capitaine de vaisseau Nathan Beer, j'ai appris qu'il venait d'être promu commodore.

Bolitho revoyait ces instants terribles, les éclis plantés dans sa figure comme des aiguilles, Herrick qui arrivait en vacillant sur le pont avec son moignon sanguinolent, qui relevait de son commandement le commandant de la *Walkyrie* et prenait en main les opérations.

Il répondit sèchement :

— La prochaine fois que nous nous rencontrerons, j'en ferai un amiral !

Sa remarque réjouit Bethune qui lui demanda lentement :

— Croyez-vous que nous aurons la guerre ?

— J'en suis convaincu. Si vous me permettez de vous expliquer...

Bethune lui sourit.

— Non, pas à moi, sir Richard. J'en suis tout aussi convaincu. Les autres seront plus intéressés par les dépenses que par la probabilité de la chose.

Bolitho songeait à Catherine. Elle devait être arrivée à Chelsea, ou en être tout près. Juste avant son départ pour Plymouth, elle avait fait allusion au médecin de Londres : « Cela ne te ferait pas de mal. Il serait peut-être même capable de te soulager. »

Bethune lui demanda brusquement :

— Votre œil vous gêne-t-il ?

Il prit alors conscience qu'il l'avait frotté.

— Un coup de froid, j'imagine.

— Oui, répondit Bethune d'un ton désinvolte, c'est vrai, vous arrivez de Cornouailles et c'est bien possible.

Il était lui-même cornouaillais. Bolitho se souvenait qu'il le lui avait dit lorsqu'il avait pris le commandement de *L'Hirondelle*. Mais maintenant, il avait du mal à l'imaginer en Cornouailles.

Cela dit, il était perspicace, très perspicace. Mieux valait ne pas l'informer de sa blessure. Bethune poursuivit :

— Le choix qui est le vôtre, pour votre vaisseau amiral, *L'Indomptable*, m'a légèrement surpris, même si je devine vos raisons. Mais certains de mes supérieurs pourraient être d'un autre avis, ou souligner que vous avez un sérieux penchant pour les vieilles coques.

Bolitho sentait le mépris qu'il éprouvait pour les « supérieurs » en question.

Bethune ajouta :

— Vous avez mon soutien, mais je préférerais que vous le sachiez. Je vais souligner que deux autres vieux vaisseaux, le *Victory* et *l'Hypérion*, sont entrés dans l'histoire !

Un domestique fit son apparition, l'air nerveux.

— L'aide de camp de Sir Richard Bolitho est dans l'antichambre, sir Graham...

Bethune esquissa un sourire.

— Un homme bien courageux, pour oser s'aventurer chez des officiers généraux – puis, s'adressant tout particulièrement à Bolitho : Et chez des amis.

Bolitho se leva alors qu'Avery faisait son entrée dans le vaste bureau, son bicornes sous le bras.

Était-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Avery avait-il trouvé déserte la maison de Chelsea ?

Avery salua Bethune du menton, mais Bolitho surprit son expression, mélange de méfiance et de curiosité aiguë. Cet homme ne ressemblait pas au malheureux Jenour, il ne tenait jamais rien pour acquis. Il lui dit :

— Une lettre par courrier rapide, amiral – leurs regards se croisèrent : elle vient de Plymouth.

Bolitho la lui prit, bien conscient de ce que Bethune l'observait.

Le billet, avec son écriture penchée de la main de Tyacke, était net et sans fioritures.

« Tout l'honneur est pour moi. Il ne s'agit pas seulement de loyauté.

« J'attends vos ordres. »

Il avait griffonné sa signature au bas du feuillet, une signature à peine lisible.

Bolitho jeta un coup d'œil à Avery, mais le lieutenant de vaisseau restait impénétrable. Puis il approcha la feuille de ses narines, il revoyait la petite chambre comme elle était lorsqu'il avait quitté Plymouth, voilà seulement quelques jours.

Bethune souriait :

— Un parfum, sir Richard ? Oserai-je vous demander ?

Bolitho hocha négativement la tête. C'était l'odeur du cognac.

— Avec votre permission, sir Graham, je vais vous dire quelque chose.

On avait rempli les verres et on en avait donné un à Avery. Bethune répondit :

— Je suis *tout ouïe* !

Bolitho sentait que son œil le piquait, mais ce n'était plus sa blessure, non, c'était autre chose.

— À l'homme le plus courageux que j'aie jamais connu.

Ils choquèrent leurs verres, Avery le regardait. Un secret de plus entre eux.

Bolitho sourit à son tour, pour la première fois depuis qu'il était là. Ils étaient parés.

— Au travail !

III

L'OCÉAN EST TOUJOURS LÀ

Le lieutenant de vaisseau George Avery tendit sa coiffure à un huissier de l'Amirauté et se hâta de traverser le hall de marbre pour aller rejoindre Bolitho, installé dans un haut fauteuil.

— Je vous prie de m'excuser pour mon retard, sir Richard.

Bolitho approcha les mains de la bonne flambée qui brûlait et lui répondit :

— Mais non, vous n'êtes pas en retard. Ils sont en train de réécrire l'histoire maritime dans la pièce d'à côté.

C'était dit sans aucune impatience et sans la moindre amertume. Peut-être en a-t-il trop vu de ce genre-là, songea Avery.

Bolitho se demandait si son aide de camp avait fait en sorte d'arriver juste à l'heure, et d'éviter ainsi les questions à propos de Tyacke et de son revirement inexplicable.

Il revoyait aussi Catherine telle qu'il l'avait laissée ce matin, son air inquiet tandis qu'il terminait de s'habiller. Il n'avait pas touché au café posé sur la table.

Il lui avait montré le billet de Tyacke. Elle avait commenté :

— Laisse-le décider, Richard. Je crois que tu devrais attendre le retour d'Avery, il te racontera lui-même. Si c'est cela que tu souhaites... Je sais combien tu as besoin de James Tyacke, mais je ne l'envie pas de devoir faire ce qu'il aura à faire.

Ils étaient restés l'un à côté de l'autre sur le balcon de fer de la maison de Chelsea, à contempler les premières lueurs qui perçaient la brume sur la Tamise. Londres se réveillait bien avant l'aube, mais, ici, le réveil était paisible. Un homme et sa charrette remplie de bassines pleines d'huîtres, qui installait son étal destiné aux nombreuses cuisinières et autres gouvernantes. Du foin pour les écuries, un rémouleur avec sa grosse voix, puis

un peloton de chevaux de cavalerie, étrangement nus sans leurs selles et leurs brillants accoutrements, que l'on emmenait prendre de l'exercice dans le parc. Catherine portait une robe de tissu épais, mais avec le fleuve qui coulait paresseusement tout près de là, elle avait tout de même froid. Il l'avait serrée contre lui, elle tremblait, et ce n'était pas seulement à cause de la température.

Ils allaient bientôt être séparés. C'était une affaire de jours ou de semaines : après la liberté dont ils avaient joui et tout ce qu'ils avaient partagé depuis le retour de Bolitho en Angleterre, ce n'en était que plus dur à accepter.

Il entendit Avery qui disait :

— J'ai été ravi d'apprendre la promotion du commodore Keen. C'est bien mérité, si j'en crois ce que je sais de lui et ce que j'ai pu lire à son sujet.

Bolitho leva brusquement les yeux vers lui, mais ce n'était qu'une remarque innocente. Il se demandait ce que Zénoria allait en penser, et Adam. Grâce à Dieu, il appareillerait bientôt, malgré le manque d'officiers et d'hommes à son bord.

Un équipage. Combien de fois avait-il entendu cette expression ? Il revoyait la grosse frégate, la *Walkyrie*, à bord de laquelle il avait été touché par de petits éclis qui avaient atteint son œil valide. Elle était passée sous le commandement du capitaine de vaisseau Peter Dawes, le fils de l'amiral, dont la frégate, la *Laërte*, avait été si endommagée par les tirs croisés de Baratte qu'elle ne reprendrait probablement jamais plus la mer.

Beaucoup de gens avaient dû être surpris qu'un commandement aussi prestigieux n'ait pas été confié à Adam. Et certains de ceux qui se trouvaient dans la pièce devaient le penser, eux aussi. Mais Dawes avait fait la preuve de sa valeur ; il commanderait la *Walkyrie* comme il convenait, contrairement à son prédécesseur, le capitaine de vaisseau Trevenen, qui infligeait à son équipage des punitions de la plus grande brutalité. Il avait disparu par-dessus bord sans laisser de trace. Était-ce un meurtre, un accident, ou s'était-il suicidé pour échapper à un procès pour lâcheté lorsque Herrick avait pris le commandement ?

Il réfléchit à tout cela, il savait qu'Adam ne souhaiterait pas quitter son *Anémone* bien-aimée, même avec un équipage renouvelé où aucun visage ne lui serait familier.

Il entendit Avery qui respirait plus fort ; des pas s'approchaient en cliquetant sur le sol dallé de marbre comme un marteau d'ardoisier.

Un secrétaire blafard lui dit :

— Si vous voulez bien me suivre par ici, sir Richard – il jeta un regard inquiet à Avery : Je n'ai pas reçu d'ordre s'agissant de...

— Eh bien, vous ne verrez donc pas d'objection à ce que je garde mon aide de camp avec moi.

Avery se sentait presque gêné pour le secrétaire. Presque.

La grande salle était pleine de monde, des gens distingués, officiers supérieurs, Lords de l'Amirauté, et quelques civils qui ressemblaient plus à des hommes de loi d'Old Bailey qu'à des experts en stratégie.

Bolitho s'assit et entendit Avery qui tirait une chaise pour s'installer près de lui. Les hautes fenêtres ne laissaient pas filtrer la lumière du soleil et il n'y avait pas le moindre chandelier étincelant qui aurait pu blesser son œil malade. Un ou deux des officiers présents lui firent un petit signe de tête, heureux de le voir sain et sauf et apparemment en bonne santé. D'autres l'accueilleraient avec joie, mais pour des raisons différentes. Dans ces lieux de pouvoir, il était assez fréquent d'assister au choc de fortes personnalités. Des secrétaires, un ou deux tabellions et quelque aide de camp se tenaient près d'un pilier en essayant de se faire oublier.

Avery lui dit à voix basse :

— Mon oncle est ici, sir Richard...

A ce moment, Sir Graham Bethune se leva et posa une main sur la table. Même dans ce simple geste, il savait mettre de l'élégance, mais Bolitho se demandait s'il était aussi sûr de lui qu'il en avait l'air.

— Sir Richard Bolitho n'est pas un inconnu pour la plupart d'entre vous, et il jouit par ailleurs d'une grande célébrité – il esquissa un sourire : Il est au moins aussi célèbre que Napoléon !

Il y eut des rires, Bethune jeta un coup d'œil à Bolitho.

Un amiral de forte corpulence, que Bolitho reconnut pour le responsable de la Flotte, commença sans plus de façons :

— Nous sommes ici pour parler tactique, si – et, pour ma part, ce *si* est peu probable – les Américains manifestaient des intentions belliqueuses envers notre souverain.

Il jeta un regard furieux à deux capitaines de vaisseau confirmés qui, profitant de ce qu'il n'y avait plus de roi pour les surveiller, bavardaient.

— Les États-Unis seraient fous de déclarer la guerre et de se mesurer à une marine aussi puissante.

Le mot *fou* suscita encore quelques murmures chez les deux capitaines de vaisseau.

Bethune intervint d'une voix douce :

— Sir Paul Sillitoe est ici pour nous expliquer plus clairement la situation.

Sillitoe se leva lentement en balayant de ses yeux profondément enfoncés l'assistance, il semblait se dire qu'il aurait mieux à faire ailleurs.

— La situation est très simple. Entre le blocus des territoires occupés par Napoléon et ses menaces trop réelles contre ceux de ses voisins qui oseraient laisser nos bâtiments de commerce accéder à leurs ports, et notre propre blocus, nous avons divisé les nations européennes en amis et en ennemis.

Bolitho l'observait en se souvenant de lui lorsqu'il avait accompagné Catherine à Whitechapel. Un homme qui pouvait se montrer un ennemi, mais qui était si visiblement persuadé de son immunité, dans sa situation de conseiller du Prince régent, qu'il s'exprimait presque avec dédain.

— Cette situation a également divisé les États-Unis en deux partis. Le parti de la guerre – appelons-le ainsi – est du côté de Napoléon, et l'autre ne désire qu'une seule chose, la paix.

Le parti de la guerre nous déteste et convoite le Canada. Il a également envie de continuer à tirer profit du conflit. Le gouvernement des États-Unis insiste pour que les déserteurs anglais bénéficient d'un droit d'asile sous la protection du drapeau américain. Il fait tout ce qu'il peut pour affaiblir notre marine en encourageant des marins, beaucoup de marins, à

accepter ses propositions. *Des dollars à la place de shillings* : une tentative de subornation qu'ils peuvent facilement se permettre – ses yeux lançaient des éclairs : *Oui ?*

Toutes les têtes se tournèrent vers un secrétaire de petite taille, vêtu de sombre, au bout de la table.

— Avec tout le respect que je vous dois, sir Paul, je ne puis vous suivre là-dessus.

Sillitoe esquissa un sourire.

— Chose que j'ai considérée en maintes occasions comme caractéristique de cet hôtel !

Il y eut des rires, certains assistants applaudirent. Profitant d'une accalmie, Bethune se pencha et dit à voix basse : « *Convainquez-les.* »

Bolitho se leva quand les bruits eurent cessé. Il ne se sentait pas à sa place, ici, dans ces lieux qui avaient été la source de trop de désillusions. Lorsqu'il avait été si malade, après avoir été victime de la fièvre dans les mers du Sud, la guerre avait éclaté, il se voyait encore, suppliant qu'on lui donne un autre vaisseau, une frégate, alors qu'à l'époque il en avait déjà commandé par trois fois. Puis la réponse glaciale de cet amiral : *Vous avez commandé une frégate, Bolitho.* Et ces machinations montées pour le contraindre à reprendre la vie commune avec Belinda, et ce jour où il s'était accroché avec Herrick. C'était dans cette antichambre, juste devant cette salle.

Il s'entendit prendre la parole et sa voix portait sans effort.

— Il nous faut davantage de frégates. C'est toujours le cas, mais cette fois, le besoin est encore plus pressant. Je suis certain que les Américains vont entrer en guerre. Napoléon ne peut pas tenir bien longtemps, à moins qu'il ne reçoive leur soutien, ce qui nous obligera à éparpiller un peu plus nos escadres. De plus, les Américains rateront le coche s'ils traînent les pieds.

L'amiral chargé de la Flotte leva sa plume d'oie.

— Je proteste, sir Richard. Nul ne songe à discuter votre courage ni vos nombreux succès à la mer, mais *la planification* est la clé de la victoire, ce ne sont pas nécessairement les bordées !

— Écoutez ! Écoutez ça ! cria une voix.

Ainsi encouragé, l'amiral poursuivit :

— Nous disposons de nombreux vaisseaux de ligne, et d'autres sortent des chantiers chaque semaine que Dieu fait — il leva les sourcils : Des frégates, *plutôt* que des vaisseaux de ligne, est-ce le point de vue que vous défendez ? Car, si tel est le cas...

Bolitho lui répondit calmement :

— Les Américains ont dessiné des soixante-quatorze, avant de rapidement se rendre compte que c'était de la folie. Ils les ont transformés en grosses frégates de quarante-quatre canons, mais l'on dit qu'ils ont prévu dix sabords supplémentaires pour des pièces d'artillerie lourde.

On n'entendait plus un bruit désormais. Il poursuivit :

— L'an passé, nous avons eu un engagement avec l'une de leurs plus importantes frégates, l'USS *Unité*. Je peux attester de sa puissance de feu — il avait un ton coupant, un peu amer — et beaucoup de nos braves compagnons peuvent en dire autant !

Quelqu'un lui demanda :

— Mais, sir Richard, que faites-vous de la ligne de bataille ?

Bolitho savait que c'était Sillitoe, qui menait le jeu comme un montreur de marionnettes.

— C'est périmé, lâcha-t-il froidement. L'époque des monstres qui s'avançaient lentement pour se livrer à de terribles et coûteux engagements est révolue. Nous ne verrons plus jamais un autre Trafalgar, je suis certain de ce que j'avance.

Il scruta tous ces visages attentifs tournés vers lui. Pour certains, ce qu'il venait de dire ressemblait à un blasphème. Pour ceux qui avaient connu l'horreur du combat bord à bord, c'était quelque chose qu'ils n'osaient pas avouer. Bolitho reprit :

— Réfléchissez. Avec l'équipage d'un premier rang, on peut armer quatre frégates rapides et puissantes. Des bâtiments capables de se déplacer très vite d'une zone à l'autre et sans attendre qu'un vaisseau amiral, loin des lieux, arrive à savoir ce qui se passe. On m'a proposé un commandement qui va de Halifax jusqu'au quarante-neuvième parallèle, au sud des îles Sous-le-Vent et de la Jamaïque. Vous avez là sans arrêt des navires, des convois qui transportent des cargaisons de grande valeur et qui reviennent au pays. Sans protection, sans moyen de frapper pour assurer leur défense, nous n'avons aucune chance.

— Est-ce la raison pour laquelle vous voulez *L'Indomptable* pour vaisseau amiral ? lui demanda Bethune.

Bolitho lui répondit, oubliant tous les autres.

— Oui. C'est un troisième rang que l'on a raccourci et il emporte exactement l'artillerie dont j'aurais besoin. C'est, et cela a toujours été, un bon marcheur.

Bethune sourit tout en s'adressant à l'assistance :

— On l'a reconstruit et reclassé à cause de l'affaire de l'île Maurice, messieurs. Malheureusement, Sir Richard a balayé les Français avant que nous ayons eu le temps d'envoyer *L'Indomptable* là-bas !

Il y eut des cris d'enthousiasme, les gens tapaient des pieds.

Lorsqu'il revint à Bethune, Bolitho décela une lueur de triomphe dans son regard. Cela faisait si longtemps, l'époque où ils montaient à l'abordage avec sa petite *Hirondelle*. Il lui avait vu alors la même expression. *Tout ou rien*.

L'amiral chargé de la Flotte leva une main potelée.

— Ce sont là vos seules raisons, sir Richard ?

— Oui, milord.

Il imaginait la grande cheminée de Falmouth, les armes de la famille usées par le temps et par les mains qui les avaient caressées. C'était là que son père lui avait parlé de ses espoirs et de ses craintes pour son plus jeune fils, lorsqu'il avait pris la mer pour la première fois. « Pour la liberté de mon pays. » Il jeta un coup d'œil à Avery, il avait l'air presque ému. « Et, de ce jour, c'est devenu *ma* liberté. »

Bethune souriait de soulagement. Ce n'était pas passé loin. Il aurait pu se faire débarquer de l'Amirauté alors qu'il venait tout juste d'y arriver. Et Bolitho ? Il aurait sans doute refusé toute autre affectation. Il lui dit :

— Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, Sir Richard.

Bolitho le fixa intensément, et plus tard Bethune se dit qu'il avait été percé à nu par ces yeux gris clair.

— J'ai tout ce que je peux souhaiter, Graham. *Et j'entends que cela dure*.

Bethune était songeur. *Il m'a appelé par mon prénom. Comme il le faisait parfois à bord de l'Hirondelle*.

Avery prit sa coiffure et courut presque vers son oncle qui parlait avec un officier de grande taille, très digne. Sillitoe ne lui présenta pas son neveu et se contenta de laisser tomber négligemment : « Cela s'est bien passé, n'est-ce pas ? »

Avery ne le quittait pas des yeux. Sillitoe se moquait de son opinion. Son oncle finit par lui toucher le bras, rien de plus, mais c'était le geste le plus affectueux dont il l'ait jamais gratifié.

— J'ai quelque chose à te dire, George — il le scrutait de son regard froid : Ta sœur est morte à Dorchester. On pouvait s'y attendre, mais... — il soupira : Je m'en occuperai. Je n'ai jamais pensé qu'elle avait pris le mari qu'il lui fallait.

Puis il s'éloigna pour aller rejoindre son interlocuteur qui attendait, impatient, près des marches.

Bolitho s'approcha d'Avery.

— Quelque chose qui ne va pas ?

Mais Avery se contenta de lui répondre :

— C'était ce jour-là. La dernière fois que je l'ai vue.

Il eut l'air de se ressaisir et conclut :

— Je suis heureux de reprendre la mer, amiral.

Il regardait les gens qui se retiraient par petits groupes avant de regagner leur club ou un café, mais tout ce qu'il voyait, c'était sa sœur Ethel, dans ses habits misérables. Elle ne connaîtrait jamais Lady Catherine.

Il se dirigea vers les grandes portes et ajouta :

— Ce sera plus propre.

Le lieutenant de vaisseau Paul Ozanne, ce grand gaillard rougeaud des îles Anglo-Normandes, ouvrit la porte de la grand-chambre. Tyacke était toujours assis à sa table, à l'arrière, exactement comme il l'avait laissé. Combien de fois avait-il poussé cette porte, à la mer ou à l'ancre, pour venir signaler qu'un navire possiblement négrier ou une voile ennemie était en vue ? De toute façon, Tyacke semblait toujours être déjà au courant, avant même la vigie.

Il remarqua que le coffre de mer cerclé de laiton avait été enlevé. Et en dépit de ce que Tyacke lui avait dit entre quatre yeux, cela l'attrista.

Tyacke lui avait expliqué que, lorsqu'il aurait débarqué, lui, Ozanne, serait promu au commandement de la *Larne* à sa place. Ozanne ne s'était pas encore fait à ces événements qui se bouscullaient, ni à ce que tout cela signifiait pour lui.

Tyacke lui avait expliqué :

— Vous le méritez bien, je n'aurais pas voulu d'autre successeur. Cela fait longtemps que vous auriez dû être promu – je ne connais pas de marin ni de navigateur meilleur que vous – il avait durci le ton : Mais il faut tenir compte de ceux qui détiennent l'autorité, et je pense qu'il en sera toujours ainsi, des gens qui croient que nul n'est digne d'accéder aux plus hautes responsabilités s'il s'est sali les mains en se livrant à un travail honnête !

La nouvelle s'était répandue par tout le brick comme une traînée de poudre. Ozanne l'avait bien vu à la tête que faisaient les hommes. De la surprise, certes, mais aussi un certain soulagement. La *Larne* était trop leur affaire, son équipage avait vécu plus longtemps ensemble que n'importe quel autre, ils n'auraient pas accepté de voir arriver un nouveau venu.

Tyacke leva les yeux de la table, mais son visage restait dans l'ombre.

— Commandant, ils vous attendent, lui dit Ozanne.

Tyacke hocha la tête, l'air las.

— Votre lettre de commandement est ici... Préférez-vous attendre un peu, commandant ?

Mais il connaissait la réponse.

— Non. Je vous souhaite tout le bien possible. Nous nous reverrons, c'est ainsi – puis, sur un ton impatient : Faites-les entrer.

Les officiers de la *Larne* pénétrèrent dans la chambre et s'installèrent. Sur des chaises, sur le banc de poupe. Lorsque l'on referma la porte, la chambre était pleine à craquer. La *Larne* embarquait un état-major et des officiers mariniers en surnombre. Elle avait fait de nombreuses prises, négriers ou contrebandiers, et avait ainsi toujours assez de monde pour les conduire jusqu'au port ami le plus proche.

Le cognac coulait à flots, Ozanne se souvenait de ce jour, lorsque Sir Richard était monté à bord, puis, plus tard, de

l'arrivée de son aide de camp. Il avait rarement vu son commandant se mettre dans cet état d'ébriété. Maintenant, il en connaissait la raison ; enfin, au moins l'une des raisons.

— Servez-vous, leur dit Tyacke.

Avec cette presse, ils n'avaient pas le choix. Tyacke les observait sans rien manifester. Flemmyng et Robins, les enseignes, Manley Pitcair, maître voilier, Andrew Livett, leur jeune chirurgien, qui avait accepté des gages de misère pour étudier la médecine tropicale et les fièvres. Il avait eu l'occasion de faire de nombreuses observations sur la côte des Esclaves. Les seconds maîtres, bronzés, parfaitement dignes de confiance. Mais aucun aspirant. Encore une chose qui allait changer à bord de *L'Indomptable*, le probable vaisseau amiral de Bolitho, parmi tant d'autres. Il était amarré à deux cents mètres de là, mais Tyacke n'était pas allé le voir, ce qui lui ressemblait bien. Il ne le ferait qu'une fois monté à bord, pas avant.

Tout allait être différent. *L'Indomptable* embarquait un détachement de fusiliers marins, comme tous les bâtiments au-dessus du sixième rang. Tyacke n'avait jamais plus servi en compagnie de fusiliers depuis le *Majestic*. Il effleura son visage couvert de cicatrices en songeant à l'œil de Bolitho, à cette façon qu'il avait de le frotter lorsqu'il pensait à autre chose. *J'aurais dû deviner*. Il contempla sa chambre, si minuscule et si basse, mais après son premier et unique commandement, celui de la *Miranda*, une goélette, elle lui avait semblé un palace. C'est à bord de la *Miranda* qu'il avait fait la connaissance de Bolitho, lorsque l'amiral avait accepté de supporter cet inconfort et de partager ses appartements sans se plaindre. Lorsqu'elle avait été détruite par une frégate française, il lui avait confié la *Larne* sans l'ombre d'une hésitation, ce qui les avait rapprochés. Il repensa à la visite d'Avery, sa colère et son désespoir. *J'aurais dû deviner*.

Il s'éclaircit la gorge et tous se tournèrent vers lui.

— Aujourd'hui, je transmets mon commandement à Mr Ozanne. Il m'est difficile de décrire ce que j'éprouve.

Il fit pivoter son siège pour regarder par les épaisses fenêtres de poupe. Il avait fait ce geste tant de fois. Les à-coups

de la tête de gouvernail, la mer qui bouillonnait sous le tableau. *Tant de fois. Mon Dieu, comme tu vas me manquer, ma fille !*

— J'ai proposé que Robert Gallaway soit promu second par intérim jusqu'à ce que cette nomination soit confirmée.

L'officier marinier, tout surpris, était rayonnant. Ses camarades lui donnaient de grandes tapes dans le dos. Tyacke laisserait à Ozanne le soin de choisir le remplaçant de Gallaway. Ce serait sans doute sa première tâche, mais c'était une manière agréable d'entamer son commandement. Les autres soutenaient son regard sans gêne apparente. Cela aussi, voilà qui allait changer. Mais à quoi s'attendait-il ? A ce qu'on le laisse éternellement écumer le grand large tel un fantôme ? Désormais, il allait être exposé à tous les regards.

Il avala une gorgée. Il comptait descendre dans une auberge que lui avait indiquée Pitcair. Un modeste établissement, où l'on ne lui poserait pas de questions. Il eut un sourire triste. Dès qu'il aurait touché ses parts de prise, il pourrait acquérir de la terre.

Il reprit son discours :

— Nous avons fait de bien grandes choses ensemble, et nous allons continuer. L'océan est là qui nous attend et, selon son humeur, chaque quart aura droit à ses occasions. Mais ce bâtiment... — il tendit le bras pour caresser les membrures arrondies : Il n'y en a jamais d'aussi bon que le dernier.

Il entendit un bosco qui appelait, les sons étaient étouffés par tous ces gens dans la chambre : « Tout le monde sur le pont ! » Et même les piétinements des pieds nus étaient assourdis.

Un matelot frappa à la porte et passa la tête. C'était l'un des plus anciens, un de ceux qui avaient été autorisés à descendre à terre après l'intervention de Bolitho auprès du major-général.

— Vous d'mand'pardon, commandant ! Mais la voiture est à la coupée !

— Très bien, Houston. Je monte.

L'homme hésitait, un peu gêné de se retrouver au milieu de ses officiers et de ses officiers mariniers.

— Qu'y a-t-il ?

Le marin sortit de sa poche un dollar en or fixé sur une chaîne.

— Pour un'dame, commandant... j'l'ai trouvé sur ce brigantin ! Bonne chance, commandant !

Et il disparut.

Tyacke se leva lentement, soulagé de devoir demeurer courbé entre les barrots, ce qui lui évitait de montrer son visage.

Grâce à Dieu, il n'allait pas débarquer dans un canot, ce qu'Ozanne aurait certainement fait s'ils avaient été au mouillage et non à quai. Un canot armé par ses officiers. Ozanne était fait de ce bois-là. Il dit aux autres :

— Messieurs, attendez-moi sur le pont, je vous prie.

Au moment où tous sortaient en file indienne, il se plaça à la porte.

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, James. Ne vous inquiétez pas, j'en prendrai soin. Vous pourrez en être fier quand vous le reverrez.

Tyacke lui prit la main.

— Je sais, mon vieux.

C'est ainsi que Bolitho s'adressait à son maître d'hôtel. Il mourait d'envie de lui dire : *J'ai peur, j'ai peur de ne pas y arriver*. Mais il se contenta d'ajouter :

— Elle peut prendre de vitesse à peu près tout le monde !

Et, suivi d'Ozanne, il grimpa l'échelle de descente. Arrivé à l'hiloire, il hésita.

Mes hommes. Mais non, ce ne sont plus mes hommes.

Ils étaient là, installés dans les enfléchures ou agrippés aux haubans, silhouettes qui se détachaient dans le ciel clair. On ne voyait aucun ouvrier de l'arsenal. Ce moment était réservé à ceux de la *Larne*, ils ne l'auraient partagé avec personne d'autre.

La voiture attendait au milieu des détritrus de l'arsenal, on avait déjà mis le coffre de mer sur le toit. Tyacke estima rapidement la distance qu'il aurait à franchir, sans doute le plus long voyage qu'il ait jamais eu à faire.

Il salua ses officiers puis les hommes de la garde. Il y avait des murmures çà et là, des visages interrogateurs ; il était obligé de serrer son sabre de toutes ses forces contre lui pour contenir son émotion.

Ce fut enfin le tour de Paul Ozanne. Du *commandant* Ozanne. Ils se contentèrent d'échanger un regard, incapables de dire un mot.

Tyacke brandit sa coiffure et franchit la coupée. Les trilles des sifflets, et quelqu'un qui hurlait : « Hourra pour le commandant, les gars ! *Hourra !* »

A bord des autres vaisseaux, les hommes se précipitaient aux lisses, les cris se répercutaient encore et encore en écho sur les vieilles murailles de pierre. C'était un modeste équipage, mais leurs cris suffisaient à noyer tout autre bruit. Très raide, son sabre au côté, Tyacke s'avança vers la voiture ; les hurlements l'entouraient et arrivaient à lui tels les brisants sur un récif.

Il monta en voiture et le cocher fit claquer son fouet.

Il ne se retourna pas une seule fois. Il n'osait pas.

Catherine attendait au bas de l'escalier lorsque le jeune Matthew ramena Bolitho d'une nouvelle réunion à l'Amirauté. Elle l'observait, anxieuse, essayant de détecter un signe, quelque indice qui prouverait qu'il n'exigeait pas trop de lui-même.

Il l'enlaça et effleura des lèvres ses cheveux, son cou.

— Tout est réglé, Kate. Je vais prendre le commandement d'une escadre.

Il la scrutait du regard, elle en faisait autant.

— Nous allons bientôt retourner à Falmouth. Il va falloir attendre un certain temps avant que mes vaisseaux soient parés – il lui sourit : Et le jeune Matthew se lamente, il trouve Londres trop bruyant et trop sale à son goût.

Elle passa un bras sous le sien et l'entraîna vers leur chambre, à l'arrière de la maison, du côté du petit jardin.

— Comment va George Avery ?

— Je crois qu'il est soulagé.

— Je lui ai écrit, pour sa sœur. Je ne savais même pas qu'il eût une famille. Il ne m'en a rien dit lorsque nous avons fait connaissance.

— Je sais. Mais je crois qu'il se cache une autre histoire derrière tout cela. « Famille », pour lui, je pense que cela signifierait quelqu'un comme toi.

Il aperçut le cognac que l'on avait posé sur la table et se demanda si Tyacke avait déjà débarqué de la *Larne*. Cela lui rappelait trop cruellement ses propres adieux.

— Fais-le pour moi, Richard, va voir le chirurgien avant de quitter Chelsea, tu veux bien ?

Il déposa un léger baiser sur sa joue.

— Je ferais n'importe quoi pour toi.

Elle le regarda se servir de cognac. Il était en meilleure forme que ce qu'elle avait craint, on voyait sur son visage tout le bénéfice qu'il avait tiré d'être resté avec elle pendant des mois. Mais, la nuit dernière, elle n'avait pas réussi à le calmer, ils n'avaient fermé l'œil ni l'un ni l'autre. Elle lui dit :

— Il n'y aura peut-être pas la guerre de l'autre côté de l'Atlantique ?

— Peut-être.

Il faisait jouer ses doigts sur le médaillon qu'elle lui avait offert, pendu sous sa chemise. Il avait tenu à le porter pour sa dernière visite à l'Amirauté. Sa protection, comme il l'appelait.

— Et comment allait Sir Graham Bethune ?

Elle avait perçu dès le début le sentiment de jalousie, la blessure que cet homme représentait pour lui, mais Bethune l'avait soutenu contre tous les autres. Sillitœ également, même si elle avait des doutes sur ses véritables motifs.

— Il a été très convenable et il m'a beaucoup aidé. Il m'a accordé presque tout ce que je demandais. J'obtiendrai peut-être le reste lorsqu'ils verront en quoi consiste l'intégralité de mes ordres.

Il omit de lui dire qu'il devait rallier Port-aux-Anglais à Antigua. L'escadre Sous-le-Vent, comme Bethune l'avait baptisée, devait en faire sa base. Mais il ne pouvait pas en parler à Catherine. Pas encore. Elle allait suffisamment souffrir de leur séparation, et Antigua évoquait tant de souvenirs. C'était là qu'il l'avait retrouvée, qu'il avait redécouvert l'amour qui avait changé son existence. Son regard tomba sur une enveloppe scellée et sur les armes qui l'ornaient.

— Quand est-ce arrivé ?

— J'ai pensé que cela pouvait attendre. Un porteur l'a déposée ce matin après ton départ.

Bolitho prit le pli pour l'examiner.

— Ils ne vont jamais cesser ? Ils ne peuvent pas comprendre que nous sommes l'un à l'autre ? Faut-il qu'ils soient assez hypocrites pour croire qu'ils souhaitent vraiment me voir reprendre la vie commune avec Belinda ?

Il ouvrit l'enveloppe d'un coup de couteau.

— Je préférerais les savoir en enfer !

Elle le vit changer d'expression. Il avait l'air égaré, comme s'il était redevenu petit garçon.

— C'est le Prince régent, Kate. Une invitation à dîner...

— Alors, tu dois y aller, Richard. Ta position exige que...

Il se pencha vers elle, tira un peu sur sa robe et l'embrassa sur l'épaule.

— *Nous* sommes invités, Kate. Il lui tendit la carte gravée et elle lut à haute voix :

« L'Amiral Sir Richard Bolitho, chevalier du Bain, et Catherine, Lady Somervell. »

— Ce doit être une erreur ! s'exclama-t-elle. Carlton House... Et ils se sont trompés sur ton grade !

— J'ai oublié de te dire, Kate chérie, dit-il presque piteusement. J'ai été promu.

Dans la cuisine, Sophie, sa femme de chambre, et la cuisinière tournèrent la tête en entendant Catherine crier : « *Tu as oublié !* » Un éclair passa dans ses beaux yeux sombres.

— Mais toute ma garde-robe est à Falmouth. Je n'ai pas le temps de... — elle lui prit une main entre les siennes : Je n'ai que ma robe verte, tu te souviens ?

Il lui sourit.

— Antigua. Oh oui, je m'en souviens.

Elle n'arrivait pas à le regarder.

— Emmène-moi là-haut. Il faut que je te le rappelle. Comment c'est, comment ce sera toujours. Que nous sommes ensemble.

Dans la cuisine, ils entendirent les éclats de rire de Catherine, qui leur étaient si familiers.

La cuisinière jeta un coup d'œil au fourneau et remua vaguement une casserole.

— Si tu veux mon avis, ils vont souper assez tard... C'est une honte, pas vrai ? — puis, dans un sourire : Dieu les bénisse !

IV

PAR ORDRE DU ROI

Bolitho et Catherine ne dirent pas grand-chose pendant la plus grande partie du chemin le long de la Tamise, de Chelsea au Parlement. Ils songeaient chacun de leur côté à ce que leur réservait le proche avenir.

Sillitoe avait fait porter à Chelsea un court billet rédigé de sa main, dans lequel il soulignait que cette invitation n'était pas seulement affaire de vanité ou de curiosité. Bolitho devinait qu'on lui avait demandé d'écrire ce mot afin d'être sûr qu'ils viendraient tous les deux.

Ce même jour, il était allé consulter un médecin recommandé par le grand homme en personne, Sir Piers Blachford, de l'Académie de chirurgie. Catherine était restée dans la voiture car elle ne voulait pas attendre à Chelsea les conclusions de ce rendez-vous.

L'examen avait été très approfondi et Bolitho sentait encore son œil le piquer après les sondages et les applications d'onguent.

Lorsqu'il était remonté en voiture, elle avait deviné, en dépit de son sourire et des grands signes qu'il avait adressés au jeune Matthew, que la visite n'avait rien donné.

Même maintenant, alors qu'elle serrait sa main sous son manteau, elle sentait sa détresse, celle d'un homme qui se demandait s'il en verrait jamais le bout. Apparemment, on ne pouvait rien faire tant que l'on n'aurait pas inventé quelque nouvelle technique. Le médecin avait parlé de lésions rétinienne et l'avait prévenu que tout nouvel examen risquait de le priver définitivement de son œil.

Il avait employé le langage de sa profession, mais comme s'il s'agissait de quelque chose d'évident, le langage de son monde à lui. Richard n'y avait sans doute pas compris grand-

chose, sauf à l'énoncé du verdict. L'état de son œil ne pouvait qu'empirer, mais personne ne s'en apercevrait avant un certain temps.

Puis, dans la soirée, il y avait eu ce moment précieux entre tous, lorsqu'elle avait descendu les marches dans sa robe de soie verte, et il ne l'avait pas quittée des yeux tout du long. Tant de souvenirs : leurs mains qui s'étaient effleurées quand Bolitho avait failli trébucher contre une marche, dans cette demeure qui dominait Port-aux-Anglais.

Elle avait relevé ses cheveux en chignon, *cargués*, comme disait Allday. Sa coiffure dégageait les boucles d'oreilles en filigrane d'or que Bolitho lui avait offertes, celles qu'elle avait réussi à cacher sous ses haillons lorsque son mari, avec la complicité de Belinda Bolitho, l'avait fait injustement jeter en prison pour dettes, avec une déportation certaine à la clé.

Elle avait autour du cou son dernier cadeau, dont il lui avait fait la surprise à son retour de mer. C'était un pendentif en diamants, en forme d'éventail déployé, comme celui qu'il lui avait rapporté de Madère.

Elle avait contemplé ses yeux, ils la réchauffaient tout autant que le soleil. Le pendentif reposait, provocant, dans le sillon sombre entre ses seins. Il lui avait dit d'une voix douce :

— Ce soir, tu seras la plus belle.

Ces mots l'avaient profondément émue. Elle n'avait que le titre de lady, mais elle savait que, pour Richard, cela signifiait bien plus.

Quelques passants désignaient les armes dessinées sur la portière, mais, au cœur de Londres, la célébrité était chose banale et trop souvent éphémère.

Bolitho avait dû lire dans ses pensées.

— Je retrouverai la maison avec bonheur, Kate.

Ils avaient entrelacé leurs doigts sous son manteau, comme des amants.

— Je ne sais pas ce que nous faisons ici.

Il la regarda dans les yeux.

— Mais je suis fier de te montrer. Je le suis toujours. Tu trouves que ce sont des gamineries ?

Elle lui donna une petite tape sur la main.

— Je ne voudrais pas que tu sois autrement, et je suis très *fière* d'être à tes côtés.

Même si Sillitoe se trompait, si cette invitation n'était due qu'à de la curiosité, à cet amour du scandale de la part de ceux qui n'avaient rien à en craindre, elle était décidée à faire preuve de dignité.

Au-dessus de Londres, le ciel était clair, d'une clarté inhabituelle, mais les lumières de Carlton House brillaient de mille feux. Valets et domestiques vêtus de livrées superbes couraient dans tous les sens pour ouvrir les portières des voitures et déplier les marchepieds. De la musique, violons et harpes, couvrait le tintamarre des chevaux et les cris des spectateurs. Bolitho sentit qu'elle lui mettait la main sur le bras et l'entendit murmurer : « On se croirait dans les jardins d'agrément de Vauxhall. Nous y retournerons. »

Il hocha la tête, il était heureux qu'elle se souvienne encore de cette nuit où elle lui avait fait découvrir cet aspect de son Londres à elle.

Des valets de pied emperruqués les débarrassèrent de leur manteau et prirent le bicorné de Bolitho. Ils déposèrent le tout dans une antichambre après les avoir soigneusement marqués, en cas de retraite précipitée. Catherine, le voyant un peu perdu, lui fit un grand sourire. Ses yeux brillaient à la lueur de milliers de bougies.

La plupart des hommes dans sa position se seraient délectés d'être ici, songeait-elle. Il était un vrai héros, aimé, craint, respecté et envié. Mais elle le connaissait trop bien. Elle percevait sa méfiance, son souci de la protéger contre quiconque aurait essayé de la menacer.

Ils se laissèrent entraîner dans une grande salle au plafond décoré de nymphes et d'hippocampes fantastiques. Il y avait un orchestre, mais Catherine pressentait qu'il y en avait un second, quelque part dans ce palais extravagant. Apparemment, la décoration venait d'être refaite et reflétait peut-être les goûts ou la personnalité du Prince régent. On disait de lui que c'était un joueur invétéré, un buveur et un débauché. Son père le traitait ouvertement de « roi des damnés ». Son aventure scandaleuse avec Mrs Fitzherbert, ses maîtresses qu'on ne comptait plus,

tout cela montrait dans quel mépris il tenait et son père et la bonne société.

Les femmes étaient nombreuses, certaines, sans détour et visiblement mal à l'aise, ne sachant que dire. Leurs maris gardaient bouche cousue et transpiraient abondamment au fur et à mesure que la salle se remplissait. D'autres femmes aussi, moins intimidées, vives, vêtues de robes si décolletées que c'était miracle si leur tenue parvenait à tenir en place. C'est presque avec soulagement qu'ils aperçurent Sir Paul Sillitoe. Il les indiqua à un domestique et s'approcha pour les accueillir.

— Toutes mes félicitations, sir Richard ! On peut dire que vous faites tourner bien des têtes !

Mais il n'avait d'yeux que pour Catherine et il porta sa main à ses lèvres.

— Chaque fois que je vous vois, lady Catherine, c'est comme s'il s'agissait de la première. Vous êtes une véritable enchantresse.

— Vous êtes trop flatteur, monsieur, lui répondit-elle en souriant.

Mais Sillitoe s'activait.

— Si j'en juge par les habitudes du prince, il s'agit d'une réception plutôt modeste. La salle du banquet est à part. Un souper intime, en quelque sorte. Le dégoût qu'éprouve le Prince régent pour le Premier ministre empire de jour en jour. Je suis bien placé pour le savoir. Il ne nous manquera pas.

Bolitho prit un grand et beau verre sur un plateau et remarqua le coup d'œil du valet de pied. Sillitoe utilisait-il cette sorte de gens comme source d'information ? Il savait énormément de choses, et le pouvoir que lui donnait cette connaissance pouvait se révéler presque dangereux.

Sillitoe poursuivait :

— Nous serons une quarantaine, j'imagine.

Bolitho jeta un regard à Catherine. Sillitoe connaissait précisément le nombre de convives, la vraie valeur et peut-être les secrets de chacun d'eux.

Mais il s'intéressait de nouveau à Catherine, ses yeux profondément enfoncés n'en perdaient pas une miette.

— On servira de nombreux vins...

Elle effleura l'éventail en diamants sur sa poitrine.

— Je prends bonne note de votre mise en garde, sir Paul. Notre hôte trouve de l'amusement à voir ses invités s'imbiber un peu trop, n'est-ce pas ?

Sillitœ s'inclina.

— Vous êtes très perspicace, comme à l'accoutumée, lady Catherine. Je savais que je n'avais aucun besoin de vous le dire.

Bolitho remarqua que les gens se détournaient lorsqu'il les surprenait à le regarder. *Eh bien, regardez donc, et allez au diable.* Il imaginait aisément certains de ces hommes se couvrant de ridicule, et des dames qui allaient devenir, pas forcément de leur plein gré, la proie d'autres encore. Il avait suffisamment constaté ce genre de phénomène dans des garnisons de l'armée. Était-ce à cela qu'ils pensaient quand ils dévisageaient Catherine, voyaient-ils dans son mépris des conventions une menace pour leur masculinité, ou un défi à leur virilité ?

Il pensait à elle, aux derniers jours qu'ils avaient passés dans la chaloupe assommée de soleil, elle avait gardé espoir jusqu'au bout alors qu'un sauvetage leur paraissait à tous impossible et que la mort semblait la seule issue. Et maintenant encore, quand elle se tournait légèrement pour observer la salle, on voyait les petites cicatrices de brûlure sur ses épaules ; pourtant, cela faisait plusieurs mois que le *Pluvier Doré* s'était écrasé sur le récif. Il ressentait une brusque envie de la prendre dans ses bras, de la tenir serrée contre lui jusqu'à ce que ces terribles images s'effacent de son esprit.

Au lieu de cela, il lui demanda :

— Lorsque je serai parti... — il la vit se raidir, il sentait que Sillitœ essayait de ne pas écouter : Il n'y a rien dont j'aurais plus envie qu'un portrait de toi.

Elle leva légèrement le menton, il voyait une petite veine battre sur son cou.

— Je serai heureuse de te donner satisfaction, Richard — elle se pencha pour lui prendre la main ; c'était comme si la salle était déserte : Toutes tes pensées sont toujours pour moi, jamais pour toi...

Elle se détourna en entendant les portes s'ouvrir et un huissier cria d'une voix importante :

— Je vous prie de vous lever pour le Prince de Galles, Régent de toute l'Angleterre !

Bolitho concentra toute son attention sur le Régent qui faisait son entrée au milieu de cette foule bigarrée. Pour quelqu'un d'aussi corpulent, il marchait d'un pas léger, on aurait même cru qu'il glissait, et Bolitho songea soudain à un vaisseau de ligne qui ne prend plus le vent en gagnant lentement son mouillage.

Il ne savait pas exactement à quoi il s'était attendu : peut-être quelque chose entre les dessins cruels de Gillray¹ et les portraits qu'il avait vus à l'Amirauté. Il avait six ans de moins que Bolitho, mais ses excès avaient laissé des traces sur son visage. Passionné par la mode, il était élégamment vêtu, coiffé en avant conformément aux derniers canons, une moue boudeuse sur les lèvres et le sourire amusé.

A mesure qu'il s'avavançait lentement, les femmes plongeaient dans de profondes révérences et les hommes s'inclinaient, rouges de plaisir s'ils avaient eu la chance d'être remarqués.

Mais le prince, « Prinny » comme le surnommait Sillitoe avec une nuance de dédain, tourna son regard vers Bolitho puis, avec beaucoup plus d'intérêt, vers Catherine.

— Ainsi, c'est *vous* qui êtes mon nouvel amiral.

Il s'inclina vers Catherine qui faisait la révérence.

— Relevez-vous, je vous prie, lady Catherine.

Ses yeux fixaient le pendentif qui brillait de mille feux.

— C'est un honneur, vous serez placée près de moi — il tendit la main à Bolitho : Vous avez un bon tailleur, amiral. Le connaîtrais-je ?

Bolitho resta impassible. Il avait suffi d'un courrier expédié à Falmouth, d'une lettre qui donnait au tailleur ses instructions. Le vieux Joshua Miller avait confectionné son nouvel uniforme sans faire la moindre pause, les autres seraient prêts lorsqu'il mettrait sa marque sur *L'Indomptable*. Il répondit :

— Il travaille à Falmouth, Votre Altesse.

1 James Gillray, caricaturiste anglais (1756-1815).

Le prince sourit.

— Dans ce cas, il est certain que je ne le connais pas.

Ses yeux revinrent sur l'éventail de diamants.

— Vous devez vous languir, milady : vivre à la campagne lorsque Sir Richard est parti... hmm ?

— J'ai trop à faire pour m'ennuyer, Votre Altesse.

Il lui tapota doucement le poignet.

— Une beauté comme vous ne devrait jamais avoir à faire !

Puis ils se dirigèrent vers la pièce d'à côté. Bolitho avait entendu dire que, pour les besoins d'un banquet qui avait été récemment donné, une table de plus de soixante mètres de long avait été installée avec, à son extrémité, une fontaine d'argent d'où coulait un ruisseau artificiel.

Mais ils ne seraient pas déçus ce soir, même si l'assistance était moins nombreuse. Une véritable armée de valets de pied et de domestiques était alignée le long des murs, et des flots de musique douce se déversaient qui provenaient des portes les plus éloignées.

Bolitho prit sa place sans aucun enthousiasme. L'éclair qui était passé dans les yeux du Prince régent ne lui avait pas échappé. L'excès de confiance en soi d'un homme habitué à arriver à ses fins. Alors qu'un valet tirait le siège de Catherine, de l'autre côté de la table, elle lui jeta un regard appuyé, un peu contraint. *Pense à moi*, semblait-elle lui dire comme pour le rassurer. *La femme de la chaloupe, celle qui t'aime et n'en aime nul autre.*

Le prince s'installa dans un fauteuil à haut dossier. Et qui ressemblait à un trône, songea Bolitho, avec toutes ces armes sculptées : les plumes de ses propres armes, la couronne royale et son chiffre, *G.R.* Comme s'il se voyait déjà roi.

Catherine était assise à sa droite, Bolitho à sa gauche. Le prince ne se souciait guère des autres invités, qui pouvaient bien s'installer à leur guise.

Le prince leva la main et, instantanément, telle une section de fusiliers marins se livrant à un exercice compliqué, les valets et les domestiques entrèrent en action.

Conformément aux us et coutumes, Bolitho s'attendait à ce que l'on dise le *bénédicté* ; il y avait même, à l'autre extrémité

de la table, un évêque à l'air sévère qui fit mine de se lever. Pourtant, le prince ne parut pas y prêter la moindre attention, et Bolitho devina, tout comme Sillitoe, que Son Altesse royale ne se souciait guère de tout cela. La table grinça bientôt sous le poids d'énormes plats, certains en or, d'autres en argent. Il devait bien y avoir au moins autant de monde dans les cuisines, se dit Bolitho. Une soupe printanière, puis des tranches de saumon arrosées d'une sauce aux câpres et des filets de sole grillés. Un seul plat aurait suffi à rassasier le plus affamé des aspirants, mais en observant la table, Bolitho vit que les convives n'hésitaient pas. L'argenterie brillait à la lueur des chandeliers ; les mains se levaient et plongeaient dans les plats comme si les invités n'avaient rien avalé depuis plusieurs jours.

Lorsque l'on eût rempli les verres, le prince laissa tomber :

— C'est un vin assez léger, lady Catherine, ce n'est pas ce que je préfère. J'aime mieux des vins qui ont un peu plus de *corps*.

Elle croisa son regard.

— Un vin de Madère, j'imagine.

Elle n'avait pas réagi lorsqu'il avait lourdement insisté sur le dernier mot. En fait, c'était plutôt amusant. Après tout, le prince n'était pas différent des autres hommes – en regardant Bolitho, elle leva son verre : A notre nouvel amiral, Votre Altesse !

Quelques-uns des convives les plus proches se joignirent à eux, mais la plupart des invités étaient trop occupés à vider leurs assiettes en prévision de ce qui allait suivre.

Le prince répondit :

— C'est vrai, vous avez raison. J'ai été très impressionné par les propos que vous avez tenus à l'Amirauté, sir Richard, bien que le choix de votre vaisseau amiral m'ait surpris d'abord, avant que j'en comprenne finalement la raison. Ce besoin de disposer de vitesse et d'artillerie pour pouvoir agir isolément... j'en sais beaucoup qui ne sont toujours pas convaincus. Les bâtiments marchands, par exemple, et d'autres encore, qui s'imaginent faire prospérer leurs affaires et remplir davantage leurs bourses si nous relâchons notre pression sur l'ennemi. Ceci doit cesser, j'insiste ! – il décocha à Catherine un petit sourire ironique : Pardonnez-moi de parler de tout ceci, lady

Catherine. Je suis sûr que vous en avez déjà trop entendu sur ce sujet.

— Pour tout ce qui concerne Sir Richard, Votre Altesse, je suis toujours avide d'en apprendre davantage.

Il la pointa du doigt.

— Sa responsabilité va être énorme.

Elle répondit tranquillement :

— Mais ne peut-on en dire autant de tout commandant qui navigue isolément, qui ne peut compter que sur ses propres talents et sur son seul courage ?

Il hocha la tête, un peu surpris peut-être de ce ton direct.

— Oui, certes, mais la responsabilité d'un amiral est *pleine et entière* !

Bolitho se recula légèrement pour laisser le champ libre aux mains gantées de blanc qui s'agitaient autour de lui. Les assiettes disparurent comme par enchantement. Cela lui donna le temps de réfléchir aux derniers propos du prince. Il en concluait qu'il voulait augmenter la pression sur les Français, en finir une fois pour toutes. Pas étonnant que le Premier ministre fût absent ; Spencer Perceval penchait pour l'apaisement, ne serait-ce que pour éviter une guerre avec les États-Unis.

Cela dit – et encore pour les douze mois à venir –, le prince ne disposait que de pouvoirs limités. Impossible d'envisager des actions décisives qui auraient des conséquences à long terme et que le roi risquait de dénoncer s'il avait retrouvé la raison au terme de cette période.

En levant les yeux, il vit que Catherine le regardait. Elle songeait certainement aux périls inhérents à sa nouvelle position. Ils avaient besoin d'un amiral capable d'agir sans hésitation, un amiral qui n'allait pas traîner les pieds en attendant les ordres et contrordres venus de Londres. Cela, c'était la position officielle. Ils savaient tous deux quelle était la réalité. Il avait souvent parlé à Catherine de la solitude du commandement, lorsque l'on navigue seul, sans autorité supérieure. Si l'on réussissait, d'autres revendiquaient les succès. En cas d'échec, c'est vous qui en subissiez le blâme.

Il leva son verre en face du sien.

Le prince examinait le plat suivant, somptueusement décoré, tranches d'agneau rôti, chapons entrelardés et dinde braisée, jambon, langue, et différentes sortes de légumes. Et, naturellement, encore du vin. Il finit par dire :

— J'aurais dû vous faire asseoir à l'autre bout de la table, sir Richard. Vous et cette dame... j'ai l'impression de me trouver en face de conspirateurs !

Mais il éclata de rire et Bolitho remarqua plusieurs invités qui en faisaient autant, alors qu'ils n'avaient probablement pas saisi un traître mot de l'échange. Comme des soldats sur le champ de bataille, comme des marins sur l'océan, qui payaient souvent de leur vie et qui ne voyaient jamais ceux qui les employaient.

— On me dit que vous ferez d'abord relâche à Antigua ?

Il fit signe à un valet de pied, lequel lui servit un nouveau morceau de chapon. Ce qui laissa à Bolitho le temps d'observer la réaction de Catherine : il surprit son air peiné, le prince avait vendu la mèche. *J'aurais dû lui en parler dès que je l'ai su.*

— Je compte y rassembler mon escadre, et j'espère par la même occasion y recueillir quelques informations sur la situation locale.

Le prince laissa tomber négligemment :

— J'ai connu votre défunt mari, lady Catherine. Un joueur endiable – il se tourna vers elle : Et insouciant au point de se mettre en danger.

— Je sais.

— Nous avons tous nos petites faiblesses. Moi-même...

Il n'en dit pas plus et attaqua sa dinde avec une ardeur renouvelée. Puis il reprit :

— Le choix de votre capitaine de pavillon, sir Richard.

Il se mit à tapoter nerveusement sur la table pour faire venir un valet.

— Tyacke, c'est cela ? Vous auriez pu avoir n'importe quel commandant. Ils seraient prêts à s'entre-tuer pour bénéficier de cette chance. Et pourtant, vous l'avez choisi sans la moindre hésitation. Pourquoi cela ?

— C'est un excellent marin et un très bon navigateur.

— Mais ne commande-t-il pas qu'un misérable brick ?

Le prince se tourna, un peu surpris, quand Catherine posa la main sur son bras.

— Nelson n'avait-il pas choisi Hardy comme capitaine de pavillon, alors qu'il commandait lui aussi un misérable brick ?

Le prince éclata d'un énorme rire.

— *Touché*², lady Catherine ! Je suis très impressionné !

Elle sursauta en entendant un verre tomber sur la table, une flaque de vin s'écoulait vers elle comme du sang.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, commença Bolitho.

Mais c'était à Catherine qu'il s'adressait, et Catherine le savait.

Il avait été ébloui par l'une des bougies du haut chandelier et avait manqué son verre en essayant de le prendre. Personne n'avait apparemment rien remarqué.

Le prince tapota la main de Catherine en lui faisant un grand sourire.

— Buvons un peu de vin pendant que mes gens remplacent la nappe – sans ôter sa main, il ajouta : Il y a tant de choses que j'aimerais savoir.

— A mon sujet, Votre Altesse ?

Elle hocha la tête et sentit le pendentif en diamants se balancer contre son sein.

— On parle beaucoup de vous, lady Catherine. On vous admire aussi énormément, j'en suis convaincu.

— Je ne suis aimée que d'un seul homme, Votre Altesse.

Bolitho jeta un coup d'œil au valet qui remplaçait son verre.

— Merci.

Le domestique faillit en lâcher son plateau et Bolitho devina qu'on le remerciait rarement, à supposer même qu'on lui adressât la parole.

Parcourant la table du regard, il s'aperçut que Sillitoe l'observait. Il était trop loin pour entendre ce qui se passait, mais assez près pour deviner le petit jeu auquel le prince se livrait. Ce qu'il avait fait lui-même assez souvent, et avec beaucoup d'art.

2 En français dans le texte.

— Mes informateurs me disent que vous êtes excellente cavalière. Lorsque Sir Richard sera parti, peut-être viendrez-vous faire une promenade avec moi. J'adore les chevaux.

Elle lui décocha un sourire, la lumière et les ombres qui se découpaient sur ses pommettes hautes la faisaient paraître encore plus ravissante.

— Je ne viendrai pas, Votre Altesse.

Il s'inclina vers elle, elle éclata de rire en secouant la tête :

— Même pas avec vous !

Le prince avait l'air à la fois surpris et décontenancé.

— C'est ce que nous verrons ! — et à l'intention de Bolitho : Tout homme digne de ce nom doit vous envier.

Il manifesta son irritation lorsqu'une femme assise plusieurs places plus loin se pencha et commença à élever le ton pour être entendue.

— Je me suis posé la question, lady Catherine, et bien d'autres ont dû se la poser, depuis ce terrible naufrage...

Catherine jeta un coup d'œil à Bolitho et haussa légèrement les épaules. Elle se retrouvait en terrain connu. Sa sœur, Félicité, avait déjà suggéré ce que cette femme allait lui dire.

— Tous ces hommes, à bord d'une embarcation aussi minuscule...

Elle regardait tout autour d'elle, les yeux un peu trop brillants. A l'évidence, personne ne l'avait mise en garde contre le goût marqué du prince pour la bouteille.

— Et vous étiez la seule *femme* au milieu de tous ces hommes ?

Catherine attendait la suite. Apparemment, Sophie ne comptait pas dans ce cauchemar : ce n'était qu'une domestique. Elle répondit d'une voix glacée :

— C'est une expérience que je n'aimerais pas revivre.

De l'autre côté de la table, un homme à l'air accablé, à la chevelure épaisse, murmura d'un ton irrité :

— Cela suffit, Kathleen.

Sa femme, beaucoup plus jeune que lui, secoua la tête.

— Il y a des choses que les femmes sont bien obligées de faire, mais devant tous ces yeux qui vous regardent...

Bolitho intervint :

— Vous ne vous interrogez jamais sur la vie des marins qui prennent la mer dans les pires conditions, madame ? Pourquoi supportent-ils cette existence ? Eh bien, je vais vous le dire. Parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Je n'oublierai jamais son courage, et je vous suggère de ne pas l'oublier, vous non plus !

Le prince approuva d'un signe de tête et murmura comme s'il était sur scène :

— J'imagine que Lady Kathleen aurait pris plaisir à cette expérience !

Mais, lorsqu'il se tourna vers la dame en question, il affichait une expression de dégoût.

Le reste de la soirée fut un véritable supplice. Un autre plat arriva avec, cette fois, pintades, feuilletés aux huîtres, homards au curry, et du vin à profusion pour arroser le tout. Il y eut enfin une tarte à la rhubarbe servie avec trois confitures différentes et, pour conclure, des gâteaux au fromage. Bolitho mourait d'envie de sortir sa montre, mais savait que son hôte n'apprécierait guère.

Il regarda Catherine, elle gonfla les joues :

— Je n'avalerais plus rien d'ici un mois !

Enfin, ce fut terminé. Après que les dames se furent retirées, on servit aux messieurs du porto et du cognac – qui n'était pas de contrebande, assura le prince. Mais Bolitho se disait que la plupart des invités n'étaient plus en état de s'en soucier. Le prince les retint jusqu'au bout, Bolitho savait qu'il ferait ainsi. Il aperçut un domestique qui lui apportait son manteau et sa coiffure, mais avant qu'il ait pu les prendre, le prince lui glissa d'une voix empâtée :

— Amiral, je vous souhaite bonne chance.

Il prit ensuite la main de Catherine et la baisa longuement. Il ne pouvait se détacher de ses yeux sombres.

— Je n'ai jamais envié aucun homme jusqu'à ce jour, lady Catherine, même lorsqu'il était roi.

Puis il lui reprit la main, la baisa de nouveau et lui retint le bras dans ses gros doigts.

— Sir Richard est le premier.

Ils se retrouvèrent enfin dans leur voiture. Les roues cerclées de fer grinçaient sur les pavés des rues noires.

Il la sentit qui se blottissait contre lui.

— Je suis désolé, pour Antigua.

— Je crois que j'avais deviné.

— Tu as été merveilleuse, Kate. J'ai été obligé plusieurs fois de me mordre la langue.

Elle frotta sa tête contre son épaule.

— Je sais. J'ai tout de même réussi à dire une ou deux choses à cette Kathleen ! — elle éclata d'un rire amer avant de reprendre : Tu es fatigué, Richard ? *Trop* fatigué ?

Il glissa sa main sous son manteau pour lui caresser le sein.

— Je te réveillerai lorsque nous apercevrons la Tamise, Kate. Et ensuite, nous verrons bien qui est fatigué !

Le jeune Matthew les entendit rire. Toutes ces voitures, tous ces gens célèbres, mais lorsque les autres cochers avaient appris qui *il* était, ils l'avaient traité en héros. Et attendez qu'on soit rentrés à Falmouth, songeait-il. Il pourrait broder sur cette histoire avec Ferguson et Allday, il comptait leur dire que le Prince de Galles *lui* avait parlé !

La Tamise émergea à la lumière de la lune, pareille à un ruban d'acier. Bolitho s'agita doucement sur son siège.

Il entendit Catherine murmurer :

— Non, je ne dors pas. Ne retire pas ta main, je suis prête.

L'auberge *Aux Clés Croisées*, perchée au-dessus de la route qui part vers le nord, de Plymouth à Tavistock, était petite, mais confortable. Les diligences empruntaient rarement ce chemin, ce qui n'était guère surprenant. Au cours de ses promenades nocturnes, James Tyacke avait découvert que la chaussée était par endroits à peine assez large pour permettre le passage d'une charrette, alors, une voiture à quatre chevaux...

Le soir, il restait assis dans un coin de la salle et se demandait comment l'établissement parvenait à vivre. Il était tenu par un petit bout de femme accueillante du nom de Meg. Elle était veuve, comme tant de tenancières d'auberges et de débits de bière dans l'Ouest. Rares étaient les habitants du village tout proche de St Budeaux à fréquenter son

établissement. Pendant la journée, les clients étaient pour la plupart des ouvriers agricoles qui – Dieu merci, songeait Tyacke, restaient dans leur coin.

Il était assis dans l'ombre de l'ample manteau de la cheminée et contemplait les flammes qui s'élevaient dans l'âtre. On était en avril, les arbres bourgeonnaient, les oiseaux emplissaient les champs. Mais les nuits étaient encore fraîches.

L'heure du repas allait bientôt venir, une terrine de lapin dont Meg avait le secret, très probablement. Il ferait peut-être une promenade après souper. Il jeta un coup d'œil à la salle, avec ses meubles propres et bien cirés. Les murs étaient décorés de scènes de chasse et de quelques cuivres. C'était sa dernière nuit. Il regarda la vareuse toute neuve posée sur le banc en face du sien. Le prix des galons dorés avait augmenté depuis la dernière fois. Cela tombait bien, on lui avait réglé un bon paquet de parts de prises. De vieux souvenirs lui revenaient brusquement et avec précision : le canonnier de la *Larne* qui logeait un boulet entre les bossoirs d'un négrier puant, des visages noirs terrifiés, des femmes nues enchaînées traînant dans leurs excréments, comme des animaux. Et les négriers, Arabes ou Portugais, des hommes prêts à soudoyer tout le monde et à faire du troc. Lorsqu'on les lui amenait, ces derniers savaient qu'il n'y avait rien à tenter. Il n'y avait rien à négocier, il ne restait que la corde qui les attendait à Freetown ou au Cap.

L'excitation de la chasse, lorsque les espars menacent de voler en miettes sous la pression de la toile.

C'était Ozanne qui en était le maître à présent. Tyacke ne connaissait personne qui en fût plus digne.

Il se pencha sur sa vareuse, ornée désormais d'une épaulette dorée sur l'épaule droite. Il se disait qu'elle jurait, en quelque sorte. Mais bon, il était capitaine de vaisseau, même s'il était tout jeune. Il se demanda si Avery avait avoué à Sir Richard qu'il avait trahi son secret pour le convaincre.

Et si Avery s'était tu ? *Aurais-je changé d'avis ? Ou bien, serais-je encore dans l'arsenal, à bord de la Larne ?*

Deux hommes entrèrent et s'installèrent à une table à l'autre bout de la salle. Meg semblait les connaître, elle leur apporta deux pots de bière sans qu'ils aient rien demandé. En

revenant à la cuisine, elle s'arrêta pour attiser le feu. Si la figure de Tyacke l'avait horrifiée, elle n'en avait jamais rien montré. Peut-être avait-elle déjà vu pis.

— Alors comme ça, vous nous quittez demain matin, monsieur Tyacke ?

— Oui, répondit-il en se détournant légèrement.

— J'ai dit à Henry d'aller chercher sa voiture aux aurores.

Demain. Après deux semaines passées dans l'incertitude.

C'était presque maintenant.

Tyacke n'était pas rentré en Angleterre depuis des années. Quand il était venu de l'arsenal jusqu'ici, il avait contemplé le paysage comme un étranger qui arrive en pays inconnu. Même dans la ville, devant toutes les boutiques. Des coiffeurs, des chapeliers, des peintres, des distilleries, plus d'auberges et d'hôtels que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Il y avait des officiers en nombre, des marins aussi, il supposait qu'ils bénéficiaient d'une protection pour aller et venir ainsi à leur guise. Il se rappelait l'équipage de la *Larne*, le sentiment d'incrédulité lorsque Bolitho avait obtenu pour ses hommes la permission de descendre à terre. Un seul n'était pas rentré. Ivre, il était tombé dans un bassin et s'était noyé.

Il avait vu beaucoup de femmes, également. Certaines élégamment vêtues et couvertes de bijoux, peut-être femmes d'officiers de marine et de l'armée de terre. D'autres, comme Meg, qui essayaient de faire le travail des hommes, de remplacer ceux qui ne reviendraient peut-être jamais.

— J'ai passé un excellent séjour. Qui sait, nous nous reverrons peut-être.

Même en faisant très attention, il ne décela dans ses yeux aucun signe de répulsion.

— Je vais aller vous chercher votre souper, m'sieur.

Tous deux savaient qu'ils ne se reverraient jamais.

Il but une gorgée de cognac. Du fameux. Les contrebandiers passaient peut-être dans le coin... Ses pensées le ramenèrent à son nouveau commandement. Combien il allait être différent. Conçu initialement comme un petit vaisseau de troisième rang avec soixante-quatre canons, on l'avait réduit à son déplacement actuel en démontant la plus grosse partie du pont

supérieur et l'artillerie correspondante. Mais il lui restait quarante vingt-quatre-livres, plus quatre dix-huit-livres en pièces de chasse et de retraite. Tyacke avait étudié le moindre détail de son bâtiment, tous ses antécédents depuis qu'il avait été lancé dans le fameux chantier de William Hartland à Rochester, sur la Medway.

Il avait réfléchi aux commentaires de Bolitho, aux différentes façons de l'utiliser si la guerre éclatait avec les États-Unis. Toutes ces grosses frégates américaines récentes emportaient des vingt-quatre-livres et, en termes de puissance de feu, elles étaient de loin supérieures aux frégates anglaises de type *Anémone*.

Plus important encore, si c'était possible, son nouveau vaisseau pouvait tenir la mer bien plus longtemps. Son équipage d'origine, plus de six cents hommes, avait été réduit à deux cent soixante-dix, dont cinquante-cinq fusiliers marins.

Il était encore sous-armé, mais c'était le cas de tous les vaisseaux quand ils se trouvaient dans un port de guerre ou à proximité.

Toutes ces têtes inconnues. Combien lui faudrait-il de temps pour reconnaître ses hommes, savoir ce qu'ils valaient et jauger leurs qualités individuelles ? En tant que commandant, il pouvait demander n'importe quoi à ses officiers. Le respect, comme il l'avait observé avec Bolitho, se mérite.

Il songea de nouveau à son bâtiment. Vieux de trente-quatre ans, construit avec ce bon chêne du Kent, à l'époque où l'on en trouvait encore. Pour les vaisseaux plus récents, le bois utilisé était à peine sec et les membrures étaient façonnées à la hache par les charpentiers, mais pas travaillées pendant des années pour leur donner plus de résistance. Certains étaient bordés en teck sur couples en chêne, comme les navires de la Compagnie des Indes, construits pour la plupart à Bombay. Le teck était aussi solide que du fer, mais les marins qui devaient travailler et se battre le détestaient. Contrairement à ceux du chêne, les éclis de teck vous empoisonnaient un homme et le tuaient plus lentement et dans de plus horribles souffrances qu'une décharge de mitraille.

Tyacke but une autre gorgée de cognac. Le vaisseau qu'il allait commander avait goûté à l'eau salée alors qu'il était encore dans les bras de sa mère.

Cette pensée lui arracha un sourire. *Nous avons dû grandir ensemble.* Le vaisseau avait même participé au combat d'Aboukir. Il se retint d'effleurer sa joue balafmée. Et d'autres batailles encore. La Chesapeake et les Saintes, Copenhague. Puis, comme il était trop petit pour la ligne de bataille, il avait partagé les misères des blocus et de l'escorte des convois.

A n'en pas douter, nombreux étaient les capitaines de vaisseau confirmés à s'interroger sur le choix de Sir Richard de mettre sa marque à bord d'un vieux troisième rang transformé, quand il aurait pu avoir tout ce qu'il voulait. Il était amiral, désormais. Tyacke se demandait ce que Catherine Somervell pouvait bien en penser. Il la revoyait dans ses vêtements de marin, sales et trempés, la première fois qu'il avait été à côté d'elle. Puis dans la robe jaune qu'il avait gardée depuis que la fille qu'il avait choisie l'avait rejeté. C'était étrange, il parvenait à y penser sans souffrir, comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre.

Il essayait de se souvenir s'il avait bien tout ce qui lui était nécessaire, et cela le ramena à la maîtresse de Bolitho. Pourtant, ce terme le choquait. *Sa dame.* Elle allait sûrement s'assurer que Bolitho était convenablement pourvu avant qu'il quitte sa maison.

Il crut flairer des odeurs de cuisine et prit soudain conscience qu'il était affamé. Il avait intérêt à faire ce soir un solide repas. Plus tard, il serait trop tendu, trop anxieux. Il sourit encore, il *revoyait Bolitho lui avouer qu'il était toujours nerveux quand il prenait un nouveau commandement.* Mais, souvenez-vous bien, ils sont encore bien plus inquiets de savoir comment est leur nouveau commandant !

Et que devenait John Allday – son « chêne » – allait-il être aussi désireux cette fois de larguer les amarres ?

À l'autre table, l'un des hommes posa sa chope et se tourna vers la porte. Son compagnon courut presque se réfugier dans la pièce voisine où quelques ouvriers buvaient du cidre brut. Puis

Tyacke entendit *le* bruit. Des bruits de pieds et des cliquetis métalliques.

Meg arriva en trombe, les mains chargées de couteaux et de fourchettes.

— La presse, commandant. En général, ils viennent pas si loin de chez eux — elle lui sourit : Mais n'ayez crainte. Je vais m'arranger qu'y vous gênent point.

Il s'enfonça un peu plus profondément dans son siège pour être dans la pénombre. Se retrouver à commander un détachement de presse était une véritable corvée. Cela lui était arrivé une fois, lorsqu'il était enseigne. Les hommes qui gémissaient, les femmes qui hurlaient des blasphèmes. Assez curieusement, alors que ces détachements étaient constitués essentiellement de marins eux-mêmes victimes de la presse, c'étaient ceux-là qui montraient le moins de pitié.

On entendait des cris étouffés derrière l'auberge et Tyacke devina que l'homme qui avait quitté la salle en courant s'était fait prendre. Son compagnon revint, encore tout tremblant. Il avait été assez heureux pour avoir sur lui son certificat de protection.

La porte s'ouvrit à la volée et un jeune enseigne de vaisseau entra dans la pièce. Il aboya :

— Debout ! Inspection !

Il sembla se rendre compte qu'il avait déjà interrogé l'homme en question. Il se tourna vers la silhouette noyée dans l'obscurité, près de la cheminée.

— Et toi ? Tu n'as pas entendu ? Au nom du roi !

Tyacke, sans bouger de sa place, tendit la jambe et poussa le banc en pleine lumière.

L'enseigne resta interloqué en voyant les galons d'or. Il bredouilla :

— Je ne savais pas, commandant ! Il n'y a pas beaucoup d'officiers qui descendent ici.

Tyacke lui répondit d'un ton tranquille :

— Et c'est la raison pour laquelle j'y suis venu. Pas pour me faire hurler dessus par un chiot insolent qui se cache sous l'uniforme du roi !

Il se leva. Meg, deux marins en armes qui se tenaient dans l'embrasure et l'homme qui avait été déjà contrôlé se figèrent. On eut dit un spectacle de mime. Tyacke se retourna très lentement.

— Quel est votre nom, monsieur ?

Mais le jeune officier était incapable de parler. Les yeux rivés sur les terribles blessures de Tyacke, il était tétanisé. Il finit par murmurer dans un filet de voix :

— Laroche, co... commandant.

— Et de quel bâtiment ?

— *L'Indomptable*, commandant.

— Dans ce cas, nous nous reverrons demain, *monsieur*. Je suis le capitaine de vaisseau James Tyacke.

Et il se retrouva tout seul dans la salle.

Meg arriva, avec entre les mains une soupière fumante enveloppée dans un torchon.

— Je suis vraiment désolée, m'sieur.

Tyacke se pencha pour lui prendre le bras.

— Mais non, ce n'est rien. Il faut un commencement à tout.

Demain, il serait à bord d'un nouveau vaisseau. Il resta songeur. *L'Indomptable*. *Mon* bâtiment.

Puis il se souvint de Bolitho, et cette pensée le calma.

Ils seront bien plus inquiets que vous.

Meg le laissa prendre son souper, mais resta tout de même à la porte. Elle se demandait ce qui lui était arrivé, si un homme d'aussi belle allure parviendrait jamais à s'y faire.

Elle referma doucement la porte. Longtemps après son départ, elle pensait encore à lui.

V

L'INDOMPTABLE

Henry, le voiturier, tira légèrement sur les rênes lorsque les roues commencèrent à claquer sur les premiers pavés de l'arsenal.

— Il est là-bas, à l'ancre, commandant.

Il jeta un œil à son passager au profil bien marqué, incapable de comprendre comment quelqu'un, capitaine de vaisseau ou pas, pouvait bien accepter de prendre la mer.

Tyacke examina les eaux qui scintillaient. Il était surpris de se sentir aussi calme. Non, ce n'était pas cela. Il ne ressentait pas la moindre émotion.

En se tournant vers le quai, il vit avec soulagement que la *Larne* avait quitté son bassin, très certainement pour achever la remise en état du gréement. Il se demandait s'ils savaient qu'il était ici, si quelqu'un l'observait à la lunette. Il dit :

— Il y a des escaliers au bout du quai.

— Exact, commandant. Je vais m'assurer qu'il y a bien un canot pour vous prendre.

Oh que oui, songea-t-il. Même si l'armement avait été debout depuis l'aube. Tyacke avait lui-même pratiqué assez souvent la chose. Attendre le nouveau maître et seigneur, imaginer comment il allait être : l'homme qui allait régenter la vie de tout le monde, depuis le lieutenant de vaisseau le plus ancien jusqu'au dernier des mousses ; celui qui pouvait vous valoir une promotion, ou vous dégrader, vous faire donner le fouet et, si nécessaire, faire pendre quiconque ne se plierait pas à ses ordres.

Un léger frisson le traversa, mais il n'enfila même pas son manteau de mer. C'était une belle matinée, la mer était parsemée de moutons blancs qui dansaient, mais ce n'était pas

la fraîcheur de l'air qui le faisait trembler. C'était le moment, ce moment qu'il avait tant redouté, en ce jour précis.

Il vit quelques petites gerbes s'élever et devina qu'il s'agissait du canot, il venait de larguer son corps-mort. Il était attendu.

— Merci, Henry.

Il déposa quelques pièces dans la main de l'homme tout en regardant le gros coffre de mer cerclé de cuivre. Ils avaient pas mal bourlingué ensemble depuis qu'il s'était remis de ses blessures. Tout son univers se trouvait dedans.

Était-il guéri ? Pas exactement. Il lui était impossible de ne pas s'en souvenir, chaque jour. Il voyait son image se refléter sur le visage des autres, l'horreur et la pitié qu'il y lisait le blessaient toujours autant.

Toute la nuit, il avait passé et repassé dans sa tête ce qu'il avait pu apprendre sur *L'Indomptable*. Il avait le crâne bourré, il allait éclater s'il ne se reposait pas. Tous les officiers étaient restés à bord pendant le carénage, même ce malheureux Laroche qui avait commis cette grosse bourde dans la salle de l'auberge. Le premier affrontement. Il y en aurait bien d'autres.

Il se concentra sur le vaisseau à l'ancre. Sans son pont supérieur d'origine et à cette distance, il ressemblait à n'importe quelle frégate. Comme la *Walkyrie*, avec le pont principal plus haut sur l'eau que pour les cinquième et sixième rangs, si bien que sa bordée dévastatrice pouvait faire un maximum de dégâts. Il examina le canot d'un œil critique, les avirons qui se soulevaient et retombaient comme des ailes. Et il conclut qu'Allday lui-même n'aurait rien trouvé à y redire.

Il fit volte-face pour dire quelque chose, mais la petite voiture avait disparu. Il ne restait que le coffre de mer. Le canot entama un arc de cercle serré et le brigadier crocha dans un anneau scellé sur les marches.

Après ce qui lui parut une éternité, un jeune enseigne de vaisseau grimpa les marches en courant et se découvrit avec un large sourire.

— Protherœ, commandant ! A vos ordres !

— Ah oui. Troisième lieutenant.

Le jeune homme haussa les sourcils, un peu surpris, et il crut une seconde que sa mémoire le trahissait.

— Enfin... oui, commandant !

Tyacke, délibérément, se déplaça un peu pour laisser paraître le côté brûlé de son visage. Ce qui eut l'effet escompté : Protherœ était tout pâle. Mais c'est d'une voix maîtrisée qu'il donna ses ordres, et deux marins accoururent pour prendre le lourd coffre.

Tyacke les regardait, ils détournèrent les yeux. Visiblement, Laroche avait fait de leur nouveau commandant un portrait assez sombre.

Protherœ surveillait l'embarquement du coffre, terrifié sans doute à l'idée qu'ils puissent le laisser tomber à l'eau. Celui-là, il était aspirant voilà encore pas bien longtemps, se dit Tyacke.

— Pouvons-nous y aller, monsieur Protherœ ?

L'officier regardait tout autour :

— Je cherchais votre maître d'hôtel, commandant.

Tyacke ne put se retenir de sourire.

— Vous savez, j'ai peur que le commandant d'un brick ne puisse pas s'offrir son propre maître d'hôtel !

— Je comprends, commandant.

Il s'écarta pour laisser Tyacke descendre les marches couvertes d'algues.

Et cela recommença, les regards furtifs de l'armement, les yeux qui le fuyaient chaque fois qu'ils croisaient les siens. Il alla s'asseoir dans la chambre, son sabre serré contre lui, comme il l'avait fait en quittant la *Larne*.

— Larguez ! Poussez devant ! Sortez !

Tyacke se retourna pour voir l'eau qui s'élargissait sur l'arrière. *Je pars. Et vers quoi ?*

— Avant partout !

— Depuis combien de temps êtes-vous à bord de *L'Indomptable* ? demanda Tyacke à l'officier.

— Cela fait un an, commandant. J'ai embarqué à l'époque où il était encore au bassin et les travaux étaient presque terminés – il hésita : Auparavant, j'étais aspirant chargé des signaux à bord du *Croisé*, un trente-deux.

Par-dessus les larges épaules du nageur qui donnait la cadence, Tyacke voyait les mâts et les vergues grandir, comme s'ils émergeaient du fond de la mer. Maintenant, il pouvait apprécier la différence. Cent quatre-vingts pieds de longueur hors tout, quelque quatorze cents tonnes, l'important maître bau trahissait le fait qu'il avait été construit à l'origine pour la ligne de bataille. On avait légèrement modifié le plan de voilure, se dit Tyacke. Au large et convenablement mené, il devait courir comme un cerf.

Il distinguait la pâle lumière du soleil qui se reflétait sur de nombreuses lunettes, les hommes gagnaient leurs postes.

A quoi allait ressembler son second ? Il avait peut-être espéré une promotion, peut-être même le commandement de ce puissant vaisseau une fois le carénage achevé. Le dernier commandant de *L'Indomptable* avait débarqué quelques mois plus tôt, laissant la responsabilité du bâtiment à son second jusqu'à ce que Leurs Seigneuries aient décidé ce qu'elles comptaient en faire. Et ils n'en avaient rien fait. Il serra plus fort son sabre. Sir Richard Bolitho avait décidé, lui. Il imaginait ce qui s'était dit. Qu'il en soit ainsi.

— Venez sur bâbord, monsieur Protherœ !

Il avait parlé d'un ton un peu sec, sans s'en rendre compte.

Tout en observant le long bâton de foc qui dardait sur eux comme une lance, il vit la figure de proue accroupie sous la guibre. *Accroupie* était le terme exact. Elle représentait un lion sur le point d'attaquer, ses deux pattes de devant dressées dans les airs. Une belle œuvre d'art, songea Tyacke, mais ce n'était pas la sculpture d'origine, qui aurait été bien trop imposante pour cette coque refaite. A l'exception de la gueule écarlate et des yeux étincelants, elle était dorée, une dorure de prix. Peut-être le don de l'un des architectes qui avaient transformé le vaisseau.

— Avancez, monsieur Protherœ.

Soudain, il avait hâte d'y aller, il avait l'estomac noué. Le canot contourna la coque vers les porte-haubans et la porte de coupée, là où il avait déjà aperçu les tuniques rouges des fusiliers marins. *Mes fusiliers.*

Il songeait à la frégate d'Adam, *l'Anémone*. Si on l'avait mise à contre-bord, elle aurait disparu.

Son œil entraîné notait tout, depuis la coque noir et marron qui luisait comme du verre au-dessus des moutons, jusqu'au gréement tout neuf, enfléchures et haubanage fraîchement repeints en noir, jusqu'aux voiles proprement ferlées, sans doute par les officiers mariniens en personne, pour l'occasion.

Une occasion importante pour nous tous, lui susurrait une voix.

Il fallait qu'il se trouve un maître d'hôtel. Un autre Allday, à supposer qu'il en existe. Dans ces circonstances, il lui serait bien précieux.

Le canot avait croché, avirons rentrés, les marins regardaient droit devant eux. N'importe où, pourvu que ce ne soit pas leur nouveau commandant.

Tyacke se leva en faisant attention aux mouvements, attendant le moment propice pour monter jusqu'à la coupée.

— Je vous remercie, monsieur Protherœ, je vous suis très obligé.

Il se saisit des mains courantes et escalada rapidement le rentré de muraille avant que la mer ait le temps de l'emporter.

C'était comme lorsqu'il avait quitté la *Larne*, les minutes semblaient sans fin. Quand sa tête émergea, l'explosion de bruits manqua le rendre sourd. Lorsque le sabre de leur officier s'abaissa, les mousquets des fusiliers, baïonnettes au canon, claquèrent sur le pont, suivis des trilles des sifflets de boscos et des battements de tambour. Puis le silence se fit.

Tyacke se découvrit pour saluer la dunette où les branles étaient impeccablement serrés dans les filets. Il remarqua que la roue et les habitacles des compas n'étaient pas abrités. Les architectes et les constructeurs ne voyaient pas plus loin que le rendement dans leur travail, ils ne voyaient pas les hommes abattus par les tireurs d'élite ennemis sans rien d'autre que des hamacs entassés pour les protéger.

Un lieutenant de vaisseau au visage taillé à la serpe sortit du groupe des officiers, aspirants et officiers mariniens. Deux des aspirants avaient l'air si jeunes que Tyacke se demanda comment on les avait autorisés à partir de chez eux.

— Je m'appelle Scarlett, dit le plus ancien des officiers — il hésita : Bienvenue à bord, commandant.

Il avait l'air sérieux. Quelqu'un digne de confiance... peut-être.

— Merci, monsieur Scarlett.

Il suivit le second le long des rangs, les officiers étaient alignés par ordre d'ancienneté. Protheroe avait même réussi à s'y faufiler pendant la brève cérémonie à la coupée.

Quatre officiers, dont ce malheureux Laroche. Leurs regards se croisèrent et Tyacke lui demanda froidement :

— Combien d'hommes avez-vous pris, monsieur Laroche ?

— Trois, commandant, réussit-il à bredouiller.

Il baissa la tête, s'attendant sans doute à ce que la mâture lui tombe dessus.

— Nous en trouverons d'autres. Je parie que tout Plymouth sait que vous battiez la campagne hier soir.

Et il avança, laissant l'officier totalement éberlué.

— Je vous présente Isaac York, commandant, lui dit Scarlett. Notre maître pilote.

Un visage avenant, l'air compétent : on aurait reconnu là un vieux marin, même s'il s'était déguisé en prêtre. Tyacke lui demanda :

— Depuis combien de temps êtes-vous maître pilote, monsieur York ?

Il était plus jeune que la plupart de ceux qu'il avait connus, des hommes qui sont de véritables *personnages* à bord des bâtiments.

Le visage de York s'éclaira d'un large sourire.

— Un an, commandant. Auparavant, j'ai été adjoint au maître à bord de ce vaisseau, pendant quatre ans.

Tyacke hocha la tête, satisfait de ce qu'il venait d'entendre. Un homme qui saurait comment manœuvrer le bâtiment par n'importe quel temps. A voir son visage, il devait avoir la trentaine, si ce n'est que ses cheveux coupés ras étaient grisonnants.

Ils retournèrent à la lisse de dunette, les aspirants attendraient.

Tyacke prit sa lettre de commandement dans son manteau. Il allait en donner lui-même lecture, comme on le lui avait prescrit.

— Faites rassembler l'équipage à l'arrière, monsieur Scarlett — mais il s'interrompit, et le second se raidit : Cet homme, près des chantiers.

Scarlett se détendit à peine.

— C'est Troughton. Il sert comme coq. Quelque chose qui ne va pas, commandant ?

— Faites-le venir.

Un aspirant partit en courant pour aller le chercher et la plupart des marins qui se trouvaient déjà sur le pont se tournèrent vers l'arrière. L'unijambiste, avec son long tablier blanc, s'avança en clopinant et gagna la dunette.

Tyacke le regardait intensément. Lorsqu'il était monté à bord, il avait bien senti que quelqu'un l'observait. *Et il fallait que ce soit maintenant...* Dans un silence impressionnant, il s'avança vers le cuisinier et posa les mains sur ses maigres épaules.

— Mon Dieu, Troughton, on m'avait dit que vous étiez mort.

L'homme le dévisageait, chaque trait après l'autre. Enfin, il s'arrêta sur les cicatrices, puis baissa les yeux sur sa jambe de bois et dit lentement :

— Ce jour-là, commandant, ils ont essayé de nous avoir tous les deux. Je suis si heureux que vous embarquiez à bord de ce vieil *Indom*. Bienvenue à bord !

Et ils se serrèrent solennellement la main. Ainsi, le vaisseau avait un surnom, se dit Tyacke. C'était presque un moment triomphal : quelqu'un avait survécu à cette horrible journée. Un jeune marin qui s'activait avec son anspect pour retenir une des pièces. Il aurait dû se faire tuer ; Tyacke s'était imaginé qu'il était passé par-dessus bord avec tous les autres cadavres. Mais lui-même était alors sourd et aveugle, il n'entendait que des cris. Ses propres cris.

Tandis que l'équipage se rassemblait à l'arrière, il sortit sa lettre de commandement et la déroula. Il voyait les hommes qui parlaient entre eux à voix basse, ceux qui avaient assisté à la

scène et en faisaient le récit à leurs camarades. Le commandant couturé et le cuistot amputé.

Groupés derrière York, la plupart des officiers étaient trop jeunes pour comprendre, mais le maître pilote et le second savaient exactement de quoi il retournait.

Et lorsque Tyacke entama la lecture, ils se penchèrent tous deux pour écouter, comme si leur commandant, bien droit, donnait à cette cérémonie une signification particulière et un impact nouveau.

La lettre était adressée à James Tyacke, elle le nommait au commandement de *L'Indomptable* à compter de ce jour d'avril 1811. Pas très loin de l'endroit où, d'après la légende, Drake avait fait attendre la Flotte et les Espagnols pour terminer sa partie de boules.

« Vous mandons et requérons de vous rendre à bord de notre vaisseau aux fins d'en prendre le commandement ; de commander tous officiers et marins dudit *L'Indomptable*... »

Arrivé à cet endroit, Tyacke leva les yeux pour observer la masse des visages tournés vers lui. *Le vieil Indom*. Mais le vieux coq avait disparu. Peut-être était-ce son imagination, Troughton n'était qu'un fantôme revenu pour lui donner la force dont il avait besoin.

Puis ce fut terminé, avec la conclusion traditionnelle en forme d'avertissement. De menace, à son avis. *Et aucun de vous ne faillira, sous peine d'en répondre à son propre risque et péril.*

Il roula la lettre et conclut : « Dieu sauve le roi ! »

Pas un cri, pas une acclamation. En d'autres circonstances, ce silence aurait eu quelque chose d'oppressant.

Il remit son bicornes en place et leva les yeux vers la mâture, vers la tête du grand mât où l'on allait bientôt frapper pour la première fois la marque de Sir Richard Bolitho.

— Vous pouvez faire rompre, monsieur Scarlett. Je verrai tous les officiers dans mes appartements, d'ici une heure, s'il vous plaît.

Les silhouettes massées sous la dunette ne pensaient qu'à leur propre avenir, et non à leur bâtiment. *Pas encore.*

Et pourtant, malgré le silence qui régnait, Tyacke ressentait un grand soulagement, émotion qu'il ne connaissait que rarement.

Ce n'était pas sa *Larne* bien-aimée. C'était un nouveau commencement, pour lui comme pour le vaisseau.

Le lieutenant de vaisseau Matthew Scarlett gagna l'arrière, inspectant tout en chemin pour s'assurer que le bâtiment était impeccable, les filets de branle vides, tous les cordages lovés ou pliés en glènes. Lorsqu'il passait devant un sabord, il sentait une bouffée d'air frais. La coque, pourtant si puissante, était agitée de mouvements irréguliers.

Il avait entendu le maître pilote occupé à instruire quelques « jeunes messieurs » pendant le quart du soir. « Lorsque les mouettes volent bas le soir au-dessus des rochers, il fera mauvais temps le lendemain, et ne tenez pas compte de ce que vous racontera un mathurin un peu plus futé que les autres ! » Scarlett avait surpris deux aspirants échanger un regard dubitatif. Mais les mouettes avaient vraiment volé par le travers alors que l'obscurité enveloppait le vaisseau au mouillage. Isaac York se laissait rarement prendre en défaut.

Il dépassa la grande roue double, désarmée, et continua dans l'ombre. Un fusilier de faction se tenait sous le fanal qui dansait. On avait modifié *L'Indomptable* pour aménager deux grandes chambres à l'arrière, une pour le commandant et l'autre pour un officier général commandant une flottille ou une escadre.

Si Tyacke n'était pas arrivé, si Sir Richard Bolitho n'avait pas choisi d'y porter sa marque, l'une des chambres aurait pu être la sienne. Il rendit son salut au factionnaire et s'approcha de la portière.

Le factionnaire laissa tomber la crosse de son mousquet et hurla :

— L'officier en second, *commandant* !

— Entrez !

Scarlett referma la porte derrière lui. D'un coup d'œil, il avait tout noté.

Le souper de Tyacke l'attendait sur un plateau, intact. Le café qu'il avait demandé devait être froid. La table était jonchée de livres, de chemises de cartes et des notes qu'avait prises le commandant.

Scarlett revoyait les officiers, entassés les uns contre les autres dans la chambre où leur commandant les avait convoqués. Et dire que cela ne datait que du matin... Depuis, Tyacke avait dû passer en revue toutes les affaires du bâtiment.

— Vous n'avez rien mangé, commandant ? Voulez-vous que je vous fasse porter quelque chose ?

Tyacke leva les yeux pour la première fois.

— Vous étiez à Trafalgar, si je comprends bien ?

Scarlett fit signe que oui, un peu surpris par cette façon directe de s'adresser à lui.

— Oui, commandant. J'étais dans la colonne au vent, celle de Lord Nelson, à bord du *Spartiate*, un soixante-quatorze. Capitaine de vaisseau Sir Francis Laforey.

— Avez-vous connu personnellement Nelson ?

— Non, commandant. Nous l'apercevions assez souvent à bord de son vaisseau amiral, mais peu nombreux sont ceux d'entre nous à l'avoir *vu* de près. Lorsqu'il est tombé, beaucoup ont pleuré, comme s'ils l'avaient connu toute leur vie.

— Je vois.

Scarlett le regardait feuilleter un autre registre, il avait les mains brunies par le soleil.

— L'avez-vous rencontré *vous-même*, commandant ?

Tyacke leva les yeux de la table. A la lueur des fanaux qui se balançaient, ses yeux avaient l'air très bleus.

— Pas davantage que vous. Je ne l'ai aperçu que de loin.

Son regard se fit plus dur, il effleura ses cicatrices.

— Au combat d'Aboukir.

Scarlett attendit la suite. Ainsi, c'est là-bas que cela lui était arrivé.

Tyacke reprit brusquement :

— Je crois comprendre que le secrétaire du commis est également secrétaire du bord ?

— Oui, commandant. Nous manquions de monde, j'ai donc jugé bon...

Tyacke referma le registre.

— Les commis et les secrétaires sont un mal nécessaire, monsieur Scarlett. Mais il est parfois risqué de leur laisser trop de latitude dans la conduite de leurs affaires.

Il poussa le registre et en attrapa un autre dans lequel il avait laissé une plume en guise de marque.

— Désignez un aspirant pour ce genre de tâche, jusqu'à ce que nous ayons l'équipage au complet.

— Je vais demander au commis s'il...

Tyacke le regarda dans les yeux.

— Non, dites à Mr Viney ce que vous avez *décidé* de faire – un silence : J'ai également consulté le registre des punitions.

Scarlett se raidit, de plus en plus excédé par la façon qu'avait son commandant de le traiter.

— Oui, commandant ?

— Cet homme, Fullerton. Trois douzaines de coups de fouet pour avoir volé quelques broutilles à un camarade de poste ? Plutôt sévère, non ?

— J'ai pris cette décision, commandant. C'était sévère, mais la loi de l'entrepont est plus dure que le Code de justice maritime. Ses camarades l'auraient jeté par-dessus bord.

Il s'attendait à se faire reprendre, mais, étonnamment, Tyacke lui sourit.

— Moi, je lui en aurais collé quatre douzaines !

Il se retourna et Scarlett put examiner la moitié brûlée de son visage. *Il me regarde comme s'il était le commandant, mais dans son for intérieur, chaque fois que quelqu'un l'observe, il doit être sur le gril.*

Tyacke fit tomber quelques papiers sur la toile à damier du pont et dégagea une bouteille de cognac.

— Prenez deux verres.

Sa voix poursuivait encore le second tandis qu'il ouvrait un écuipet. Il découvrit bien d'autres bouteilles, soigneusement rangées là. Il avait vu qu'on les hissait au palan, la veille. Il avança prudemment :

— Un fameux cognac, commandant.

— Le cadeau d'une dame.

Qui, en dehors de Lady Catherine, aurait pu se donner cette peine ? Qui y aurait seulement songé ?

Ils burent en silence. Le vaisseau grinçait autour d'eux, un vent humide faisait craquer les drisses. Tyacke reprit :

— Nous appareillerons demain à midi avec la marée. Nous tirerons au large avant de mettre le cap sur Falmouth, c'est là que Sir Richard Bolitho hissera sa marque à bord. Je suis sûr que Lady Catherine viendra avec lui.

Il devina plus qu'il ne vit l'étonnement de Scarlett.

— En conséquence, veillez à ce que l'équipage soit bien mis et à ce que l'on prépare une chaise de bosco pour cette dame.

Scarlett s'aventura un peu plus :

— D'après ce que j'ai entendu dire de cette dame, commandant...

Mais il vit que Tyacke se raidissait, comme s'il allait le réprimander. Il poursuivit :

— Elle pourrait monter à bord sans aide.

Tyacke hocha distraitement la tête. Tout d'un coup, c'était un autre homme.

— Elle en serait certes capable – il lui montra la bouteille : Autre chose. Demain, ce vaisseau portera le pavillon blanc et la flamme de guerre itou.

Il prit son verre et le contempla longuement.

— Je sais bien que Sir Richard est désormais amiral de la Rouge et, à ma connaissance, il a toujours navigué sous ce pavillon. Mais Leurs Seigneuries ont décrété que si nous étions amenés à combattre, ce serait sous le pavillon blanc.

Scarlett détourna les yeux.

— Comme nous l'avons fait à Trafalgar, commandant.

— Oui.

— Et pour votre maître d'hôtel, commandant ?

— Avez-vous une idée en tête ?

— Il y a bien ce chef de pièce, le dénommé Fairbrother. Un bon marin. Mais s'il ne vous convient pas, je trouverai quelqu'un d'autre.

— Je le verrai après le déjeuner.

La pluie battait contre les vitres de poupe.

— Ça va souffler demain, commandant.

— C'est encore mieux. J'ai examiné vos rôles de quart.

Il sentit immédiatement l'inquiétude renaître chez Scarlett. Un homme sensible à la critique, ou qui avait été injustement traité par le passé.

— Vous avez fait du bon travail. Pas trop de bras cassés dans une équipe ni de gens bien amarqués dans une autre. Mais, une fois que nous serons sortis de la Manche, je veux que vous mettiez tout le monde à l'école de manœuvre et à l'école à feu. Ce sont les hommes qui feront notre force, comme d'habitude.

Il se leva pour s'approcher des fenêtres de poupe, maintenant tachées de sel.

— Nous avons huit aspirants. Faites-les tourner — il faut qu'ils travaillent plus souvent avec les officiers marins. Il ne suffit pas de planter sa coiffure comme un amiral en demi-solde, ni d'avoir des manières policées à la table du carré. Pour les marins, ils *doivent rester* des officiers du roi, plaise à Dieu, et il leur faudra se comporter en conséquence. A propos, qui est chargé des signaux ?

— Monsieur l'aspirant Blythe, commandant.

Scarlett était tout étonné de voir à quelle allure le commandant pouvait sauter si rapidement d'un sujet à un autre.

— Il doit bientôt passer son examen d'enseigne.

— Est-il bon ?

Le second sursauta devant la brutalité de sa question, et il ajouta plus doucement :

— Vous n'êtes pas en cause, monsieur Scarlett. Vous devez vous montrer loyal envers moi et envers le bâtiment, dans cet ordre, mais pas envers les membres du carré.

Scarlett sourit.

— Il fait parfaitement son devoir, commandant. Je dois même dire que, au fur et à mesure que la date de l'examen approche, sa tête est de plus en plus sur le point d'exploser.

— Parfait. Autre chose. Lorsque la marque de Sir Richard sera frappée en tête du grand mât, souvenez-vous que je suis toujours le commandant. Sentez-vous libre de me dire ce que vous avez à dire, en toutes circonstances. Cela vaut mieux que de tout garder pour soi et de se transformer en brûlot sur le point d'exploser.

Il nota l'effet qu'avaient produit ses mots sur le visage franc et ouvert de Scarlett.

— Vous pouvez retourner à vos devoirs. Je suis sûr que le carré trépigne en attendant ce que vous allez raconter.

Mais c'était dit sans malice.

Puis il vit que Scarlett était toujours planté là à triturer sa coiffure.

— Autre chose, monsieur Scarlett ?

— C'est-à-dire, commandant... Il hésitait. Puisque nous allons devoir faire équipe, guerre ou pas, puis-je vous poser une question ?

— Si elle est sensée.

— Sir Richard Bolitho. Comment est-il, commandant... je veux dire, pour de vrai ?

Il crut d'abord qu'il était allé trop loin en poussant son commandant à lui faire des confidences. On sentait Tyacke pris entre des sentiments contradictoires. Il se mit à arpenter la chambre, ses cheveux frôlaient presque les barrots.

— Nous parlions de Lord Nelson, un véritable chef, courageux et inspiré. Un homme que j'aurais aimé connaître. Mais servir sous ses ordres... non, je ne crois pas.

Il savait que Scarlett l'observait, anxieux d'entendre la suite.

— Sir Richard, maintenant... — il hésitait en songeant au vin et au cognac que Lady Catherine lui avait fait livrer à bord. Il se sentit soudain irrité contre lui-même à l'idée de parler de leurs relations si particulières. *Mais c'est moi qui l'ai poussé à lui livrer ces confidences* — il reprit lentement : Je m'en vais vous dire une bonne chose, monsieur Scarlett. Je n'en servirais pas d'autre. A cause de ce qu'il est. Un homme — il s'effleura le visage sans y prendre garde : Il m'a rendu ma fierté. Et il m'a redonné l'espoir.

— Je vous remercie, commandant.

Scarlett gagna la portière. Plus tard, il se dit que le commandant ne l'avait même pas entendu partir.

James Tyacke fit le tour de sa vaste chambre avant de se regarder dans la glace suspendue au-dessus de son coffre de mer. Il l'effleura pendant une ou deux secondes, tâtant les

rayures et les dentelures marquées un peu partout sur le cadre. Il se demandait comment avait fait cet objet pour survivre aussi longtemps. *Et moi donc.*

Le bâtiment était plus calme, après l'affairement et les préparatifs d'appareillage. Les sifflets donnaient encore, on entendait quelques ordres criés çà et là, mais pour l'essentiel, ils étaient parés.

Tyacke s'approcha des fenêtres de poupe et essuya les vitres d'un revers de manche.

Le vent soufflait en tempête, les moutons emplissaient les fenêtres. On ne voyait de la terre toute proche qu'une mince bande verte.

Il entendait dans le lointain le cliquetis du cabestan, les matelots se jetaient de toutes leurs forces sur les barres. Mais en bas, dans la chambre, c'était un paradis, une barrière entre le vaisseau et lui. Rien à voir avec la petite *Larne*, où tout le monde se marchait sur les pieds.

Scarlett allait arriver d'un moment à l'autre pour rendre compte qu'ils étaient parés. A n'en pas douter, il allait observer avec intérêt la façon de manœuvrer de son commandant, pour ce premier appareillage.

Tyacke était déjà monté sur le pont aux toutes premières lueurs de l'aube. Plymouth et le Sound scintillaient au-dessus du panorama mouvant que formaient les courtes lames sèches.

Il avait trouvé le pilote, Isaac York, près de l'habacle, causant avec deux de ses adjoints. Les deux hommes s'étaient éclipsés en voyant arriver leur commandant, debout de si bon matin. Ils s'imaginaient peut-être qu'il se sentait nerveux, qu'il ne pouvait se résoudre à rester éloigné des marins qui s'activaient sur le pont et à l'arrière.

— Comment est le vent, monsieur York ?

York avait levé la tête vers les hauts, les yeux à demi fermés au milieu de leurs pattes-d'oie.

— Il reste bien établi, commandant, du nordet. Mais ça va forcer une fois que nous aurons paré la terre.

Il était sûr de lui. Un vrai marin de métier, encore capable d'apprécier que son commandant veuille bien le consulter.

Il avait ajouté, d'un ton presque égal :

— *L'Indom* est un bon voiler, commandant. Je n'en connais pas de meilleur. Il peut encore serrer le vent, même sous voiles de gros temps. Y'a pas beaucoup de frégates qui pourraient lui en remontrer.

Les yeux plissés, il regardait les petites silhouettes, on aurait dit des singes, qui travaillaient tout là-haut, au-dessus du pont.

— Sous voiles, il pourrait encore naviguer tout seul !

Un homme fier de son bâtiment et de ce que lui-même avait réussi à faire pour en devenir le maître pilote.

Tyacke sortit sa montre. Il était presque l'heure. En écoutant le cliquetis du cabestan, il arrivait à imaginer les marins qui luttaienent pour remonter l'ancre. Un peu plus haut, des bruits de bottes ; les fusiliers qui armaient le château de poupe et qui se préparaient à larguer les voiles d'artimon et la grande brigantine lorsqu'on leur en donnerait l'ordre. Les marins prétendaient, avec une nuance de mépris, que c'était là le boulot des fusiliers, car le mât d'artimon était celui dont le gréement était le plus simple, et ils pouvaient donc s'en sortir.

Les piétinements se faisaient plus sourds sur le pont, Tyacke essayait d'identifier chaque bruit. On saisissait la drome sur les chantiers. Le canot avait été ramené à terre et remplacé par un canot vert foncé, celui de l'amiral. Il songea aux couleurs que l'on allait hisser ce matin. Le pavillon blanc allait flotter au vent. Nelson, à Trafalgar, avait été le premier amiral à combattre sous ces couleurs. Dans la fumée et la fureur d'une bataille navale, il était absolument vital que chaque commandant puisse distinguer amis et ennemis. A Trafalgar, le pavillon rouge, ou même le bleu, aurait présenté trop de danger, car les pavillons français et espagnols avaient des couleurs identiques, ce qui aurait conduit à des confusions et retardé les réponses aux signaux.

Il devina que Scarlett arrivait avant même que le factionnaire l'ait prévenu. Il faisait la comparaison entre lui et les deux officiers fusiliers, le capitaine Cedric du Cann et son adjoint, le lieutenant David Merrick. Des hommes qui ne discuteraient jamais ses ordres, quoi qu'il advienne. Peut-être valait-il mieux être comme eux. L'imagination est parfois une qualité dangereuse.

— Entrez !

Scarlett, sa coiffure sous le bras, ouvrit la portière et chercha des yeux le commandant. Était-ce pour essayer de se rassurer, ou pour essayer de combler les abîmes d'incertitude dans lesquels il était plongé ?

— L'ancre est virée à pic, commandant.

— Je monte.

Scarlett le regardait.

— Le pilote a tracé une route qui nous fait parer Nare Head, commandant.

— Je sais.

Scarlett vit le commandant jeter un dernier coup d'œil à sa chambre. Lui-même était monté sur le pont après avoir veillé tard dans la nuit au carré à bavarder et à échafauder diverses spéculations, jusqu'à ce que les autres soient fatigués. Sauf le commis, James Viney, qui l'avait tarabusté sur la décision du commandant de lui retirer son secrétaire. Scarlett commençait à se demander s'il n'avait pas quelque chose à cacher. On disait souvent que la moitié des auberges et des pensions des ports de guerre étaient la propriété des commis, ou qu'ils les fournissaient. Le tout aux frais du pays. Mais, une fois monté sur le pont, Scarlett avait aperçu de la lumière par la claire-voie de la grand-chambre. Ne lui arrivait-il jamais de dormir ou de prendre un peu de repos ? Cela lui était-il impossible ?

Tyacke le précéda dans la descente puis sur la dunette balayée par le vent. Une seconde lui suffit pour tout voir. Des matelots parés aux drisses et aux écoutes, les gabiers dans la mâture, disposés sur les vergues et qui se détachaient sur le ciel tels des nains.

Trois hommes armaient la roue ; York ne voulait pas prendre de risque. Les officiers, au pied des mâts, ressemblaient à des îlots bleu et blanc. Tous regardaient vers l'arrière et la dunette. Tyacke s'approcha de la lisse.

Il écoutait le bruit du cabestan, on entendait le faible son d'un violon, trop faible pour qu'il ait pu l'entendre de ses appartements. Blythe, l'aspirant des signaux, se tenait avec son équipe et, le visage sérieux, fixait son commandant.

Tyacke lui fit un signe du menton. Il imaginait sans peine qu'il avait la grosse tête. Puis il se tourna vers l'arrière. Les deux officiers fusiliers avec quelques-uns de leurs hommes dont les tuniques rouges brillaient dans les embruns. York, qui était toujours avec ses timoniers à la roue, leva les yeux et dit :

— Parés, commandant !

Tyacke aperçut une silhouette carrée en vareuse bleu marine, une canne à la main et faisant les cent pas le long des pièces bâbord. Sans doute Sam Hockenhull, le bosco, qui surveillait les nouveaux, lesquels étaient probablement au trente-sixième dessous d'avoir été arrachés à l'affection d'êtres chers pour aller Dieu sait où, et Dieu sait pour combien de temps. Derrière Hockenhull, il pouvait voir l'une des pattes levées de la figure de proue en forme de lion. Plus loin encore, Plymouth, masse confuse, et ce qui ressemblait au clocher d'une église.

Il traversa le pont, il sentait tous ces regards fixés sur lui, il les détestait.

— Nous avons deux bricks charbonniers par le travers bâbord, monsieur York.

Le pilote ne sourit même pas.

— Oui, commandant. Je les ai remarqués.

Tyacke le regardait :

— Je me suis laissé dire que si l'on entrait en collision avec un brick chargé, ce serait comme se payer la Grande Barrière.

Cette fois, York se laissa aller :

— C'est pas moi qui essaierai, commandant !

— L'ancre à pic, commandant !

Tyacke croisa les bras.

— Mettez en route, je vous prie.

— Parés au cabestan !

Les sifflets reprirent leur chanson de plus belle. Les rossignols de Spithead, comme disaient les marins.

— A envoyer les focs !

Hockenhull le bosco fouettait l'air de sa baguette.

— Toi, active-toi un peu ! Monsieur Sloper, prenez le nom de cet homme !

— Larguez les huniers !

C'était Scarlett, dont la voix puissante sonnait encore plus dans son porte-voix et qui essuyait les embruns qui lui tombaient dans les yeux.

— Du monde aux bras ! Monsieur Laroche, mettez vos gens du bord au vent quand nous éviterons !

Tyacke mit une main en visière pour examiner les focs qui claquaient violemment jusqu'à ce qu'on réussisse à les border. Puis il leva le regard vers les vergues de hunier où la toile marron n'en faisait qu'à sa tête. Le vent secouait les voiles comme pour précipiter les gabiers sur le pont.

Il observa la grand-vergue sur laquelle la toile était encore ferlée serré. De la dunette, on avait l'impression qu'elle était deux fois plus longue que celle de la *Larne*, cette vergue au bout de laquelle un ou deux négriers s'étaient balancés avant de rendre l'âme.

— Haute et claire, commandant !

Libéré de ce qui le retenait à la terre ferme, *L'Indomptable* s'ébroua sous la poussée du vent et l'action du safran. La mer arrivait presque aux sabords sous le vent tandis qu'il abattait, les voiles claquaient dans tous les sens. Puis, focs et huniers bordés, il commença à obéir. Quelques hommes glissèrent sur le pont et tombèrent, le souffle coupé, avant de se retrouver attelés aux bras, aidés ou sous les coups, selon le cas.

Tyacke vit les deux bricks défiler, on aurait dit que c'étaient eux, et non *L'Indomptable*, qui avançaient.

Il entendit des drisses gémir, leur nouveau pavillon jaillit à la corne, tout blanc sur le fond de nuages en colère.

— Gouvernez comme ça ! Venez sud quart sud-ouest !

Il s'avança sur le pont à la gîte, des hommes surgissaient partout sur les planches détrempées.

— En route sud quart sud-ouest !

— Une fois que nous aurons paré la pointe, ordonna Tyacke, nous enverrons la brigantine, monsieur Scarlett !

Il était obligé de hurler avec le vacarme des voiles et du gréement, les craquements des drisses et des enfléchures. Tous les cordages se tendaient sous la pression.

Scarlett porta la main à sa coiffure.

— Bien, commandant ! — il s’essuya le visage et dit dans un grand sourire : Quelqu’un nous fait des signes !

Tyacke s’approcha des filets pour essayer de voir quelque chose par-delà le clapot. C’était la *Larne*. Elle était au mouillage à présent, elle allait peut-être appareiller aujourd’hui même. Mais, non, ce n’était pas ça. Les hommes étaient alignés le long des vergues, d’autres se tenaient agrippés dans les haubans. Tous faisaient de grands signes et poussaient des vivats. Même le fracas qui régnait à bord de *L’Indomptable* ne parvenait pas à les couvrir.

Scarlett regarda avec grand intérêt Tyacke se découvrir et balancer lentement sa coiffure de haut en bas.

La moitié indemne de sa figure se trouvait de son côté, Scarlett fut pris de pitié en comprenant ce à quoi il assistait.

C’était un dernier adieu.

VI

LA CROIX DE SAINT-GEORGES

Bolitho mit son bras sur ses épaules et lui dit :

— Nous sommes allés assez loin, Kate. Le sentier n'est pas sûr, même par ce beau clair de lune.

Ils se tenaient côte à côte sur le chemin sommaire qui partait du château de Pendennis et contemplaient la mer. Elle brillait comme du métal en fusion, avec une telle intensité que les étoiles en paraissaient faiblardes, presque insignifiantes.

Ils avaient fait de la marche ou des promenades à cheval tous les jours depuis leur retour de Londres, savourant chaque instant, partageant toutes leurs heures et se gardant de parler de l'avenir.

Pour lors, les collines étaient couvertes de bleuets et d'ajoncs d'un jaune éclatant.

Combien de temps encore ? Peut-être trois jours. Au mieux.

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle lui dit doucement :

— Demain, ton *Indomptable* va arriver.

Elle se détourna légèrement et il sentit qu'elle le regardait. Elle avait ôté ses peignes et sa chevelure sombre ruisselait sur ses épaules.

— Tu crois que nous nous apaiserons un jour, Richard chéri ?-elle hocha la tête, mécontente d'elle-même : Pardonne-moi. Ce n'est facile ni pour toi ni pour moi. Mais tu vas me manquer.

Elle se tut, incapable de parler davantage de ce qui les préoccupait tous les deux.

— Il y aura toujours des adieux, mais nous ne serons jamais séparés.

De petites lumières scintillaient sur l'eau, comme des étoiles tombées qui se noyaient dans la lumière de la pleine lune.

— Des pêcheurs, dit Bolitho — il essaya de sourire : Ou les douaniers qui cherchent un autre genre de prise.

— Tu te souviens de ce que nous nous sommes promis l'un à l'autre ?

Elle avait mis un châle, mais il avait glissé et l'on voyait ses épaules nues au clair de lune.

— De ne pas perdre une seule minute, Kate. Mais c'était avant. Maintenant est maintenant. Je ne veux plus jamais être séparé de toi. Une fois que cette affaire sera réglée...

Elle posa ses doigts sur ses lèvres, ils étaient glacés.

— Je suis si fière de toi, et tu ne comprends même pas pourquoi. Tu es *le seul homme* capable de réussir. Tu as de l'expérience, tu as remporté tant de succès, et tu communiqueras ton enthousiasme à tous ceux qui sont sous tes ordres. Leurs Seigneuries t'ont-elles accordé tout ce que tu demandais ?

Il lui caressa les épaules. Cette douceur, cette fermeté, voilà qui l'excitait tout d'un coup.

— Tout ce dont ils *disposent*, pour être plus précis. En dehors de *L'Indomptable* et de la *Walkyrie*, j'aurai six frégates, dès que *l'Anémone* aura fini de caréner à Plymouth. Et j'aurai aussi trois bricks. Tout cela ne fait pas une flotte, mais une escadre volante avec laquelle il faudra compter. Grâce à Dieu, la *Larne* a reçu ordre de reprendre les croisières contre la traite. Pour Tyacke, cela aurait été un supplice de l'avoir sous les yeux jour après jour.

Ses pensées revenaient à George Avery. Il n'était pas chez eux, il était descendu à l'auberge de Fallowfield, où Allday devait être de plus en plus crispé à l'idée que l'heure de l'appareillage approchait. Cela pouvait le soulager, avoir quelqu'un à qui parler du bâtiment et de leur destination. De même que cela pouvait rendre service à l'aide de camp et l'aider à se remettre de la mort de sa sœur, à se convaincre qu'il n'aurait rien pu faire pour la sauver.

Catherine lui dit brusquement :

— Richard, te fais-tu du souci pour ta fille ?

Bolitho buta contre un caillou et, immédiatement, elle le prit par le bras pour l'aider.

— Décidément, Kate, on ne peut rien te cacher — il hésita un peu : Dans deux mois, elle aura neuf ans. Mais je ne la connais pas, et elle ne me connaît pas davantage. Sa mère en a fait une espèce de poupée, pas une enfant.

C'était toujours la même chose, ce sentiment de culpabilité, le sens de sa responsabilité. Rien dont Kate puisse se montrer jalouse. Et, comme s'il lisait dans ses pensées, il ajouta :

— Je n'aime que toi.

Catherine se tourna vers lui.

— Je n'oublierai jamais que tu as tout abandonné pour moi — voyant qu'il allait protester, elle secoua la tête : Non, Richard, écoute-moi. A cause de notre amour, on t'a fait souffrir, quand toute l'Angleterre aurait dû honorer le plus brave et le plus éminent de ses chefs de guerre — elle se radoucit : L'homme qui a *oublié* de dire à celle qu'il aime qu'il était promu amiral !

— Mais je ne pourrai jamais oublier tout cela !

Il l'obligea à se tourner vers le flanc de la colline plongé dans l'ombre. « On va bientôt envoyer des gens à notre recherche. Nous ferions mieux de rentrer à la maison. »

Elle passa le bras autour de sa taille.

— La maison.

Un seul mot, qui disait tout.

Le ciel était lumineux, mais la demeure de pierre n'en devenait pas moins austère pour autant. On apercevait de la lumière dans la chaumière voisine. Ferguson, le majordome de Bolitho, était encore debout, occupé à tenir ses livres ou mijotant quelque chose qui ferait plaisir à son vieil ami Allday avant son départ.

Un vieux chien dormait paisiblement dans la cour. Il était complètement sourd et ne pouvait plus remplir son office de chien de garde. Mais tout comme les infirmes et les estropiés qui travaillaient dans la propriété, restes de la guerre sur mer, il faisait partie des lieux.

Cela faisait un effet bizarre, ne pas voir de feu dans la grande cheminée. L'été allait bientôt arriver. Catherine serra un peu plus sa main sur son bras. Mais ils n'en jouiraient pas ensemble. Elle lança un rapide regard au tapis devant l'âtre. C'était ici même que deux jeunes gens, persuadés d'avoir perdu

tout ce qui leur était cher, s'étaient trouvés, s'étaient aimés, et en souffraient encore mille morts.

Elle avait bien senti la gêne de Richard lorsqu'il avait fait allusion à *l'Anémone* d'Adam, qui relâchait toujours à Plymouth. Que ce secret était lourd à porter.

Jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule, elle vit la mer qui brillait au clair de lune derrière les fenêtres. *L'ennemie*. Elle sentait la présence de ces portraits qui l'observaient dans l'escalier. Tous étaient partis d'ici pour ne plus revenir. Elle songea au portrait d'elle que Richard voulait qu'elle fasse faire et elle se demanda une seconde s'il n'aurait pas aimé non plus en avoir un de son frère Hugh, mais ce n'était pas le moment de lui poser cette question. Son homme était sur le point d'aller se battre contre les Américains et elle pressentait que, dans ce climat d'hostilité, aucun des deux pays ne céderait. Trop de choses étaient en jeu. Richard n'aurait pas envie qu'on lui rappelle la trahison de son frère. Si Hugh avait su l'existence d'Adam, peut-être aurait-il agi différemment. Mais le destin avait écrit le cours des choses, et l'on ne pouvait y revenir.

Ils s'approchèrent des fenêtres grandes ouvertes pour écouter le silence. Ils entendirent une chouette, et Bolitho laissa tomber :

— Cette nuit, les souris feraient bien de se montrer prudentes.

Le vaisseau devait arriver le lendemain. Il serait totalement absorbé par ses affaires et hanté par leur séparation inéluctable. Elle lui dit :

— Ce brave Bryan nous a sorti du vin !

Il la prit dans ses bras et la sentit se raidir.

— Il savait bien.

— Il savait bien quoi ?

— Que j'aurais envie de toi, Kate chérie. J'ai *besoin* de toi.

Elle le laissa l'embrasser, sur les lèvres, sur la gorge, puis sur son épaule nue. Elle regardait ses mains aller et venir dans cette étrange lumière qui dansait sur sa robe, jusqu'à ce qu'elle se sentît incapable d'attendre plus longtemps.

Elle était là, debout telle une statue d'argent dénudée, ses jolis seins dressés, les bras tendus pour tenter de l'éloigner.

— Déshabille-toi, Richard.

Elle s'allongea dans la lumière nocturne et l'attira près d'elle. Lorsqu'il la toucha, elle s'écria :

— On dit de moi que je suis une putain, mon chéri...

— Je tuerai le premier qui...

Elle s'agenouilla, suivit du doigt toutes ses cicatrices, même la profonde balafre qui creusait son front.

Elle l'embrassait, non de petits baisers tendres, mais avec une sorte d'abandon violent qu'il lui avait rarement connu. Il essaya encore de l'étreindre, mais elle le repoussait.

— Je vais te tourmenter, Richard. Cette nuit, tu es mien, totalement mien !

Ses doigts l'effleuraient, s'agrippaient à lui, et elle ne cessait de l'embrasser, sa langue explorait son corps comme il avait lui-même si souvent exploré le sien.

Elle s'éloigna, il sentit ses seins qui se balançaient au-dessus de sa peau, prolongeant chacune de ses sensations.

Et, brutalement, elle se coucha sur lui, l'enserra entre ses jambes en le regardant dans les yeux.

— Bon, je t'ai assez taquiné, tu vas recevoir ta récompense.

Il s'approcha pour la posséder, mais elle fit semblant de résister. Sa silhouette nue se découpait sur le ciel lunaire. Elle poussa un cri lorsqu'il la pénétra.

Lorsque l'aube jeta ses premiers rais de lumière dans le ciel, ils dormaient, enlacés sur le lit. Le vin était toujours là, intact, la chouette s'était tue depuis longtemps. Catherine ouvrit les yeux, se tourna lentement pour contempler son profil. Dans son sommeil, il paraissait tout jeune.

Elle laissa courir ses doigts sur son corps, elle ne voulait pas le réveiller, elle ne voulait pas risquer de briser ce moment. Elle se caressa en souriant. *Putain, amante, maîtresse, je serai tout cela à la fois si tu le veux.*

Elle reprit ses caresses et attendit, le cœur battant, qu'il réagisse.

Ce fut comme si elle avait pensé à voix haute. La seconde d'après, il s'était saisi d'elle, comme d'une captive.

— Tu n'as honte de rien, Kate !

Puis il l'embrassa passionnément, la laissant haletante tandis qu'il la prenait sans ménagement.

Dehors, dans la cour, Ferguson leva les yeux vers les fenêtres ouvertes. Les rideaux volaient sur les rebords, agités par la brise de terre.

Tant d'années s'étaient écoulées depuis que la presse lui avait mis la main dessus. Il lui arrivait encore d'y penser. Surtout quand les détachements passaient dans les rues, à la recherche de recrues. Il songeait aussi à la bataille des Saintes où il avait perdu un bras, et au cours de laquelle le maître d'hôtel de Bolitho s'était fait tuer en essayant de protéger son commandant. Et depuis, le *petit équipage* avait progressivement grossi. Allday, lui aussi victime de la presse, était devenu maître d'hôtel de Bolitho, et il allait bientôt reprendre la mer.

Il entendit Lady Catherine éclater de rire. Ou bien étaient-ce des larmes ? Cela le troublait beaucoup. Plus que ce qu'il avait jamais éprouvé.

John Allday balaya du regard la salle du *Vieil Hypérion* et annonça :

— Ainsi, *L'Indomptable* jettera l'ancre demain.

Le lieutenant de vaisseau George Avery l'observait, l'air songeur. Cet Allday-là était bien différent de celui qu'il avait vu dans la fumée de la bataille, ou recueillant Sir Richard Bolitho dans ses bras quand il avait été touché par des éclis. Et il ne ressemblait pas davantage au bel homme qu'il avait vu se rendre à son mariage, ici même, à Fallowfield, au bord de la Helford.

De toute évidence, il n'était pas encore habitué à sa nouvelle vie, et Avery compatissait. L'endroit était étrangement paisible.

Il entendait Unis, la femme d'Allday, discuter avec un laboureur dans la pièce voisine, et le pilon de son frère John occupé à sortir un tonneau de bière.

L'endroit était chaleureux et il se félicitait d'y avoir pris pension après avoir appris la mort d'Ethel. Il y avait mangé et dormi comme rarement, et Unis avait été très gentille avec lui.

Il dit à Allday :

— Enfin, c'est ce que disent les gardes-côtes.

Des sentiments divers agitaient la figure tannée d'Allday. Il avait besoin de partir, et il avait envie de rester. Se trouver à la table d'un officier ne le gênait plus. *Ni moi non plus*. Il suivait l'exemple de Bolitho. *Mon petit équipage*. Allday approcha une bougie allumée et reposa sa pipe. Il entreprit de s'expliquer.

— Tout est tellement différent, vous voyez, capitaine ? Les gens d'ici parlent de leurs fermes et de ce qu'ils ont vendu, et de leurs grains — il secoua sa grosse tête hirsute : J'ai cru que j'allais m'habituer. Que j'allais me résigner à vivre à terre.

Il fixait la superbe maquette qu'il avait fabriquée et qu'il avait offerte à Unis, celle du vieil *Hypérion*, le vaisseau à bord duquel son premier mari s'était fait tuer.

— Mais, non, c'est pas encore pour maintenant.

Avery entendit le poney et la carriole qu'on apprêtait dans la cour pour le ramener à Falmouth. On risquait d'avoir besoin de lui à n'importe quel moment. Il songeait à la colère qu'avait piquée Tyacke et se demandait comment il réagirait lorsqu'ils se reverraient.

Allday poursuivait :

— Et puis, y'a tous ces vieux mat'lots qui viennent ici. Y'en a pas un qui soye encore entier. Mais quand on les entend causer, on croirait que tous les commandants sont des sacrés saints, que chaque jour en mer était un jour de fête !

Son visage s'éclaira d'un large sourire :

— M'est avis qu'c'est pas c'qu'y pensent vraiment, j'vous en fous mon billet !

Unis arriva dans la salle et s'exclama :

— Mais non, monsieur Avery, ne vous levez pas !

Avery resta debout. C'était un joli petit bout de femme, naturelle et pas compliquée pour un sou, comme la campagne environnante avec ses fleurs et ses abeilles. Elle n'avait sans doute jamais vu de sa vie un officier se lever pour elle. Ni qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

— Je dois prendre congé, madame Allday, lui dit-il.

Cette simple appellation paraissait étrange. Il les vit échanger un rapide coup d'œil. Le marin costaud et pataud, et la femme à laquelle il n'aurait jamais osé rêver. Leurs regards

disaient tout. Inquiétude, mais courage aussi, ils savaient exactement ce que tout ceci signifiait. Elle répondit :

— John, va donc avec Mr Avery. Et salue bien de ma part Lady Catherine — puis, se tournant vers Avery : Une bien belle dame, celle-ci. Elle a été si bonne avec moi.

— Bon, Unis, lui répondit Allday en hésitant un peu, si tu n'as pas besoin de moi...

Croisant les bras, elle fit semblant de prendre l'air grondeur.

— Tu sais bien que tu meurs d'envie de voir Sir Richard, alors, fiche-moi le camp. Et reviens ici ce soir.

Elle l'embrassa. Elle était obligée de se mettre sur la pointe des pieds pour atteindre son visage.

— Tu n'es qu'un vieil ours susceptible, voilà ce que tu es, John Allday.

Avery dit impulsivement :

— J'ai été si heureux ici.

Il avait un tel air de sincérité que, furtivement, elle s'essuya les yeux du bout des doigts.

— Vous serez toujours le bienvenu. Enfin, jusqu'à ce que vous soyez établi.

— C'est cela. Merci, madame Allday.

Elle posa la main sur sa manche et il l'entendit lui dire :

— Vous n'êtes guère causant, et je n'ai pas le droit de vous arracher votre secret, mais vous avez eu bien du souci ces dernières années, ça on peut le dire — elle lui secoua gentiment le bras : Et même si c'est bien triste, c'est de la mort de votre sœur que je veux parler !

Il lui prit la main, une main usée par les travaux, et la baisa. Il en émanait une odeur de fruit et de farine.

Elle resta aux côtés de son frère et regarda Allday hisser les coffres de l'officier dans la carriole.

Puis le poney fit claquer ses sabots dans la cour, la voiture sortit de l'ombre de l'auberge pour s'engager dans le beau soleil d'avril. Elle dit à son frère d'une pauvre voix :

— Oh, John, pourquoi faut-il que tout soit ainsi ?

Son frère, qui s'appelait également John, doutait qu'elle s'adressât vraiment à lui. Il lui demanda lentement :

— Tu lui as dit ?

Elle hocha négativement la tête.

— Ce ne serait pas honnête. Non, ce ne serait pas convenable.

Elle posa la main sur son tablier.

— Y’va avoir bien assez de souci à aller se battre contre ces Yankees. J’veux pas qu’y s’fasse du souci pour moi en plus – elle sourit : Et en plus, j’suis pas sûre. J’suis un peu vieille pour avoir un enfant.

Son frère lui passa le bras autour de la taille.

— Tu es courageuse, ma mignonne.

Unis mit une main sur son front, mais la carriole avait disparu derrière la haie où des martinets plongeaient comme des flèches. Elle dit brusquement :

— Mon Dieu, John, il va tellement me manquer.

Elle avait l’air pleine de courage et il se sentit fier d’elle.

— Mais j’vais pas me laisser aller, et j’laisserai rien paraître.

Elle songeait au lieutenant de vaisseau, si triste, avec ses yeux foncés. Allday lui avait dit que c’était Avery qui lisait les lettres qu’elle lui adressait. Cela l’avait profondément touchée, encore plus maintenant qu’elle le connaissait mieux. Il y avait une femme derrière cette tristesse, elle en était sûre. Peut-être que lorsqu’il lisait ce qu’elle écrivait à Allday, il s’imaginait que c’était à lui que c’était destiné.

Quelqu’un appelait dans l’auberge, elle releva ses cheveux et se préparait déjà à aller servir.

— J’y vais, ma fille. Reste donc ici rêver un peu.

Elle lui sourit. On aurait dit le soleil qui perce à travers les nuages.

— Non, je m’occupe de *lui* ! Toi, va fendre un peu de bois – elle se retourna vers la route : Il va faire froid ce soir sur le fleuve.

Puis elle redressa les épaules et passa le seuil.

L’homme de ses pensées était assis à l’arrière de la voiture, une jambe pendant dans le vide, et admirait la campagne. Il savait que les adieux ne seraient pas faciles. Des chiens rassemblaient des brebis dans un champ, il se souvenait de l’époque où il était berger, lorsque la *Phalarope* avait mis à terre un détachement de presse et mis la main sur plusieurs hommes

qui essayaient de se mettre à l'abri. *Et j'en étais.* Personne n'avait su que le jeune commandant de cette frégate était un homme originaire de l'endroit, né et élevé à Falmouth avant de prendre la mer, comme tous les Bolitho. Il était passé pas mal d'eau sous les ponts depuis lors. Le jeune Adam était lui-même un remarquable commandant de frégate à cette heure... Il soupira, en se souvenant de son fils à lui, qui avait quitté la marine pour aller s'installer dans cette terre promise qu'était l'Amérique. La blessure n'était pas refermée. Et elle ne se refermerait jamais ; cette façon qu'avait eue son fils de se détourner de lui, au lieu de servir comme maître d'hôtel d'Adam...

Et maintenant, Richard Bolitho qui avait été promu amiral. *Et je suis le maître d'hôtel d'un amiral, comme je le lui ai promis.* La marque en tête du grand mât. Comme le temps passe, songeait-il, troublé par le train où allaient les choses : mais où cela les menait-il ?

Avery regardait lui aussi le paysage. Mais lui pensait aux derniers mots d'Unis Allday. Ses soucis. Comment était-elle au courant ?

Ils croisèrent deux paysans qui leur firent de grands signes en criant : « Et vous allez nous foutre une bonne trempe à ces salopards ! »

Avery leva sa coiffure pour les saluer, il avait en mémoire les mots amers qu'avait eus Bolitho lorsqu'ils avaient rallié cette malheureuse *Walkyrie* à Plymouth.

Ces hommes, que pouvait bien leur faire qu'ils aillent se battre contre untel ou untel ? Hollandais, Français ou Espagnols, pour eux, c'était tout un. Tant qu'ils avaient le ventre plein et qu'on ne les obligeait pas à embarquer ou à marcher au pas derrière un tambour, qu'est-ce que cela pouvait bien signifier pour eux ? Il eut un sourire triste. *Je deviens cynique, comme Sir Richard.* Pour se changer les idées, il s'adressa à son compagnon.

— Vous avez une femme en or, Allday. Je vous envie.

Les yeux d'Allday devinrent tout brillants.

— Et il va falloir qu'on s'en occupe pour vous, capitaine, pas vrai ?

Avery sourit à son tour. Il n'aurait jamais cru possible ce genre de relation dans un monde aussi rigide que la marine. Allday lui demanda :

— Vous êtes triste de partir, capitaine ?

Avery réfléchit un moment, il se rappelait les adieux désespérés de sa sœur. *Si seulement j'avais su.*

Il finit par secouer la tête.

— Non, je ne laisse personne derrière moi.

Allday le regardait pensivement. La plupart des gens devaient juger que le lieutenant de vaisseau Avery avait tout ce que peut souhaiter un homme. Aide de camp de l'amiral le plus célèbre d'Angleterre, avec de bonnes chances de promotion et de parts de prise, dont les autres se voyaient privés. Et pourtant, il n'avait rien.

Cette découverte le surprenait et l'attristait à la fois. Il demanda timidement :

— Peut-être que vous auriez la bonté d'écrire une lettre de ma part quand on aura levé l'ancre, capitaine ?

Avery arrêta ses yeux sur lui. Comme un homme à qui on jette une ligne de vie.

— Ce serait un honneur – il faillit ajouter : *Mon vieux.*

Lorsqu'ils arrivèrent, Catherine Somervell traversait la cour avec une brassée de fleurs. Elle les regarda descendre de voiture.

— Quelle surprise ! Monsieur Avery... et John Allday ! Je ne m'attendais pas à recevoir des visiteurs de marque !

Elle tendit la main, Avery la prit – non pas comme Sillitoë, se dit-elle, ni comme le Prince régent. Il la baisa, elle perçut son hésitation. Peut-être ne savait-il pas sur quel pied danser avec elle, à cause de sa relation avec Bolitho. Et elle ne saurait peut-être jamais.

Puis elle se tourna chaleureusement vers Allday.

— Alors, John Allday. Je jurerais que vous vous êtes refait une santé ! Une bonne cuisine et de l'amour, voilà qui vous fait des miracles chez un homme, physiquement et moralement.

Un peu gêné, Allday lui répondit :

— Il faudra que je rentre, milady. Mais demain...

— Ah oui, demain. Nous allons essayer de faire au mieux.

Bolitho les observait depuis une fenêtre à l'étage. Sa Kate entre ces deux hommes en uniforme. Elle semblait si à l'aise avec eux, tellement à sa place. Il repensait à elle, cette nuit, et à leur désespoir mutuel. L'amour, la passion, et cette angoisse muette au moment de se séparer.

Un rayon de lumière filtrait à travers les feuilles, la brise de terre soufflait. Il porta la main à son œil, comme s'il avait été piqué. Il le cacha et, au bout de quelques secondes, il eut l'impression que sa vision redevenait nette. C'était sans doute l'effet des gouttes prescrites par le médecin. En bas, Catherine se retourna, toujours entre les deux hommes qui comptaient le plus pour lui. Elle était aussi grande qu'Avery, et peut-être un peu plus qu'Allday.

Elle avait dû sentir ses yeux posés sur elle. Elle leva la tête, le regarda intensément, elle avait peut-être deviné ce qui venait de se passer.

Elle lui tendit ses fleurs et lui lança un baiser.

Mais tout ce qu'il entendit, ce fut sa voix dans le vent. *Ne me quitte pas.*

Le capitaine de vaisseau James Tyacke se tenait près de la lisse de dunette et regardait toutes ces silhouettes s'agiter. Un terrien peu au fait de ces choses aurait jugé que c'était le plus grand chaos. Il posa sa main bronzée sur la lisse et se surprit lui-même à constater qu'elle restait immobile, alors qu'il tremblait de tous ses membres sous l'effet de l'excitation, une excitation qu'il avait rarement connue.

Ce n'était pas par insouciance. Enfin, pas exactement, mais il lui avait fallu découvrir ce que savaient faire son bâtiment et un équipage qu'il ne connaissait pas.

Peu après que *L'Indomptable* eut levé l'ancre et franchi sans encombre le Sound, le vent avait légèrement forci, le temps de venir à la nouvelle route, cap suroît pour remonter la Manche. Les embruns volaient par-dessus la guibre et arrosaient copieusement jusqu'aux hautes vergues où des silhouettes tout étonnées et hésitantes se faisaient houspiller pour passer d'une tâche à une autre.

Le lieutenant de vaisseau Scarlett avait fini par lui dire, après moult hésitations :

— Il nous manque une trentaine d'hommes, commandant.

Tyacke lui avait jeté un regard bref.

— Au combat, c'est ce que nous perdrons en moins d'une minute.

— Je... je sais, commandant.

Tyacke avait répliqué sèchement :

— Je *sais bien* que vous savez, mais la plupart de ces hommes ne savent pas, eux. Mettez-moi donc plus de monde là-haut et envoyez toute la toile !

Le vent et la mer qu'ils prenaient par le travers montaient à l'assaut de *L'Indomptable*, tout énorme qu'il fût. Le bâtiment et le lion qu'il suivait semblaient tous deux bondir d'un creux dans l'autre. Les embruns et l'écume ruisselaient de la toile gonflée, faisant comme une pluie tropicale. Tyacke s'était tourné vers leur maître pilote. Ses cheveux grisonnants volaient au vent. Bras croisés, il surveillait ses timoniers et ses seconds maîtres. Il sentit que le commandant l'observait et leva la tête, les yeux brillants, en criant :

— *Il en est capable, commandant !*

Tyacke s'était rendu compte que Scarlett et Daubeny, troisième lieutenant, le suivaient du regard, accrochés aux haubans. Il ordonna :

— Les bonnettes, monsieur Scarlett !

Comme des oreilles géantes, on déferla les bonnettes de leurs bâtons. Les gabiers glissaient et s'accrochaient comme ils pouvaient.

Il leva la tête vers les vergues brassées carré et les voiles carguées, au milieu des mouettes qui criaient et dessinaient des cercles en quête d'ordures, encore tout étonné de ce qu'il avait réussi à faire. Par ce qu'ils avaient tous réussi à faire, d'une façon ou d'une autre. Les espars avaient tenu, même si la grand-vergue se courbait comme un arc sous l'énorme poussée du vent. Ça et là, une manœuvre avait lâché, dans un grand claquement de mousquet qui dominait le vacarme, mais c'était chose normale quand drisses et boulines étaient neuves. Le gréement, bien amariné et raidi, avait subi le choc sans se

plaindre, n'étaient les claquements et les bruits d'explosion de la toile qui battait.

Tyacke se dirigea vers le couronnement. C'était bien cela. C'est pour cela que *L'Indomptable* était différent de tous les autres vaisseaux. Il entraît puissamment dans l'eau, même dans un début de tempête. Le bruit, terrifiant pour ces terriens non entraînés, était euphorisant ; à chaque plongeon dans des gerbes irisées d'embruns, le navire chancelait dans un fracas qui faisait songer à une tornade s'abattant sur une forêt. Un bruit menaçant et qui s'intensifiait sauvagement jusqu'à devenir hurlement de triomphe. Le pilote, Isaac York, avait mesuré une vitesse de quelque quinze nœuds, alors que, par ce temps, la plupart des navires auraient été tentés de réduire la toile – ou, s'ils étaient sous-armés, de prendre la cape sous huniers seuls jusqu'à ce que les choses se calment.

Comme ils se rapprochaient de terre, Tyacke avait posé la main sur le bras de son second, et il était sûr qu'il avait sursauté.

— Réduisez la toile, je vous prie, monsieur Scarlett.

Ce dernier était rempli de confusion, croyant peut-être qu'il avait mal compris l'ordre. Tyacke lui avait alors montré la batterie de vingt-quatre à bâbord.

— C'est vous qui décidez. Si nous combattons, et si je tombe, c'est *vous* qui commanderez. En êtes-vous capable ?

Scarlett l'avait regardé fixement. Il y avait beaucoup de trafic côtier, des bateaux entraient et sortaient du port. La largeur entre les deux pointes, la pointe de Pendennis et le château St Anthony, était à peu près celle d'une porte de ferme.

Mais York était à deux pas, et Scarlett n'avait pas hésité.

Tribord amures, toutes voiles carguées à l'exception des focs et huniers, *L'Indomptable* devait offrir un spectacle impressionnant.

Mais maintenant qu'ils étaient en sécurité au mouillage, il se demandait encore ce qui avait bien pu lui prendre. Si Scarlett avait percuté un autre bâtiment ou s'il s'était échoué, le commandant aurait été tenu pour responsable. Comme il est de règle.

Scarlett revint.

— Tout est clair, commandant.

— Très bien, mettez le canot de l'amiral à la mer et confiez-le à mon maître d'hôtel – il ne put s'empêcher de sourire : Et je suis bien sûr qu'Allday prendra la manœuvre au retour.

Visiblement, Scarlett n'y comprenait rien. Comme tous les autres ici, il ignorait tout de la légende. Il saurait bien assez vite. Il entendit un cri de douleur, un homme courait vers l'avant en se tenant l'épaule ; un bosco lui avait donné un coup de canne. Non loin de là, l'enseigne de vaisseau Philip contemplait la terre. L'incident lui avait échappé. Tyacke dit à son second :

— Veuillez rappeler à ce jeune homme ce que j'ai déclaré en prenant mon commandement. Un officier doit être obéi. Il doit également donner l'exemple.

Il avait instinctivement porté la main à son visage.

— Même lorsque l'on a été maltraité, cela ne confère pas le droit d'abuser de ceux qui ne peuvent répondre.

— Je comprends, commandant, répondit Scarlett.

— Je suis ravi de vous l'entendre dire, répliqua sèchement Tyacke.

Il regarda le canot fraîchement repeint en vert et que l'on hissait par-dessus la coupée tribord avant de l'affaler doucement. Il se tourna ensuite vers le chef de pièce nouvellement désigné pour être son maître d'hôtel. C'était un homme petit et trapu, avec une tête de boxeur et le menton si bleu qu'il devait défier tous les rasoirs.

— Vous ! Vous là-bas !

L'homme sursauta et salua.

— Oui, commandant ?

— Votre nom est Fairbrother, c'est bien cela ? C'est long à prononcer quand on est pressé !

L'homme le regardait fixement.

— C'est çui qu'on m'a donné, commandant.

— Votre prénom ? lui demanda Tyacke.

— Eh bien, Eli, commandant.

— Parfait, Eli. Vous allez mener le canot jusqu'aux marches. Vous attendrez qu'ils arrivent, aussi longtemps que ça prenne.

Il aperçut une chaise de bosco que l'on affalait depuis la grand-vergue. Pour Lady Catherine, pas de doute. Il sentait que

les hommes étaient curieux. Certains n'avaient pas vu de femme depuis un an ou davantage.

Qu'auraient-ils pensé s'ils avaient vu cette même Catherine Somervell hissée à bord de la *Larne*, et trempée jusqu'aux os dans sa chemise de marin ? Il savait bien que lui-même n'oublierait jamais ce jour.

Il balaya le port du regard. Il n'était pas venu à Falmouth depuis des années. Rien n'avait changé. Le château sévère sur une pointe et la grosse batterie de St Mawes en face. Il faudrait être un capitaine bien hardi pour essayer de s'emparer ici d'un bâtiment marchand.

Tyacke fit signe à son second épuisé.

— Je veux que vous mettiez toute la drome à l'eau. Et envoyez le commis à terre avec l'un des canots.

L'intérêt soudain de Scarlett ne lui échappa pas.

— Qu'il approvisionne tous les légumes frais qu'il trouvera, des fruits également s'il y en a. C'est bien possible, maintenant que les Espagnols sont devenus nos amis !

L'ironie n'échappa pas à Scarlett.

— Et je veux que le capitaine du Cann envoie des fusiliers dans sa chaloupe, plus un ou deux piquets sur le rivage, au cas où un misérable essaierait de s'enfuir.

Il avait parlé sans manifester la moindre émotion, et pourtant, Scarlett avait le sentiment qu'il éprouvait une certaine sympathie pour ceux qui auraient été tentés de se faire la belle.

— Canot pousse vers le bord, commandant !

C'était le lieutenant de vaisseau John Daubeney, officier de quart.

Tyacke appela un aspirant, mais il n'était pas sûr de son nom.

— Venez ici, mon garçon.

Il attrapa une lunette dans le râtelier et la posa sur l'épaule du jeune homme. Son nom finit par lui revenir : Essex, celui qui venait d'être désigné pour remplacer le secrétaire du commis.

Il braqua son instrument sur le canot et ses passagers.

Il reconnut vite les larges épaules de Yovell, le fidèle serviteur de Sir Richard. Il y avait également dans le canot des coffres et des caisses, ainsi que la superbe cave à vin offerte par

Catherine à Bolitho pour remplacer celle qui reposait maintenant sur le fond avec *l'Hypérion*.

Scarlett était en train de dire, comme pour lui-même :

— Cela va faire un drôle d'effet, ne plus avoir le vaisseau uniquement pour nous.

Tyacke fit claquer sa lunette en la refermant.

— Merci, monsieur Essex. Vous avez exactement la bonne taille.

Le jeune garçon était un peu tendu, mais plutôt content. Tyacke le vit pourtant qui baissait les yeux au lieu de le regarder en face. Il dit d'une voix sourde :

— Et cela me fait un drôle d'effet à moi aussi, monsieur Scarlett.

Le canot accostait le long du bord. Hockenhull, leur gros bosco, sauta à bord avec quelques-uns de ses hommes pour aider au déchargement.

Tyacke leva la tête vers le grand-mât. Une marque d'amiral. *Quel effet cela me fait-il ?* Mais non, il ne trouvait pas. Ni fierté ni inquiétude. La chose était déjà entendue, comme une tempête en mer ou la première bordée qui part. Le destin déciderait de l'issue.

— Commandant ! Commandant ! Le canot s'en va !

Tyacke regardait le pont supérieur. Plus aucun désordre à présent. C'était un bâtiment de guerre.

— Pas si fort, monsieur Essex. Vous allez réveiller le bébé.

Quelques marins qui se trouvaient là éclatèrent de rire. Tyacke se détourna : c'était un commencement.

— Faites dégager l'entrepont, monsieur Scarlett, et armez la coupée.

Les boscos et les mousses qui portaient des gants blancs assez malvenus se rassemblèrent près de la porte de coupée, puis il y eut les bruits de bottes de la garde d'honneur. Leur lieutenant, David Merrick, avait tout de l'acteur qui ne maîtrise pas son rôle. Ensuite, les officiers et officiers marinières, le capitaine du Cann dans sa tunique écarlate parfaitement coupée, plusieurs marines et la clique, fifres et tambours.

Tyacke aperçut un aspirant qui se tenait sous l'énorme grand-mât avec son râtelier de piques d'abordage. La marque

était artistement roulée sur son épaule, il se dit que c'était dû à des doigts plus experts que les siens. Il leva sa lunette et l'aspirant Essex se précipita pour l'assister. Mais cette fois, il ne voulait partager ce moment avec personne.

Elle était habillée en vert sombre, ainsi qu'il l'avait pressenti. Elle portait un chapeau de paille attaché sous le menton par un ruban assorti. Bolitho était assis à côté d'elle, son sabre entre les genoux. Il avait posé une main près des siennes, mais sans la toucher.

Son aide de camp était avec eux et il aperçut à la barre la solide silhouette d'Allday. Le maître d'hôtel de Tyacke se tenait près de lui.

— Parés à la chaise !

Un jeune fifre s'humecta les lèvres et un autre petit garçon, un tambour, prit ses baguettes exactement comme on le lui avait enseigné.

Les mousses étaient descendus pour aider la dame à monter dans la chaise. Ce jour-là, bien des yeux la regardaient. Il y avait eu tant de rumeurs, de bavardages et de calomnies après la perte du *Pluvier Doré*.

Tyacke entendit un ordre étouffé : « *Mâtez !* »

Allday semblait très calme, comme toujours. Les avirons se dressèrent telles deux rangées de côtes et restèrent immobiles pendant que le brigadier crochait dans les cadènes.

Le palan commença à grincer, deux marins firent passer la chaise par-dessus la coupée.

— *Tiens bon !*

Tyacke savait que Scarlett se posait des questions, mais il n'en avait cure.

Elle avait levé la tête vers lui, ses cheveux s'échappaient de dessous son chapeau. Elle posa une main sur l'épaule de Richard. Elle rit aux éclats, ôta ses chaussures et les tendit à Allday avant de se saisir des mains courantes en regardant sans ciller l'échelle de coupée dorée. Allday avait l'air inquiet, Avery également, mais elle attendit le moment propice avant de prendre les épaisses marches en bois qui suivaient en s'incurvant le retombé de muraille et qui étaient prévues pour des enjambées de marin, mais guère pour celles d'une dame.

Tyacke retint son souffle jusqu'à ce qu'il voie sa tête dépasser puis le bicorné de Sir Richard apparaître au-dessus de la dernière marche.

— Fusiliers, présentez... *armes !*

Les éclairs des baïonnettes, la poussière de brique qui s'élevait des brêlages ; les trilles des sifflets de manœuvre qui vous étourdissaient à cette faible distance.

Bolitho se découvrit pour saluer la dunette. Ses yeux s'arrêtèrent un bref instant sur le pavillon blanc qui ondulait en tête de mât. Il se tourna vers l'avant.

— Un moment, je vous prie.

Dans un profond silence, il tendit la main pour la soutenir tandis qu'Avery se baissait pour lui remettre ses chaussures. Elle avait une tache de goudron sur un pied et un trou dans un bas.

Elle se redressa, leurs regards se croisèrent et Tyacke put y lire de l'amour, mais surtout, un éclair de triomphe.

Les fifres et les tambours attaquèrent *Cœur de chêne*. C'est alors seulement que Bolitho leva les yeux vers le grand-mât, où sa marque montait fièrement avant de claquer au vent.

Il devinait que Catherine était profondément émue. Toute la société leur était hostile, mais ils avaient réussi cela et ils étaient ensemble.

Il resta là à fixer le pavillon jusqu'à s'en arracher des larmes, ou bien était-ce l'émotion ?

Sa marque. La croix de Saint-Georges.

Des vivats éclatèrent, mais ce n'était pas à cause de la marque ni de l'honneur que représentait cet événement. C'était pour elle. Cette femme de marin qui était venue parmi eux pour montrer qu'elle, au moins, se souciait d'eux et de son homme.

Le vacarme cessa et Catherine fit la révérence à Tyacke :

— Vous l'avez l'air en *excellente* forme, James Tyacke !

Alors qu'il tendait le bras pour lui baiser la main, elle leva le visage et l'embrassa sur la joue.

— Vous êtes si bienvenu ici.

Elle se tourna vers la lisse pour contempler les marins et les fusiliers qui ne disaient mot.

— Ils ne vous laisseront pas tomber.

Elle aurait pu aussi bien leur adresser la parole un par un, songea Tyacke. Ou s'adresser au vaisseau, à *L'Indomptable*.

VII

COMME UNE MER AGITÉE

Richard Bolitho était assis sur le long banc garni de cuir sous les grandes fenêtres de poupe et regardait la mer qui se soulevait avant de déferler par l'arrière. Le bâtiment avait cessé de trembler sous les grincements et le fracas des affûts. Il en conclut que le lieutenant de vaisseau Scarlett avait décidé d'interrompre ce nouvel exercice et d'attendre que le temps s'améliore, ce qui permettrait à l'équipage de récupérer. Exercices de manœuvre et école à feu : Tyacke avait mis tout le monde à l'ouvrage une journée après l'appareillage de Falmouth. Il lui avait semblé qu'il guettait son opinion, chaque fois qu'il montait faire sa promenade sur la dunette, mais Bolitho l'avait laissé s'occuper de ses affaires. Les choses étaient déjà assez difficiles pour lui, sans que quelqu'un vienne s'en mêler ou lui glisser quelque suggestion.

Il sentit les membrures lui rentrer dans l'épaule, le vaisseau plongeait encore une fois dans un long creux. Les haubans et les espars gémissaient sous l'effort. C'était la fin de l'après-midi, l'heure de la relève de quart n'allait pas tarder. Il jeta un œil à la lettre inachevée posée sur la table, il imaginait la tête qu'elle ferait en l'ouvrant, allez savoir quand. À moins qu'ils ne rencontrent un navire ami qui rentrait, il était probable qu'il devrait la déposer à terre en arrivant à Antigua.

Il se frotta le front, il la revoyait, descendant le long de la muraille, à Falmouth, dans la chaise cette fois. Il avait insisté. Les marins l'avaient acclamée lorsqu'on l'avait aidée à s'installer dans le canot, accompagnée d'Allday et d'Avery qui devaient s'assurer qu'elle arriverait à terre sans encombre.

C'est alors seulement qu'elle avait compris toute la douleur que leur séparation causait à Richard. Elle avait aussi compris qu'en venant à bord, dans son univers, même aussi brièvement,

elle avait fait un effet merveilleux sur tous ces hommes qui partaient pour l'inconnu. Cela faisait six jours qu'ils avaient appareillé de Falmouth, déjà mille milles au loch. Cette nuit, ils allaient passer les Açores et franchir le quarantième parallèle, cap au sud suroît.

La mer était bleu foncé et parcourue de longs trains de lames jaunâtres. *L'Indomptable* se comportait fort bien et franchissait les obstacles avec une sorte d'arrogance qu'il avait rarement vue jusque-là. Beaucoup des nouveaux embarqués avaient eu le mal de mer ou avaient perdu connaissance après que les mouvements de tangage les eurent pris par surprise et fait valser contre un étançon ou un canon. Mais ils apprendraient ; ils n'avaient pas le choix. Bolitho avait remarqué que Tyacke était toujours sur le pont lorsqu'il y avait des exercices, ou qu'un brutal changement d'amures envoyait les gabiers en haut. Les terriens et les fusiliers restaient seuls sur le pont pour s'occuper des bras et réorienter la grand-vergue, tandis que le vent soufflait avec fureur.

Après une école à feu particulièrement éprouvante de la batterie bâbord, il avait entendu Scarlett annoncer :

— On a fait un meilleur temps, commandant !

Et Tyacke avait répondu du tac au tac :

— Pas assez bon, monsieur Scarlett ! Il vous a fallu douze minutes pour être aux postes de combat ! Je veux que cela tombe à huit !

Six jours. Comme il se sentait différent de ce qu'il avait été par le passé, avide d'en venir aux prises avec l'ennemi, tout ennemi que Leurs Seigneuries lui désigneraient.

Il repensa soudain à cet instant, lorsque *L'Indomptable* avait tourné la pointe avant de gagner le large et la Manche.

Catherine ne lui avait rien dit de ses projets, mais il savait qu'elle le regardait. Il avait pris une lunette au râtelier et l'avait calée soigneusement tandis que le vaisseau s'inclinait légèrement sous la brise de mer.

En contrebas de la pointe, là où les falaises plongeaient dans les rochers et de petites anses que la marée venait recouvrir. Elle était là, ses cheveux libres flottaient au vent. Elle tenait d'une main la bride de Tamara et de l'autre levait une petite

lunette dans la direction du navire. Elle avait dû voir *L'Indomptable* reprendre vie, les voiles qui se déroulaient des vergues avant que, bordées, elles se gonflent comme des cuirasses. Elle avait dû tout voir, les embruns qui jaillissaient par-dessus le lion rugissant, tandis que *L'Indomptable* emportait son homme au loin, hors d'atteinte, les arrachant l'un à l'autre. À sa façon, elle avait donné l'exemple aux marins de Tyacke. Elle leur avait montré qu'elle savait ce qu'ils ressentaient, qu'elle partageait la tristesse et la souffrance de la séparation.

Puis la terre avait disparu et Bolitho avait rendu sa lunette à un aspirant qui regardait lui aussi le spectacle.

Voyant l'étonnement du jeune garçon, il lui avait dit tranquillement :

— Oui, monsieur Arlington, souvenez-vous bien de ceci. L'autre prix de la guerre...

L'aspirant n'avait pas compris, mais on allait en parler longtemps dans l'entrepont. *L'amiral s'était livré à lui.*

Ozzard frappa à la porte et entra silencieusement.

— Puis-je disposer le couvert pour votre souper à sept heures, amiral ?

— Merci. Oui.

Un premier pas. Ce soir, il souperait avec Tyacke et Avery.

Il regarda sa chambre. Au moins, elle était meublée d'objets qui lui étaient familiers, le buffet en acajou et la table de salle à manger qui tiraient sur leurs saisines lorsque le gouvernail tournait brutalement. La magnifique cave à vin de Kate, et, le plus beau, dans sa petite chambre de nuit, les deux coffres à vêtements tout neufs ainsi que le miroir, elle avait insisté pour les lui offrir.

Ozzard se tenait dans son attitude coutumière, un peu courbé, les mains sur son tablier telles des pattes de taupe. Il semblait mal à l'aise, mais ce n'était pas nouveau. Comme il l'avait fait pour Allday, Bolitho lui avait proposé de rester dans la demeure de Falmouth, à l'abri de tout danger. Mais Ozzard avait refusé, apparemment décidé à rester son fidèle domestique aussi longtemps que l'on aurait besoin de lui. Ce n'était pas qu'il aimât la mer ; il était terrifié, et ne s'en cachait

pas, lorsque l'on rappelait aux postes de combat. On aurait dit que, s'il servait, ce n'était pas par sens du devoir ni par fidélité, mais comme pour accomplir une sorte de pénitence.

Il entendit le factionnaire hurler :

— Le commandant, amiral !

Tyacke entra, sa maigre silhouette inclinée par rapport au pont.

— J'espère que je ne vous dérange pas, amiral ?

D'un geste, Bolitho lui indiqua un siège.

— Bien sûr que non. Un souci ?

Tyacke parcourut la chambre des yeux comme s'il la voyait pour la première fois.

— Je n'en suis pas encore sûr, amiral.

Bolitho lui laissa le temps de rassembler ses idées.

— James, vous êtes resté sur le pont presque toute la journée. Voulez-vous prendre un verre avec moi ?

Tyacke allait refuser, mais il se ravisa et fit signe qu'il acceptait. Peut-être le fait d'être appelé par son prénom l'avait-il pris de court.

— Vers midi, amiral, pendant que nos jeunes messieurs prenaient des hauteurs de soleil, l'un d'eux, Craigie, était en train de chahuter. Le pilote l'a envoyé dans les hauts pour lui apprendre à vivre.

Il prit le verre de cognac que lui tendait Ozzard et l'examina pensivement. Bolitho le regardait. Se faire envoyer dans la mâture était une punition assez courante pour les aspirants qui avaient besoin de se faire remettre droit dans l'axe. Il l'avait subie lui-même. Et pour lui, la punition était plus sévère que pour bien d'autres, il avait toujours détesté être obligé de grimper dans les hauts. Quand on voyait quelle gîte prenait *L'Indomptable*, cela constituait une bonne leçon, mais l'incident n'aurait pas été suffisant pour que le commandant prenne la peine de venir le voir.

Tyacke le regarda avec un léger sourire.

— Je sais, amiral, nous en sommes tous passés par là.

Puis son sourire s'évanouit.

— Mr Craigie n'est pas un foudre de guerre, mais il a hérité d'une vue excellente.

Il ne vit pas, ou en tout cas n'en laissa rien paraître, la réaction que ces mots suscitaient chez Bolitho.

— Nous avons une voile dans le nordet, amiral. Lorsqu'il a rendu compte à l'officier de quart, on a envoyé quelqu'un avec une lunette. C'était effectivement une voile.

Il leva son verre.

— Et ce navire est toujours là. Ce n'est peut-être rien du tout, mais j'ai jugé que je devais vous en informer.

Bolitho se frotta le menton.

— Et il est à la même route ?

— Il n'a pas changé de cap, amiral.

— Qu'en pensez-vous, James ?

Tyacke parut surpris qu'on lui pose la question.

— Je ne sais pas qui c'est, mais, avec notre grément, il peut nous prendre pour un vaisseau de ligne.

Il frappa l'accoudoir de son fauteuil avant de poursuivre :

— Mais, bon dieu, il aura une sacrée surprise s'il essaie de s'y frotter !

C'était comme si on entendait quelqu'un d'autre. Un ton fier, comme si Tyacke parlait de sa *Larne*.

— Vous croyez que nous pourrions nous en emparer ?

Bolitho essayait de lire l'expression de son visage. Il calculait, essayait de parvenir à une conclusion. C'était étrange, ils avaient déjà donné une personnalité à ce vaisseau inconnu.

— Il me faudrait trois jours de mieux, amiral. Ensuite, si le vent se maintient, nous pourrions accrocher les alizés de nordet. Cela nous donnerait assez de vitesse pour le rattraper.

Il se tut, semblant hésiter.

— Je sais que le vaisseau est plus rapide que n'importe quel brick, amiral, mais j'ai déjà pratiqué la chose avec la *Larne* lorsque des négriers essayaient de nous espionner.

Bolitho se dit que c'était la première fois qu'il l'entendait parler de son dernier commandement, depuis que *L'Indomptable* avait mis sa marque en tête de grand-mât.

— Que pensez-vous des hommes, James ? Est-ce que ça commence à ressembler à un équipage ?

Au lieu de répondre, Tyacke se leva.

— Si vous me permettez, amiral ?

Il ouvrit la grande claire-voie, ses cheveux volaient au vent.

— Ils s’habituent. Je les ai menés à la dure, tous les jours depuis que j’ai pris mon commandement à Plymouth. Ils me détestent peut-être, peut-être me craignent-ils, je n’en sais rien, et je ne veux pas m’en soucier. Il y a de tout, des bons et de la racaille, du gibier de potence et des petits fi fils à leur maman.

Il se radoucît pour conclure :

— Maintenant, amiral, écoutez-les.

Bolitho vint le rejoindre sous la claire-voie et leva les yeux vers l’artimon qui s’élevait dans le ciel.

Ils chantaient. Des hommes qui n’étaient pas de quart et des badauds qui prenaient un peu de bon temps après une rude journée. Ils chantaient une chanson de Dibin, celle que chantaient parfois les marins en virant au cabestan avant l’appareillage.

*Cette vie ressemble à une mer agitée.
Pousse sur la barre ou viens-t’en sous le vent,
Pousse sur la barre ou viens-t’en sous le vent,
Le vaisseau s’en ira et ne cédera pas,
Mais apeuré, il s’éloignera des rochers,
Apeuré, il fuira les rochers.*

C’était comme si Catherine avait été là, comme lorsque, dans la chaloupe, elle avait pressé Allday de chanter pour leur remonter le moral alors que tout semblait perdu.

Tyacke le fixait, de ses yeux si bleus et si calmes.

— Votre dame a tout compris, amiral.

Il referma la claire-voie et laissa le vent et la mer couvrir les voix sonores des chanteurs.

— Ils ne vous laisseront pas tomber.

Bolitho effleura le médaillon qu’elle lui avait accroché autour du cou avant qu’ils se séparent.

Je te le reprendrai lorsque tu reviendras et que tu seras mon amant à nouveau...

Mais il chassa ces idées.

— Bon, faisons ainsi, James. Lorsque les alizés nous seront favorables, nous irons flairer ce renard pour tâcher de voir ce qu'il nous veut.

Tyacke ramassa sa coiffure.

— Je vous verrai à l'heure du souper, amiral. Et encore merci.

— Merci de quoi ?

Tyacke haussa les épaules.

— Non, rien... juste, merci.

Et il sortit.

Ozzard revint, inspecta les lieux sans curiosité aucune au moment où Bolitho allait ouvrir la claire-voie.

Ils ne vous laisseront pas tomber.

Ni moi non plus.

Mais les chants s'étaient tus.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho traversait l'arsenal, son bicorné bien enfoncé sur le front pour résister au vent frais venu du Sound. Il croisa des ouvriers et des marins qui se hâtaient jusqu'au quai où l'on avait déplacé la *Larne* pour achever les travaux de carénage. Plus loin, c'était la mer qui scintillait comme des milliers de miroirs à la lumière de l'après-midi.

C'est ici que *L'Indomptable* avait levé l'ancre. En son for intérieur, il savait qu'il aurait bien aimé monter à bord pour souhaiter bonne mer à Tyacke avant qu'il mette à la voile, mais le respect des conventions l'avait retenu. Tyacke avait beau être moins jeune que lui, il était moins ancien.

Il savait aussi que Tyacke aurait pu se méprendre sur le sens de sa visite, ou y voir une marque de paternalisme. Mieux valait le laisser trouver tout seul ses marques, faire des erreurs sans avoir à subir le regard d'un œil critique ou des conseils bien intentionnés. Adam admirait tant Tyacke. En dehors de son oncle, il n'avait jamais rencontré une telle grandeur d'âme, une telle force, il n'avait jamais été témoin d'autant de courage.

Il esquissa un sourire. Bolitho avait dû toucher un mot au major-général du port, à propos de *l'Anémone*. Il était désespérément à court de monde ; après le combat contre les

corsaires, la mort et les mutilations avaient pris leur dîme, et lourdement. Mais lorsqu'il quitterait Plymouth, son équipage serait presque au complet. Bolitho avait dû réclamer des hommes. Ils ne valaient peut-être pas grand-chose, plusieurs auraient été sans cela exécutés ou déportés, mais une discipline de fer et un traitement convenable les changeraient vite. Et quant aux durs qui ne voudraient pas céder, Adam s'en occuperait personnellement. C'étaient souvent ceux qui se révélaient les meilleurs marins, surtout lorsqu'ils n'avaient jamais rien connu d'autre que la misère et l'oppression. Il serra les mâchoires. Mais s'ils ne voulaient pas comprendre l'entraînement et l'exemple, il les changerait en usant d'autres méthodes.

Il pensait à ses trois lieutenants. Tous avaient l'expérience du combat, mais seul un d'entre eux avait déjà servi à bord d'une frégate. Pour Adam, dans la marine il y avait les frégates, et puis tout le reste.

Ses officiers marinières étaient expérimentés, tous marins de premier brin. Là encore, il soupçonnait son oncle d'y avoir mis la main. Mais il n'en connaissait aucun, alors qu'il connaissait tous ceux de son équipage précédent. Et peut-être était-ce mieux ainsi. Il pensait aux amis qu'il avait vus tomber, au cours du dernier combat, à cet aspirant pour lequel il avait formé des espoirs de promotion rapide. Ce jeune garçon était mort dans ses bras, le regard rivé sur lui jusqu'à ce que les pupilles s'immobilisent pour toujours.

Oui, mieux valait ne pas devenir trop proche des gens. Il avait trop souvent vu son oncle souffrir lorsque ses amis chers, de ceux qu'il appelait *Les Heureux Élus*, se faisaient tuer l'un après l'autre.

Catherine était seule désormais, elle attendait en essayant d'imaginer ce qui allait se passer, n'osant pas trop espérer que tout cela se terminerait très vite, que son oncle rentrerait indemne encore cette fois-ci.

Il comptait se rendre à Falmouth pour lui présenter ses respects avant d'emmener *l'Anémone* rallier la nouvelle escadre à Antigua.

Il ne doutait pas un instant qu'il y eût la guerre. Il n'avait pas oublié ce commandant américain, Nathan Beer, devenu commodore avec sa propre escadre. Un homme impressionnant et un adversaire dangereux.

Il aperçut la résidence du major, avec sa tour et sa jolie girouette dorée. Il ne comptait y faire qu'une brève visite de courtoisie, mais il était difficile d'échapper à l'amiral, connu pour l'hospitalité généreuse dont il gratifiait les commandants de passage dans l'arsenal.

Une voiture venait d'arriver devant la demeure, et deux autres attendaient non loin.

Adam fronça le sourcil, essayant de trouver une excuse quelconque qui lui permettrait de s'esquiver.

La voiture s'arrêta, les chevaux piaffaient à grand bruit sur les pavés. Un fusilier marin accourut pour ouvrir la portière et baisser le marchepied. Quelque chose tomba par terre, Adam le ramassa.

— Pardonnez-moi, madame, vous avez laissé tomber ceci.

Il tenta d'apercevoir l'homme à l'air sévère qui se tenait derrière elle et semblait le prendre pour un gêneur.

Zénoria le fixait droit dans les yeux. Une petite veine battait sur son cou, mais rien d'autre ne trahissait ce qu'elle éprouvait.

— Eh bien, commandant. C'est une surprise.

Adam s'attendait à une rebuffade, il avait peur qu'elle ne tourne les talons. Il lui tendit la main, mais elle posa les siennes sur le gant blanc du fusilier.

— Saviez-vous que je devais me rendre ici ?

— Je l'ignorais, je vous le jure.

Elle fronça légèrement le sourcil, comme pour lui donner un avertissement.

— Voici Mr Petrie, de Londres.

Elle se tourna vers l'homme au visage sévère.

— Permettez-moi de vous présenter le capitaine de vaisseau Adam Bolitho, du vaisseau de Sa Majesté britannique *Anémone*.

Le dénommé tenta un sourire. De toute évidence, cela ne lui venait pas naturellement.

Zénoria ajouta :

— Monsieur est homme de loi, commandant, et il a été mandaté par nous pour acquérir une demeure convenable à Plymouth.

Son sang-froid et sa dignité l'impressionnaient et le surprenaient, mais, lorsqu'elle se détourna des autres, il lut de la tristesse dans ses yeux. *La fille aux yeux de lune*, comme Bolitho l'avait baptisée. Lui-même devait prendre sur lui pour se maîtriser.

Un lieutenant de vaisseau très affairé descendit les marches quatre à quatre.

— Je vois que vous avez fait les présentations...

Il hocha la tête.

— Je suis débordé aujourd'hui, madame. J'aurais dû me souvenir que votre époux est un grand ami de Sir Richard Bolitho — il s'adressa ensuite à Adam : J'allais faire porter un billet à votre bord, commandant, pour vous prier à souper avec l'amiral. Mais je n'en ai pas eu le temps... vous comprenez, commandant ?

— Je comprends. J'ai été moi-même aide de camp.

Soulagé, l'officier les précéda dans l'escalier, avant d'hésiter en voyant qu'Adam ne suivait pas.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir accepter, lui dit Adam. Je ne veux pas faire offense à votre amiral, après tout ce qu'il a fait pour mon bâtiment.

Il la regardait. Aucun signe de mépris ni de rancœur. Mais il y avait quelque chose.

— Je ne veux pas m'imposer.

Elle intervint précipitamment.

— Pour ce qui me concerne, vous ne me gênez pas. Venez, commandant. J'espère aller rendre visite à Lady Catherine dans l'Ouest... — elle hésita : Encore une fois.

Ils entrèrent dans une vaste pièce de réception, décorée de grands tableaux de scènes de bataille et de souvenirs exposés dans des vitrines ; une grande demeure dans laquelle avaient vécu des amiraux depuis des années, mais qui n'était jamais devenue une maison. Le major-général du port, homme de petite taille au visage énergique et qui portait une natte à l'ancienne, s'empressa de venir les accueillir. Plusieurs officiers

de marine étaient présents, ainsi qu'un seul et unique officier fusilier. Des femmes également, avec l'air résigné de personnes en service commandé.

L'amiral prit le bras de Zénoria et Adam l'entendit lui dire :

— J'ai appris que vous achetiez Boscawen House, ma chère. Une belle et vieille maison, la vue est à couper le souffle. Et l'endroit est réputé pour la chasse.

Elle répondit :

— Le père du contre-amiral Keen a proposé de confier l'affaire à Mr Petrie – elle désigna le personnage à l'air pincé : Il en sait plus que moi dans ce domaine.

L'amiral hocha la tête. Il laissait ses yeux traîner sur elle comme deux mains invisibles.

— Vous avez parfaitement raison, ma chère. Un homme de la Cité, pensez, il sait forcément. Ce ne sont pas des choses avec lesquelles il vous faut ennuyer votre jolie tête.

Elle explora la pièce, jusqu'à ce que son regard tombe sur Adam, et ses yeux semblaient dire : *Aide-moi*.

Soudain, tout lui parut lumineux. C'était comme pour la maison du Hampshire, comme l'affection envahissante de la famille de Keen : personne ne lui avait jamais demandé son avis.

L'amiral disait à la cantonade :

— Je rentrerai ma marque l'an prochain – je compte recevoir une affectation plus tranquille à l'Amirauté – il éclata d'un rire bref : Je pense que Boscawen House fera une résidence parfaite pour mon successeur, pas vrai ?

Les autres s'esclaffèrent en levant leurs verres.

Adam la vit qui le regardait, tendue, s'imaginant Valentine Keen de retour. Son père n'avait jamais caché sa désapprobation, il pensait que Keen aurait dû choisir la Cité et ses succès au lieu d'une carrière maritime aventureuse. Et il souhaitait encore moins voir son petit-fils suivre les traces de son père dans cet univers de mer et de bateaux.

Adam était surpris de ne jamais avoir entendu parler de cette affectation. Il se tourna vers la frêle silhouette de Zénoria. On aurait dit une petite fille, au milieu de tous ces gens qui

connaissaient cette existence et n'en auraient pas voulu d'autre. Elle était perdue. Totalelement perdue.

Et si quelqu'un connaissait ou soupçonnait seulement la vérité ? Il s'approcha de l'amiral, oubliant toute prudence, comme le vent qui traverse une voile percée par les boulets.

— Je vous demande pardon, amiral, mais j'aimerais montrer à l'épouse du contre-amiral Keen votre magnifique jardin.

— Tant que vous vous tenez convenablement, mon garçon ! J'en connais un bout sur les jeunes commandants de frégate !

Et il partit d'un rire énorme, ils l'entendaient encore à travers les fenêtres à la française qui donnaient sur une vase terrasse décorée de grands vases de fleurs.

Dès qu'il put parler, Adam commença :

— Je suis désolé, Zénoria, je ne savais pas que tu serais ici.

Elle garda le silence, et il continua d'un ton pressant :

— Mon bâtiment appareille dans trois jours. Tu n'as rien à redouter de moi. Je t'ai fait du mal... je n'oublierai jamais. Je ne t'aurais jamais fait de peine, car...

Elle avait les yeux embués. Il n'osait pas croire que c'était une manifestation de tendresse à son égard.

— Car ?

Un seul mot, mais elle l'avait prononcé si doucement.

— Je n'ai pas le droit.

Elle mit la main sur sa manche.

— Nous devrions marcher un peu, mais restons en vue de la maison. Je sais trop bien, si j'en crois ce qu'a enduré Lady Catherine, le mal que peuvent vous faire ceux qui n'éprouvent rien d'autre que de la jalousie.

Ils longèrent lentement le mur. Sa robe balayait l'herbe rendue plus rêche par le sel. Son sabre à lui battait contre sa hanche.

Puis elle demanda brusquement :

— Tu me vois avec tous ces gens, si intelligents, si bavards ?

— elle se tourna vers lui : A la vérité, Adam, tu me vois ?

Il mit la main sur les siennes et ils reprirent leur promenade.

— Tu les captiveras, comme tu m'as captivé.

Il se tut, s'attendant à une réponse cinglante, à ce qu'elle le repousse comme elle l'avait fait dans le Hampshire, la dernière fois qu'il lui avait rendu visite. Mais elle lui dit :

— Lorsque Valentine reviendra, il s'attendra, et à juste titre, à ce que je sois fière de ses succès. Et je *veux* répondre à ses attentes. Je suis fière de lui, je n'oublierai jamais ce que je lui dois.

Il gardait la main sur son bras et lui dit :

— Et toi, petite sirène, personne ne te doit rien ?

Elle leva les yeux vers lui.

— Je sais que tu t'en préoccupes. Bien sûr, je sais. Je me souviens.

— De quoi te souviens-tu ?

Elle se troubla, essaya de résister.

— Lorsque je t'ai trouvé en larmes, Adam, pleurant Sir Richard. Et puis...

— Je t'aimais, Zénoria. Je t'aimerai toujours. Je n'en veux — aucune autre.

Elle semblait terrifiée.

— *Arrête-toi !* Tu n'as pas le droit de dire des choses pareilles !

Ils s'arrêtèrent en arrivant au bout du mur et restèrent face à face un long moment. Un vieux jardinier passa, son râteau sur l'épaule. Mais ils ne le virent ni ne l'entendirent.

Adam lui dit doucement :

— Je ne suis pas fier de moi, Zénoria. Mais si je pouvais t'enlever à ton mari, un homme que j'admire énormément, je le ferais.

Il voyait son agitation, mais ne la lâcha pas.

— Je n'hésiterais pas.

— Je t'en prie, il y a quelqu'un qui vient.

C'était l'aide de camp.

— L'amiral désire que vous rejoigniez les autres invités pour les rafraîchissements. Nous aurons ensuite un récital.

Il les regardait alternativement, mais sans manifester de curiosité particulière.

Adam lui offrit son bras et ils regagnèrent lentement la demeure.

— Veux-tu que je m'en aille, Zénoria ?

Elle secoua la tête, l'air soudain très déterminé.

— Non. Parle-moi de ton bâtiment... de n'importe quoi, comprends-tu ? Mais ne me dévoile jamais plus ton cœur comme tu viens de le faire.

— J'ai toujours ton gant, lui répondit-il.

Il fallait qu'il trouve quelque chose à dire, quelque chose qui lui fasse oublier le besoin qu'il avait d'elle.

— Garde-le – elle avait la voix rauque : Tu penseras parfois à moi, veux-tu ?

— A jamais. *Je t'aime*, Zénoria.

Ils entrèrent en silence.

L'amiral haussa les sourcils.

— Dieu vous maudisse, commandant, j'ai cru que vous l'aviez fait disparaître !

Zénoria fit la révérence pour essayer de cacher la rougeur de ses joues.

— Seules les sirènes en sont capables, amiral !

Leurs regards se croisèrent à travers la table. Plus rien ne serait comme avant.

VIII RÊVES

Les silhouettes qui se tenaient sur la dunette, rassemblées près de la grande roue double, n'étaient encore que des ombres ; on les distinguait sur le pont de bois clair, mais sans pouvoir les identifier.

John Allday attendait du côté des filets de branle en contemplant le ciel pâle. L'aube n'allait pas tarder : les étoiles encore visibles derrière les vergues de hunier étaient plus faibles que jamais. Puis, lorsque le jour se lèverait, ils sauraient si le commandant et le pilote avaient eu raison.

Tout l'équipage était debout depuis les premières heures. Les hommes scrutaient l'obscurité, essayaient de se souvenir qui était où. Ils cherchaient des amis, ou encore guettaient la présence d'un bosco paré à faire usage de sa badine pour rappeler aux lambins qu'ils devaient se tenir prêts lorsque l'on donnerait des ordres.

James Tyacke parcourait la vaste dunette de long en large. Et si le jour trouvait *L'Indomptable* avec tout l'océan pour lui tout seul ? Allday se disait que ce serait bien mauvais pour ses débuts de commandant.

Le vent lui passait dans le cou et il frissonna. Il avait tourné, comme York l'avait prédit. Le bâtiment serrait le vent d'aussi près qu'il pouvait, on entendait les voiles claquer lorsqu'elles déventaient, jusqu'à ce que les timoniers vigilants le ramènent au bon cap.

Allday entendait quelqu'un s'adresser d'une voix rauque à Eli Fairbrother, ce canonnier qu'on avait choisi comme maître d'hôtel du commandant. Il s'éloigna pour se dissimuler plus à l'ombre derrière les filets. Il ne se sentait pas d'humeur à tailler une bavette avec lui. Avec le temps, il se révélerait peut-être à la hauteur de sa tâche, mais, pour l'instant, il était tellement

débordé par cette promotion inattendue qu'il ne pouvait s'arrêter d'en parler.

Une fois de plus, Allday leva les yeux dans la nuit. Il distinguait maintenant quelques haubans et enfléchures, et, plus haut encore, une forme blanche qui flottait tel un oiseau piégé dans le gréement. La marque de l'amiral, frappée en tête du grand-mât.

Toutes ces années, tant de souffrances et de dangers. Des amis et des ennemis balayés, perdus comme la fumée qui s'échappe au vent. Servir Bolitho était tout ce qu'il avait souhaité, tout ce dont il avait besoin. Ils avaient pris quelques rudes coups pendant les années qu'ils avaient passées ensemble, Allday avait tout partagé avec lui, le meilleur comme le pire. Son *chêne*, comme l'appelait Bolitho, et Allday était sensible à ce surnom. Cela lui donnait un sentiment d'appartenance que bien peu de mathurins avaient la chance de connaître.

Et voilà, ils étaient repartis. Il se massa la poitrine, là où ce sabre espagnol avait manqué le tuer. *Toujours cette souffrance*. Sir Richard, avec son œil malade, avait plus que jamais besoin de son chêne.

Il poussa un soupir. Mais désormais, il y avait Unis. Depuis que *L'Indomptable* avait appareillé de Falmouth, il ne cessait de penser à elle. En très peu de temps, Unis lui était devenue précieuse, si chère à son cœur. Autrefois, il riait de tous ceux qui proclamaient un attachement de ce genre. C'était bien fini. Même Ozzard, si prompt à voir le mal chez les femmes, avait gardé le silence.

Leurs adieux avaient été pénibles. Ferguson était venu le chercher à Fallowfield avec sa petite voiture. Ils s'étaient mis d'accord, ce serait mieux que de se dire au revoir à Falmouth. Il ne supportait pas l'idée de la laisser seule comme toutes ces femmes qui restaient parfois des heures, pour ne pas dire des jours, les yeux rivés sur un vaisseau de guerre dans l'espoir d'apercevoir une dernière fois l'être cher.

Il l'avait serrée très doucement contre lui. Avec elle, il était toujours gentil, protecteur, il prenait garde de la peiner. Elle avait enfoui son visage dans sa vareuse bleu marine.

— Je ne vais pas craquer, John. Serre-moi bien, serre-moi encore plus fort... embrasse-moi et va-t'en.

Elle l'avait alors regardé dans les yeux, comme pour se souvenir du moindre détail.

— *Je t'aime*, John Allday. Tu m'as apporté la paix, tu m'as donné un but dans la vie.

Allday lui avait répondu timidement :

— Je n'ai pas grand-chose à t'offrir, ma petite fille. Mais je reviendrai, tu verras que je reviendrai !

— Je ne te pardonnerai jamais si tu restes au loin.

Les larmes coulaient sur ses joues, elle les essuya furtivement, furieuse contre elle-même.

— Et maintenant, va !

Elle avait eu un instant d'hésitation.

— Qu'y a-t-il, ma mie ?

— J'ai mis quelques victuailles dans ton sac, lui avait-elle répondu. Je ne veux pas que tu sois rationné à ce qu'il y a à bord.

Puis elle s'était mise sur la pointe des pieds pour l'embrasser passionnément sur la bouche.

— Je prierai pour toi, John.

Allday avait attrapé la ridelle de la voiture. Il savait qu'elle ne le voyait pas, alors même qu'elle lui faisait des sourires et de grands gestes. Les larmes l'aveuglaient.

Il s'était retrouvé à côté de Ferguson et la carriole s'était ébranlée. Il s'était retourné une dernière fois. Unis était sur la route, l'enseigne du *Vieil Hypérion* se balançant sans relâche au-dessus de sa tête.

Il lui semblait qu'elle avait hésité à lui dire quelque chose. Lorsque le lieutenant de vaisseau Avery lui lirait sa prochaine lettre, peut-être lui expliquerait-elle de quoi il s'agissait.

Tout ce que Ferguson avait trouvé à dire fut : « Tu as bien de la chance, John. »

Allday entendit des voix qui se rapprochaient. L'amiral montait.

Puis ce fut le nouveau maître d'hôtel, Fairbrother, qui s'exclamait :

— Et c'est pas tout, le commandant y'm'appelle par mon prénom !

Allday soupira derechef. *De la chance, moi ? Quand je pourrais être avec Unis ?* Il regardait la mer sombre qui courait le long du bord. Mais cette fois, la vue de ce spectacle si familier ne lui apportait aucun réconfort.

Bolitho avait endossé son vieux manteau de mer sans épaulettes, il était nu-tête. Voyant Allday près du pavois, il lui demanda :

— Alors, mon vieux, comment ça va aujourd'hui ?

Allday jeta un coup d'œil au maître d'hôtel du commandant.

« *Y'm 'appelle par mon prénom.* » *Tiens, il pouvait bien se le mettre dans sa pipe et se la fourrer où je pense.* Il répondit :

— Fort bien, sir Richard.

Bolitho trouva Tyacke et son second près de la lisse de dunette. Allday ne savait rien lui cacher. Ils étaient ensemble depuis trop longtemps pour ça. Unis lui manquait, la première femme qu'il aimait vraiment. *De même que tu me manques, Kate.*

Tyacke lui fit remarquer :

— Nous saurons bientôt, amiral.

Et, à son second :

— Vérifiez les mâts, monsieur Scarlett. Les officiers doivent s'assurer que tous les hommes de leur division sont parés lorsque nous virerons de bord, même si cela prend un peu plus longtemps. Je n'ai pas envie de faire chapelle, je n'ai pas davantage envie de voir passer quelqu'un par-dessus bord.

Scarlett s'était déjà occupé de tout, mais il savait qu'il avait mieux à faire que de discuter. Tout en se dirigeant vers l'avant par le passavant au vent, il leva la tête vers la mâture. Le pavillon et la marque s'agitaient un peu plus. Il songeait à l'amiral et à Tyacke, côte à côte : si différents, et pourtant non, pas tant que cela. Il aperçut Avery, une lunette calée sous le bras. Au carré, plusieurs officiers avaient tenté de lui arracher des tuyaux sur l'amiral et ce qu'il était réellement. Il avait vu les étranges yeux foncés d'Avery briller comme ceux d'un tigre tandis qu'il esquivait adroitement les questions.

Les visages prenaient forme, on les reconnaissait, le premier rayon de soleil éclairait les vergues hautes. Il était désormais visible que le vent avait bel et bien tourné.

Tyacke mit ses mains en porte-voix :

— *Parés à virer !*

Des silhouettes s'attelèrent aux drisses et aux bras, les officiers et les aspirants faisaient l'appel de leurs hommes, bien conscients de ce qu'ils étaient surveillés par deux silhouettes qui se détachaient sur le ciel clair près de la lisse de dunette.

— La barre dessous !

Bolitho sentait la lisse de dunette trembler sous sa main. Les marins laissaient filer les écoutes de huniers pour que les voiles cessent de donner prise au vent et n'empêchent pas le bâtiment de virer.

— *A larguer les écoutes !*

La voix de Scarlett retentit dans son porte-voix comme les bossoirs plongés dans l'ombre commençaient à entrer dans le lit du vent.

Hockenbull, le gros bosco, criait comme un furieux, mais il souriait. Le vaisseau se débattait pour obéir à la toile et au gouvernail.

— *A border la grand-voile !*

Bolitho vit les hommes déhaler sur les bras pour réorienter les grands-vergues, les voiles battaient dans le plus grand désordre et dans d'énormes grondements, jusqu'à ce que le vent les remplisse. Le vaisseau partit à la gîte, toile raide et bien gonflée. Des mains expertes tournaient les écoutes sur leurs cabillots, tandis que les terriens essayaient de se garer. Bolitho, une main sur le front, leva les yeux. Un bâtiment énorme, un équipage à moitié entraîné, mais Tyacke avait tout de même réussi à venir en route inverse.

Le timonier annonça :

— En route au noroît, commandant !

Lui aussi paraissait tout excité et lorsque Bolitho regarda York, le maître pilote, il vit qu'il riait de toutes ses dents comme un aspirant devant une tarte aux pommes toute fraîche.

— Ohé du pont !

La vigie du grand-mât, celle qui voyait tout avant tout le monde. Bolitho aperçut Tyacke dont la main brunie serrait la lisse. *S'il y avait quelque chose à voir, du moins.*

— Voile droit devant sous le vent, commandant !

Tyacke se tourna vers l'aspirant des signaux.

— En haut, monsieur Blythe, et prenez une lunette !

— Belle manœuvre, dit Bolitho à Tyacke.

Ils regardèrent tous deux les embruns qui jaillissaient par-dessus la guibre. Tyacke dit lentement :

— Mr York avait raison, au sujet de ce navire.

— Ohé du pont !

Tyacke sourit.

— Déjà ? Mais il a dû monter avec des ailes.

Ils entendirent à nouveau la voix de Blythe.

— Trois-mâts barque, commandant ! Il nous montre le cul !

Tyacke laissa tomber, méprisant :

— Il essaye de fuir, pas vrai ?

Puis, faisant volte-face :

— Monsieur Scarlett, envoyez perroquets brigantine et la misaine !

Voyant que le second hésitait, il reprit sèchement :

— Et vivement, monsieur Scarlett ! Je ne veux pas perdre ce salopard !

Bolitho surprit un éclair de rage dans les yeux de Scarlett, mais ce n'était pas le moment de s'arrêter à des blessures d'amour-propre.

Tyacke appelait un autre aspirant, Craigie, celui qui avait vu le premier ce navire inconnu.

— Allez trouver le canonnier, monsieur Craigie, et demandez-lui de venir à l'arrière.

Il fouilla dans sa vareuse et Bolitho vit de l'or briller.

— Vous vous êtes bien comporté. Fort bien.

L'aspirant regardait la pièce posée dans sa main crasseuse.

— M... merci, commandant.

La voix de Tyacke le poursuivit jusqu'au grand panneau.

— Mais la prochaine fois que vous paressez pendant votre quart, vous avez intérêt à faire nettement mieux !

Plusieurs marins qui se trouvaient là, occupés à démêler et à plier des drisses, éclatèrent de rire.

Bolitho sourit à son tour. Si ce navire n'avait pas d'intérêt, cela n'aurait plus d'importance.

Ils venaient d'accomplir quelque chose, et ils l'avaient fait comme un véritable équipage.

Richard Bolitho ouvrit les yeux et fixa le pont. Ses oreilles et son cerveau essayaient d'identifier les bruits, l'angle d'inclinaison du petit fanal lui indiquait instantanément ce que faisait *L'Indomptable*.

En dehors de ce lumignon, la chambre était totalement plongée dans l'ombre. Le bruit dominant était celui du safran qui grondait de temps à autre. Il n'y avait guère de vent. Son instinct de marin l'avait déjà réveillé deux ou trois fois au cours de la nuit, et, comme d'habitude, il avait ressenti un certain dépit à ne pas être sur le pont avec les hommes de quart lorsque le bâtiment avait encore une fois changé d'amure. Ce sentiment ne l'avait jamais quitté, il s'était souvent demandé si les autres amiraux rêvaient toujours de cette façon plus personnelle de diriger les choses que constitue un commandement.

Il était étendu, les mains derrière la nuque, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. On avait peine à croire que *L'Indomptable* atteindrait Antigua le lendemain ou, si le vent tombait, le surlendemain au plus tard. En ce moment, il savait que la petite île de Barbuda était à moins de cinquante milles dans le noroît, au milieu de la chaîne naturelle que forment les îles Sous-le-Vent.

Tyacke pouvait être satisfait, la traversée avait été rapide. Deux semaines de Falmouth, en Angleterre, jusqu'à Falmouth et Port-aux-Anglais à Antigua. Et il ne s'était plus rien passé depuis l'excitation qui avait suivi leur rencontre avec « la barque de Blythe », comme on l'avait surnommée. Ils étaient montés à bord pour découvrir que, même si elle naviguait sous pavillon américain, elle était affrétée par le gouvernement britannique. Elle ne transportait rien de plus intéressant qu'une cargaison de kaolin et des matériaux de constructions destinés à Port Royal, à la Jamaïque.

Scarlett était revenu fulminant avec son détachement de prise. A cause de cette lettre d'affrètement, il n'avait pas pu inspecter l'équipage pour voir s'il s'y trouvait des déserteurs britanniques, ni encore moins fouiller le navire. Plus tard, ils avaient aperçu et arraisonné plusieurs bâtiments de diverses tailles et sous différents pavillons, mais, hormis quelques déserteurs, ils n'avaient rien déniché qui puisse leur être utile. On aurait dit que l'océan s'était transformé en désert, et les navires qui se livraient à leurs affaires avaient en quelque sorte réussi à les éviter.

Il n'y avait guère d'occupations, en dehors des exercices de manœuvres et des écoles à feu qui revenaient régulièrement. L'inactivité avait des effets pervers : scènes de violence et éruptions de colère dans l'entrepont, en général entre les marins bien amarqués et les amateurs ou autres terriens, qui semblaient prendre plaisir à provoquer les autres.

Le cahier de punition avait fait sa première apparition et l'on avait infligé plusieurs séances de fouet. Bolitho avait servi à bord de bâtiments où le fouet était trop libéralement mis en œuvre, un mot de travers pris pour une insolence, ou encore un commandant qui se souciait peu du comportement de ses subordonnés, pourvu qu'il ait des résultats. Mais Bolitho savait que cela pesait à Tyacke. Après sa petite goélette, la *Miranda*, puis le brick la *Larne*, avec leurs équipages étroitement soudés, le rituel du fouet sur un vaisseau de la taille de *L'Indomptable* le rendait malade.

Non qu'il eût perdu sa détermination et sa fierté, et ni le carré ni les aspirants n'échappaient à ses remarques acerbes. Lorsqu'ils étaient montés à bord d'une goélette, Avery avait accompagné le second, ce qui avait déclenché l'hostilité de Scarlett. Avery, quant à lui, s'était muré dans une indifférence de façade et n'avait même pas voulu en discuter après coup. Tyacke, avec ses manières sans fioritures, avait vite découvert les dessous de l'affaire.

À bord de la goélette, Scarlett avait fini par admettre qu'il était pratiquement impossible de découvrir la présence de déserteurs, ou de passagers clandestins essayant d'échapper à la

marine, tant que les patrons se portaient garants ou produisaient de faux documents.

Avery, à qui l'on avait demandé de se comporter en simple observateur et de ne pas intervenir dans les actes du second, avait apparemment répondu qu'il fallait faire se déshabiller les hommes jusqu'à la ceinture et les examiner, sans demander la permission de quiconque. Le dos d'un marin, même s'il n'a subi le fouet qu'une seule fois, en garde les marques jusqu'à la tombe. Autre moyen imparable de détecter un marin du roi devenu marin au commerce, les tatouages particuliers aux gens de mer.

Scarlett avait répliqué sèchement :

— Je vous prie de garder vos idées pour vous, monsieur.

Avery avait répondu, d'un ton tout aussi glacial ; et lorsque Tyacke lui avait narré l'incident un peu plus tard, Bolitho l'entendait comme s'il y avait été.

— Pour ce que j'en ai à faire, vous pouvez bien aller au diable !

Un dur labeur, des vents contraires et une chaleur étouffante, tout cela avait joué un rôle. Les hommes habitués à la Manche et au blocus en mer du Nord étaient excédés quand on les rappelait sans arrêt pour des exercices. Les nouveaux embarqués faisaient des erreurs, sources de rancœur et d'humiliation.

Il ferma les yeux, mais le sommeil ne venait pas. L'aube n'allait pas tarder, la terre était en vue, en tout cas depuis la hune. Tout cela excitait ceux qui n'avaient jamais quitté l'Angleterre de leur existence.

Il songeait à ce rêve qui le poursuivait, pratiquement depuis l'affaire de la « barque de Blythe ». Il ne savait plus exactement combien de fois il s'était reproduit, mais c'était toujours le même. Lorsqu'il s'était réveillé, quelques minutes plus tôt, il était sûr que c'était ce rêve qui l'avait tiré de son sommeil. Il en sortait le cœur battant, chose rare chez lui sauf lorsque ses rêves devenaient cauchemars ; comme ceux au cours desquels il voyait Catherine entraînée loin de lui, nue, les cheveux défaits, et sa terreur – elle criait son nom, et puis tout s'arrêtait brusquement.

Ce rêve-ci était complètement différent. Toujours le même décor, les eaux resserrées de la passe de Carrick devant Falmouth, la masse sombre du château de Pendennis qui passait par tribord avant d'un vaisseau portant une marque d'amiral : sa marque – la certitude que tout était bel et bien réel, comme cela arrive si souvent dans les rêves. L'escadre était rassemblée autour de lui, parée à lever l'ancre, ou les vaisseaux étaient en train de virer leurs câbles. Il allait quitter Falmouth, comme il l'avait fait tant de fois.

Il n'avait pas compris qu'il était hors de sa couchette, les pieds nus sur le pont glacé et incliné du vaisseau ; et enfin, le retour à la réalité, ce frisson dans l'échine qui lui paralysait littéralement le corps, alors que son cerveau lui disait que la chambre était aussi chaude et humide que d'habitude.

Les vaisseaux de cette escadre étaient tous les siens : *l'Ondine*, *l'Hirondelle* et la *Phalarope*, le *Prince Noir* et *l'Hypérion*. Il y avait même ce cotre à hunier, le *Vengeur*, à bord duquel il avait embarqué sous les ordres de son frère Hugh.

Ce retour sur terre était irritant, et il savait que ce rêve reviendrait. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Qu'est-ce qui avait bien pu ramener à Falmouth tous ces vaisseaux familiers, uniquement pour appareiller ? Et à bord duquel se trouvait-il à cet instant précis ?

Il sentit *L'Indomptable* trembler et perçut le raclement du gréement et des poulies. Le vent fraîchissait. On entendait des piétinements au-dessus, des ordres brefs pour envoyer les hommes de quart aux bras et aux drisses afin de réorienter les longues vergues et de reprendre le vent convenablement.

Il pouvait se les représenter : des silhouettes dans l'ombre, les timoniers qui assuraient la roue entre leurs mains, les yeux tournés vers les hauts pour repérer une voile qui faseyait, ou pour déterminer la vraie direction du vent.

Peut-être tout irait-il mieux après Antigua, lorsqu'il saurait ce qui l'attendait. *La responsabilité pleine et entière*. Il n'avait que trop eu le temps de ruminer, de peser les différentes voies qui s'offraient à lui et qui lui vaudraient compliments ou blâmes de cette lointaine Amirauté.

Il se demandait même si Avery ne regrettait pas d'avoir accepté cette affectation, ou si Tyacke n'avait changé d'avis que par sympathie pour lui.

Il sentit le pont se soulever et glisser dans un creux. On était reparti. Il entra dans la grand-chambre et gagna vaille que vaille les grandes fenêtres de poupe. Il réussit à ouvrir un des battants en abord qui, au fil des heures, s'était recouvert d'une croûte de sel séché déposé par les embruns. Il n'y avait pas de lune, mais d'innombrables étoiles brillaient qui faisaient scintiller la houache.

Comment allait-il réagir en revoyant Port-aux-Anglais, là où Catherine et lui s'étaient retrouvés ?

Elle aussi devait s'en souvenir. La maison au-dessus du port ; leur amour, qui leur avait fait oublier toute raison.

L'air humide l'enveloppait. Que penseraient donc ses marins et ses fusiliers s'ils le voyaient ainsi, vêtu seulement d'un pantalon blanc ? *Allons, voilà que je recommence à faire le commandant.*

Il pensa de nouveau à la barque. Elle s'appelait *La Perla*, immatriculée à Boston. Il essaya de chasser cette pensée. L'ennemi. Son patron avait nié avoir tenté de suivre son vaisseau. Il esquissa un sourire. Le vieil *Indom*, ainsi que l'appelait Troughton, le coq unijambiste. Le patron avait ajouté qu'il avait parfaitement le droit de se trouver là où il était, mais il avait été indéniablement surpris par la vitesse et la manœuvrabilité de *L'Indomptable*, et, comme bien d'autres, avait été induit en erreur en le prenant pour le bâtiment de ligne qu'il avait été autrefois.

Il passa la main sur le verre épais. Quelles histoires *L'Indomptable* pouvait-il raconter ? Combien de centaines de pieds avaient bien pu fouler ces ponts ? De quelles ambitions et quels échecs avait-il été le témoin ?

Il entendit des murmures, puis une porte s'ouvrit. Il devina qu'il s'agissait d'Ozzard avant même d'avoir senti l'odeur du café.

— J'me suis dit qu'vous étiez debout, sir Richard.

Sa petite silhouette sembla glisser vers lui lorsqu'il y eut un nouveau coup de barre.

— Ça va vous faire du bien.

Ozzard devinait toujours tout. Peut-être ne dormait-il que rarement.

Le café était délicieux. Il la revoyait, dans cette boutique de St James's Street, choisissant du café avec le soin qu'elle mettait en toutes choses.

Il trouva sa montre au fond de son manteau de mer et la leva à la lumière du fanal masqué. *Tant de souvenirs, Kate chérie.*

Ils vivaient à environ quatre heures de différence. Un matin printanier à Falmouth, l'air empli de chants d'oiseaux et du bourdonnement des abeilles, et toujours, la forte odeur salée de la mer. Peut-être était-elle allée rendre visite à Nancy et à son mari, le Roi de Cornouailles. Ou encore, elle se changeait après être montée à cheval au petit jour, debout devant la grande glace en pied, en train de se dévêtir comme il l'avait vue faire, prélude à l'amour.

Il posa la tasse à café vide sur le pont où elle serait à l'abri d'une rafale soudaine, et remonta dans sa couchette.

Il faisait un peu plus frais dans la grand-chambre, juste à côté ; il se souvenait de l'avoir vue le rejoindre, dans d'autres occasions. Encore plein de sommeil, il s'était approché d'elle et l'avait embrassée, mais ses lèvres étaient glacées. Et puis, lorsqu'il avait prononcé son nom, il avait compris que, cela aussi, c'était un rêve.

Mais pourtant, par-delà l'océan, il l'entendit crier : *Ne me quitte pas.*

Il ferma les yeux et, pour la première fois depuis que *L'Indomptable* avait levé l'ancre, eut un sentiment de paix intense.

Cette fois, l'escadre fantôme ne réapparut pas.

La petite voiture grinçait sur la route toute droite et bien entretenue. La campagne du Hampshire s'étalait au milieu du gigantesque édredon de champs vert et jaune. Il était encore tôt, mais en baissant la fenêtre, Zénoria saisit des trilles de grives, interrompus de temps à autre par le croassement rauque des corbeaux.

Dans une demi-heure, ils seraient arrivés à la demeure des Keen et, comme d'habitude, elle songeait avec appréhension à l'accueil qu'elle allait recevoir de ses sœurs. Elle était allée voir trois fois la nouvelle maison de Plymouth, et chaque fois Petrie, l'homme de loi, l'accompagnait. Pour l'heure, il somnolait sur le siège à côté d'elle ; même lui trouvait que ces voyages et les négociations avec les agents immobiliers de Plymouth étaient plus qu'épuisants.

Elle contemplait les champs qui défilaient, les taches plus sombres des arbres en bordure de la forêt Neuve. Le lendemain, il lui faudrait se rendre à Londres avec Petrie. Le père de Val était d'avis qu'un homme dans sa position devait également posséder une demeure en ville. Il n'avait jamais essayé de la blesser, bien au contraire, mais il ne cachait pas son opinion. Pour lui, les femmes n'avaient rien à faire dans ces histoires de propriétés et d'affaires. Il jugeait sans doute qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce que l'on attendait d'elle. Il avait fait allusion à une prochaine promotion de Val, à un titre sans doute. Puis, une fois qu'il aurait quitté la marine, une situation solide et prospère à la Cité.

Tandis qu'elle parcourait les vastes pièces de Boscawen House, à Plymouth, elle ne parvenait pas à s'y faire : la maison et les grands jardins remplis de domestiques et d'ouvriers qui allaient guetter le moindre de ses mouvements, bavarder dans son dos, peut-être même rire de ses efforts pour faire bonne figure... il lui était déjà arrivé de perdre son calme, lorsque Petrie lui avait expliqué qu'elle n'avait pas besoin de se donner la peine de visiter elle-même cette grande maison vide, ou d'inspecter l'état des lieux et les aménagements déjà effectués. Elle lui avait rétorqué sèchement :

— Puis-je vous rappeler, monsieur Petrie, qu'il s'agit également de ma maison ! Moi aussi, je suis de la famille.

Il lui avait répondu, sans méchanceté :

— Cette expérience sera nouvelle pour vous, et fort différente, madame Keen. Nombreux sont ceux qui vont vous envier. Si vous me pardonnez mon impertinence, vous êtes une jeune femme qui a beaucoup de chance, mariée à l'un des héros

de l'Angleterre qui, j'en suis persuadé, fera son possible pour vous rendre heureuse.

Elle s'était sentie soudain très lasse.

— Je sais, monsieur Petrie. C'est un homme d'une grande bonté, et je lui dois beaucoup.

Si Petrie avait deviné ce qu'elle voulait dire, il n'en montra rien.

Ah, si seulement elle avait eu le temps d'aller voir Catherine à Falmouth. Son cœur se serra.

La date que l'on avait proposée pour se rendre à Londres était le 6 juin. C'était comme si Adam était à ses côtés. C'est à cette même date qu'elle l'avait embrassé, et il lui avait offert quelques roses sauvages cueillies au bord du chemin. Où était-il maintenant ? Était-il allé rejoindre son oncle ; ou, au contraire, lui avait-on donné l'ordre de rallier l'escadre de Val ? Cette pensée lui fit monter le rouge aux joues. Deux hommes qui l'aimaient, et pourtant, aucun ne pouvait en parler.

Elle se revoyait, cherchant du regard, lors de ce souper chez le major du port, à Plymouth. Cela ne faisait-il vraiment que deux mois ?

La main sur son bras, son expression si intense, mais si tendre, qu'elle n'avait jamais oubliée. *Je t'aime, Zénoria.*

La voiture ralentit dans la dernière côte avant l'entrée de la propriété des Keen. Elle entendit un cliquetis de métal, le garde sortait ses pistolets. C'était un endroit paisible, si différent des côtes sauvages de sa Cornouailles, mais non dépourvu de dangers pour autant. Des déserteurs qui vivaient à la dure en dérochant ce qu'ils pouvaient, des vagabonds, des bandits de grand chemin. Pas la sorte de route à emprunter sans précaution.

Petrie s'étira puis remit ses besicles en place.

— Ah, je vois, nous approchons de la maison.

Elle n'avait pas vu qu'il s'était réveillé.

— Une semaine bien fatigante pour nous deux, monsieur Petrie.

Il hocha la tête avec componction.

— C'est bien aimable à la famille de votre époux de me permettre de séjourner dans cette demeure, madame Keen. Cela me fait gagner du temps, ainsi que de l'argent.

Oui. Comme on me permet de rester ici, à moi.

Elle se détourna vers la vitre afin de ne plus voir sa tête. Elle sentait l'arôme des fleurs et des haies, de vrais parfums. Mais ce n'était pas la Cornouailles.

Elle essayait de ne plus penser à la dernière fois où Adam était venu ici. A la façon dont elle l'avait admonesté, réprimandé pour ce qui s'était passé. Puis, se détestant de ce qu'elle avait dit alors, elle avait couru à la porte pour le rappeler. Mais la route, cette route, était déserte. Peut-être, lorsqu'elle irait à Londres, trouverait-elle quelque chose qui lui plairait. Un petit cadeau... Non. Ce serait trop cruel, une tentation à laquelle elle ne pourrait jamais donner suite.

Les grandes portes de fer étaient ouvertes et, pris d'une énergie soudaine, les deux chevaux accélérèrent le pas. Un palefrenier accourut à leur rencontre. La maison de campagne des Keen était une demeure impressionnante qui lui faisait toujours cette même impression accablante.

Petrie allongea les jambes.

— Apparemment, vous avez un autre visiteur, ma chère.

Il ne perçut pas l'inquiétude qui la saisissait : il ne pensait qu'au souper qu'on allait lui servir.

Elle dit d'une toute petite voix :

— Ce n'est pas un visiteur.

Elle porta la main à sa poitrine avant de poursuivre :

— Je reconnais cette voiture. C'est le médecin.

Les chevaux firent le tour jusqu'aux grandes marches avant de s'immobiliser.

La large porte à double battant s'ouvrit, semblant avoir attendu cet instant. C'était un clair soir d'été, mais on avait pourtant allumé des chandeliers çà et là, et Zénoria aperçut la sœur de Val, ainsi que son mari, debout sur les dalles de marbre, semblables à des acteurs qui patientent dans les coulisses.

Elle se mit à courir sans se soucier de la chaussure qu'elle avait perdue en sautant du marchepied.

Elle vit alors le médecin, un homme grisonnant dont la lèvre inférieure tombait. Il la saisit au moment où elle passa près de lui. Il avait une main de fer.

— Soyez courageuse, madame Keen. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Nous avons tous fait notre possible.

Elle entendit un cri, c'était son propre cri. Elle cria son nom.
Perran ! Perran !

Elle se dégagea et courut jusqu'aux fenêtres ouvertes, regardant fixement le gazon tondu à ras et les plates-bandes bien entretenues, là où son fils jouait avec sa nurse ou avec la sœur de Val.

Elle regardait sans les voir les grandes ombres qui envahissaient déjà la pelouse.

Mon Dieu ! Perran !

Mais seuls des corbeaux, surpris, lui répondirent.

Elle entendit quelqu'un crier : « Vite ! Prenez-la ! »

Puis il n'y eut plus rien.

IX

LA MARQUE DE SATAN

Lady Catherine Somervell se laissa conduire vers quelques fauteuils en rotin et une table que l'on avait installés à l'ombre de l'un des grands chênes de Roxby. Elle se félicitait d'avoir apporté une paire de souliers pour remplacer ses bottes d'équitation. Elle s'assit, remit en place son chapeau à large bord pour se protéger du soleil tandis que Nancy, la sœur de Bolitho, ordonnait à une domestique de servir le thé.

C'était une belle journée d'été, l'air était empli de chants d'oiseaux et du bourdonnement des insectes, on entendait les hommes occupés à faire les foins dans les prairies voisines.

Nancy lui dit :

— Je suis bien contente pour Lewis, naturellement. Il est tellement adorable, et il ne me dit jamais rien de méchant.

Elle se mit à rire :

— En tout cas, pas lorsque je suis là. Mais c'est vrai, pouvez-vous imaginer ce que je ressens lorsque l'on me fait la révérence en m'appelant milady ?

Elle s'approcha impulsivement.

— Pour vous, c'est différent, Catherine. Mais moi, je ne m'y ferai jamais.

Elle se tourna vers la terrasse dallée où Roxby examinait des plans avec deux visiteurs.

— Lewis adore, comme vous voyez. En ce moment, il discute de la folie qu'il a l'intention de construire, étonnant, non ?

Catherine la laissait parler tandis que l'on disposait la table. L'été en Cornouailles. Comme ce serait délicieux, si seulement il était là. Cela faisait si longtemps qu'il était parti, et toujours aucune nouvelle. Elle avait lu dans le journal que des navires courriers avaient été attaqués et dépouillés. Peut-être leurs lettres s'étaient-elles perdues ?

Levant les yeux, elle vit Nancy qui l'observait.

— Qu'y a-t-il, ma chère ?

Nancy lui fit un sourire.

— Je me fais du souci pour vous. Et il me manque aussi... c'est mon frère, après tout.

Elle s'assit plus confortablement en étalant ses jupes.

— Y aurait-il autre chose qui vous inquiète ?

Catherine haussa les épaules. La sœur de Richard avait dû être jolie. Jolie et blonde, comme leur mère.

— Richard m'a parlé de sa fille. C'est bientôt son anniversaire.

— Vous ne pouvez rien y faire, Catherine. Belinda ne l'autoriserait jamais à recevoir un cadeau ni quoi que ce soit.

— Je sais. De toute façon, je n'ai aucune envie de la voir. Lorsque je pense à ce qu'elle a essayé de faire, à ce qu'elle a tenté d'infliger à Richard, je sais ce que haïr veut dire.

Elle prit la tasse qu'on lui tendait et but une gorgée. Elle sentait la chaleur du soleil sur son épaule. Elle espérait que son état de fatigue ne se lisait pas trop dans ses yeux : elle dormait mal, parfois pas du tout.

Elle pensait à Richard ou rêvait de lui toutes les nuits, elle l'imaginait qui entrait dans sa chambre et qui l'effleurait, ce qui la réveillait. Et pourtant, chaque jour qui passait augmentait la distance entre eux, comme si l'océan avait englouti le vaisseau et ceux qui se trouvaient à son bord.

Il était près d'elle, même si la mer les séparait, si bien qu'elle n'avait guère envie de faire des visites, ni même de parler du brick charbonnier et des affaires quotidiennes de la propriété avec Bryan Ferguson. Non qu'il eût besoin de son aide.

Elle songeait à tous ces autres visages, les visages de ceux qu'elle connaissait et qu'elle aimait. Valentine Keen, dont elle avait entendu parler pour la dernière fois au Cap ; Adam, qui avait relâché brièvement pour lui rendre visite avant d'aller rejoindre son oncle, Allday et Tyacke, Avery et le gros Yovell. Au moins, il était bien entouré.

Elle entendit la voix puissante de Roxby qui disait au revoir à ses visiteurs. Elle le vit traverser la pelouse, les mains dans les poches. Il aimait monter à cheval, il aimait la chasse, mais son

goût de la bonne chère prenait son tribut. Elle espérait que Nancy l'avait remarqué et ferait usage de sa bonne influence. Il avait la figure très rouge et il était évident qu'il respirait avec peine. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il sortit un vaste mouchoir et s'épongea la figure. Sir Lewis Roxby, chevalier de l'Ordre guelfe du Hanovre, propriétaire terrien et magistrat, dont on disait à Londres qu'il était « un ami du Prince de Galles ». Que de chemin parcouru pour ce fils de fermier.

— Catherine attend toujours une lettre, Lewis.

Roxby hocha gravement la tête.

— C'est dur. Je sais ce que vous devez éprouver.

Ses yeux s'arrêtèrent sur son épaule brûlée par le soleil ; et cette façon qu'elle avait de se tenir la tête bien droite, par fierté ou peut-être par défi. Il avait entendu le récit de son embarquement à bord du vaisseau amiral de son beau-frère, à Falmouth. Par-dessus le bord, comme un mousse ravitailleur en poudre, elle avait soulevé l'enthousiasme des marins pris par la presse et dont le destin reposait entre les mains de Richard.

Quelle femme. Il songeait avec dégoût à la sœur de Nancy, Félicité. Elle, elle y aurait trouvé matière à persiflage. Dieu soit loué, elle ne venait guère ici, avec son imbécile de fils, et lorsqu'elle apparaissait, Roxby prenait grand soin d'aller voir ailleurs, pour ne pas risquer de perdre son calme.

— Ma chère, il sera rentré avant que vous ayez appris son retour – puis, donnant un coup de poing dans le dossier de son fauteuil : Crénom, il va bientôt écraser ces Yankees comme il a fait avec Baratte !

Nancy leva la main, geste qu'elle osait rarement avec son mari.

— Du calme, Lewis. Ne vous agitez pas ainsi.

Catherine surprit leur bref échange de regards. Ainsi donc, *elle avait remarqué*. C'était aussi bien ainsi.

Roxby fit la grimace.

— Je vais aller me chercher de quoi boire – il hocha la tête : Je ne sais pas. Vous autres, les femmes...

Il partit d'un pas lourd. Nancy appelait pour qu'on apporte du thé. Comme sa vie aurait été différente si on lui avait donné le temps de tomber amoureuse de l'ami de Richard, Martyn. Ils

avaient été aspirants ensemble. Ici, elle jouissait du confort, elle était respectée, elle ne se réveillait pas toutes les nuits pour écouter le vent ou le fracas du ressac en bas de la falaise. Mais Nancy était fille d'officier de marine et sœur du marin le plus célèbre d'Angleterre. Peut-être aurait-elle préféré une autre existence, songeait Catherine.

Elle vit Nancy lever les yeux, toute surprise. Roxby revenait de la maison, un pli scellé à la main, l'air perplexe. Pendant ces quelques secondes, Catherine eut même le temps de remarquer qu'il en avait oublié d'aller chercher une boisson.

Nancy se leva.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais trop, ma chère. C'est arrivé chez vous, Catherine, par courrier spécial.

Catherine sentit son cœur battre à tout rompre. Comme une douleur. Puis elle lui dit :

— Laissez-moi regarder.

Elle prit l'enveloppe et remarqua au premier coup d'œil que les armes du sceau lui étaient vaguement familières. Mais l'écriture lui était inconnue.

Roxby s'était rapproché de sa femme et avait passé le bras sur ses épaules. La tension lui était perceptible, un sentiment d'hostilité. Un ennemi.

Catherine releva les yeux.

— C'est le père de Valentine Keen. Il a jugé que je devais être prévenue sans retard. Le fils de Val et de Zénoria est mort. Un accident. Il est mort étouffé.

Les mots sortaient de sa bouche en désordre, comme si elle ne comprenait pas ce qu'elle disait.

— Zénoria n'était pas chez eux lorsque c'est arrivé. Elle s'est évanouie. Le père de Val a écrit à son fils, il a informé l'Amirauté.

Elle se détourna, elle ne ressentait rien, n'entendait rien ; ses larmes étaient sur le point de couler, mais elles ne venaient pas. Combien de temps avait-il fallu ? Écrire les lettres, inhumer l'enfant, trouver un courrier. Elle faillit se mettre à crier. *La fin*. Pendant que la famille vivait son deuil, elle se détournait de cette jeune femme qui était arrivée chez eux. Était-ce si cruel ?

Elle entendit la voix de Ferguson. Il était donc venu. Elle tendit le bras pour s'agripper à lui, sans le voir.

Roxby lui demanda d'un ton bourru :

— Êtes-vous au courant de quelque chose ?

— Oui, monsieur.

Mais c'est Catherine qu'il regardait.

— L'un de nos palefreniers m'a dit qu'il avait vu Mrs Keen à Falmouth.

Roxby explosa.

— C'est impossible ! Nous sommes à des milles du Hampshire, mon vieux !

Mais Catherine dit tranquillement :

— Ainsi, ils l'ont laissée s'en aller. Ils l'ont laissée quitter la maison, après ce qui venait de lui arriver.

Elle lui tendit la lettre.

— Je pense que vous devriez la lire – elle posa la main sur son bras : En tant qu'ami très cher, et, plus tard peut-être, en tant que magistrat.

Roxby s'éclaircit la gorge en voyant quelques silhouettes derrière les arbres, de gens qui essayaient de savoir ce qui se passait.

— Vous, Brooks ! Partez à cheval, triple galop. Allez à Truro et ramenez-moi le capitaine Tregear et ses dragons : Dites-lui que c'est moi qui vous envoie !

— *Non !*

Catherine leur lâcha les mains.

— Je sais où elle est. Lorsque je suis arrivée à cheval, j'ai vu quelqu'un qui me regardait. Je ne savais pas alors qu'elle me disait au revoir...

Ferguson lui prit la main.

— Laissez-moi vous ramener à la maison, milady.

Il la suppliait presque, essayait de l'aider, comme Allday l'aurait fait.

Roxby cria :

— La voiture ! Allez me chercher mes gens !

Mais il était déjà trop tard. Ils laissèrent la voiture là où Catherine s'était arrêtée avec Tamara pour voir *L'Indomptable* s'éloigner, il y avait plusieurs semaines de cela.

C'était le long du sentier qui serpentait sur la falaise, laquelle s'était effondrée par endroits. Un sentier dangereux, même pour une fille de Cornouailles au pied sûr, dans l'obscurité. Mais il ne faisait pas nuit, et, en arrivant au dernier tronçon, Catherine aperçut cet endroit si familier qui ressemblait à une forme allongée, et connu sous le nom du Saut de Tristan.

Catherine restait là, figée. Sa robe et ses cheveux volaient doucement au léger souffle de la brise de mer. Elle ne voyait rien, si ce n'est la mer qui se soulevait et retombait, et la chaloupe, si minuscule, les avirons sortis comme les pattes d'une araignée d'eau pour éviter les rochers que le jusant allait bientôt découvrir au soleil.

Ils déhalaient un corps dans le courant, un aviron se mouvait de temps à autre pour maintenir l'embarcation dans l'axe. Elle s'entendit qui disait :

— Je vais descendre. Il faut que je descende.

Elle sentit quelqu'un lui saisir le poignet au moment où elle entamait la descente. Mais non, personne. Elle dit tout haut : « Richard, c'est toi. »

Lorsqu'elle atteignit la plage dénudée inondée de lumière, sa robe était déchirée, ses mains écorchées saignaient.

L'un des gardes-côtes s'interposa entre elle et le fardeau posé sur le sable.

— Non, milady. N'allez pas plus loin.

C'était Tom, celui qu'elle rencontrait si souvent, il lui faisait la conversation quand il la voyait sur ces mêmes falaises. Elle le regarda droit dans les yeux, il baissa les siens.

— Elle n'a plus de visage. Les rochers...

— Juste un instant... je vous en supplie !

Une autre voix cria :

— Je l'ai recouverte comme j'ai pu, Tom.

Le garde-côte la laissa passer, elle s'approcha du corps comme une aveugle. Elle s'agenouilla sur le sable dur et humide et prit la main tendue. Elle était si froide, si immobile. Même son alliance avait été déformée par les rochers.

Très doucement, Catherine souleva le cadavre, la tête que l'on avait pansée tomba sur son épaule ; elle semblait écouter.

Puis elle défit le col de la robe déchirée, là où, à bord du transport, le fouet avait laissé une cicatrice, avant que Val ne vienne la sauver. Lorsqu'elles faisaient leurs promenades sur la côte, Zénoria l'appelait la marque de Satan.

Elle entendit Roxby qui, tout essoufflé, arrivait au bout du sentier. Il posa les mains sur ses épaules, et les autres emmenèrent le corps un peu plus loin.

— Etait-ce bien elle ?

— Oui. Aucune erreur possible – elle poursuivit : Peut-être a-t-elle crié. J'aurais dû l'entendre, ou alors, j'ai cru que c'était un oiseau de mer.

Puis elle hocha la tête.

— Non, elle voulait mourir. Nous, qui étions ses plus proches, nous aurions dû l'aider. Mais ce n'est que le début des souffrances.

Ferguson lui demanda :

— Qu'allons-nous faire à présent, milady ?

— Nous allons faire ce qu'aurait fait Sir Richard. Nous allons la ramener près de la mer, à Zennor, là d'où elle vient. Peut-être son âme sera-t-elle en paix, là-bas. Dieu sait qu'elle ne l'aura guère connue ailleurs.

Ferguson savait qu'il n'oublierait jamais ces mots. Et il n'en avait aucune envie.

Sir Richard Bolitho s'avança lentement sur la terrasse dallée. La chaleur traversait la semelle de ses chaussures. L'air était étouffant et le soleil, immobile, brillait au-dessus de la colline du Moine. Il semblait décourager de bouger jusqu'aux petits bateaux dans la vaste rade de Port-aux-Anglais. Il y avait d'autres maisons, occupées pour la plupart par des officiers supérieurs et des responsables de l'arsenal. Des maisons qui se détachaient, formes blanches et sévères sur fond de verdure. Tout comme cette demeure dans laquelle il était entré, sept années auparavant, et où il avait retrouvé Catherine. Sept années. Cela semblait impossible. Tant de choses étaient survenues depuis. Des amis tués ; de beaux vaisseaux coulés ou réduits à l'état d'épaves aux quatre coins du monde, sur tous les océans.

Il s'approcha de la balustrade en pierre et l'effleura du bout des doigts. Elle était aussi brûlante qu'une volée de canon. Exactement comme lorsqu'elle était venue là observer son vaisseau qui entraît péniblement au port, *l'Hypérion*. Le nom de ce vieux bâtiment ne lui disait pas grand-chose, elle n'était absolument pas préparée au choc qui l'attendait lorsqu'elle avait entendu son mari lui dire que *l'Hypérion* était un vaisseau amiral. *Mon vaisseau amiral*.

Il mit une main sur son œil gauche pour observer les navires à l'ancre, une partie de son escadre. Les bâtiments tiraient nerveusement sur leurs câbles dans cet air sans un souffle.

Derrière le gros *Indomptable*, trois frégates, *La Fringante*, la *Vertu* et *Le Chevaleresque*, se reflétaient sans une ride sur les eaux calmes. Pavillons et flammes de guerre remuaient à peine. Leur grosse frégate, la *Walkyrie*, commandée désormais par le capitaine de vaisseau Peter Dawes, se trouvait à Halifax, de conserve avec deux sixième rang. Ces trois bâtiments, ainsi que trois bricks, constituaient l'escadre Sous-le-Vent. Il n'en manquait plus qu'un, et il devait arriver bientôt, *l'Anémone* d'Adam, tout juste sortie de carénage et armée presque entièrement par des gens qu'il ne connaissait pas. Au total, cela ferait une force agile et utile. Les visages de tous ceux qui avaient disparu lors de son dernier combat contre Baratte devaient manquer à Adam, mais la nécessité où il serait d'entraîner les nouveaux embarqués et son bâtiment lui éviterait de broyer trop d'idées noires. Adam chérissait son *Anémone* plus que tout autre vaisseau : il ne la laisserait pas en paix tant qu'elle ne répondrait pas à sa main comme le véritable pur-sang qu'elle était.

Bolitho enleva sa main et fut surpris de constater qu'il n'éprouvait ni douleur ni picotement. L'atmosphère était plus limpide, peut-être les moments qu'il avait passés à terre avec Catherine lui avaient-ils fait du bien. Il examina encore une fois ses vaisseaux, tous aussi forts et fragiles que l'était celui qui les commandait.

Bolitho était passé tant de fois dans ce petit mais puissant avant-poste des Caraïbes, pour se dresser contre les rebelles américains, les Hollandais, les Espagnols, et enfin le vieil

ennemi, la France. Et désormais, la toute jeune marine américaine s'érigait une fois encore en menace. Il n'y avait pas encore eu de déclaration de guerre, ni même le moindre indice, du côté des deux gouvernements, qui puisse permettre de songer que le danger menaçait à l'horizon.

Bolitho regardait quelques embarcations qui faisaient des allées et venues entre les bâtiments de guerre à l'ancre. Sans cela, rien ne bougeait. Dans un mois environ, tout cela allait changer, avec le début de la saison des ouragans. C'est à cette époque de l'année qu'il était venu la dernière fois, lorsqu'il avait retrouvé Catherine.

Il songeait à ses lettres, qui étaient arrivées il y avait seulement deux jours dans un sac scellé. Elles étaient d'abord passées par Gibraltar, à la suite d'imprévus. Il sourit, il entendait sa voix sous chaque mot écrit, il les savourait. Fait étrange, et contrairement à ces lettres, les dépêches déplaisantes et comminatoires du haut commandement semblaient ne jamais connaître ce genre de vicissitudes, et le trouvaient sans difficulté apparente.

Il avait relu toutes ses lettres par deux fois, et il les relirait plus tard, tant que le vaisseau était au repos.

Un soir, alors qu'il était assis à sa table – le vaisseau était plongé dans l'obscurité et les fanaux brillaient sur l'eau comme autant de feux follets –, il avait entendu le murmure d'une voix, quelqu'un lisait une lettre, tout près. Il comprenait maintenant de quoi il s'agissait : son aide de camp, George Avery, lisait une lettre qu'Allday avait reçue du pays.

Une chose sans importance, peut-être improbable, mais Bolitho en avait été ému. L'officier qui, tout comme Tyacke, ne recevait jamais de courrier ; et celui qui en recevait, mais ne savait pas le lire. Un autre lien encore entre *Les Heureux Élus*.

Catherine écrivait ses lettres avec grand soin et y mettait tout son amour. Leur contact était si important pour lui, vital même, et il comprenait exactement ce qu'il avait besoin de savoir. Des détails apparemment anecdotiques sur la vie de la maison, le temps qu'il faisait, ses roses, tous ces gens qui vivaient dans cette autre existence qu'il lui fallait mettre de côté,

comme de tout temps, et comme l'avaient fait tous les Bolitho avant lui.

Elle lui parlait de ses promenades sur la falaise, des potins que l'on racontait en ville, du plaisir évident que trouvait Roxby dans son récent anoblissement, de sa jument Tamara. Mais elle n'évoquait jamais la guerre.

Sauf une fois. Elle avait fait allusion au départ de *L'Indomptable*, à la façon dont elle était restée à attendre avec Tamara pour voir le puissant vaisseau envoyer sa toile et mettre le cap sur la Manche.

« C'était un spectacle tellement superbe, Richard chéri. Mais c'est moi qui étais la plus fière. Je n'ai pas pleuré, je ne pouvais pas, je ne voulais pas laisser les larmes me gâcher ce moment précieux. C'était mon homme qui partait. Un amiral d'Angleterre, ce roc dont tant de gens dépendent et depuis si longtemps. Rien qu'un homme, comme tu te décrivais toi-même un jour. Cela te ressemble tant, mon chéri, mais ce n'est pas vrai. Tu les conduis, ils te suivent, et il en sera ainsi jusqu'au dernier coup de canon de cette horrible guerre. La nuit dernière, tu es venu me voir une fois encore, Richard. Je t'ai laissé me toucher avant que tu repartes... »

Et il y en avait bien d'autres ; ses mots lui apportaient une bouleversante sensation de soulagement et de réconfort, qui plaçait tous ses autres soucis sur un plan secondaire.

Était-ce pour cette raison qu'il s'était tenu à l'écart de cette belle demeure, jusqu'à ce que ses lettres soient arrivées pour le soutenir ? Suis-je si peu sûr de moi, même si notre amour a survécu aux épreuves les plus cruelles ?

Il s'avança vers la porte la plus proche et s'arrêta dans les rayons que jetait un soleil poudroyant. Bien que l'on ait recouvert les meubles de housses et retiré les chandeliers et la cristallerie de prix, il reconnaissait les lieux. Il se rappelait lorsqu'il avait trébuché, à demi aveuglé par les reflets des lumières, et qu'elle avait tendu la main pour le retenir. Il ne savait pas que Catherine était là, ce qu'elle avait enduré en

apprenant qu'il arrivait, les émotions et les souvenirs de leur aventure encore trop puissants pour ne pas se réveiller.

Il y eut un éclair écarlate à l'autre bout de la terrasse, un fusilier qui passait devant les fenêtres. Il faisait partie des quelques hommes postés là pour surveiller la demeure déserte, et pour s'assurer que rien ne manquerait à l'arrivée du prochain occupant venu d'Angleterre. De même que Somervell avait été dépêché ici pour y prendre résidence. Un homme qui bénéficiait de la confiance du roi, un homme respecté à cause de sa femme ravissante, et peut-être pour autre chose, chez ceux qui le connaissaient vraiment.

Il pénétra dans la salle de réception, impressionnante, et, un peu plus loin, vit le grand escalier où il l'avait trouvée, cette nuit-là ; les rideaux volaient à travers les pièces comme des voiles déchirées par le vent qui forcissait. Elle dissimulait un pistolet dans le creux de sa hanche. Il n'oublierait jamais ce regard, ces beaux yeux sombres lorsqu'elle avait reconnu celui qui venait la déranger.

Elle lui écrivait qu'elle allait perdre Sophie, sa femme de chambre, car cette dernière devait épouser le fils d'un riche fermier demeurant près de Fallowfield. Il se demanda si Allday était encore sous le coup de sa séparation d'avec Unis. L'amour, un amour durable, était une chose si nouvelle pour lui, et parfaitement inattendue.

Il sortit en pleine lumière, heureux d'avoir revu cet endroit. Peut-être pourrait-il lui en parler, en prenant garde à ne pas la blesser. Il esquaissa un sourire ; elle aurait bien sûr deviné qu'il était venu en pèlerinage dans ces lieux.

Il descendit l'escalier aux pierres usées et s'arrêta pour regarder la demeure. Les volets des fenêtres étaient fermés. Aveugles. Et pourtant, curieusement, il avait l'impression que la maison l'observait.

Allday était assis sur un bollard au bord de l'eau, le chapeau enfoncé sur les yeux. Il se leva d'un bond et fit signe au grand canot vert qui attendait à l'ombre d'une vieille coque utilisée comme magasin. Bolitho se demanda si le nouvel armement du canot connaissait sa chance de l'avoir pour le surveiller. D'autres maîtres d'hôtel, jeunes ou pas, les auraient laissés rôtir

en pleine chaleur jusqu'à ce que l'on ait besoin de leurs services. Mais ce solide marin au pas traînant avait toujours l'œil à tout. Jusqu'à ce que quelqu'un lui cherche noise. Et alors, le ciel vous tombait sur la tête.

Allday regarda d'un œil critique le canot qui s'approchait. Un second maître d'hôtel avait été désigné pour l'aider, essentiellement pour veiller à la propreté et à l'entretien général. Il serait d'un précieux secours pour Allday, si souvent gêné par son ancienne blessure à la poitrine. A voir l'expression d'Allday, l'homme en question avait encore des progrès à faire.

— Que de souvenirs ici, mon vieux.

Allday répondit, avec le plus grand sérieux :

— C'est bien vrai, amiral, un sacré paquet.

Bolitho lui dit sans réfléchir :

— Je sais que vous pensez... au pays. Mais je dois vous le dire, Lady Catherine est ravie que vous soyez avec moi. Et moi de même.

C'était comme si un nuage se dissipait. Allday sourit largement, on aurait cru que ses pensées moroses s'échappaient.

— Bon, mais on aurait juste besoin que le commandant y'soye avec nous, et on pourrait faire n'importe quoi...

Ses yeux se durcirent quand il vit que le canot avait rentré les avirons trop rapidement pour donner contre les défenses avec un bruit abominable. Pas plus ennuyé que ça, Protherœ, le jeune troisième lieutenant, sauta à terre et se découvrit avec un grand sourire.

— A vos ordres, sir Richard.

Bolitho entendit par-dessus son épaule Allday qui morigénait son maître d'hôtel adjoint.

— J'veux pas l'savoir, tu vois ? Même si c'est un foutu officier qu'est là, c'est *toi* qu'es responsable. On traite pas le canot comme une vulgaire barcasse.

Protherœ en perdit de son assurance et deux taches de rougeur lui vinrent aux joues. Il avait tout entendu, Allday l'avait fait exprès.

Bolitho s'installa dans la chambre et attendit que le canot pousse du ponton. Il jeta un coup d'œil à Protheroe et lui dit tranquillement :

— Si cela peut vous consoler, je me suis rempaillé un jour le canot de mon amiral alors que j'étais aspirant.

— Oh ?-il avait l'air soulagé : *Oh !*

Après le tintamarre et les trilles des sifflets qui l'avaient accueilli à bord, Bolitho prit Allday à part.

— Le commandant Tyacke et moi-même sommes conviés à souper par le carré. C'est peut-être la dernière fois que nous en avons l'occasion.

— J'savons bien, amiral.

Bolitho réprima un sourire. Comme beaucoup de gens, Allday pensait sans doute qu'il était absurde pour un amiral et pour le commandant d'attendre qu'on les invite avant de pénétrer au carré. Son père lui avait appris que c'était une tradition, quelque chose de mythique dans la marine. Mais tout cela n'avait plus cours, lorsque l'on démontait les portières, lorsque l'on dégageait entièrement le pont de l'étrave à l'arrière. Dans le fracas du combat, on oubliait toutes ces façons.

— Lorsque nous aurons terminé, et si vous en avez envie, venez donc nous rejoindre avec le commandant, on s'en jettera un, comme vous dites.

Allday lui sourit en songeant au nouveau maître d'hôtel du commandant, Eli Fairbrother. *Le jour qu'on l'invitera à se boire un godet, çui-là, on en causera.*

Bolitho aperçut Scarlett, le second, qui attendait non loin.

— Monsieur Scarlett, que puis-je faire pour vous ?

Scarlett en sursauta presque.

— Ce soir, sir Richard, je...

— Nous n'avons pas oublié. Et je souhaite que nous recevions tous les commandants qui pourront être là dès que *l'Anémone* sera arrivée. Il est toujours souhaitable de connaître ceux qui commandent les vaisseaux sur lesquels vous devrez vous reposer.

Scarlett sortit de ses pensées troublées.

— On a aperçu une voile vers midi, sir Richard.

Une fois de plus, Bolitho revoyait l'approche de *l'Hypérion* qui avançait à une allure d'escargot, comme Catherine le lui avait raconté si souvent. Aujourd'hui, il y avait encore moins de vent.

Scarlett leva les yeux vers la flamme immobile.

— Les guetteurs de l'armée sur la colline du Moine nous ont fait dire qu'ils pourraient s'agir de la goélette *Kelpie*. Apparemment, elle est attendue.

Il comprit que Bolitho attendait la suite.

— Une goélette courrier, sir Richard, elle arrive des Bermudes.

Bolitho crut voir un voile de tristesse, une expression étrange sur son visage.

— Et avant cela, elle venait d'Angleterre.

Bolitho se détourna. Peut-être une nouvelle lettre de Catherine ? Peut-être de nouveaux ordres de l'Amirauté ?

Bethune pouvait avoir changé d'avis, ou on lui avait donné l'ordre de le faire. Il avait bien remarqué ses doutes. L'affaire était dangereuse, elle était délicate. On pouvait, soit provoquer les Américains pour les pousser à la guerre, soit les dissuader d'entrer en conflit ouvert. Mais rien ne serait fait si l'on se contentait d'attendre en faisant semblant d'engager une confrontation qui finirait par se déclencher toute seule.

— Attendons de voir.

L'amiral regagna l'arrière et sa chambre, Scarlett le regardait toujours.

Le lieutenant de vaisseau George Avery salua le fusilier de faction et attendit qu'Ozzard lui ouvre la portière.

La grand-chambre n'était éclairée que par deux fanaux, et, derrière les hautes fenêtres de poupe, il apercevait quelques lumières éparses sur la côte, ainsi que la lune qui reflétait ses couleurs argentées sur la mer doucement agitée.

Il vit l'amiral, assis sur son banc, Ozzard avait sur le bras sa vareuse richement galonnée d'or. Il dégustait un grand verre de vin du Rhin.

— Asseyez-vous, lui dit Bolitho.

Allday allait se lever, mais se ravisa en voyant Avery lui faire signe de ne pas bouger. Puis Avery dit à Bolitho :

— Faisons comme du temps de Freetown, sir Richard. Il n'y a plus d'officiers ici, uniquement des hommes.

Bolitho sourit. Avery se montrait plus bavard qu'à l'accoutumée. Mais le souper au carré avait été copieusement arrosé, la nourriture était abondante, et, avec cette température, cet air immobile entre les ponts, c'était miracle que personne ne se soit effondré.

Après les premières civilités un peu timides entre ces officiers, jeunes pour la plupart, et leur amiral, ainsi qu'avec leur extraordinaire commandant, les choses avaient trouvé leur cours normal. Contrairement au menu habituel, de la viande salée en tonneau qui devenait dure comme du chien dès que les cuisiniers s'en mêlaient, il y avait eu une agréable surprise, un excellent porc rôti tout frais, et en abondance. Le commandant du port possédait ses propres cochons dans l'île, et il leur avait offert de la viande qui venait de ses celliers.

En dehors des quatre officiers de marine et des deux fusiliers, le carré accueillait les spécialistes du vaisseau. Isaac York, le maître pilote, paraissait ne jamais être à court d'histoires sur tous les ports qu'il avait fréquentés depuis qu'il avait pris la mer, à l'âge de huit ans. C'était la première fois que Bolitho voyait vraiment le chirurgien du bord, Philip Beauclerk, jeune pour les fonctions qu'il occupait, avec les yeux les plus clairs que Bolitho eût jamais vus. Presque transparents, comme du verre poli. C'était un homme cultivé, qui s'exprimait avec calme, bien loin des chirurgiens rustres et expéditifs, les « bouchers » comme on les appelait ; des hommes comme George Minchin qui avait servi dans le temps à bord de *l'Hypérion*, et qui se trouvait là lorsque le vaisseau avait perdu son dernier combat. Des yeux fous, un personnage grossier, et souvent à moitié ivre de rhum ; il avait pourtant sauvé bien des vies ce jour-là. Et il n'avait quitté le navire qu'après qu'on eut évacué le dernier blessé, ou, du moins, le dernier de ceux que l'on pouvait espérer sauver.

Minchin devait se trouver à Halifax, à bord de la grosse frégate *Walkyrie*. C'est là que Bolitho l'avait vu pour la dernière fois.

Au cours du repas, avec sa succession interminable de boissons et de toasts, Bolitho avait plusieurs fois surpris le regard de Beauclerk. Il ne pouvait connaître l'état de son œil, c'était impossible. Ou alors ? Il n'y a pas de métier plus secret que le milieu médical. Mais Beauclerk avait parlé avec beaucoup d'intelligence et d'intérêt de ce qui les attendait probablement, et il essayait sans doute de deviner ce que serait son propre rôle. On l'imaginait difficilement se conduire comme Minchin dans cette furie, dans l'enfer sanguinolent de l'entrepont, les bailles pleines des membres et des débris arrachés à ceux qui étaient tombés au combat.

Trois aspirants avaient également été conviés et l'un d'entre eux, l'aspirant David Cleugh, avait été prié de porter un toast à la santé du roi. Puis il avait entonné un air de sa voix flûtée. Le capitaine des fusiliers lui avait alors intimé l'ordre de vider un plein verre de cognac. Car, simple coïncidence, c'était également le jour de son douzième anniversaire.

James Viney, le commis, avait été le plus calme d'entre tous. Il ne parvenait pas à détacher ses yeux du commandant assis en face de lui. On dirait un lapin hypnotisé, pensa Bolitho. Tyacke n'était pas venu à l'arrière boire un dernier verre, il s'était retiré au moment où l'on débarrassait la table avant de sortir les cartes et les dés. Il eût été impoli que quelqu'un s'en aille avant les officiers les plus anciens.

Tyacke, son visage défiguré noyé dans la pénombre, s'était contenté de dire :

— Je vais aller examiner un livre ou deux avant de me coucher.

Bolitho revoyait encore à quel point le commis avait paru nerveux. Les livres n'y étaient sans doute pas étrangers.

Bolitho avait tendu la main, il avait noté une certaine surprise dans ces yeux bleus qui lui rappelaient tant ceux de Thomas Herrick.

— Merci, James.

— Pourquoi, amiral ?

Il lui avait cependant serré fermement la main.

— Vous le savez bien, lui avait répondu tranquillement Bolitho. Et je sais aussi ce que cette soirée vous coûte. Mais, croyez-moi, vous ne le regretterez pas. Ni moi non plus.

Ozzard apporta un nouveau verre de vin blanc et posa un verre de rhum à portée d'Allday : sa manière tranquille, détachée, de montrer qu'il n'était pas *son* domestique.

Ils étaient assis là, écoutant les bruits intimes du bord et le pas d'un veilleur au-dessus de leurs têtes.

Avery dit soudain :

— Les feuilles vont bientôt tomber en Angleterre – il hocha la tête avec une grimace : Dieu, je paierais cher pour boire ce vin demain matin !

Bolitho effleura le médaillon sous sa chemise et surprit le regard d'Avery à la lumière du fanal. Peut-être le voyaient-ils chacun à sa manière. Mais peu étaient ceux qui auraient pu imaginer comment il pouvait être lorsque Catherine et lui étaient ensemble.

Scarlett avait également invité Yovell, mais ce dernier avait décliné l'invitation. Il avait passé la soirée dans le petit réduit qui lui servait de bureau.

Allday lui avait assuré que Yovell était très content de rester seul. Il avait ajouté d'un ton un peu amusé : « Il lit la Bible tous les soirs. Il a beaucoup de choses à y prendre ! »

Ils entendirent des grincements d'avirons à travers la claire-voie et les fenêtres de poupe qui étaient ouvertes. L'air était si calme que tous les sons portaient.

Puis le cri : « *Ohé du bateau !* »

Avery s'étonna :

— Qui est dehors à une heure pareille ?

Il se leva.

— Je vais aller voir, amiral.

Soudain, il sourit ; il semblait jeune et détendu, comme il avait dû être à une époque.

— Il est possible qu'il n'y ait plus un seul officier en état !

Le bruit des avirons se rapprochait, et la réponse vint :

— *Officier de garde !*

Bolitho se frotta les yeux. Il était fatigué, mais des moments avec des amis comme ceux-ci étaient précieux.

Il songeait à Scarlett, inquiet, peu sûr de lui pendant le repas. Était-ce si important pour lui ? C'était un bon officier, et, en le voyant vaquer à ses devoirs, Bolitho aurait cru qu'il avait pleine et entière confiance en lui, peut-être uniquement et un peu trop concentré sur sa prochaine promotion. Il avait cependant remarqué qu'Avery et lui ne s'étaient pas adressé la parole.

Avery revint, un pli cacheté à la main.

— Vous n'allez pas le croire, amiral, la goélette courrier, le *Kelpie*, a fini par rentrer au port par ce noir d'encre. Le canot de rade est resté là, pour le cas où.

Il lui tendit l'enveloppe.

— Le *Kelpie* a croisé l'*Anémone*. Elle attend les premières lueurs pour rentrer.

— Voilà qui est judicieux, nota Bolitho, avec ce port rempli de bateaux et Adam qui n'a qu'un équipage mal entraîné.

Allday le regardait, perplexe.

— C'est Lady Catherine, lui dit Bolitho.

Il avait l'impression qu'une main glacée l'avait saisi et il ne pouvait s'en débarrasser. Il avait immédiatement reconnu son écriture, ainsi que le sceau de l'Amirauté sur l'enveloppe. *Courrier prioritaire*. Pour une lettre privée ?

Avery se leva.

— Nous allons vous laisser, amiral.

— Non !

Sa vivacité le surprit lui-même. *Mais qu'est-ce que j'ai donc ?*

— Ozzard, je vous prie, remplissez nos verres.

Ozzard était lui aussi immobile, il écoutait et regardait.

— Si vous voulez bien m'excuser.

Bolitho ouvrit l'enveloppe et déplia la lettre.

Il se sentait soudain tout seul, seul avec uniquement cette lettre, ses mots à elle venaient à lui.

« Richard chéri,

« Je donnerais n'importe quoi pour ne pas devoir t'écrire cette lettre, pour ne pas te donner des nouvelles qui vont t'attrister autant que moi.

« Je dois t'annoncer que le petit garçon de Val est mort. C'est un accident, il s'est étouffé dans son lit avant que personne ait pu lui porter secours. »

Son œil le picotait et il n'arrivait pas à s'en cacher.

Il entendit Allday lui demander d'une voix grave :

— Que se passe-t-il, amiral ?

Mais il secoua la tête et poursuivit sa lecture.

Les autres le virent replier la lettre puis la porter à ses lèvres. C'est alors qu'il prit conscience de leur présence. Il avait l'impression d'être resté absent très longtemps.

Ozzard lui tendit un verre de cognac et se pencha, inquiet.

— Juste une gorgée, amiral.

— Merci.

Il arrivait à peine à y toucher. Lorsqu'il était enfant, avant d'entrer dans la marine, il allait souvent se promener sur ce sentier avec sa mère. Jusqu'au Saut de Tristan. L'endroit était effrayant, même en plein jour, rempli de légendes et de superstitions. Il sentit de nouveau cette main glacée lui serrer le cœur. Il l'imaginait qui tombait, très lentement, et ses longs cheveux flottant comme des vagues lorsqu'elle était remontée à la surface, son corps frêle brisé sur ces terribles rochers. Il demanda, mais c'est à peine s'il entendait le son de sa voix :

— Vous disiez qu'ils ont aperçu *l'Anémone* ?

— Oui, amiral, répondit Avery d'une voix défaite. Elle se trouve à cinq milles dans le sud-ouest.

Bolitho se leva, s'approcha des deux sabres accrochés sur leurs supports. *Adam*, se disait-il, *Adam, Adam...*

Comment le lui annoncer ? Et Val, si fier de son premier fils, qui devait porter un jour l'uniforme du roi ?

Il caressa le vieux sabre de sa famille. Quelles étaient les intentions du destin ?

Il reprit :

— Pas un mot.

Il se retourna, les regardant chacun à tour de rôle. Cette petite silhouette courbée près de la porte de l'office ; Avery, qui s'était relevé, l'œil hagard. Et enfin, Allday.

— Je dois vous apprendre que le fils du contre-amiral Keen est mort.

Il essayait de ne pas penser à Catherine, sur la plage, avec le cadavre de cette jeune femme dans ses bras.

— Peu de temps après...

Inutile de dire à ces gens pleins de cœur que sa famille n'avait rien dit ni fait avant d'avoir retrouvé le père de Keen, qui se trouvait à Londres.

— La jeune fille au mariage de laquelle nous avons assisté à Zennor s'est suicidée.

Allday ouvrait et refermait les poings. Bolitho poursuivit :

— Au Saut de Tristan.

— L'amiral Keen va être désolé, amiral, dit Avery.

Bolitho se tourna vers lui, il avait retrouvé son calme, il savait désormais ce qu'il avait à faire.

— Rendez-moi un service. Assurez-vous que l'on porte une consigne au journal des signaux, à l'attention des hommes de quart. Dès que *l'Anémone* sera à la vue, je désire que l'on hisse « *Le commandant à bord* ». Puis « *Immédiatement* » lorsqu'elle aura jeté l'ancre.

Allday dit rudement :

— Je pourrais prendre le canot et aller le chercher, amiral.

— Non, mon vieux. C'est une affaire personnelle, tant que nous réussissons à garder le secret.

Puis à Avery :

— Faites, je vous prie. Nous nous reverrons demain – il se tut. Et merci.

Allday s'apprêtait à le suivre, mais Bolitho lui dit :

— Restez.

Allday alla se rasseoir lourdement. Ils étaient seuls, on entendait Ozzard qui s'activait dans son office.

— Vous étiez au courant... le sentiment qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Allday poussa un soupir.

— Je les ai vus ensemble.

— Ce n'était pas volontaire, si c'est ce que vous voulez dire ?

Allday le regarda intensément. Il connaissait si bien cet homme, mais il ne trouvait pas les mots qui auraient pu le soulager.

— Pas exactement comme on dirions, amiral. Mais l'amour est une chose nouvelle pour moi, et j'ai entendu dire que ça peut être une vraie bénédiction, comme que ça peut devenir une torture.

— Et vous étiez au courant de tout ?

— J'dirais plutôt que je *l'sentais*.

— Personne ne doit se douter de rien. Le commandant... Adam compte tellement pour moi.

— Je l'savons, amiral. C'te pauv'fille, elle a dû tomber dans un autre monde – il haussa les épaules : Ils allaient *si bien ensemble*, c'est mon avis.

Bolitho s'approcha et s'arrêta pour lui mettre la main sur son épaule massive.

— Une torture, vous disiez ?

Il songeait aux mots de Catherine, à ce cri venu du fond du cœur. *La marque de Satan*. Il ajouta doucement :

— Désormais, il faut les laisser en paix.

Il était toujours assis devant les fenêtres de poupe grandes ouvertes lorsque les pâles rayons du soleil naissant effleurèrent Port-aux-Anglais.

En Cornouailles, le cours du temps avait dû embrouiller les souvenirs chez la plupart des gens. Dans quelques villages perdus, il y en aurait encore pour donner crédit aux vieilles croyances, aux vieux préceptes et aux anciens châtiments qui attendaient ceux qui les violaient.

Mais ce matin-là, une paix précaire régnait encore. Au-dessus de sa tête, sur la dunette, il savait qu'Avery n'avait pas fermé l'œil lui non plus, et qu'il guettait l'arrivée de *l'Anémone* qui gagnait lentement le mouillage. Pour lui, tout cela resterait une énigme, un mystère qu'il n'avait pas le privilège de partager, mais il devait pressentir que la réponse se trouvait dans ces pavillons qui flottaient à peine dans la brise.

Le commandant à bord. Immédiatement.

SECONDE PARTIE

1812

X

TROMPERIE

Le capitaine de vaisseau James Tyacke se tenait en haut de la coupée et attendait que sa vue s'accoutume à l'obscurité du petit matin. C'était un moment dont il ne se lassait jamais. Un moment de tranquillité, car on n'avait pas encore sonné le branle-bas de l'équipage à l'aube d'un nouveau jour – mais surtout d'intimité, à cause des ombres qui persistaient. Une intimité qui n'était pas si fréquente, à bord d'un bâtiment de guerre, même pour le commandant.

Dans très peu de temps, le soleil allait tout changer, inonder le paysage d'un bout à l'autre de l'horizon, et ce sentiment allait disparaître. L'eau douce commençait à manquer, ils allaient devoir retourner à Antigua sous quelques jours. Qu'allaient-ils y trouver ? De nouveaux ordres, des nouvelles d'Angleterre, la guerre, tout ce qui venait de cet autre monde ?

Mais rien de tout cela n'intéressait vraiment Tyacke. *L'Indomptable*, voilà quel était l'objet principal de son attention. Semaine après semaine, il avait soumis son équipage à un entraînement soutenu, au point qu'il était impossible de distinguer les hommes amarinés des nouveaux embarqués. École à feu, manœuvre des voiles, mais en laissant assez de temps libre aux plaisirs simples que les marins aiment tant. Arrachés à leurs foyers, c'est tout ce qu'ils avaient pour les empêcher de faire des sottises. On organisait des concours de cornemuse ou des tournois de lutte pendant les quarts du soir, des compétitions entre deux mâts, à qui serait le plus rapide pour prendre un ris ou renvoyer de la toile.

L'Indomptable était désormais un vrai bâtiment de guerre qui saurait répliquer si on lui cherchait noise.

Mais la plupart du temps, il se consacrait à des croisières, à des opérations d'arraisonnement et à des fouilles, même

lorsqu'il s'agissait de neutres, pour interdire le commerce avec les ports français et pour rechercher des déserteurs de la marine royale. L'escadre Sous-le-Vent avait fait plusieurs prises et récupéré bon nombre de ces déserteurs, en général à bord de bâtiments marchands américains. Des hommes qui essayaient de mener une nouvelle vie dans ce qu'ils croyaient être un paradis démocratique. Et, comparé à ce qu'ils étaient forcés d'endurer sous le pavillon britannique pendant cette guerre interminable, c'était probablement vrai.

Le second était de quart, il devinait sa présence de l'autre bord sur la dunette. Scarlett s'était fait aux habitudes de Tyacke, à ses promenades matinales sur le pont à l'heure où la plupart des commandants étaient contents de laisser le quart du matin à leurs officiers les plus anciens.

Il faisait encore froid, la lisse de dunette était couverte de rosée. Mais quand l'aube se lèverait, de l'eau allait s'évaporer des voiles et du gréement, le goudron des coutures de pont coller aux semelles et aux pieds nus.

Tyacke, tel un aigle survolant les eaux bleues sur lesquelles flotteraient des modèles réduits, avait une vision très claire de la situation : en ligne de front irrégulière, *L'Indomptable* au centre et les deux frégates plus petites, une à tribord et l'autre à bâbord. Une fois qu'ils auraient échangé les premiers signaux, on étirerait la ligne et chacun irait prendre son poste. Les vigies pourraient encore se voir mutuellement – à peine –, et en fin de compte, leur champ visuel couvrirait quelque soixante milles. L'escadre Sous-le-Vent qui croisait au nord du port canadien de Halifax devait commencer à être bien connue des navires espions et des bâtiments de commerce prêts à monnayer leurs renseignements à qui en voudrait. Protection, menace : leur présence pouvait être interprétée de ces deux façons. Leur grosse frégate de quarante-deux, la *Walkyrie*, était le bâtiment le plus important, à Halifax. Les autres opéraient de conserve ou indépendamment entre les deux bases principales.

Tyacke songeait aux tempêtes qu'ils avaient essuyées dans les Caraïbes. S'il avait le choix, il préférerait encore se trouver dans ces parages plutôt que de subir le temps glacial des hivers à Halifax. Là-bas, votre gréement pouvait se trouver englué

dans la glace, vous empêchant d'envoyer de la toile ou de réduire la voilure.

Il pensait aussi aux autres commandants, il les connaissait tous désormais. C'est Bolitho qui lui en avait appris la nécessité. Supposer que l'on connaît un commandant uniquement *parce qu'il est commandant* peut se révéler aussi dangereux qu'un ouragan.

Toutes ces lieues qu'ils avaient parcourues, de conserve ou avec l'océan pour eux tout seuls. Il imaginait les champs verdoyants, en Angleterre. Ils avaient traversé un autre hiver, étaient entrés dans une nouvelle année, et la moitié de cette année s'était déjà écoulée. On était en juin 1812, et si cette année promettait d'être aussi exigeante que la précédente, il faudrait songer à radouber.

A Antigua, Port-aux-Anglais convenait pour des réparations limitées, non pour une campagne de longue durée. Et, s'ils devaient livrer bataille, avec les avaries que cela supposait pour les coques et les gréements... Il soupira. La marine parviendrait-elle un jour à obtenir ce dont elle avait besoin ?

Il s'éloigna de la lisse en entendant son second qui s'approchait.

— Bonjour, monsieur Scarlett. Tout va bien ?

— Oui, commandant. Le vent est stable, nord-nord-est. L'estime nous met à environ cent cinquante milles dans le nord-est de Cap-Haïtien.

Tyacke eut un sourire amer.

— Aussi près de ce foutu pays que j'ai envie d'y être !

Scarlett lui demanda :

— Quels sont vos ordres pour la matinée, commandant ? — il hésita en voyant Tyacke faire brutalement volte-face : Qu'y a-t-il, commandant ?

Tyacke hocha la tête.

— Non, rien.

Mais il y avait *quelque chose*. C'était comme un sixième sens — même s'il avait toujours refusé de l'admettre lorsqu'il menait ses croisières contre les négriers —, le pressentiment, parfois, qu'il y aurait une proie à débusquer.

Il le sentait, à cet instant précis. Un événement allait se produire aujourd'hui. Il arpentait nerveusement le pont, se traitant d'imbécile. C'était comme ce fameux matin, à Antigua, où Adam Bolitho, tout content, était venu à bord conformément aux signaux du vaisseau amiral. *Immédiatement*. Quand il avait quitté *L'Indomptable*, environ une heure plus tard, il marchait comme un homme qui vient de subir un coup terrible du destin.

Bolitho l'avait envoyé chercher et lui avait appris la mort de la femme du contre-amiral Keen, dans les falaises, en Cornouailles. L'espace d'une seconde, Tyacke s'était imaginé que Bolitho avait pu éprouver un tendre sentiment pour cette femme. Mais il avait très vite chassé cette pensée en songeant à Catherine Somervell ; il la revoyait montant à bord, et les marins, qui lui avaient été infiniment reconnaissants d'avoir eu cette idée.

De quoi s'agissait-il, alors ? En son for intérieur, il savait bien que ce qui les unissait était un secret bien trop grand pour qu'il puisse le partager un jour. Mais pourquoi cette tragédie, la mort d'une jeune femme, les affectait-elle aussi profondément ? C'était ainsi. Il arrivait souvent que des femmes ou leurs enfants meurent de fièvre, ou d'autre chose, lorsqu'elles étaient en voyage pour rejoindre les maris se trouvant dans la marine ou dans les avant-postes isolés et les forts solitaires de l'armée. Les possessions des Caraïbes étaient surnommées les îles de la Mort. Et nombreux étaient les soldats à y mourir de la fièvre plutôt que sous les balles ou les baïonnettes ennemies. La mort y était banale. Peut-être était-ce cette histoire de suicide qu'ils ne parvenaient pas à admettre.

Allday, lui, devait savoir, songeait-il. Mais, dès qu'il s'agissait de partager un secret, Allday ressemblait au rocher de Gibraltar.

Scarlett s'approchait.

— L'amiral est debout de bon matin, commandant.

Tyacke acquiesça. Il voulait secouer un peu Scarlett. Un bon officier, fort consciencieux, aussi apprécié dans l'entrepont qu'un second peut espérer l'être.

Ne soyez pas si timide avec moi. Je vous l'ai déjà dit. Mon sang sera peut-être répandu avant le vôtre, et c'est vous qui

commanderez. Pensez-y, mon vieux. Parlez-moi. Faites-moi partager vos pensées.

Il lui répondit :

— Je crois qu'il a toujours été ainsi.

Pourtant, était-ce bien vrai ? Ou était-ce également un pressentiment qui guidait Bolitho, lui aussi ?

Il faisait un peu moins sombre. Les mâts de hune se teintaient de couleur claire et semblaient flotter au-dessus de la masse des espars et du gréement. La marque de Bolitho claquait, comme si elle venait de se réveiller, à l'image de celui qu'elle personnifiait. Un quartier-maître bosco et quelques hommes vérifiaient les embarcations sur leurs chantiers, les attaches des panneaux, remettaient de l'huile dans les lampes d'habitable. Un vaisseau qui revenait à la vie.

Le pilote de quart annonça doucement :

— L'amiral monte, commandant.

— Merci, monsieur Brickwood.

Tyacke se souvenait de ses débuts, lorsque tous ces hommes lui étaient inconnus. Sa propre expérience puis, plus tard, l'exemple de Bolitho lui avaient appris combien il est important de retenir le nom de chacun, ainsi que son visage. Dans la marine, on ne possédait pas grand-chose d'autre.

L'aspirant de quart, un jeune garçon nommé Deane, annonça un peu trop fort :

— Quatre heures trente, commandant !

Bolitho fit son apparition, sa chemise froissée se détachait nettement sur le fond plus sombre du pont et de la mer encore noire.

— Bonjour, sir Richard !

Bolitho se tourna vers lui.

— C'est une belle matinée, commandant – il fit un signe du menton au second : Et vous, monsieur Scarlett ? Vos vigies sont-elles en haut ?

— Oui, amiral.

Toujours cette hésitation, impossible de savoir ce qu'il pensait vraiment.

Bolitho se frotta vigoureusement les mains.

— Les cuisines répandent des odeurs épouvantables. Il faudra penser à embarquer davantage de vivres frais, quand nous rentrerons à Port-aux-Anglais. Et des fruits, si nous avons de la chance.

Tyacke se retint de sourire. Pendant une seconde, Bolitho s'était laissé aller, il était redevenu le commandant, un commandant qui se préoccupait de chaque homme et du moindre mousse.

— Venez marcher avec moi, James.

Ils se mirent à arpenter la dunette. Sous ce faible éclairage, on aurait cru deux frères. Bolitho demanda :

— Qu'est-ce qui tourmente cet homme ?

Tyacke haussa les épaules.

— C'est un officier qui ne manque pas de belles qualités, amiral, mais...

— Allons, James, j'ai déjà vu ces *mais* être le véritable obstacle !

Il leva les yeux, les premiers rayons du soleil se frayaient un chemin entre les manœuvres dormantes goudronnées, puis le long de la grand-vergue. La mer elle-même avait pris quelques couleurs, un bleu intense qui la faisait paraître encore plus profonde que les mille et une brasses s'enfonçant sous la quille de *L'Indomptable*.

Tyacke voyait Bolitho de profil et y lisait le plaisir évident que lui procurait chaque nouvelle aube. En dépit de ses responsabilités, il parvenait à dominer et à oublier ses soucis, au moins à cette heure de la journée.

Bolitho se retourna et regarda passer la procession rituelle des fusiliers qui se rassemblaient à l'arrière pour entendre les instructions du second ou de leur capitaine. Lorsque l'équipage aurait déjeuné, le pont allait se transformer en une sorte de place du marché où la maistrance viendrait travailler, chacun avec sa petite équipe. Le maître voilier et ses aides, pour réparer encore et toujours. A bord d'un bâtiment qui se trouvait à des milliers de milles de tout port, il convenait de ne rien gaspiller. Le charpentier, lui aussi, avec ses adjoints. Il s'appelait Evan Brace, et on disait qu'il était le plus âgé de l'escadre. En tout cas, il en avait bien l'air. Mais il était capable de réparer et, si

nécessaire, de reconstruire un bateau aussi bien que n'importe qui.

Bolitho entendit une voix à l'accent du Yorkshire qu'il connaissait. Joseph Foxhill était le tonnelier du bord, debout de bon matin pour récurer et nettoyer quelques-unes de ses futailles avant qu'on les remplisse.

Un aspirant se précipita derrière la lisse de dunette. Les insignes blancs de col brillaient entre les ombres qui s'effaçaient, et cela lui rappela tristement Adam. Il avait toujours tendance, lorsqu'il pensait à lui, à revoir l'aspirant, le jeune tout fou qui avait embarqué à son bord après que sa mère fut décédée. Il soupira. Jamais il n'oublierait son expression, ses traits qui s'étaient soudain durcis à l'annonce de la mort de Zénoria. Quelle pitié de le voir qui n'arrivait pas à y croire. Comme une tragédie dont on prétend qu'elle n'a jamais eu lieu : on va se réveiller, ce n'était qu'un rêve...

Il n'avait pas protesté quand Bolitho l'avait fait asseoir, et il avait demandé calmement à son oncle de répéter ce qu'il lui avait dit. Bolitho entendait le son de sa propre voix dans la chambre close ; il avait même refermé la claire-voie, au cas où quelqu'un l'aurait entendu d'au-dessus. Adam était capitaine de vaisseau, peut-être l'un des meilleurs commandants que la Flotte eût jamais connus, mais quand il était ainsi, calme, misérable, sur le point de s'effondrer, il ressemblait au petit garçon aux cheveux noirs qui était venu à pied de Penzance à Falmouth avec pour seul espoir et seul soutien le nom de Bolitho.

Il lui avait demandé :

— Puis-je voir la lettre de Lady Catherine, mon oncle ?

Bolitho l'avait regardé la lire, ses yeux parcouraient lentement la feuille, ligne après ligne, ressentant peut-être son intimité, comme si elle lui parlait à lui. Il avait dit enfin :

— Tout ceci est ma faute.

Lorsqu'il avait relevé les yeux de la lettre, Bolitho avait été bouleversé de voir les larmes qui ruisselaient sur son visage.

— Mais je n'ai rien pu empêcher. Je l'aimais tant. Et maintenant, elle est partie.

Bolitho lui avait répondu :

— J’y ai ma part, moi aussi.

Il croyait entendre les mots de Catherine résonner dans sa tête. *La marque de Satan*. Et s’il y avait un fond de vérité dans les vieilles croyances et les superstitions des Cornouaillais ?

Ensuite, ils étaient restés assis, en silence, jusqu’à ce qu’Adam se décide à partir.

— Je suis désolé pour l’amiral Keen. Sa perte est encore plus tragique, puisque...

Il n’avait pas terminé sa phrase.

Puis il avait pris sa coiffure et rectifié sa tenue. Lorsqu’il reviendrait à son bord, ils ne devaient voir que leur commandant. C’était ainsi.

Mais, tandis que Bolitho le regardait descendre dans son canot au milieu des trilles de sifflets, il ne voyait encore que l’aspirant.

Il s’étira en entendant qu’on appelait depuis les hauts.

— Ohé du pont ! *La Fringante* en vue par bâbord !

Comme hier, et comme les journées précédentes. Il imaginait la vieille frégate de trente-huit, l’air un peu canaille, et son commandant, Paul Dampier, jeune et peut-être un peu trop tête brûlée, fort ambitieux en tout cas. Il ressemblait assez à Peter Dawes, ce fils d’amiral qui commandait la *Walkyrie* devant Halifax.

— Ohé du pont ! Le *Reaper* en vue par tribord.

Une frégate de moindre tonnage, trente-six canons. James Hamilton, son commandant, était âgé pour son grade. Il avait appartenu à la Compagnie des Indes orientales jusqu’au jour où il avait réintégré la marine de guerre à sa demande.

Et puis, loin au vent, devait se trouver le petit brick, *La Merveille*. Parée à courir sus au moindre navire suspect, à fouiller anses et estuaires, là où ses conserves plus grosses risquaient d’y laisser leur quille, à faire les courses. Bref, bonne à tout faire.

Bolitho avait surpris plus d’une fois Tyacke qui l’observait quand elle était assez près. Toujours ses souvenirs. *La Merveille* ressemblait beaucoup à la *Larne*.

Il aperçut Allday au pied de l’échelle de dunette. La tête inclinée sur le côté, indifférent aux hommes qui se ruaient pour

réorienter les vergues une fois de plus, aiguillonnés à n'en pas douter par l'odeur du déjeuner.

Bolitho demanda d'un ton brusque :

— Qui est-ce ?

Allday lui répondit, impassible :

— Je n'en suis pas certain, amiral.

— Ohé du pont ! Voile en vue dans le nordet !

Tyacke chercha autour de lui, il trouva l'aspirant Blythe qui était là :

— En haut, mon garçon, et prenez une lunette !

Il avait la voix un peu altérée, et Bolitho le vit scruter l'horizon, déjà brillant comme un miroir, aveuglant.

— Monsieur Scarlett, paré à renvoyer de la toile !

Blythe était arrivé aux croisillons.

— Voile dans le nordet, commandant ! — une très légère hésitation, puis : Goélette, commandant !

Scarlett laissa tomber :

— En tout cas, elle ne tente pas de fuir.

L'Indomptable et les deux frégates commençaient à virer, le brick *La Merveille* toutes voiles dehors partait intercepter l'inconnu s'il se révélait hostile. Toutes les lunettes étaient braquées dans sa direction en dépit de la longue houle assez creuse.

L'aspirant Cleugh, l'adjoint de Blythe à l'air hautain, cria de sa voix de fausset :

— C'est le *Reynard*, commandant !

— Courrier, dit Scarlett. Je me demande ce qu'il veut.

Personne ne répondit.

Allday, qui avait monté l'échelle en silence, vint se placer près de Bolitho.

Il fallut près d'une heure avant que la goélette s'approche suffisamment pour mettre une embarcation à l'eau. On conduisit dans la chambre son commandant, un enseigne aux yeux hagards, nommé Tully. Bolitho faisait semblant de déguster un café préparé par Ozzard.

— Eh bien, monsieur Tully, que m'apportez-vous ?

Il regarda Avery ouvrir le sac avant d'en sortir une enveloppe scellée et lestée.

Mais le jeune commandant de la goélette s'exclama :

— C'est la guerre, amiral ! Les Américains sont déjà à la frontière canadienne !

Bolitho prit les dépêches des mains d'Avery.

— Où sont leurs vaisseaux ?

Une lettre venait du capitaine de vaisseau Dawes, commandant la *Walkyrie*. Il avait pris la mer avec ses bâtiments comme prévu, et attendait des ordres, ainsi que cela avait été également convenu – cela semblait si lointain. Il répéta :

— Mais où sont leurs vaisseaux ?

Dawes avait ajouté un post-scriptum : « *L'escadre du commodore Beer a quitté Sandy Hook à la faveur d'une tempête.* »

Il entendait presque les mots. *Une responsabilité pleine et entière*. Mais il ne ressentait rien. Il s'y attendait. Peut-être même l'espérait-il. Afin d'en finir une fois pour toutes.

Tyacke, qui attendait sans dire un mot, demanda soudain :

— De quand est-ce daté, amiral ?

— Cela date de dix jours, commandant, répondit Avery.

Bolitho se leva, parfaitement conscient du silence qui régnait à bord en dépit des mouvements prononcés. Dix jours, et ils étaient en état de guerre sans le savoir. Il fit volte-face :

— Le prochain convoi de la Jamaïque ?

— Il a déjà appareillé, répondit Tyacke. Ils n'étaient pas au courant.

Bolitho gardait les yeux fixés sur le siège près du banc de poupe. Là où Adam s'était tenu assis avec la lettre de Catherine. Là où son cœur s'était brisé. Il demanda :

— Quelle escorte ?

Il surprit l'expression de Tyacke. Lui aussi savait que cela allait arriver. Mais comment était-ce possible ?

— *L'Anémone*, amiral, lui répondit Avery. S'ils ne s'attendaient pas...

Bolitho le coupa sèchement.

— Faites un signal à *La Fringante* et au *Reaper*, répéter à *La Merveille*. *Rallier l'amiral et rester groupés* – il se tourna vers Tyacke et s'adressa à lui seul : Nous allons mettre le cap sur le détroit de Mona.

Il le revoyait très nettement, ce passage disputé dans l'ouest de Porto Rico, là où lui-même et tant d'autres désormais disparus avaient livré des batailles maintenant oubliées de la plupart des gens.

C'était la route évidente pour le convoi de la Jamaïque. Des navires marchands lourdement chargés n'avaient aucune chance contre des vaisseaux tels que l'USS *Unité*, ou contre des hommes comme Nathan Beer.

Sauf si l'escorte se rendait compte de la tromperie et rebroussait chemin pour défendre le convoi, avec peu d'espoir, comme lorsque le *Séraphis* avait fait face au *Bonhomme Richard* de John Paul Jones, au cours d'une autre guerre contre le même ennemi.

C'était une solution possible. Le convoi avait été sauvé. Le *Séraphis* avait dû se rendre.

Il regardait Tyacke, mais ne voyait qu'Adam.

— Toute la toile dessus, James. Je crois que l'on a sérieusement besoin de nous.

Mais une petite voix semblait répondre en écho pour le narguer.

Trop tard. Trop tard.

Richard Hudson, second de la frégate de trente-huit *Anémone*, gagna la dunette alors que l'on piquait huit coups à la cloche du gaillard d'avant. Il salua le premier lieutenant qu'il allait relever. Comme les autres officiers, il ne portait qu'un pantalon et une chemise, il était nu-tête. Le moindre vêtement collait au corps comme une seconde peau.

— La relève de l'après-midi est parée, monsieur.

La formule ancestrale n'avait pas vieilli, c'était la tradition de la marine, de l'océan Indien à l'Arctique.

L'autre jeune officier, qui avait le même âge que lui, répondit avec tout autant de précision :

— Le cap est sudet quart sud, le vent a refusé jusqu'au noroît.

Tout autour, les aspirants et les hommes de relève prenaient leurs postes. D'autres étaient occupés à des travaux d'épissure

et de ravaudage, toutes ces tâches sans fin que nécessite l'entretien d'un bâtiment de guerre.

Hudson prit une lunette au râtelier, ferma un œil, et observa. Elle était aussi brûlante que le fût d'une pièce. Il commença par balayer avec l'instrument dans la brume de chaleur, au-dessus des eaux bleues, et trouva enfin les pyramides de toile qui tremblotaient, les trois gros marchands que *l'Anémone* escortait depuis Port-Royal et sur lesquels elle veillerait jusqu'aux Bermudes. Là, les navires se joindraient à un second convoi plus important avant la traversée de l'Atlantique.

La seule pensée de l'Angleterre donnait à Hudson l'envie de s'humecter les lèvres. C'était l'été, certes, mais il pleuvait peut-être là-bas. Des vents frais, de l'herbe verte sous les pieds. Autant oublier... Il vit que le premier lieutenant, qui avait assuré le quart du matin, était toujours là. Il devait avoir envie de parler. Ici, on ne risquait pas d'être entendu. Hudson se sentit soudain coupable et déloyal. Il était le second, il ne devait de comptes qu'au commandant pour tout ce qui concernait la marche du bâtiment et l'organisation de l'équipage.

Comment les choses avaient-elles pu autant changer en moins d'un an ? Lorsque son oncle, contre-amiral en retraite, lui avait obtenu cette affectation à bord de *l'Anémone* grâce à l'un de ses amis à l'Amirauté, il avait explosé de bonheur. Comme beaucoup de jeunes officiers pleins d'ambition, il rêvait d'une frégate, et se retrouver second d'un commandant aussi célèbre avait permis de concrétiser un beau rêve.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho était exactement ce que l'on attend d'un commandant de frégate : hardi et imprudent, mais soucieux de ne pas risquer des vies pour ses seules fins et pour sa gloire personnelle. Le fait que son oncle, qui commandait leur importante petite escadre, fut aussi célèbre et aimé au sein de la Flotte qu'il était connu dans la bonne société, ajoutait à cet embarquement une saveur particulière. Ou du moins, cela avait été le cas, jusqu'au jour où Adam Bolitho était arrivé à Port-aux-Anglais. Il avait toujours été un travailleur acharné, et il attendait des autres qu'ils suivent son exemple : il accomplissait souvent lui-même des tâches normalement du ressort de simples marins, ne serait-ce

que pour prouver aux terriens et autres victimes de la presse qu'il ne leur demandait pas l'impossible.

Désormais, il se poussait aux limites et même au-delà. Mois après mois, ils avaient croisé aussi près des côtes américaines que possible, sauf lorsque d'autres vaisseaux étaient dans les parages. Ils avaient arraisonné et inspecté des navires de tous les pavillons et repris de nombreux déserteurs. En plusieurs occasions, ils avaient tiré sur des neutres peu désireux de mettre en panne pour se laisser faire. Un quart de l'équipage de *l'Anémone* était même à l'heure actuelle embarqué à bord de leurs prises, en route pour Antigua ou pour les Bermudes.

Pourtant, tout ceci semblait n'apporter aucune satisfaction au commandant, songeait Hudson. Il fuyait la compagnie de ses officiers et ne montait sur le pont que lorsque c'était indispensable à la conduite du bâtiment, ou en cas de gros temps, ce qui s'était souvent produit au cours des derniers mois. Alors, trempé jusqu'aux os, ses cheveux noirs plaqués sur la figure, évoquant plus un pirate qu'un officier du roi, il ne bougeait pas tant que son vaisseau n'était pas hors de danger.

Mais il se montrait désormais pète-sec, impatient, totalement différent de celui dont Hudson avait fait la connaissance à Plymouth.

Vicary, le premier lieutenant, commença :

— Je serai content quand nous nous serons débarrassés du convoi. Ils se traînent, ils traînent des pieds pour coopérer – je me dis parfois que ces enfoirés de capitaines épiciers prennent un malin plaisir à ne pas tenir compte des signaux !

Hudson vit un poisson sauter hors de l'eau avant de retomber dans le sillage. Il s'était surpris à prendre la plus banale des remarques comme cachant quelque chose de plus secret.

Le commandant Bolitho n'abusait jamais des châtiments ; sans cela, naviguant avec pour seule conserve ce vieux brick, le *Pic-Vert*, il se serait exposé à de sérieux ennuis. Hudson avait interrogé quelques-uns des déserteurs qu'ils avaient repris, et plusieurs avaient plaidé leur cause en lui racontant les punitions injustes, des séances de fouet parfois terribles, même pour des fautes mineures. A présent qu'ils étaient de nouveau à bord d'un

vaisseau anglais, mais pour mener la même guerre, ils seraient traités en fonction de leur conduite.

Hudson observait les hommes qui travaillaient sur le pont, certains essayaient de rester à l'ombre des huniers cargués, ou regardaient le fusilier de faction, baïonnette au canon, dégoulinant de sueur, près du charnier.

Si seulement ils pouvaient se libérer de ces navires marchands et de leur vitesse misérable. Un jour passait, puis un autre, et seul le vent donnait une impression de changement – et encore, lorsqu'il y en avait.

Hudson répondit enfin :

— Vous trouvez que tout cela est une perte de temps, Philip, pas vrai ?

— Bien sûr, c'est évident. C'est un travail de bonne à tout faire. Ils n'ont qu'à se débrouiller tout seuls, voilà ce que j'en dis ! Ils sont assez rapides pour crier au secours et en appeler aux plus hautes autorités si nous leur piquons quelques-uns de leurs meilleurs marins pour combler les trous, mais ils piaillent encore plus fort quand ils sont *eux-mêmes* en péril !

Hudson pensait au dicton qu'il avait entendu un jour. *Dieu et la marine tu adoreras, lorsque tu seras en danger, et pas avant cela !*

L'Anémone avait été menée à la dure. Elle allait devoir inévitablement passer en radoub. Mais il essayait de ne pas tomber dans de vains espoirs. L'un des bâtiments qui attendaient leur arrivée aux Bermudes était dans les parages depuis moins longtemps que *l'Anémone*, et il devait regagner l'Angleterre pour renforcer l'escorte. *Le pays*. Il en grinçait presque des dents. Il reprit sa lunette et la pointa sur les voiles visibles dans le lointain. Encore plus loin, sous le vent, le brick *Pic-Vert* émergeait de la brume épaisse comme deux plumes d'un blanc éclatant sur le fond de ce ciel impitoyable.

— Pourquoi ne descendez-vous pas au carré ? Il y fait un peu plus frais, c'est déjà ça.

Il laissa tomber sa lunette et attendit. *Il en vient au fait.*

— Nous nous sommes toujours bien entendus, répondit Vicary. Je n'ai personne d'autre à qui parler. Vous savez bien que tout part en eau de boudin.

— *De travers*, vous voulez dire ?

Vicary avait vingt-quatre ans. Natif du Sussex, il avait les cheveux blonds et les yeux bleus avec, songeait Hudson, ce que sa mère aurait appelé *un visage si typiquement anglais*. Il se retint de sourire et répliqua :

— Vous savez bien que je ne peux pas en parler.

Et cette simple remarque lui paraissait déjà être un manquement à la loyauté.

— J'en suis conscient.

Vicary tira sur sa chemise sale.

— J'aimerais juste savoir *pourquoi*. Que s'est-il passé pour qu'il change à ce point ? Nous avons au moins le droit de le savoir, non ?

Hudson caressa une seconde l'idée de l'envoyer en bas en lui jetant un ordre. Mais il se ravisa.

— Peut-être quelque chose de très personnel. Pas un décès, nous en aurions eu vent. Son avenir est assuré, s'il est encore vivant, et je ne parle pas que de la ligne de bataille.

Vicary hocha la tête, peut-être soulagé de voir que leur amitié n'était pas en cause.

— J'ai déjà entendu des histoires de duel. Chacun sait que cela continue, en dépit des lois.

Hudson songeait à l'oncle du commandant, venu à bord rencontrer les officiers : Adam lui ressemblait tant. L'amiral avait dû être exactement comme lui, au même âge. Le héros, l'homme que l'on suivait au combat avec une sorte de passion, comme cela s'était vu avec Nelson. Et pourtant, contrairement à tant d'officiers victorieux de haut rang – *les héros* –, Hudson avait deviné que Sir Richard Bolitho était un être sans vanité, quelqu'un qui se préoccupait vraiment de ceux qu'il entraînait. C'était plus qu'une simple question de charisme, comme il l'avait entendu dire. Lorsque l'amiral vous regardait, *vous*, en tant qu'individu, vous sentiez quelque chose couler dans vos veines. Et vous saviez aussitôt que vous le suivriez n'importe où.

Il se sentit brusquement troublé. Adam Bolitho avait été ainsi, autrefois.

Il vit le capitaine d'armes et le bosco près de la coupée au vent et de la rangée des longs dix-huit-livres. Ce spectacle le

sortit brutalement de ses réflexions. Une séance de fouet devait avoir lieu à deux heures, lorsque le quart sortant aurait terminé son dîner. La brise chaude lui apportait des odeurs de rhum, une brise à peine suffisante pour remplir les voiles.

Les séances de punition se tenaient généralement pendant le quart du matin ; cela donnait à tous les marins le temps d'y assister avant de noyer la chose dans le rhum. Mais pour une raison quelconque, le commandant avait ordonné une école à feu exceptionnelle ce jour-là, il était même monté sur le pont pour la diriger en personne, comme s'il ne faisait pas confiance à ses officiers pour obliger les hommes à travailler en équipe.

S'ils avaient été libres de leurs mouvements, toutes voiles bien gonflées pour déhaler *l'Anémone* jusqu'à ce que toutes les manœuvres soient tendues à craquer, ce n'aurait été qu'une séance de punition de mieux. Deux douzaines de coups de fouet : l'homme aurait pu écoper de bien davantage. Ce ne serait pas la première fois qu'il se faisait tailler une chemise à la coupée. C'était une forte tête, un vrai tyran d'entrepont, un faiseur d'embrouilles-né. Le commandant aurait pu lui en infliger deux fois autant.

Mais la situation était différente. Ils se traînaient, avec rien d'autre en vue que le convoi dans le lointain et le brick, et cette séance risquait d'être l'étincelle qui allait mettre le feu aux poudres. La terre la plus proche était Saint-Domingue, à quelque cent milles dans le nord : ce vent vicelard les empêchait de naviguer au près serré. Dans deux jours, cependant, ils atteindraient le détroit de Mona, où il leur faudrait tirer de nombreux bords. Ce qui tiendrait l'équipage occupé pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans l'Atlantique.

Hudson se retourna en sentant une ombre s'approcher de la lisse. C'était le commandant.

Adam Bolitho le regarda, impassible.

— Rien d'autre à faire que de *bavarder*, monsieur Vicary ?

Il s'adressa au second.

— J'aurais cru que vous trouveriez une occupation qui ne soit pas trop fatigante pour un officier, s'il n'a pas d'appétit pour le dîner...

— Nous n'avons guère eu le temps de parler, ces derniers jours, commandant.

Adam Bolitho se dirigea vers le compas avant de jeter un coup d'œil à la flamme qui pendouillait mollement.

Le timonier annonça d'une voix enrouée :

— En route sudet quart sud, commandant !

Hudson nota de grands cernes noirs sous les yeux de son commandant, et cette façon qu'il avait d'agiter les mains sans cesse. Comme tous les autres, il était habillé négligemment, mais il portait son sabre court, ce qui était inhabituel. Les boscos préparaient un caillebotis, Hudson vit arriver le chirurgien dans la descente. Lorsqu'il se rendit compte que le commandant était sur le pont, il s'éclipsa en bas de l'échelle sans demander son reste.

Mais le commandant l'avait vu.

— Le chirurgien est venu protester lorsqu'il a su qu'il allait y avoir une séance de fouet. Vous étiez au courant ?

— Je ne savais pas, commandant, répondit Hudson.

— Il me dit que le marin en question, Baldwin, dont le nom apparaît fréquemment sur la peau de bouc – et pas uniquement celle de *l'Anémone*, j'imagine – souffre de quelque maladie, trop de rhum et autres potions toxiques. Qu'en dites-vous, monsieur Hudson ?

— Il a souvent des ennuis, commandant.

— C'est de la racaille, répondit sèchement Adam Bolitho. Je ne supporterai aucun acte d'insubordination à bord de *mon bâtiment*.

Hudson avait constaté bien des fois l'amour passionné que portait le commandant à son vaisseau. Cette espèce d'attachement personnel faisait apparemment partie de la légende Bolitho. Mais pour l'heure, il croyait deviner pourquoi ce sentiment se manifestait avec une telle intensité. Son *Anémone* bien-aimée était tout ce qui lui restait au monde.

L'autre officier avait profité de l'occasion pour filer en bas. Quelle pitié, se dit Hudson : s'il était resté, il aurait vu tout cela par lui-même. Mais aurait-il réellement décelé quelque chose ?

Le bosco arriva à l'arrière et annonça :

— Paré, commandant !

— Très bien, monsieur MCrea, faites monter le prisonnier et battez le rappel dans l'entrepont.

Semblant répondre à un signal discret, les fusiliers marins se disposèrent en rang sur la dunette. Leurs mousquets, baïonnettes au canon et leurs équipements étincelaient, comme à la caserne. Ils avaient le visage aussi écarlate que leurs tuniques.

George Starr, maître d'hôtel du commandant, lui apporta sa vieille vareuse de mer et son bicorné pour lui donner un air d'autorité.

— Rassemblement de l'équipage ! Rassemblement de l'équipage ! L'équipage à l'arrière pour la punition !

Le marin dénommé Baldwin arriva à son tour, encadré par le capitaine d'armes et le caporal d'armes. Un grand costaud, une brute, qui gouvernait son poste comme un véritable tyran.

Un bosco et un autre marin le saisirent par les bras après l'avoir débarrassé de sa chemise à carreaux, puis le lièrent sur le caillebotis par les poignets et les genoux. Même depuis la dunette, on voyait les anciennes cicatrices gravées sur ce dos puissant.

Adam se découvrit et sortit son exemplaire écorné du Code de justice maritime. Il avait remarqué l'attention de Hudson, ainsi que la réprobation de Vicary. Avec le temps, tous deux feraient des officiers de qualité. Mais ce n'étaient pas eux qui exerçaient le commandement.

Il vit aussi le chirurgien qui gagnait sa place et se souvint de ses demandes relatives à l'homme puni. Cunningham était un hypocrite et un geignard. Il n'aurait même pas traversé la route pour porter secours à un enfant renversé par un cheval emballé.

Le bosco sortit le fouet d'infamie de son sac en feutre rouge.

Adam, tout comme son oncle, abhorrait l'usage du fouet. Mais si, de même que la rangée de fusiliers trempés de sueur, c'était la seule barrière entre la désobéissance et l'ordre, il le fallait bien.

Il mit une main dans sa poche et serra les jointures, jusqu'à ce que la douleur le calme.

Il savait que son maître d'hôtel, Starr, l'observait. Il se faisait du souci, et depuis plusieurs mois. Un homme bien. Pas un Allday, non : il n'y en avait pas deux comme lui.

Il allongea lentement les doigts, attendant le moment où il sentirait le gant dans sa poche. Tant de fois où il l'avait sorti et regardé, il revoyait ses yeux lorsqu'elle le lui avait tendu. Puis ils avaient marché dans le jardin du major-général : sa présence était pour lui comme celle d'une belle fleur sauvage.

Que vais-je devenir ? Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Il prit soudain conscience qu'il avait commencé à donner lecture de l'article *ad hoc*, d'une voix calme et égale. *Calme ? Je suis en train de me détruire.*

Il s'entendit ordonner :

— Allez-y, monsieur M'Créa. Deux douzaines !

Les tambours se mirent à battre, le bosco leva son bras musclé. Les lanières donnèrent d'abord l'impression de rester immobiles pendant une éternité avant de s'écraser sur le dos nu avec un grand claquement. M'Crea était un costaud, et même s'il était plutôt brave type, il semblait prendre goût à sa besogne.

Adam vit les sillons rouges se diviser en fines gouttelettes de sang. Mais il ne sentait aucune répulsion, et cela seul l'effrayait.

— *Ohé du pont !*

On aurait cru que ce cri les avait tous transformés en pierres.

Le fouet qui pendait au poing tendu du bosco, les baguettes figées en l'air. Le puni lui-même, visage écrasé contre le caillebotis, et dont la poitrine se soulevait alors qu'il essayait de trouver de l'air, tel un noyé.

Hudson prit son porte-voix.

— Qu'y a-t-il, vous là-haut ?

— Voile par le travers bâbord ! — la vigie hésita, la brume de chaleur était sans doute tout aussi épaisse dans cette direction : *Deux voiles, m'sieur !*

Hudson savait que tous les yeux, sauf ceux de l'homme puni, étaient tournés vers le petit groupe des officiers rassemblés sur la dunette. Mais, lorsqu'il regarda lui-même le commandant, il constata avec étonnement qu'il n'avait pas l'air

surpris le moins du monde. Comme si une question qui le tourmentait venait de trouver sa réponse.

— Qu'en pensez-vous, commandant ?

— Eh bien, peu importe de qui il s'agit, ce ne sont certainement pas les nôtres.

Il réfléchissait à voix haute, comme s'il n'y avait personne auprès de lui.

— Ils ont dû franchir le passage au vent, dans l'ouest de Port-au-Prince. De cette façon, ils auront eu le vent qui nous a manqué.

Hudson acquiesça, mais il n'y comprenait goutte.

Adam leva les yeux vers les espars du grand-mât et les voiles qui vibraient.

— Je monte.

L'homme allongé sur le caillebotis essayait de tourner la tête.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens, salopard ?

Adam tendit sa vareuse et son bicorné à Starr avant de répondre d'un ton bref :

— Sois patient, mon gars. Monsieur MCrea, une douzaine de mieux pour insolence !

Il atteignit le croisillon sans être essoufflé. Il salua la vigie, l'un des meilleurs veilleurs de l'escadre, un homme qui faisait deux fois son âge.

— Bon, Thomas, qu'en pensez-vous ?

— Bâtiments de guerre, commandant, ça c'est sûr !

Adam prit sa lunette. Le mât gigantesque et les vergues tremblaient, la voile claquait et battait tout autour, il sentait la puissance du vaisseau sous ses pieds. Même l'accent cornouaillais de la vigie, qui lui était si familier, semblait l'enfermer dans un piège.

Puis il braqua sa lunette, ainsi qu'il l'avait fait tant de fois à bord de son *Anémone*.

Le plus petit des deux bâtiments pouvait être tout ce que l'on voulait, vu ainsi dans la brume. Sloop ou brick, impossible à dire. Mais pour le second, il n'y avait pas le moindre doute.

Il avait l'impression que c'était hier : la grand-chambre de l'USS *Unité*, sa conversation avec son commandant, Nathan

Beer, qui avait connu son père pendant la guerre d'Indépendance.

— Yankee, dit-il sobrement.

— C'est c'que j'm'ai dit, commandant.

— Bien joué, Thomas. Je veillerai à ce qu'on vous récompense.

L'homme s'étonna :

— Mais on n'étions point en guerre avec *eux*, commandant ?

Adam lui sourit, puis se laissa glisser le long d'un hauban comme un vieux gabier volant.

Il retrouva Hudson et les autres qui l'attendaient en bas, le regard interrogateur, mais sans dire mot. Il leur dit sèchement :

— L'un des vaisseaux est cette grosse frégate yankee, l'*Unité*, quarante-quatre canons. Ça, j'en suis certain.

Il scrutait les pièces les plus proches. *L'Unité* emportait des vingt-quatre-livres. Il se souvenait que l'Américain lui en avait parlé. Vanité, menace ? Sans doute les deux.

Hudson commença prudemment :

— Quelles sont leurs intentions, commandant ?

Adam songeait au spectacle superbe de *l'Unité* qui serrait le vent au plus près, et l'autre qui répondait en envoyant des volées de signaux multicolores.

Ils n'avaient aucun besoin de se livrer à pareille manœuvre. Son commandant pouvait conserver la même route sans être gêné ni par le convoi, ni par son escorte. Au lieu de cela, il prenait l'avantage du vent et il resterait ainsi jusqu'à ce qu'il soit paré.

— Je pense qu'ils ont l'intention d'attaquer, Dick. En fait, j'en suis sûr.

Qu'il l'ait appelé par son prénom surprit Hudson, cela lui paraissait totalement impensable.

— Vous *connaissiez* ce vaisseau, commandant ?

— Je suis allé à son bord et j'ai rencontré son commandant. Un homme impressionnant. Mais aller jusqu'à dire que je le *connais*, c'est une autre affaire.

Adam examinait le pont, par-dessus les têtes des silhouettes qui se tenaient là en silence, jusqu'à la guibre. Il distinguait

l'épaule parfaite et les cheveux dorés de la figure de proue. *La Fille du Vent*.

Comme s'il se parlait à lui-même, il reprit :

— Nous formons un équipage, Dick. Il y a des bons et des moins bons. Mais la plupart du temps, nous devons oublier ces différences. Nous sommes devenus un instrument, qu'il nous faudra utiliser, correctement ou non, conformément aux ordres.

— Je comprends, commandant.

Adam prit Hudson par le bras, geste que son oncle faisait si souvent.

— Vous allez hisser un signal pour le commandant Eames, du *Pic-Vert*, à répéter à nos lourdauds : « *Mettre toute la toile dessus. Disperser le convoi.* »

Il hésita quelques secondes, mais pas plus. *Et si je me trompais ?* Mais sa conviction qu'il avait raison était la plus forte.

— Puis vous enverrez : « *Ennemi en vue dans le nord-ouest.* »

Il entendit les hommes se héler, tandis que l'aspirant chargé des signaux et ses aides couraient aux drisses. Hudson leur répétait ses instructions. Le lieutenant de vaisseau le regardait, il était devenu tout pâle sous son bronzage. L'officier lui demanda lentement :

— Sommes-nous capables de les battre, commandant ?

Adam se tourna vers lui, mais sans le voir.

— Aujourd'hui, monsieur Vicary, nous ne sommes qu'un instrument. Nous allons nous battre pour que d'autres survivent.

Hudson levait la tête vers les pavillons qui s'envolaient.

— Vos ordres, commandant ?

Adam essayait de démêler ses sentiments. Mais non, rien à faire, il n'éprouvait rien. Cela signifiait-il qu'il n'y aurait pas de lendemain ?

— Mes ordres ? Achevez l'exécution de la punition.

Il se mit à sourire, il avait l'air soudain très jeune.

— Ensuite, rappelez aux postes de combat. Quant au reste, vous savez.

Il fit demi-tour, les tambours recommencèrent à battre, les formes figées reprirent vie.

Au milieu des claquements du fouet, quelqu'un cria :

— Le *Pic-Vert* a fait l'aperçu, commandant !

Adam assistait au châtiment sans manifester aucune émotion. Ils étaient décidés. *Je les ai convaincus.*

L'instrument.

XI

TEL PÈRE, TEL FILS

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho avait regagné son poste à la lisse de dunette. Le pont de son bâtiment s'étalait sous ses yeux sur toute sa longueur. On avait sablé les planchers autour des dix-huit-livres, afin que les servants ne tombent pas en glissant, dans le feu de la bataille. Ce sable servait tout aussi bien à boire le sang lorsque les boulets ennemis s'écrasaient à bord.

Le lieutenant de vaisseau Hudson arriva à l'arrière et le salua.

— Bâtiment aux postes de combat, commandant.

Il avait toujours l'air aussi perplexe.

— Très bien, monsieur Hudson, lui répondit Adam. Neuf minutes. Ils font des progrès.

Il leva la tête vers le ciel bien dégagé et sentit son cœur battre plus fort : la flamme se soulevait dans la brise. Cette fois, elle ne pendait plus lamentablement contre le mât. Le vent se levait. Imperceptiblement, mais s'il se levait... Il chassa tous ces *si* et ces *mais* de son esprit. Au lieu de cela, il dit :

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je n'ai pas donné l'ordre de mettre les filets à poste ?

Sans eux, ils paraissaient ouverts à tous les vents, vulnérables. Les filets étaient généralement mis en place lorsque l'on rappelait aux postes de combat, essentiellement pour protéger les canonnières des objets qui chutaient, mais également pour se raccorder aux filets d'abordage laissés lâches. Ce qui constituait un piège pour les assaillants, jusqu'à ce qu'on les repousse à coups de piques et de mousquets. S'ils avaient fait ces préparatifs, les Américains en auraient déduit qu'ils étaient prêts au combat.

Dans le même ordre d'idées, il avait ordonné à Hudson de ne pas faire monter les fusiliers dans les hunes de combat où leurs uniformes éclatants avaient été un autre indice.

Hudson écouta sa brève explication, ne sachant pas s'il devait y chercher de l'espoir ou rester perplexe. Adam reprit :

— *L'Unité* a toute l'eau qu'elle veut. Elle est dans la même situation que nous, tout repose sur l'effet de surprise. Je fais l'hypothèse qu'elle va essayer de rester au vent et de nous canonner à bonne distance. Ensuite, ils essaieront de monter à l'abordage.

Hudson ne disait rien. Il comprenait bien le dilemme auquel était confronté son commandant. S'ils laissaient les Américains monter à bord, ils n'auraient pas assez de monde pour les repousser, ils avaient détaché trop de marins à bord des prises qu'avait faites *l'Anémone* récemment. Pourtant, si le commandant se démasquait trop tôt, les énormes bordées de *l'Unité* pouvaient les démâter, alors qu'elle-même resterait hors de portée des tirs précis de *l'Anémone*.

Adam prit sa lunette pour observer l'autre vaisseau. Il était totalement concentré. Il avait encore renvoyé de la toile et laissé sa petite conserve sur son arrière. Le commodore Beer ne pouvait encore voir le convoi, il ne savait pas non plus qu'il avait reçu l'ordre de se disperser, *et que le dernier aille au diable*. Il ordonna :

— Pleine bordée. Et double charge pour faire bonne mesure. Voyez personnellement les chefs de pièce, même si la plupart d'entre eux n'ont pas besoin qu'on le leur dise.

Il jeta un regard au lieutenant de vaisseau Vicary qui se tenait près du mât de misaine. Comme le second lieutenant, George Jeffreys, il n'avait pas beaucoup d'expérience du combat rapproché. Il songea aux pièces de *l'Unité*. Très bientôt, ils allaient comprendre.

Il devina la présence de Starr près de lui et écarta les bras pour enfiler sa vareuse aux épaulettes d'or. Il était si fier, le jour où il avait été promu, et il savait que Bolitho était aussi heureux que lui.

C'était le destin. Le *Pluvier Doré* se jetant sur le récif, en Afrique, tout espoir perdu de revoir vivants son oncle et

Catherine. Il déglutit. Valentine Keen était également porté disparu dans le naufrage.

Et la nuit où tout était arrivé le hantait encore et toujours. Zénoria était venu le rejoindre pour partager leur peine. Puis ils avaient découvert l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, qu'ils s'étaient dissimulé à eux-mêmes, et au reste du monde.

Il tâta son pantalon et sentit son gant dans sa poche. Il voyait encore son regard, lorsqu'il le lui avait tendu par la fenêtre de sa voiture, à Plymouth.

— Toutes les pièces chargées, commandant !

Il chassa tous ces souvenirs : à présent, ils ne lui seraient d'aucun secours.

— Que les hommes restent bien cachés. Quelques-uns à traîner sur le passavant bâbord, ça suffira amplement. Ça devrait paraître assez naturel, non ? C'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de voir un véritable symbole de la liberté !

Joseph Pineo, leur vieux maître pilote, donna un coup dans les côtes de l'un de ses trois timoniers, mais les autres ne bougèrent ni ne dirent un mot.

Adam sortit sa montre, en souleva le couvercle. Un peu plus loin, l'un des jeunes aspirants prenait de profondes inspirations. Il avait les yeux larmoyants à force de regarder l'autre vaisseau voler sur l'eau.

Et en supposant que je me sois trompé ? Qu'il n'y ait pas eu de déclaration de guerre, même si tout le monde s'y attendait ? Deux bâtiments qui passaient par là, rien d'autre ?

— Avec cette risée qui arrive, j'ai l'intention de virer de bord et de l'engager par tribord. Il risque de prévoir le coup, mais il ne peut pas l'empêcher – et souriant soudain : Nous allons pouvoir bientôt vérifier si nos exercices ont servi à quelque chose.

Il examina une fois encore son bâtiment, d'un regard lourd d'interrogations, songea Hudson ; et de souvenirs aussi. Des visages qui manquaient. La fierté et la peur, la camaraderie. Il se mordit la lèvre. Si le pire arrivait, quelques-uns des hommes enrôlés de force risquaient de se rendre. Il comprit tout à coup qu'il était sans arme, à l'exception d'un sabre d'abordage, celui dont son père lui avait fait présent lorsqu'il avait embarqué à

bord de *l'Anémone* : « Il te sera fort utile, mon fils, ainsi qu'à ton bon commandant ! »

Qu'en penserait son père s'il était là en ce moment ?

Il vit le commandant braquer sa lunette sur l'autre bâtiment pour estimer son angle d'approche et le moment de l'engagement.

— Je le vois, Dick, lui dit Adam. C'est Nathan Beer à coup sûr. Soyez prêts à envoyer en haut nos meilleurs tireurs. Nous n'aurons guère de temps.

Hudson était sur le point de partir lorsque quelque chose dans la voix du commandant le fit se retourner.

— Si je tombe, battez-vous avec tous vos moyens – il leva les yeux vers le pavillon blanc qui flottait à la corne : Nous avons fait tant de choses... ensemble.

Hudson se dirigea vers le pont supérieur. Ce qui le frappait, ce n'était pas sa tension, mais cet air de résignation. *L'Anémone* était rapide. Si elle parvenait à rompre le contact, elle pourrait aisément échapper au Yankee à la faveur du crépuscule. À quoi bon se battre et mourir pour une poignée de misérables marchands ? Hudson était jeune, mais il avait déjà suffisamment souvent éprouvé ce sentiment.

Il s'arrêta près de Vicary qui lui dit lentement :

— Il est bien gros.

— Certes. Mais le commandant a au moins autant d'expérience que ce commodore Beer dont j'ai entendu parler.

Il lui donna une tape sur le bras, qui le fit sursauter.

Vicary regardait les canonnières les plus proches, accroupis sous le passavant derrière leur sabord fermé.

— Vous n'avez pas peur ?

Hudson réfléchit, sans quitter des yeux les pyramides de toile qui arrivaient.

— J'ai plus peur d'en *montrer*, Philip.

Vicary lui tendit la main, comme s'ils venaient de se rencontrer dans un chemin de campagne en Angleterre.

— Alors, je ne vous laisserai pas tomber, Richard.

Il contemplait le ciel bleu, au-delà des haubans qui vibraient.

— Mais je crains bien de ne pas connaître un nouveau jour.

Hudson alla sur la dunette. Les mots de son ami résonnaient dans sa tête comme une épitaphe.

Adam lui dit :

— Faites passer la consigne. Conformément à ce que je vous ai dit. Nous virerons de bord et viendrons tribord amures. Tout le monde a bien compris ?

— Ceux qui comptent, oui, commandant.

De manière surprenante, Adam s'éclaira d'un large sourire, toutes dents dehors.

— Par Dieu, Dick, nous aurons besoin de tout le monde, même de ce porc de Baldwin, qui pue le rhum à l'infirmerie !

Hudson fit jouer son sabre en murmurant :

— Bonne chance, commandant.

Adam s'humecta les lèvres.

— J'ai la bouche sèche comme du carton !

Puis il se baissa légèrement pour regarder la lisse de dunette qu'il utilisa comme une ligne de visée. Le long bâton de foc de *l'Unité* apparaissait pour la première fois derrière les filets où les branles étaient serrés.

— *Paré à virer ! La barre dessous !*

— La barre dessous, commandant !

Le bâtiment commença à évoluer sous l'action du vent et de la barre. Adam trouva le temps de croiser le regard de l'un des fusiliers agenouillé près des hamacs, son Brown Bess posé à côté de lui.

— *Ouvrez les sabords !*

D'un seul mouvement, les mantelets se levèrent des deux bords. Les servants étaient déjà parés aux palans, la tête tournée vers l'arrière, attendant les ordres.

— *En batterie !*

Comme des gorets en train de couiner, les affûts s'avancèrent vers les pavois. Les gueules noires des canons pointèrent sur la mer vide tandis que *l'Anémone* franchissait le lit du vent.

— *A reprendre la grand-voile !*

Adam traversa le pont incliné à la gîte, les fusiliers s'élancèrent dans les enfléchures pour gagner les hunes de combat.

On a réussi ! On a réussi !

Alors qu'elle se trouvait d'abord par le travers de *l'Anémone*, la grosse frégate défilait devant le boute-hors. Ses voiles battaient dans la plus grande confusion, elle se préparait à suivre par la contremarche. Elle arborait deux pavillons supplémentaires. Beer n'avait pas été pris totalement au dépourvu.

— *Tiens bon ! Gouverne comme ça !*

— En route au sud-ouest quart ouest, commandant !

Adam ne détachait pas ses yeux de l'ennemi, à s'en faire mal.

— *Sur la crête !*

Sans quitter *l'Unité* du regard, il imaginait ses chefs de pièce tournés vers l'arrière, fixant son poing levé, le boute-feu bien raidi.

Le vaisseau trembla comme s'il venait de s'échouer, les pièces reculèrent violemment dans leurs palans, de la fumée s'échappait par tous les sabords.

Un instant avait suffi pour faire tomber la tension. Bondissant comme des fous, les servants se jetèrent dans le genre d'exercice qui les avait fait jurer et transpirer pendant des mois.

— *Les lumières ! Ecouvillonnez ! Chargez ! En batterie !*

Le canon était Dieu, rien d'autre ne comptait. Chacun des servants l'avait appris de rude façon.

Les bras se levaient dans la fumée.

— *Paré !*

Mais Adam observait l'autre vaisseau. La distance était de l'ordre de un mille et demi, trop grande pour tirer avec précision. Il avait pourtant vu les voiles de *l'Unité* battre ou se réorienter lorsque leur bordée était passée au-dessus de l'eau avant de faire but comme un vent mortel.

Adam leva la main. Cela marchait. Trois coups toutes les deux minutes.

— *Feu !*

Des débris s'envolèrent à l'avant de *l'Unité* qui continuait à évoluer. Sur sa dunette, des armes de petit calibre tiraient

également, Adam vit un grand trou noir apparaître dans la brigantine.

L'Unité se trouvait maintenant par le travers tribord et virait toujours, prenant de l'erre au fur et à mesure que ses gabiers volants se débattaient pour établir les huniers afin de gagner encore de la vitesse. Non qu'elle en eût grand besoin.

— *Feu !*

Adam s'agrippa à la lisse. Une pièce après l'autre, l'américain répliquait. Compte tenu du nombre important de marins embarqués de force sur les vaisseaux anglais, Beer avait dû être surpris de l'agilité et de l'insolence de *l'Anémone*.

Il fit la grimace en sentant le métal s'écraser sur la coque ou dans le gréement. Le bosco et ses aides s'étaient précipités de tous les côtés avec leurs épissoirs et des cordages neufs. *L'Unité* avait toujours l'avantage. Si *l'Anémone* laissait venir sous le vent pour augmenter la distance, Beer lui enverrait une pleine bordée dans la poupe. S'ils gardaient les mêmes positions relatives, ce n'était qu'une affaire de temps, un canon après l'autre.

— *Feu !*

L'un des atouts de *l'Anémone* était tout de même que, ainsi placée sous le vent, ses pièces pouvaient tirer à la hausse maximale. Chaque boulet trouvait sa cible ; et il y eut de terribles cris de joie lorsque le château avant de l'américain partit en éclats et que l'une des pièces de chasse se renversa sur ses servants.

Le pont trembla violemment, les filets de dunette furent réduits en miettes, des hamacs déchiquetés et brûlés atteignirent des fusiliers qui, dans des hurlements, étaient balayés comme autant de haillons sanglants.

Adam aida un marin à se remettre debout.

— *Allez, mon gars !*

Mais l'homme le fixait, le regard vide. Il semblait avoir perdu ses esprits.

Hudson, nu-tête, sabre au clair, se précipitait à l'arrière :

— De la mitraille, commandant !

— J'ai vu.

Adam s'essuya la bouche, alors qu'elle était sèche à n'en pas pouvoir déglutir.

— C'est un homme sûr de lui, il ne va pas utiliser son plus gros calibre à cette distance !

Le bâtiment fit une nouvelle embardée et il vit deux canons désemparés ; des ruisseaux de sang coulaient sur le pont, là où les servants avaient été fauchés.

— *Parés !*

Le second lieutenant plaqua ses mains sur la poitrine et tomba sur le pont. Vicary bondit pour prendre sa place.

— *Feu à volonté !*

Les dix-huit-livres redescendirent la pente. Les chefs de pièce semblaient ne pas se rendre compte du chaos et de la mort, des hommes réduits en charpie par les boulets alors qu'ils étaient accroupis près des pièces de l'autre bord.

Adam ne cilla même pas lorsque deux fusiliers tombèrent des hunes et allèrent rejoindre les blessés qui se traînaient en geignant, ainsi que ceux pour lesquels on ne pouvait plus rien.

Hudson cria :

— Monsieur Vicary, *remettez-moi ces pièces en action !* Et vivement !

L'officier se retourna, il cherchait des yeux dans la fumée comme un noyé qui essaie de se raccrocher à quelque chose.

— *Chargez ! En batterie !*

Il chancela lorsque des boulets frappèrent les œuvres vives. Des morceaux de grément tombèrent sur les passavants pour ajouter encore au désordre et à la destruction.

Vicary leva la tête et vit sans y croire les vergues hautes et les voiles trouées de l'américain s'élever telle une falaise au-dessus de la fumée de la bataille. Hudson fut pris d'un haut-le-cœur et se détourna quand Vicary tomba, les mains crispées sur sa blessure. Là où il avait été atteint par une charge de mitraille. Il n'avait plus de visage. Au milieu de cet enfer meurtrier, Hudson se souvint malgré tout des mots de sa mère. *Un visage si typiquement anglais*. Une fraction de seconde avait suffi : il n'en restait plus rien.

— *Capitaine ! Le commandant est touché !*

C'était Starr, le fidèle maître d'hôtel.

— Allez chercher le médecin !

Hudson s'agenouilla près de lui et lui serra la main de toutes ses forces.

— Ça va aller, commandant ! Il arrive !

Adam secoua la tête, serrant les dents pour lutter contre la douleur.

— Non... je dois rester ici ! *Nous devons continuer à nous battre !*

Hudson cria au maître pilote :

— Abattez de deux rhumbs !

Sa tête éclatait à cause de l'incessant fracas des boulets qui s'écrasaient sur la coque. Starr déboutonna la vareuse aux épaulettes d'or et déglutit en voyant le sang qui coulait de son flanc, se répandait et l'encerclait comme un dessin maléfique.

Encore des bris de bois, suivis du grondement du gréement. Le mât de misaine entier venait de s'écrouler par-dessus bord, entraînant avec lui les voiles, des planches cassées et des marins qui poussaient des hurlements.

Cunningham se baissa et fit un pansement. En quelques secondes, il était aussi sanguinolent que son tablier de boucher. Il se tourna vers Hudson, les yeux hagards, terrorisé.

— Je ne peux rien faire ! En bas, ils meurent comme des mouches.

Il se courba pour éviter les boulets qui passaient au-dessus d'eux ou explosaient en semant des éclis mortels sur l'une des pièces.

Adam était étendu, immobile, il sentait son *Anémone* réduite en miettes par ce bombardement incessant. La conscience l'abandonnait, il devait faire appel à toute son énergie pour essayer de lutter. Il ne souffrait pas trop, juste une sorte d'engourdissement.

— Continuez à vous battre, Dick !

Mais c'était un trop grand effort pour lui.

— Oh, mon Dieu, mais qu'est-ce que je dois faire ?

Hudson se releva, flageolant, incapable de croire qu'il était encore indemne au milieu de tant de morts et de blessés.

Il leva la main, hésita. Puis, d'un grand coup de sabre, il trancha les drisses de pavillons et, dans le silence soudain qui

suivit, vit les couleurs s'envoler au bout de leur cabillot et flotter au-dessus de l'eau comme un oiseau mort.

Il y eut ensuite des cris, assourdissants, qui venaient apparemment des ponts hachés et sanglants de *l'Anémone*.

Hudson regardait sa Larne qu'il avait toujours à la main. *Pour la gloire*. Personne ne l'utiliserait pour se moquer de leur défaite. Fermant les yeux, il jeta son sabre par-dessus bord et revint s'agenouiller près de son commandant.

Adam lui dit d'une voix pâteuse :

— Nous les avons retenus, Dick. Le convoi est sauvé, maintenant qu'il va faire nuit.

Il agrippa la main de Hudson avec une force surprenante.

— C'était notre... devoir.

Hudson sentait les larmes lui picoter les yeux. Le soleil brillait toujours autant. Puis il y eut à nouveau du mouvement : la frégate arrivait le long du bord, des marins envahirent le pont tandis que ceux de *l'Anémone* jetaient leurs armes. Hudson voyait tous ces hommes qu'il avait appris à connaître accepter leur défaite. Quelques-uns restaient abattus, hostiles. D'autres accueillirent les Américains avec quelque chose qui ressemblait à de la gratitude.

Un lieutenant de vaisseau américain cria :

— Il est là !

Hudson vit une silhouette imposante monter derrière la roue abandonnée. Même leur maître pilote était tombé. C'était un homme très calme, il était mort comme il avait vécu, discrètement.

Nathan Beer contempla le carnage, sur la dunette.

— C'est vous qui commandez ?

Hudson acquiesça. Il se souvenait de la description de cet homme que lui avait faite Adam Bolitho.

— Votre commandant est-il encore en vie ?

Il baissa les yeux et examina pendant de longues secondes Adam qui était tout pâle.

— Monsieur Rooke ! Faites venir le chirurgien et qu'il l'examine.

Et à Hudson :

— Vous êtes désormais prisonnier de guerre. N'ayez pas honte. Vous n'aviez aucune chance.

Il regarda Adam qu'on emmenait sur un caillebotis.

— Mais vous vous êtes battus comme des tigres, je m'y attendais – un silence : Tel père, tel fils.

Le pont fut pris d'un soubresaut et quelqu'un cria :

— Vaut mieux évacuer, monsieur ! C'est une explosion !

Le détachement d'abordage rassembla sans traîner les prisonniers et l'on évacua les blessés jusqu'au vaisseau bord à bord.

Starr, le maître d'hôtel du commandant, arrivait. Il salua le commodore Beer et jeta un bref coup d'œil à Hudson.

— A présent, capitaine, ils pourront plus avoir son bateau.

Le pont prenait de la bande. Starr avait dû préparer *l'Anémone* sans rien dire à personne. Jamais elle ne naviguerait sous les couleurs de l'ennemi.

Et moi non plus, je ne me battrai plus jamais sous nos couleurs.

L'obscurité envahissait l'horizon brumeux, *l'Unité* avait mis en panne pour effectuer quelques réparations de fortune. *L'Anémone* s'éloignait à la dérive, elle commençait à s'enfoncer par l'arrière, la jolie figure de proue la retenant un peu pour admirer son dernier coucher de soleil. C'est ce qu'il aurait voulu. Il songea à la remarque de Nathan Beer, il ne comprenait toujours pas.

Tel père, tel fils.

Il baissa les yeux sur ses mains qui tremblaient de façon incontrôlable.

Il était vivant. Et il avait honte.

Il connaissait des élancements douloureux à chaque seconde, la souffrance lui coupait la respiration, l'empêchait de penser. Des sons montaient qui s'estompaient et, en dépit de cette torture, Adam Bolitho savait qu'il risquait à tout instant de perdre conscience, alors que son cerveau embrumé lui disait que, s'il sombrait, il n'en sortirait pas vivant.

Il se trouvait à bord du vaisseau qui l'avait battu, mais il ne s'agissait pas de cela. On entendait des voix, des pleurs et des

sanglots, des deux côtés apparemment. Mais il devinait sans trop savoir que cet affreux vacarme venait d'ailleurs, comme de derrière une grande porte. Des bruits étouffés, angoissants : l'image de l'enfer.

L'air était encore empli d'odeurs de fumée et de poussière, d'étranges silhouettes passaient près de lui, parfois si près qu'elles frôlaient son bras qui pendait. Il refit une tentative pour remuer, mais la douleur se saisit de lui dans sa poigne de fer. Il entendit de nouveaux pleurs, et comprit que c'était lui.

Et dans un même temps, il devinait qu'il était nu. Il ne se rappelait rien, juste Hudson qui l'avait pris dans ses bras alors que la bataille faisait rage. Il se souvenait vaguement que son maître d'hôtel, Starr, n'était pas là.

Il plissa les yeux et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. L'artimon qui s'effondrait par-dessus bord, emmenant espars et gréement avec lui, traînant le bâtiment comme une grande ancre flottante et exposant son flanc à d'autres bordées meurtrières.

Son vaisseau. Qu'était devenue *l'Anémone* ?

L'ouïe lui revenait, ou l'avait-elle jamais quitté ? Des sons dans le lointain, apaisants. Des hommes qui maniaient le marteau ; poulies et palans qui grinçaient dans cet autre endroit, là où la mer était toujours bleue, l'air pur et sans fumée, sans cette odeur de bois carbonisé.

Il essaya de lever la main droite, mais il était trop faible et ne parvint pas à cacher sa nudité. Sa peau était moite, déjà la peau d'un cadavre. Quelqu'un cria derrière la porte : « *Non, pas mon bras !* » Puis un autre hurlement, qui cessa brusquement. Les portes de l'enfer venaient de se refermer derrière lui.

Il portait un pansement imbibé de sang. Une main se tendait, on lui prenait le poignet. Adam n'arrivait même pas à protester.

— Restez tranquille !

Une voix dure, sèche.

Adam essaya de se mettre sur le dos pour atténuer ce feu qui lui brûlait le côté.

— Il arrive – et une autre voix : Quel bordel !

L'air sec et étouffant s'agita légèrement, une nouvelle silhouette s'approcha de la table. Le chirurgien du bord. Lorsqu'il prit la parole, Adam reconnut un léger accent étranger. Un Français. L'homme commença :

— Je ne connais pas vos projets, commodore. C'est un ennemi. Il nous a pris les vies de beaucoup des nôtres. Quelle importance ?

Comme venue de très loin, Adam reconnut cette grosse voix. Beer, se dit-il. Nathan Beer.

— Quelles sont ses chances de s'en tirer, Philippe ? Je ne suis pas d'humeur à écouter des discours, pas aujourd'hui !

Le chirurgien poussa un soupir.

— C'est un bout de métal de la taille du pouce. Si j'essaie de l'extraire, il peut en mourir. Et si je ne tente rien, il mourra à coup sûr.

— Je veux que vous le sauviez, Philippe.

Pas de réponse. Il ajouta, non sans amertume :

— Rappelez-vous, je vous ai sauvé la vie pendant la Terreur. Est-ce que je vous ai dit : « Quelle importance ? » — presque brutalement, il ajouta — Vos parents et votre sœur, que leur est-il arrivé, déjà ? On leur a coupé la tête, on les a plantées au bout d'une pique pour se moquer, on leur a craché dessus. Et cette foule d'émeutiers, c'étaient des Français, non ?

Quelqu'un approcha des lèvres d'Adam une éponge imbibée d'eau. L'eau n'était pas froide ni même fraîche, et elle avait un goût saumâtre. Mais lorsqu'il tendit les lèvres pour boire, il eut l'impression que c'était du vin.

Le commodore reprit :

— C'est tout ce qu'il avait sur lui ?

— Ça et son sabre, répondit le chirurgien d'un ton las.

Beer avait l'air surpris.

— Un gant de femme. Je me demande...

Adam hoqueta, essaya de tourner la tête.

— C'est... c'est à moi...

Sa tête retomba. C'était un cauchemar. Il était mort. Rien ne comptait, sauf cela.

Puis il sentit le souffle de Beer sur son épaule.

— Commandant, m’entendez-vous ? — il serra la main droite d’Adam : Vous vous êtes battu avec courage, personne ne dira le contraire. Je croyais que je viendrais facilement à bout de vous, que je pourrais sauver des vies et, avec un peu de chance, m’emparer de votre bâtiment. Mais je vous avais sous-estimé.

Adam entendit le son de sa propre voix, faible, rauque :

— Le convoi ?

— Vous l’avez sauvé — il essaya de modérer le propos : *Cette fois-ci.*

Mais sa voix restait immensément triste.

Adam dit seulement :

— *L’Anémone...*

— Elle a sombré. Il n’y avait rien à faire.

Comme venu de l’autre bout du monde, quelqu’un murmurait d’une voix pressante. Beer se releva en grommelant.

— On me demande.

Il posa sa grosse main sur l’épaule d’Adam.

— Mais je reviendrai.

Adam ne vit pas son bref échange de regards avec le chirurgien français.

— Y a-t-il quelqu’un ?...

Il essaya de secouer la tête.

— Zénoria... son gant... et maintenant, elle est morte.

On lui versa un peu de rhum dans la bouche, ce qui le secoua ; son cerveau se remettait soudain en route. Entre les vagues de souffrance, il perçut des grincements de métal, puis il sentit des mains solides lui encercler les poignets et les chevilles, comme si on lui passait des menottes.

Le chirurgien attendit qu’on lui ait glissé une lanière de cuir entre les dents, puis leva la main, et on la retira.

— Vous vouliez dire quelque chose, monsieur ?

Adam n’y voyait pas nettement, mais il s’entendit déclarer d’une voix distincte :

— Je suis désolé, pour votre famille. C’est terrible...

Il ne termina pas sa phrase et l’un des aides du chirurgien laissa tomber :

— *Il faut y aller.*

Mais le chirurgien, lui, regardait toujours le commandant ennemi, très pâle, dont les traits se détendaient presque, maintenant qu'il s'était évanoui.

Il posa sa paume sur le corps d'Adam en attendant que l'un de ses hommes ait fini de retirer le pansement imbibé de sang.

Presque pour lui-même, il dit :

— Merci. Peut-être y a-t-il encore de l'espoir pour certains d'entre nous.

Puis, avec un signe de tête aux autres, il enfonça la sonde dans la blessure. Lui qui était désormais insensible à toutes ces souffrances auxquelles il avait si souvent assisté à bord de vaisseaux ou sur les champs de bataille, il parvenait à penser à ce jeune officier qui se tortillait entre ses mains, qui avait réussi à émouvoir le formidable commodore Beer, au point qu'il avait plaidé pour qu'il lui conserve la vie. Au seuil de l'enfer, il avait trouvé assez d'humanité pour exprimer toute la sympathie que lui inspiraient les souffrances d'un autre être.

Lorsqu'il remonta enfin sur le pont, la nuit était d'un noir d'encre, les cieux constellés de petites étoiles qui se reflétaient faiblement sur l'eau sombre, jusqu'à l'horizon lointain.

On avait interrompu les travaux de réparation sur le grément et les hommes flânaient sur le pont, trop épuisés pour continuer. Dans l'obscurité, on avait l'impression que les cadavres gisaient encore là où ils étaient tombés. L'air exhalait des relents de fumée et de mort.

Le chirurgien, Philippe Avice, savait parfaitement que les marins pouvaient faire des miracles et que, sans même avoir besoin de relâcher au port, les hommes de l'*Unité* remettraient bientôt leur vaisseau en état de naviguer et de combattre. Seul un œil exercé aurait décelé l'étendue des avaries causées par la frégate anglaise.

Et les morts ? Ils dérivaien, tombaien comme des feuilles dans le noir de plus en plus sombre de l'océan, pendant que les blessés attendaien, la peur au ventre, avec leur souffrance, ce que le jour leur réservait.

Il trouva le commodore Beer dans la grand-chambre, assis à sa table. Là aussi, les boulets de l'ennemi avaient laissé leurs marques. Aucun endroit n'est à l'abri sur un bâtiment de guerre,

au-dessus de la ligne de flottaison. Mais le portrait préféré de Beer, celui qui représentait sa femme et ses filles, avait retrouvé sa place, et une chemise propre l'attendait pour le lendemain.

Beer leva les yeux, le regard dur à la lueur du fanal.

— Alors ?

Le chirurgien haussa les épaules.

— Il est vivant. Pour le reste, je ne peux rien dire.

Il saisit le verre de cognac que Beer avait à la main. Il en but une gorgée et se lécha les babines.

— Excellent.

— Le cognac, Philippe ? Ou le fait que vous ayez sauvé la vie d'un ennemi ?

Avice haussa les épaules derechef.

— Je me suis juste souvenu de quelque chose. Même à la guerre, on ne doit pas l'oublier.

Après un silence, Beer reprit :

— Son oncle aurait été fier de lui.

Le chirurgien haussa le sourcil.

— Vous avez rencontré ce célèbre *amiral*, dont on dit qu'il n'est pas plus avare de sa réputation que de sa vie ?

Beer hocha négativement la tête. *Je suis trop vieux pour jouer à ce jeu-là.*

Il se tourna vers l'un des canons qui occupaient sa chambre lorsque les tambours battaient pour rappeler l'équipage aux postes de combat. Il n'était pas encore recouvert de son taud, le fût et les palans étaient noirs de fumée.

— Non, je ne l'ai jamais vu. Mais cela arrivera un jour, c'est le destin.

Épuisé, il baissa la tête, et le chirurgien s'éclipsa discrètement avant de remettre en place la portière.

Beer se laissait aller à sa rêverie, songeant à ce jeune commandant de la frégate et à cette femme inconnue, Zénoria. Dans sa prochaine lettre à sa femme, à Newburyport, il lui parlerait d'eux... Poussant quelque chose qui ressemblait à un grognement, il se souleva de sa chaise.

Mais tout d'abord, il devait s'occuper de son vaisseau. Le bilan des avaries, ses hommes qu'il devait encourager. Comme toujours, le bâtiment passait en premier.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho ignorait que la guerre avait été déclarée entre les États-Unis et l'Angleterre. Sans rien d'autre que son instinct et sa jeune expérience, il s'était battu avec une ténacité qui aurait pu faire tourner le sort, en dépit de l'artillerie supérieure de *l'Unité*.

Il prit le gant et l'éleva à la lumière. Un si petit objet, peut-être un simple geste, dans lequel cette femme n'avait mis aucune intention. Mais sa perte avait fait oublier toute prudence à Bolitho, il s'était préparé à se battre jusqu'au bout.

Beer voyait encore cette belle figure de proue, les seins nus, lorsque *l'Anémone* avait fini par rendre les armes.

Tout cela parce que son commandant n'avait plus d'autre raison de vivre.

XII UN TÉMOIN

Le lieutenant de vaisseau George Avery hésita devant la portière. Il savait que le fusilier de faction ne le quittait pas des yeux. Au-dessus de lui, il entendait des ordres aboyés, les hommes gagnaient leurs postes à la hâte pour un dernier virement de bord avant d'entrer à Port-aux-Anglais.

Il s'était déjà demandé ce qui pourrait bien les y attendre, de nouvelles directives, ou de nouveaux renseignements sur les intentions des Américains. La perspective de trouver des fruits frais et de se dégourdir les jambes sur la terre ferme lui faisait du bien.

C'était avant qu'ils croisent le convoi et apprennent ce qui était arrivé à *l'Anémone*.

Sans tenir compte de ses ordres, le petit brick *Pic-vert* était retourné dans la zone de la bataille sous couvert de l'obscurité, mais n'avait rien vu. Son commandant, Nicholas Eames, avait rallié sans retard *L'Indomptable* pour faire son rapport.

Avery savait que Bolitho était déchiré par ce qui s'était produit.

Eames lui avait dit :

— *L'Anémone* a viré de bord pour attaquer, sir Richard. Sans aucune hésitation, aucune. Vous auriez été fier de lui !

— J'en suis fier.

C'est tout ce qu'il avait répondu.

À en croire ce que le commandant du brick avait été en mesure de leur dire, il n'y avait eu qu'un seul adversaire, avec peut-être d'autres bâtiments dans les parages.

— Au début, sir Richard, la canonnade a été si violente que j'ai cru que l'ennemi était un vaisseau de ligne.

Et les regardant, Tyacke, Scarlett, l'amiral, il avait ajouté d'un ton triste :

— Mais *l'Anémone* aurait pu se mesurer avec un vaisseau de ce genre, et j'ai compris qu'il devait s'agir de l'une de ces frégates neuves qu'ont construites les Yankees.

Il n'avait retrouvé aucun débris, ou, s'il y en avait, ils avaient été emportés par le courant. Et puis Eames leur avait appris un petit miracle. Un survivant, l'un des mousses. Plus mort que vif, on l'avait hissé à bord du *Pic-Vert*. C'était merveille qu'il ait survécu.

Avery jeta un coup d'œil au factionnaire.

Le fusilier laissa retomber sa crosse sur le pont et aboya :

— Aide de camp, amiral !

On avait transféré immédiatement le mousse à bord du vaisseau amiral. Comme l'avait souligné Eames : « Je n'ai pas assez de place à bord de mon brick pour embarquer un chirurgien ! »

Celui de *L'Indomptable*, Philip Beauclerk, avait insisté. Il fallait laisser le jeune garçon prendre du repos et se remettre du cauchemar qu'il venait de vivre. Compte tenu de son âge, on pouvait douter qu'il récupère totalement.

— Entrez !

Avery pénétra dans la grand-chambre. Ses yeux tombèrent sur le plateau du déjeuner auquel Bolitho n'avait pour ainsi dire pas touché. Posés sur la table, une lettre inachevée et un verre vide.

— Le commandant vous présente ses respects, sir Richard. Nous devrions entrer au port d'ici deux heures.

— Je vois. C'est *tout* ?

Mais Bolitho se leva brusquement.

— Je me suis emporté. Je vous présente mes excuses. Vous traiter ainsi alors que vous ne pouvez répondre, voilà qui est impardonnable.

Avery se sentit ému par la chaleur avec laquelle il lui parlait. On aurait dit qu'il s'exprimait avec tout son corps, comme s'il était incapable de rester tranquille.

— Deux heures ? poursuivit Bolitho. Très bien. Il faut que je parle à ce garçon. Envoyez Allday, il sait y faire avec ces petits jeunes. Je l'ai déjà remarqué.

Il se frotta le menton, il était rasé de frais.

— Mais je n'ai aucune raison de le maltraiter. Le meilleur des hommes et un ami véritable.

Ozzard apparut avec du café et dit :

— Je vais le lui demander, sir Richard.

Bolitho se laissa retomber sur son siège et tira sur sa chemise comme si elle l'étranglait.

— Mon petit équipage. Que serais-je sans vous ?

Il s'apprêtait à se débarrasser de sa vareuse, mais Avery intervint :

— Non, amiral. Sauf votre respect, je pense que c'est important pour ce jeune homme. Votre grade ne lui fera pas peur. En matière de terreur, j'imagine qu'il a déjà eu son content.

— Vous me surprendrez toujours, George. Est-ce moi qui vous ai choisi, ou bien est-ce le contraire ?

Avery le regardait, un peu désespéré. Il ressentait le besoin de l'aider, mais ne savait trop comment s'y prendre.

— Je pense que c'est Lady Catherine qui a décidé pour nous deux, amiral.

Il surprit le coup d'œil furtif que Bolitho jeta à la lettre qu'il avait commencée et devina qu'il n'avait pas encore eu le courage de lui apprendre la nouvelle.

Derrière la porte, Allday et le gros Yovell parlaient au jeune garçon que l'on avait arraché à la mer. A la mort. On l'avait habillé de propre, chemise à carreaux et pantalon blanc, les plus petites tailles que le commis ait réussi à trouver.

Le gamin était très maigre, avec ses grands yeux bruns et des blessures dues aux éclis de bois. On lui avait nettoyé ses plaies à l'infirmerie.

Allday laissa tomber froidement :

— Maintenant, mon petit gars, écoute-moi. Je ne te le répéterai pas deux fois. Tu te sens un peu tristounet en ce moment, et c'est pas étonnant.

Le petit garçon le regardait tel un lapin regardant un renard.

— Qu'est-ce qu'ils me veulent, monsieur ?

— Dans cette chambre se trouve le plus grand amiral que l'Angleterre ait jamais eu, encore qu'y en a pas beaucoup qui le

disent ! Il veut te demander ce qui s'est passé. Tu lui racontes, c'est tout, fiston. Comme si c'était ton père.

Il entendit Yovell pousser un soupir, le gosse s'était mis à sangloter.

— Mon père y s'est noyé, monsieur.

Allday jeta un regard à Yovell.

— Voilà qu'est plutôt fâcheux, pas vrai ?

Yovell mit la main sur l'épaule du garçon.

— Viens avec moi.

Il avait l'air fort sévère, ce qui ne lui ressemblait guère.

— Réponds aux questions qu'on te posera, reprit Allday. Tu lui dis juste ce qui s'est passé. C'est important pour lui, tu comprends ?

Ozzard, qui observait la scène depuis la porte, examina cette petite silhouette sans montrer la moindre expression. Il dit à Yovell :

— Vous auriez dû être maître d'école !

Yovell afficha un sourire satisfait.

— Je l'ai été. Ça, et d'autres choses encore.

Avery attendit que les autres soient partis et murmura à Allday :

— Bien joué.

Et, au jeune garçon, doucement :

— Assieds-toi là.

Bolitho se contraignit à rester très calme pendant que le mousse s'installait en face de lui, de l'autre côté de la table. Il semblait terrifié, incapable de quitter des yeux les épaulettes brillantes, visiblement ébahi par la taille des appartements d'un amiral, à côté des postes bondés d'une frégate.

— Comment t'appelles-tu ?

— Whitmarsh, amiral – il hésita : John Whitmarsh.

— Et quel âge as-tu, John ?

Le garçon restait bouche bée, mais ses mains avaient cessé de trembler et ses grands yeux sombres étaient ronds comme des soucoupes de se voir ainsi adresser la parole par un amiral.

— Douze ans, je crois, amiral.

Il se frotta la figure dans son effort pour se concentrer.

— J'ont été sur *l'Anémone* depuis dix-huit mois.

Bolitho jeta un coup d'œil au papier que Yovell lui avait glissé.

— Et tu as perdu ton père ?

— Oui, amiral.

Et il releva le menton, fier d'évoquer ce souvenir.

— Il étions pêcheur et y s'est noyé devant les Goodwins.

Maintenant qu'il avait commencé, on ne pouvait plus l'arrêter.

— Mon oncle m'a pris avec lui à Plymouth et y m'a fait m'engager à bord de *l'Anémone*, y recrutaient, vous voyez — il hésita avant de compléter : Amiral.

Avery lisait la souffrance qui transparaissait dans les yeux gris de Bolitho. Ce garçon devait avoir à peine dix ans quand son oncle l'avait fait embarquer sur un vaisseau du roi, si oncle il y avait. Ce genre d'histoire n'était que trop fréquent par les temps qui couraient. Des femmes qui se retrouvaient livrées à elles-mêmes après que leurs hommes avaient été tués à la guerre ou trop grièvement blessés pour rentrer chez eux. Ou noyés, comme le père de ce gosse. Ce garçon était devenu une gêne, et on s'en était débarrassé.

Bolitho reprit :

— Parle-moi de cette bataille. Où étais-tu, que faisais-tu ? Essaie de te souvenir.

Le garçon plissa les yeux.

— Nous avons aperçu l'ennemi au changement de quart. J'ai entendu le vieux Mr Daniel, le canonnier, qui disait que c'était un gros Yankee. Y'en avait aussi un autre, un plus petit, mais la vigie ne pouvait pas le voir à cause de la brume. Moi et mon copain Billy, on était au mât de misaine, amiral. Le bâtiment il était tellement à court de monde que même nous, on en avait besoin aux bras.

Bolitho lui demanda doucement :

— Et quel âge avait ton ami ?

— Pareil que moi. On a embarqué ensemble.

— Je vois.

Tout était désormais clair pour lui, conforme à ce que le commandant du *Pic-vert* lui avait raconté. Adam avait pensé contenir l'ennemi jusqu'à ce qu'il fasse assez nuit pour que les

navires marchands réussissent à s'échapper. Tout en sachant que s'il agissait ainsi, il serait trop tard pour *l'Anémone*. Il reprit :

— Ainsi, ton bâtiment a viré pour engager le combat ?

Le garçon fit signe que oui, les souvenirs lui embuaient les yeux.

— Et pendant tout ce temps-là, est-ce que tu voyais ton commandant ?

— Oh que oui, amiral. Il était toujours là. Je suis allé à l'arrière porter un message et je l'ai entendu dire au second de garder les fusiliers bien cachés, de ne pas établir les filets, au cas que le Yankee il devinerait ce qu'on faisait.

Il sourit : c'était la plus belle chose qui lui soit jamais arrivée. Il compléta :

— Not'commandant, il avait jamais peur de *rien* !

— Continue.

Le garçon ouvrait et refermait ses doigts tachés de goudron.

— Puis la canonnade a commencé, amiral. On a tiré les premiers, mais le gros Yankee a réussi à pointer et on a été touchés et que ça arrêta pas et que ça recommençait ! Les espars et le grément tombaient de partout, et des hommes mouraient et ça criait... y'avait du sang qui coulait par les dalots que j'avais jamais vu ça !

On entendit des cris au-dessus, des bruits de pieds nus sur le pont. *L'Indomptable* virait de bord devant l'entrée du port. Mais, pour le jeune mousse, c'était comme si on jouait la bataille.

— Le mât de misaine il est tombé et tout le gaillard d'avant était couvert de bouts de grément et de voiles qui nous tombaient dessus, c'était terrible !

Il se tourna vers Avery pour la première fois.

— On pouvait pas bouger, m'sieur. Des hommes se débattaient pour se sortir de là, d'autres y sont passés par-dessus bord, y z'étaient pris dans tout ce truc, c'était comme un filet. J'ai été emporté, j'ai essayé, j'ai essayé...

Bolitho leva la main en voyant Avery s'approcher.

— As-tu vu ton commandant ?

— Quand il est tombé, amiral – et il répéta d’une petite voix entrecoupée de sanglots : Quand il est tombé.

Bolitho attendait la suite, les muscles noués comme des poings. Adam était tombé. Et ce garçon était seul à avoir survécu pour le lui apprendre. Il le regarda sans le voir lorsqu’il reprit :

— Puis l’autre vaisseau nous a abordés, rudement, amiral, l’ennemi a déboulé à bord. Mais on avait amené nos couleurs. On était finis.

— Tu t’es magnifiquement conduit – Bolitho regardait son aide de camp, désespéré : Est-ce que quelqu’un a porté secours au commandant ?

Le mousse hocha la tête.

— Ils l’ont transporté à bord de l’autre vaisseau – nouveau hochement de tête : J’les ai vus.

Il se souvenait très bien de l’endroit où il se trouvait à ce moment-là, de ce qu’il faisait.

— Puis il y a eu une explosion. On a commencé à couler.

Bolitho se leva et se dirigea vers les fenêtres de poupe. Une explosion, après qu’ils avaient amené les couleurs. Un inconnu, qui avait agi comme Adam l’aurait fait, plutôt que de se rendre avec son *Anémone* bien-aimée.

— Après ça, amiral, je me souviens plus de grand-chose. J’ai crié, mais personne n’est venu. Il y avait des morts partout, et même des blessés qu’ont jamais réussi à remonter sur le pont. J’m suis accroché à Billy, et tous les deux, on est restés à surnager en nous accrochant à un espar quand le bâtiment s’est enfoncé.

Il éclata en sanglots, les larmes ne tarissaient pas. Il réussit à dire dans un hoquet :

— Mais Billy ne m’a pas répondu. Il est parti à la dérive. J’crois bien qu’il était mort depuis un bout de temps !

Bolitho dit brusquement :

— Emmenez-le à l’infirmierie et veillez à ce qu’on lui donne un bon repas avant que nous jetions l’ancre.

Puis il se ravisa. Il regagna son siège, sortit l’un des mouchoirs que Catherine lui avait achetés. Il le tendit au mousse.

Avery observait la scène, ensorcelé, sans pouvoir dire un mot.

Bolitho reprit d'une voix si basse que le petit garçon dut cesser de pleurer pour l'entendre :

— Ton commandant est mon neveu. Il m'est très cher, comme tu étais cher à ton père. Cela ne nous ramène pas nos amis, mais si cela peut t'aider, tout ce que tu m'as raconté m'a redonné de *l'espoir*. Comprends-tu ?

Le mousse acquiesça, sans quitter des yeux Bolitho. Il pleurait toujours.

Allday arriva en silence, hocha la tête. Lorsque le garçon se tourna vers lui, il laissa tomber :

— Bon, je m'en vais te dire une bonne chose, matelot, jamais un amiral m'a parlé à *moi* comme ça, et y'a pas d'erreur !

Il l'attrapa par le col de sa chemise avant d'ajouter :

— On va aller jeter un coup d'œil à l'office, hein ?

La porte se referma, Ozzard revint avec deux verres sur un plateau. Bolitho alla s'asseoir sur le banc de poupe. On eût dit que le pont se déroba sous ses pieds.

— Cet homme est vraiment une perle !

— C'est bien vrai, amiral.

Et Avery ajouta *in petto* : *Et pendant que nous y sommes, on peut en dire autant de vous.*

Bolitho vida son verre sans sentir le goût de son breuvage.

— Montons sur le pont, George. C'est un spectacle dont je ne me lasse jamais.

Avery lui demanda prudemment :

— C'est ici que vous avez rencontré Lady Catherine, amiral ?

Bolitho se tourna vers lui. Vie et espoir brillaient de nouveau dans son regard.

— C'est ici que je l'ai trouvée, alors que je croyais l'avoir perdue à jamais.

Puis il ajouta par-dessus l'épaule :

— Je ne suis pas idiot, je suis capable de peser ses chances aussi bien que vous. Mais il était *vivant*, nous sommes d'accord ?

Avery le suivit et ils émergèrent en plein soleil. *N'espère pas trop*. Il songea soudain à Catherine, et à cette expression qu'il

avait surprise un jour dans sa bouche : *Le plus chéri de tous les hommes.*

Ce n'était que trop vrai. Il venait de voir Bolitho arracher à la mort un gamin de douze ans. Il avait considéré le petit comme un homme.

Plus tard, alors que le vaisseau était mouillé, entouré d'allégés et d'embarcations de l'arsenal, Avery était assis dans son réduit, occupé à trier et classer les dépêches. Non seulement le brick courrier leur avait apporté des renseignements importants pour l'amiral, mais il avait également déposé des lettres qui semblaient avoir fait le tour du monde avant de parvenir à destination.

Quelqu'un frappa à la porte, Avery ouvrit du bout du pied sans se lever. C'était Allday.

— Vous d'mand'bien pardon, monsieur Avery, j'ai reçu une lettre.

Et il la lui tendit, l'air un peu ennuyé et gêné.

— Asseyez-vous. Sur ce coffre, si ça vous tente.

— Ça ne vous ennuie pas, monsieur ? Mais j'savons bien que vous êtes occupé, avec le jeune commandant Adam et tout ça.

— Mais non.

Cela lui faisait plutôt plaisir. C'était comme si lui-même avait reçu une lettre. Comme si quelqu'un s'était donné la peine de lui écrire.

— Servez-vous à boire.

Il ouvrit l'enveloppe. Elle était couverte de taches. Le navire qui l'avait apportée avait sans doute subi des avaries dans les tempêtes de l'Atlantique, le courrier avait été transféré sur un autre bâtiment.

Il imaginait Unis. « *Mon cher John, j'ai l'impression qu'il s'est passé tant de temps depuis que...* »

Allday attendait, assis sur le rebord du coffre cerclé de laiton.

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? Quelque chose de fâcheux ? Dites-moi, s'il vous plaît.

Avery se pencha un peu et remplit un verre de cognac. Puis il lui répondit :

— Félicitations, John Allday.
Allday fronça le sourcil.
— Que se passe-t-il ?
Avery lui tendit la lettre et poussa le verre près de lui.
— Vous allez être père, voilà ce qui se passe, mon vieux !
Allday regardait cette écriture ronde sans rien y comprendre.
— Un bébé ! *Elle va avoir un bébé !*
Avery arborait un large sourire.
— Ne bougez pas, et buvez votre coup. Je vais voir l'amiral.
Je pense que c'est exactement le genre de nouvelle dont il a besoin.
— Mais... mais...
Allday brandissait la lettre en lui courant après. « Fille ou garçon, monsieur ? »
Avery pensait à Lady Catherine en train d'escalader la muraille de *L'Indomptable* sous les vivats de l'équipage. Il répondit seulement :
— Une petite fille. Votre femme veut l'appeler Kate.
La porte se referma, Allday prit son verre de cognac.
— Eh ben, j'veux bien être damné !
Il souriait tout seul.
— J'veux bien être damné... *deux fois !*

Bolitho était installé à sa table lorsque Tyacke entra dans sa chambre, sa coiffure sous le bras.

— Avec votre permission, j'aimerais lever l'ancre avant midi. Mr York insiste, il me dit que le vent va tourner en fraîchissant. Je n'arrive pas à deviner comment il peut prévoir des choses pareilles.

— Je pense que nous allons devoir nous laisser guider, James, lui répondit Bolitho. Je n'ai aucune envie de m'éterniser à Antigua.

Ils étaient là depuis trois jours, et toujours aucune nouvelle des derniers moments de *l'Anémone*, en dehors de ce que leur en avait dit John Whitmarsh. L'équipage de *l'Anémone* avait été fait prisonnier, mais ils n'en avaient pas reçu confirmation officielle. Trois jours, et il n'avait pensé à rien d'autre qu'au sort

d'Adam. S'il était blessé, quelle était exactement la gravité de ses blessures ? S'il avait survécu, l'échangerait-on contre un prisonnier américain, à supposer qu'il y en ait un de grade équivalent ?

Il regardait Yovell, dont la plume grattait sur le papier ses ordres destinés aux commandants de son escadre tout éparpillée.

Il avait écrit à l'Amirauté pour solliciter qu'on lui envoie une autre frégate afin de remplacer *l'Anémone*, mais il savait qu'il avait fort peu de chances d'obtenir satisfaction. Il entendait encore ce qu'il avait déclaré à toutes ces sommités lorsqu'il avait exprimé haut et fort ses pensées. La fin des lignes de bataille, le début d'une époque marquée par l'importance croissante de frégates plus rapides et plus puissantes.

Le commodore Nathan Beer – et en son for intérieur, Bolitho n'avait jamais douté que ce fût *l'Unité* qui s'était lancée à la poursuite du convoi de la Jamaïque – avait prouvé le bien-fondé de cette thèse, et au-delà. Combien les Américains en avaient-ils encore, et combien projetaient-ils d'en construire ? La *Walkyrie* et *L'Indomptable* mis à part, il n'avait rien qui puisse se battre contre elles. Détermination et sens marin avaient toujours été considérés comme les meilleurs moyens de surmonter un déséquilibre de ce genre, mais cette puissance de feu impressionnante, cette artillerie formidable avaient déjà obligé plusieurs convois de caboteurs à se disperser. Elle avait contraint l'escadre du Vent à la défensive. Impossible de remporter une guerre avec des forces aussi divisées par des recherches sans résultats et des renseignements sporadiques.

Les Américains avaient visiblement l'intention d'attaquer le Canada, tout comme les Britanniques étaient déterminés à renforcer leurs positions à terre par tous les moyens.

L'Amirauté lui avait communiqué les routes possibles et les dates d'arrivée des convois destinés à l'armée, qui devaient tous rallier Halifax. Les Américains seraient tout autant que les Britanniques au courant de ces mouvements : il était impossible de dissimuler ce genre d'activité.

On savait aussi que les Américains concentraient des navires de guerre de tonnage plus modeste sur les Grands Lacs.

Mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin... Bolitho avait envoyé *La Fringante* et le *Reaper* renforcer la flottille de Dawes devant Halifax. En dehors des croisières côtières, assurées en général par des bricks et des goélettes réquisitionnées, il ne lui restait plus que *L'Indomptable* et la frégate *L'Attaquante* de vingt-six pour assurer l'escorte des convois partis de la Jamaïque. On avait déjà réduit le rythme à deux convois par mois à cause de la menace trop réelle que représentaient les Américains, qui n'avaient, eux, rien ni personne à protéger, alors que tous les navires étaient une cible et une prise potentielles.

Dans un moment de dépit et de colère, Bolitho s'était exclamé devant Tyacke :

— Notre Nel avait raison, James ! La meilleure défense, *c'est l'attaque* ! Il faut que nous découvriions leur repaire et que nous les débusquions, et au diable les risques !

Tyacke comprenait bien la logique de ce point de vue. S'ils étaient contraints de diviser leur petite escadre après chaque sortie de l'ennemi, ils seraient bientôt trop faibles pour protéger qui que ce soit.

Une semaine avant l'attaque de *l'Anémone*, ils avaient arraisonné et interrogé un navire marchand brésilien. Le patron leur avait dit avoir aperçu une escadre de bâtiments de guerre américains, deux grosses frégates et deux bâtiments plus petits, cap au sud, peut-être en provenance de Philadelphie. Craignant pour sa propre sûreté, le Brésilien avait infléchi sa route pour passer près des Bermudes.

Deux grosses frégates : l'une des deux était peut-être *l'Unité* ? Et dans ce cas, où les autres se trouvaient-ils ?

— Je fais un bien piètre compagnon, James, reprit Bolitho.

Tyacke le regardait, impassible, et répondit :

— Supposons... J'insiste, *supposons* seulement...

Il jouait du bout des doigts avec les boutons de sa vareuse de mer élimée.

Bolitho répliqua :

— Vous avez l'expérience des actions isolées. Plus que quiconque. Dites ce que vous avez à dire... c'est le moment ou jamais.

Tyacke s'approcha des fenêtres de poupe et baissa les yeux sur le canot amarré à l'arrière, paré à être hissé. Lorsque l'on était au port, il était commun de mettre toute la drome à l'eau, sans quoi les coutures risquaient de s'ouvrir sous l'effet de cette chaleur implacable. Et à la mer, il était judicieux de remplir d'eau les embarcations, pour la même raison.

— Tout le monde sait qui nous sommes, amiral, et plus particulièrement, ce que *vous* êtes. Maintenant que le capitaine de vaisseau Bolitho est prisonnier, et beaucoup de ses hommes avec lui, l'ennemi ne trouverait-il pas tout naturel que vous tentiez quelque chose ? Une action directe ?

Bolitho haussa les épaules :

— J'aimerais bien.

Tyacke se frotta le menton.

— Et ils vont s'y attendre. Si *L'Indomptable* venait à disparaître, quelles sont les chances de nos autres bâtiments ?

Bolitho le regardait.

— Vous voulez dire que *ce vaisseau* serait la prochaine victime désignée ?

Soudain, tout lui apparaissait très clairement.

— Mais c'est évident !

Il se leva pour aller étudier la carte. Yovell, lui, continuait d'écrire sans relâche, ne s'interrompant que pour plonger sa plume dans l'encrier.

— Les Bermudes, voilà un endroit que les Américains pourraient bien choisir pour se concentrer. Pas de vaisseau anglais dans le coin, ils peuvent se fier à leur garnison et aux récifs.

Tyacke se pencha à son tour sur la carte.

— Pourquoi dites-vous pas de vaisseau anglais, amiral ?

— Il n'y a pas d'eau douce dans ces parages. Rien du tout. En dehors des pluies, lorsque c'est la saison, ils sont obligés de faire des réserves.

Tyacke essaya de sourire.

— Chose que j'ignorais, amiral.

On le devinait admiratif. Bolitho poursuivit :

— Je me trompe peut-être. Je me perds peut-être en hypothèses, et j'ai peut-être tort d'échafauder notre stratégie sur les dires d'un patron qui vend des fruits pour gagner sa vie !

Il tapa sur l'épaule grassouillette de Yovell.

— Je souhaite envoyer de nouveaux ordres au capitaine de vaisseau Dawes, sur la *Walkyrie*. Ils pourront partir avec la goélette *Reynard* lorsqu'elle appareillera.

Tyacke le voyait reprendre du poil de la bête, les traits de son visage bronzé s'animaient.

— Nous allons rassembler un convoi, tout le monde sera au courant, et *L'Indomptable* va mettre à la voile pour le rejoindre.

— Ce n'est pas à moi de le dire, mais...

— *Mais ?* Encore des *mais* ? Et c'est bien à vous de me dire ce que vous pensez. Vous êtes mon capitaine de pavillon, et nous devons confronter nos points de vue.

Tyacke le regardait d'un air méfiant.

— Nos points de vue, certes, et je suis fier de mériter votre confiance. Mais c'est vous qui portez toute la responsabilité.

— Poursuivez, James. La responsabilité est une chose à laquelle je suis habitué.

— Alors, reprit Tyacke, je vais vous dire le fond de ma pensée, amiral.

Il tapota la carte du bout du doigt.

— Ici, Halifax – il suivit du doigt la ligne de côte : Boston, New York, et ici, Philadelphie. Si j'étais l'amiral yankee, c'est exactement la zone que je choisirais, avec Philadelphie pour base où effectuer des réparations ou trouver refuge si les choses empiraient.

Il leva les yeux vers Bolitho.

— Mais *supposez*, c'est une façon de parler, que le capitaine de vaisseau Dawes, avec sa grosse frégate, décide de ne pas agir selon vos ordres ? Si un convoi de troupes était le véritable objectif, et qu'on le laisse sans protection pendant la dernière phase du trajet, il pourrait se dire que c'est sa tête qui se retrouvera sur le billot, et non la vôtre.

— C'est un homme plein de ressources, James, vous le savez bien.

— Il est également ambitieux, s'entêta Tyacke, et il est fils d'amiral. Une combinaison pour le moins dangereuse.

— Cela a le mérite d'être franc.

Il sourit pour atténuer son propos.

— J'aime bien ça. Mais Dawes est mon adjoint désigné. Je suis obligé de me reposer sur lui – il se tut : Je n'ai pas le choix, je n'ai aucune raison de penser autrement.

Tyacke vit volte-face en entendant le factionnaire annoncer l'arrivée de son second.

— Oui, monsieur Scarlett ? Cela ne peut-il pas attendre ?

Scarlett hésita un peu avant de répondre :

— La dernière citerne d'eau douce a été transférée, commandant – il jeta un coup d'œil à Bolitho : Je suis désolé de vous avoir interrompus, sir Richard.

La porte se referma et Tyacke explosa :

— C'est moi qui vous présente mes excuses, sir Richard. Je m'en vais lui dire deux mots, à celui-là !

Puis il se calma.

— Je vais veiller à ce que l'on porte vos dépêches à bord de la goélette.

L'Indomptable dansait doucement sur son câble. La prédiction de York commençait peut-être à faire sentir ses effets. Un rayon de lumière passa par les fenêtres en abord ; Bolitho cligna des yeux avant de se détourner.

— Puis-je vous aider, amiral ?

Bolitho alla s'asseoir et sortit un mouchoir. Tyacke se souvint non sans émotion de celui dont il avait fait cadeau au jeune mousse. Il retourna la chaise afin qu'il puisse s'installer à l'abri de la lumière.

— Vous savez tout, n'est-ce pas ? lui dit lentement Bolitho.

Vous le savez depuis que vous êtes devenu mon capitaine de pavillon.

Tyacke soutint son regard sans ciller.

— Il ne faut pas en vouloir à Avery, amiral. Il a cru bien faire.

— Pour moi ?

— Et pour le bâtiment.

Il fit demi-tour, semblant reprendre soudain conscience de ses terribles cicatrices.

— Si vous voulez bien me pardonner, amiral, j'ai beaucoup de choses à faire.

Bolitho l'arrêta près de la portière.

— Le regrettez-vous ? Dites-moi la vérité.

— Eh bien, amiral, je n'ai pas accepté par pitié – contre toute attente, il se mit à sourire : Le regretter ? Je vous le dirai lorsque nous aurons achevé ce fichu Yankee !

Il souriait encore en refermant la portière derrière lui.

Bolitho tâta son œil, guettant le retour de la douleur, mais non, rien. Il retourna s'asseoir, profondément ému par ce que venait de lui dire Tyacke, par l'attention qu'il lui portait. Un homme remarquable, vraiment.

Cette nuit-là, alors que *L'Indomptable* poussait ses bossoirs vers le grand large, Bolitho se réveilla. Toujours le même rêve. La passe de Carrick, le château de Pendennis, et les vaisseaux, toujours aussi nets. Qui tiraient sur leurs câbles. Où s'en allaient-ils ? Qui armait ces vaisseaux fantômes ? Cette fois, il y en avait un autre ; il reconnut sa figure de proue dorée. *La Fille du Vent*. Lorsqu'il évita sur son ancre, Bolitho se rendit compte que c'était Zénoria. Et alors qu'il se débattait pour sortir de son rêve, il entendit son dernier hurlement.

— Tout va bien, sir Richard ?

C'était Allday, dont la robuste silhouette se penchait sur lui.

Bolitho s'accrocha à sa couchette, ses pieds touchèrent le pont.

— Dites-moi quelque chose, mon vieux. Vous, croyez-vous qu'il soit toujours vivant ?

Allday le suivit jusqu'aux fenêtres de poupe. La lune répandait un sillage argenté sur les moutons. *Ainsi, voilà ce qui le tourmente, autant et davantage que d'habitude*. Tout ce temps, alors que des officiels et des officiers arrivaient et repartaient, avec leurs offres ou leurs requêtes – et plutôt ces dernières qu'autre chose –, il réfléchissait à ce qu'il allait faire, il mettait en place ses vaisseaux là où ils seraient le plus utiles et il se faisait un sang d'encre pour le commandant Adam. Son

neveu. Non, son fils plutôt ; et un ami, bien plus qu'on ne pouvait se l'imaginer.

Il s'approcha du râtelier où étaient accrochés les sabres et attendit que la lueur de la lune vienne effleurer la vieille Larne, celle qu'il avait tant de fois attachée à son ceinturon avant tant de combats, tant de hauts faits, auxquels il avait participé...

— Lorsque nous ne serons plus de ce monde, sir Richard...

Il savait que Bolitho l'observait dans cette lumière étrange.

— Et on ne peut pas vivre éternellement, je me fais pas de souci là-dessus... cette vieille Larne sera à *lui*. Il en sera forcément ainsi.

Il l'entendit lui répondre d'une voix redevenue calme :

— Oui, mon vieil ami. Le dernier des Bolitho.

Allday le regarda grimper dans sa couchette. Il se rendormit instantanément. Allday souriait. Ce grain était passé ; mais la tempête allait leur tomber dessus.

XIII

SOLITUDE

Lady Catherine Somervell se leva du grand fauteuil à dossier de cuir et s'approcha de la fenêtre. En bas, dans la rue qui longeait l'Amirauté, il pleuvait à grosses gouttes.

Elle joua négligemment avec le cordon doré qui retenait l'un des rideaux en regardant les gens courir pour se mettre à l'abri. Une grosse pluie qui allait tout nettoyer, qui réduisait la circulation. La vapeur montait des pavés souillés et rafraîchissait les avenues bordées d'arbres, des arbres encore très verts en cette journée de l'été finissant.

Elle se retourna vers la cheminée vide, les vieux tableaux de batailles navales. Le monde de Richard. Elle secoua la tête comme pour chasser ces vaisseaux désuets. Non, il s'agissait plutôt de la marine de son père. Elle avait beaucoup appris en l'écoutant, en étant avec lui, exactement comme elle lui avait fait connaître son Londres à elle et, du moins l'espérait-elle, comme elle lui avait appris à l'apprécier, d'une façon qu'il n'aurait jamais imaginée auparavant.

Elle s'étudia dans une grande glace encadrée de dorures. Elle imaginait les officiers qui avaient attendu là, nerveux, inspectant leur tenue avant de se rendre chez quelque amiral qui allait décider de leur sort.

Une robe vert uni, dont le col et les manches étaient encore marqués de gouttes de pluie, celles qu'elle avait reçues en descendant de voiture. Elle portait un chapeau à large bord au ruban vert assorti. Elle s'était habillée avec soin, comme à son habitude, non par coquetterie ou par vanité, mais parce que cela lui était naturel, et à cause de Richard. Seize mois maintenant, et sa tristesse était aussi forte que jamais.

La pièce ressemblait à ce à quoi elle s'attendait. Peu hospitalière, différente du reste de l'hôtel, un endroit où se

prenaient les décisions, où la vie d'un homme pouvait se trouver bouleversée d'un trait de plume.

Elle l'imaginait ici, lui, jeune capitaine de vaisseau peut-être. Ou plus tard, amiral, lorsque leur liaison était devenue publique. Désormais, tout le monde était au courant. Elle esquissa un sourire, mais l'Amirauté ne se laisserait pas impressionner par le fait qu'elle était entrée dans sa vie, ni par son titre. S'il arrivait quoi que ce soit à Richard, c'est Belinda qui, étonnamment, en serait avisée la première. Officiellement.

Au cours des derniers mois, elle s'était occupée sans relâche, aidant Ferguson ou menant ses propres projets. Mais les jours étaient interminables, et ses promenades avec Tamara sa seule distraction. Elle n'était pas retournée près du sentier de la falaise et au Saut de Tristan depuis la mort de Zénoria.

Un vieux serviteur se tenait à l'entrée. Catherine ne l'avait pas remarqué, pas plus qu'elle n'avait entendu les portes s'ouvrir.

— Sir Graham Bethune va vous recevoir, milady.

Il s'inclina légèrement sur son passage. Elle entendit presque ses os grincer.

Sir Graham Bethune vint à sa rencontre. Elle lui en avait voulu, d'avoir été aspirant sous les ordres de Bolitho lorsqu'il exerçait son premier commandement : même s'il lui avait expliqué les finesses des règles d'ancienneté, elle jugeait toujours que c'était injuste. Un grade de moins que Richard, et il était pourtant Lord de l'Amirauté, détenteur d'un pouvoir qui pouvait faire ou défaire quelqu'un à sa guise.

Mais Bethune ne ressemblait pas à l'homme qu'elle s'était imaginé. Il était mince, énergique, et arborait un sourire avenant. Soudain, et à son corps défendant, elle comprit pourquoi Richard l'avait apprécié.

— Lady Somervell, c'est véritablement un honneur. Lorsque j'ai appris que vous vous trouviez à Chelsea et que j'ai reçu votre billet, je n'ai pas pu croire à mon bonheur !

Catherine s'assit dans le fauteuil qu'il lui indiquait et le regarda posément. Il était charmeur, mais ne parvenait pas à cacher la curiosité ni l'intérêt que la vue d'une belle femme suscite chez un homme.

— Nous nous inquiétons beaucoup à Falmouth depuis que nous avons appris la perte de *l'Anémone*, commença-t-elle. J'ai pensé que si je venais en personne, vous pourriez me donner davantage de nouvelles... si toutefois vous en avez, sir Graham.

— Je vais faire servir des rafraîchissements, milady.

Il regagna son bureau et agita une clochette.

— Oui, c'est exact, nous avons reçu d'autres informations. Hier tout d'abord, par télégraphe depuis Portsmouth. Elles m'ont été confirmées par courrier.

Il s'appuya au rebord de son bureau.

— C'est sensiblement ce à quoi je m'attendais. Après le naufrage, la frégate américaine *l'Unité* a embarqué tous les prisonniers qu'elle avait pu sauver à bord de *l'Anémone*. Les avaries qu'elle a subies l'ont empêchée de donner la chasse à notre convoi. Le capitaine de vaisseau Bolitho a accompli là un grand acte de bravoure. Il ne restera pas sans récompense.

Elle posa la main sur sa gorge et vit qu'il suivait son geste, que ses yeux s'attardaient même quelques secondes.

— Est-il vivant ? lui demanda-t-elle.

Un domestique entra avec un plateau. Il ne regarda ni l'un ni l'autre. Il ouvrit la bouteille avec une dextérité qui prouvait combien ce geste lui était familier.

— On m'a dit que vous aimiez le champagne, milady. Je crois que nous avons quelque chose à fêter. N'est-ce pas votre avis ?

Elle attendit la suite. Bethune supposait sans doute qu'elle avait d'autres motifs d'inquiétude. Bethune reprit :

— Il a été grièvement blessé, mais nos informateurs nous ont indiqué que, grâce au commodore américain, il était très bien soigné – il hésita pour la première fois : Nous ignorons tout de la gravité de sa blessure.

Catherine prit sa flûte, le froid traversait son gant. La lettre de Richard était gravée dans sa mémoire : l'arrivée d'Adam à Port-aux-Anglais, sa douleur en apprenant la mort de Zénoria.

Cela ressemblait à une saynète dans laquelle ils auraient tous eu leur texte à dire. Richard et son frère défunt ; Adam et Zénoria ; et, encore à venir, Valentine Keen.

Bethune mira son verre devant la fenêtre.

— Nous n'avons pas été avisés officiellement des intentions des Américains. Normalement, le capitaine de vaisseau Bolitho devrait être échangé contre l'un de nos prisonniers. Cependant, ils peuvent tout aussi bien décider de garder un commandant de cette stature, crédité de nombreux succès et de beaucoup de prises, ne serait-ce que pour se rappeler leur propre succès.

— Ou encore, s'en servir d'appât pour attirer son oncle dans un traquenard ?

— A-t-il évoqué cette idée dans l'une de ses lettres, milady ?

— Vous le connaissez bien, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas besoin de me le demander.

Il sourit en remplissant sa flûte.

— C'est exact.

Il ajouta :

— J'espère que vous me ferez l'honneur de me laisser vous accompagner à une réception.

Et il enchaîna aussitôt, comme s'il savait déjà qu'elle allait refuser.

— Je crois que vous connaissez Sir Paul Sillitoe, n'est-ce pas ? Il souhaite fêter son nouveau titre : il va bientôt rejoindre la Chambre des lords. Pardieu, cela va faire un adversaire redoutable !

C'est *déjà* un adversaire redoutable, pensa-t-elle.

— Je ne puis vous le promettre, sir Graham — elle esquissa un très léger sourire : Ne craignez-vous pas que j'écorne votre réputation ?

Il détourna les yeux et, l'espace d'une seconde, elle crut revoir l'aspirant avec ses taches de rousseur. Mais cela ne dura pas.

— Je goûterais fort votre compagnie, lady Somervell.

— La pluie se calme, lui répondit-elle, je vois le soleil qui perce. J'adore le soleil, en dépit de ce qu'il a essayé de nous faire un jour.

Il hocha gravement la tête.

— Le *Pluvier Doré*, oui. Je comprends. Puis-je vous demander quels sont vos projets pour la fin de la journée ?

Elle ne se laissa pas toucher par le ton de sa voix.

— Je dois recevoir une nouvelle femme de chambre, sir Graham. Mais il me faut d'abord me rendre à St James.

— Au palais, milady ?

Elle lui tendit sa main gantée, il se pencha. Elle éclata de rire :

— Non, au cellier, naturellement !

Bien après qu'un valet l'eut raccompagnée au bas des marches, Bethune continuait à la suivre des yeux.

Son secrétaire arriva et déposa quelques documents sur le bureau.

— Nous avons de mauvaises nouvelles, sir Graham.

Il attendit patiemment que son seigneur et maître daigne remarquer sa présence.

Bethune lui demanda :

— Avez-vous vu cette femme, mon vieux ? — puis, semblant comprendre ce qu'il venait de lui dire : Quelles nouvelles ?

— Ce n'est pas confirmé, sir Graham, mais nous avons reçu une dépêche relative à la frégate *Guerrière* de trente-huit canons. Elle a été battue et capturée par l'USS *Constitution* après un combat qui a duré seulement deux heures.

Bethune se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Vous faites un bien triste personnage, Saunders. En une seule phrase vous banalisez un événement et le rendez honteux. Seulement deux heures, dites-vous ? J'ai moi-même déjà enduré cela ! — il fit volte-face : Croyez-moi, cela ressemble à *l'enfer* !

— Vous avez certainement raison, sir Graham.

L'amiral dédaigna cette hypocrisie onctueuse, préférant se remémorer la voix de Bolitho ici même, et l'incrédulité, pour ne pas dire l'amusement, qu'elle avait suscitée chez ceux qui l'écoutaient critiquer le concept de ligne de bataille. A présent, les auditeurs raisonnaient peut-être différemment. On avait déjà rapporté la perte d'une frégate dans les Caraïbes. L'*Anémone*, et ensuite, la *Guerrière*, vaincue et capturée si aisément. Certains allaient se rappeler les propos de Bolitho. Il se retourna vers la fenêtre, mais sa voiture avait disparu. Puis il sourit, prit la flûte à moitié vide de Catherine et posa les lèvres là où elle avait mis les siennes. Et il dit à voix haute :

— Nous verrons bien !

Le temps que Catherine arrive à Chelsea, le ciel s'était éclairci et les maisons alignées le long des quais de la Tamise brillaient au soleil. Le jeune Matthew déplaça le marchepied et lui tendit la main pour l'aider. Il avait l'œil à tout.

— Je rentrerai le vin à la maison dès que j'aurai terminé de m'occuper des chevaux, milady.

Elle s'arrêta sur les marches.

— Vous détestez Londres, Matthew, n'est-ce pas ?

Il sourit, l'air penaud.

— Je m'y habitue pas, milady... c'est juste ça.

Elle lui sourit à son tour.

— Plus qu'une semaine. Puis nous retournerons à Falmouth.

Matthew la regarda ouvrir la porte d'entrée et soupira. Elle en faisait trop, elle prenait tout sur elle. Exactement comme lui.

Catherine poussa la porte et s'arrêta net dans l'entrée. Il y avait un bicorné à galon doré posé sur la table. Comme celui de Richard.

La nouvelle femme de chambre, Lucy, arriva dans l'escalier. Elle s'essuya la bouche d'un revers de main, toute surprise de voir sa maîtresse rentrer alors qu'elle ne l'attendait pas.

— Je suis désolée, milady... j'aurais dû être là, prête à...

Catherine l'écoutait à peine.

— Qui est ici ?

C'était impossible. Il le lui aurait fait savoir. Si seulement...

Lucy fixait le bicorné, sans rien comprendre à ce que tout cela signifiait.

— Il a dit qu'il fallait pas que vous vous en fassiez, milady. Il a dit qu'il laisserait sa carte si vous ne rentriez pas, et que sans ça, il attendrait dans le jardin.

— *Qui ?*

Lucy était une fille honnête, elle lui avait été recommandée par Nancy. Mais ce n'était pas Sophie. Parfaite dans la maison et comme femme de chambre, certes, mais lente et parfois exaspérante tant elle manquait de jugeote.

Catherine la planta là et se dirigea précipitamment vers la porte du jardin.

Valentine Keen se tenait près du mur. Elle le voyait de profil, seule remuait sa main qui caressait le chat du voisin. Il était difficilement reconnaissable dans son uniforme de contre-amiral, et le soleil d'Afrique avait presque blanchi sa chevelure blonde.

C'est seulement en entendant ses pas sur la terrasse qu'il se retourna, et elle put constater les changements qui s'étaient produits chez lui : de profonds cernes noirs sous les yeux, des rides marquées aux commissures des lèvres que même le sourire ne parvenait plus à effacer.

— Mon cher Val, lui dit-elle, je suis si heureuse que vous m'ayez attendue. J'ignorais que vous alliez venir – elle le serra dans ses bras : Quand êtes-vous rentré ?

Il la serra de toutes ses forces, était-ce affection ou désespoir ? Il y avait sans doute des deux.

— Il y a quelques jours. Je suis allé à Portsmouth, on m'a dit que vous étiez à Londres. Il *fallait* que je vous voie.

Les mots se bousculaient sur ses lèvres, elle ne l'interrompit pas. Qui avait bien pu lui dire qu'elle se trouvait à Londres ?

Bras dessus bras dessous, ils firent le tour du petit jardin. On entendait les bruits de la ville derrière le mur.

— Vous devriez faire attention avec ce chat, lui dit-elle. Il aime se faire les griffes quand on joue avec lui.

Keen la regardait intensément.

— Votre lettre m'a été d'un si grand secours. J'aurais aimé que tout cela ne vous tombe pas sur les épaules – il avala sa salive : Elle est enterrée à Zennor. Pourquoi ? Pardonnez ma question. Je n'arrive toujours pas à l'accepter.

— Il n'y a pas de preuve qu'elle se soit suicidée, Val, lui dit-elle doucement. C'est peut-être un accident. L'Église ne pouvait pas lui refuser une sépulture dans le cimetière de sa propre paroisse.

— Je vois.

Catherine songeait aux réticences du recteur. L'évêque lui avait fait part de son opposition, puisque la rumeur prétendait que cette femme avait attenté à ses jours.

— Le magistrat a été formel. Sa mort résulte d'un accident. C'est un piètre réconfort, je vous l'accorde, mais elle repose désormais en paix.

Le magistrat, c'était Roxby, sans quoi...

— Et vous étiez là. J'aurais dû me douter que vous étiez là.

Elle se tut, attendant la suite. Il lui demanda :

— Des membres de ma famille ont-ils assisté à son enterrement ?

— Ils ont envoyé des fleurs. N'en soyez pas amer. Ils ont suffisamment souffert comme cela, j'imagine.

Il ne répondit pas. Il ressassait, encore et encore. Il essayait de comprendre, d'établir la vérité, même s'il ne pouvait s'y faire. Il reprit :

— Je l'aimais tant. Même si elle n'a jamais su à quel point.

— Je crois qu'elle le savait, Val.

— Il faut que j'aille sur sa tombe. Dès que j'aurai réglé ce que j'ai à faire ici.

Il avait les traits tirés, comme si la douleur le rendait malade.

— Irez-vous avec moi, Catherine ? Dans cette église où nous nous sommes mariés ?

— Bien sûr. Il n'y a pas encore de pierre tombale, c'est à vous de la choisir – elle lui prit le bras, elle n'osait le regarder : Bien sûr, je viendrai.

Après un silence, il reprit :

— Vous êtes allée à l'Amirauté. A-t-on des nouvelles d'Adam ?

— Il est vivant et a été fait prisonnier. C'est tout ce qu'ils savent. Il ne nous reste qu'à espérer.

Elle lui rapporta les propos de Bethune et Keen murmura :

— J'espère qu'ils en savent plus que ce qu'ils veulent bien dire – puis il se tourna vers elle : On va donner une réception en l'honneur de Sir Paul Sillitoe. On me l'a appris aujourd'hui.

Elle eut un sourire un peu forcé.

— Je sais. On m'a même proposé de m'y rendre.

Elle pensait aux yeux de Bethune lorsqu'il lui en avait parlé. Elle avait peut-être imaginé ce qu'elle avait cru voir, mais elle

n'avait jamais rencontré d'homme à qui elle puisse faire totalement confiance. A l'exception d'un seul.

— Allons-y ensemble, Catherine, lui demanda Keen. Personne ne pourra rien trouver à y redire et, compte tenu des circonstances...

Il laissa sa phrase inachevée.

Elle s'entendit lui répondre :

— Mon cher, j'en serai très honorée.

Richard comprendrait ; et il saurait aussi qu'il pourrait avoir besoin d'amis comme Sillitoe si leur pouvoir avait un poids réel.

Keen lui demanda soudain :

— Comment va Richard ?

— Il se ronge. Pour moi, pour Adam, pour ses hommes, pour ce qu'il a à faire – elle sourit : Même si je le pouvais, je ne voudrais pas le changer.

Le jour tombait.

— Je crois que la pluie va reprendre, nous ferions mieux de rentrer.

La gouvernante les attendait au bas de l'escalier, l'air sombre, et l'on entendait Lucy qui sanglotait quelque part.

La gouvernante jeta un regard indiscret à la main que Catherine avait posée sur le bras du contre-amiral. Elle lui dit :

— Elle a encore cassé deux tasses, milady ! Mais c'est pas Dieu vrai, cette fille me conduira droit à l'hospice !

Puis elle se radoucit :

— Je vais aller chercher le thé.

Ils s'assirent près de la fenêtre en regardant les feuilles trembler sous les premières grosses gouttes de pluie. Le chat avait disparu.

— Le bruit court que vous allez déménager à Plymouth, lui dit Catherine.

Il haussa les épaules.

— Ce n'est plus de saison. L'amiral en poste là-bas doit avoir une épouse – et il ajouta, avec une soudaine amertume : Je vais recevoir une nouvelle affectation à la mer. Le plus tôt sera le mieux !

— Avez-vous vu votre père ?

Il secoua négativement la tête.

— J'y vais après vous avoir quittée. Je suis sûr qu'il « travaille très tard à la Cité » !

Elle avait envie de le prendre dans ses bras, comme elle l'aurait fait avec un enfant, ou avec Richard, pour apaiser sa peine, le sortir de son désespoir. Il n'avait personne d'autre.

— J'aurais dû m'en *rendre compte*, reprit-il, vous comprenez ? Je formais tant de projets pour elle, pour notre fils aussi. Elle était comme vous, Catherine, c'était une créature si vive, si précieuse. Peut-être se sentait-elle perdue, dans mon monde. Mais elle ne me l'a jamais dit, et je ne le lui ai jamais demandé.

La gouvernante arriva avec du thé et ressortit sans un mot, sans un regard.

— Si seulement j'avais été *avec elle* ! reprit Keen, puis son ton se durcit : Elle s'est tuée, n'est-ce pas ? Je vous en prie, il faut que je sache la vérité.

— Elle n'était plus elle-même, Val.

Il baissa les yeux et contempla ses mains.

— Je le savais. J'aurais dû voir tous ces dangers.

Elle lui demanda doucement :

— Vous souvenez-vous de Cheney, la femme que Richard a épousée, puis qu'il a perdue ?

Il hésita.

— Oui, je m'en souviens.

— Même si le mariage nous est refusé, même si la société nous rejette – le mariage nous aurait peut-être infligé des blessures –, même si de telles choses sont impossibles, *nous* avons retrouvé quelqu'un d'autre, Richard et moi. L'avenir vous réserve peut-être une nouvelle chance, Val, et peut-être vous rendra-t-il le bonheur.

Il se leva et lui lâcha la main.

— Je dois me retirer, Catherine. Je me sens mieux de vous avoir parlé... comment dire, plus fort.

Il ne la regardait pas.

— Si un jour j'ai pareille bonne fortune, si ce que j'ai connu me laisse encore en douter, je ne saurais rêver femme plus admirable que vous.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte, sachant très bien ce qu'il voulait dire. Ce n'était pas seulement un homme séduisant et de bonne compagnie ; il y avait quelque chose de plus profond. Il ne serait guère difficile d'aimer quelqu'un comme lui.

— Je demande à Matthew de vous emmener.

Il prit son bicorné et se tourna vers elle, l'air contrit.

— Je vous remercie, mais ma voiture m'attend à l'écurie.

Elle lui sourit.

— Vous ne souhaitiez pas faire marcher les langues en la laissant devant ma porte ?

Une fois en haut des marches, il lui prit la main et la baisa légèrement. Il y avait quelques passants, mais aucun ne pouvait savoir ni même deviner pourquoi ils étaient aussi émus.

Après qu'il eut disparu au coin de la rue, Catherine laissa son regard errer sur le fleuve en se souvenant des jours anciens. Les jardins d'agrément de Vauxhall ; les éclats de rire entre les arbres et les lanternes de la piste de danse ; les baisers échangés dans l'obscurité.

Elle posa la main sur sa gorge. *Mon chéri, reviens-moi vite. Vite, très vite.*

Le plateau du thé était toujours posé sur la table, intact.

Sir Paul Sillitoë écarta les bras, de sorte que Guthrie, son valet, puisse l'aider à enfiler sa belle veste de soie. Il en profita pour jeter un coup d'œil à son image qui se reflétait sur les vitres. Guthrie lui épousseta les épaules avant de hocher la tête, satisfait de son œuvre.

— Vous êtes superbe, sir Paul.

Il percevait les échos de la musique que l'on jouait sur la vaste terrasse où se donnerait sa réception. Les lieux étaient envahis de fleurs ; pour l'occasion, sa gouvernante n'avait pas regardé à la dépense. Tout n'était qu'extravagance. Il sourit à son reflet. Il se sentait tout exubérant, le cœur léger ; sensations assez rares chez cet homme habituellement maître de lui.

Il entendait déjà des voitures, les roues claquaient dans la grande allée : amis, ennemis, d'autres qui avaient quelque faveur à lui demander maintenant qu'il entrait à la Chambre des lords.

C'est le pouvoir, songeait-il, et non la popularité, qui est la clé de tout.

Il se tourna vers la rive opposée de la Tamise, la courbe de Chiswick Reach retenait encore les derniers rayons du soleil. On avait disposé des torches sur la terrasse, du champagne, des amuse-gueules à profusion pour ouvrir l'appétit des invités. Encore des dépenses. Pour une fois, cela le laissait assez indifférent.

Pourquoi avait-elle décidé de venir ? Pour le féliciter ? Peu vraisemblable. Pour une faveur, alors, ou pour une mission personnelle ou quelque intrigue, comme ce secret qu'elle lui avait confié avant même que Bolitho en ait connaissance, lorsqu'elle lui avait demandé de l'aider, quand ce père qu'elle détestait tant était mort à Whitechapel, dans ce bouge infâme. L'impasse du Quaker. Comment avait-elle pu supporter de grandir là-bas ?

Mais elle venait. Et accompagnée du contre-amiral Valentine Keen, autre ami de Bolitho. Ami, vraiment ? Après la mort de sa jeune femme – et les informateurs de Sillitoe lui avaient affirmé qu'elle avait mis fin à ses jours –, n'était-ce pas plutôt la compagnie de l'adorable Catherine qu'il recherchait pour trouver un peu de réconfort ?

S'il caresse de pareils espoirs, elle l'en dissuadera très vite, songea Sillitoe. Et s'il persiste, sa prochaine affectation risque fort de le ramener en Afrique, si ce n'est beaucoup plus loin encore.

Il passa la main sur son ventre. Plat et dur. Contrairement à tant d'autres qu'il connaissait, il prenait soin de dépenser son énergie dans ses loisirs comme au travail. Il aimait marcher, monter à cheval ; s'agissant de marche, il avait coutume de laisser Marlow, son secrétaire, trotter près de lui pour lui dicter les lettres et dépêches du jour. C'était autant de temps de gagné.

L'escrime était une autre de ses activités préférées, et il perdait rarement lors des assauts fictifs à l'académie qu'il fréquentait.

Enfin, lorsque le besoin se faisait pressant, il se rendait dans une maison où tout le monde le connaissait, la tenancière

comme les filles, et où l'on regardait d'un œil bienveillant ses passades.

Lorsqu'il serait titré, il aurait accompli tout ce qu'il s'était fixé dans l'existence, et il conserverait son empire sur le Prince régent le jour où il serait enfin porté au trône.

Une vie pleinement accomplie, alors ? Il songea à Catherine Somervell, une fois de plus. Peut-être était-ce encore possible.

Son valet s'aperçut qu'il se renfrognait et lui demanda :

— Quelque chose qui vous manquerait, sir Paul ?

— Je vais descendre, Guthrie. Il ne serait pas convenable que je ne sois pas présent dès le début.

Au fur et à mesure que l'on annonçait les invités, Sillitoe conservait le même sourire, répétant à chacun à peu près la même chose. Ce n'étaient pas exactement des mots de bienvenue, mais juste ce qu'il fallait pour leur montrer qu'il prenait note de leur respect. Ou de leur crainte. Cette pensée lui procurait une immense satisfaction.

Son regard allait sans cesse de la grande entrée voûtée aux valets de pied emperruqués qui transpiraient dans leurs épaisses tuniques en se précipitant avec leurs plateaux chargés de verres, tandis que d'autres, debout derrière les tables du buffet, s'inclinaient devant leurs victuailles tels des prêtres officiant à un autel rempli d'offrandes.

Le vice-amiral Sir Graham Bethune et sa frêle épouse. Deux ou trois généraux accompagnés de leur femme, des hommes politiques et des négociants de la Cité. Le père du contre-amiral Keen avait d'abord décliné l'invitation, prétextant d'autres engagements. Sillitoe avait rapidement rectifié la chose.

L'aboyeur donna un coup de sa canne sur les dalles de marbre.

— Vicomtesse Somervell ! — une pause : Et le contre-amiral Valentine Keen !

Le brouhaha des conversations s'estompa brusquement, comme les vagues qui viennent mourir sur la plage. Sillitoe prit la main de Catherine et la baisa.

— C'est si aimable à vous d'être venue, lady Catherine.

— Comment aurais-je pu ne pas le faire ? répondit-elle dans un sourire.

Puis Sillitoe salua Keen.

— Cela fait plaisir de vous savoir de retour, amiral. Et il y a ces nouvelles tragiques, naturellement. Toutes mes condoléances.

Il s'adressa ensuite à Catherine :

— Je reviens tout de suite.

Ses yeux s'attardèrent sur l'éventail de diamants entre ses seins.

— Vous me faites vraiment trop d'honneur.

Catherine et son cavalier sortirent sur la terrasse où les conversations avaient repris de plus belle. Keen lui dit :

— Je ne sais jamais à quoi m'en tenir exactement avec cet homme.

— Vous n'êtes pas le premier, Val — elle prit un verre sur un plateau : Ni le dernier. Mieux vaut rester prudent avec lui.

Elle n'avait pas prévu de participer à des festivités mondaines durant ce qui ne devait être qu'un bref séjour à Londres et n'avait pris avec elle qu'une seule robe de soirée. Celle que préférait Richard. Elle était en satin bleu, couleur de la robe d'un martin-pêcheur, si bien que ses cheveux relevés semblaient s'y refléter comme sur l'eau.

Mais le décolleté était très profond, et elle savait que l'on voyait toujours les brûlures que le soleil lui avait faites aux épaules, alors que cela remontait à près de quatre ans. Si longtemps, songea-t-elle, comment le temps pouvait-il passer aussi vite ? Elle ne voulait pas le laisser aller à rêver aux précieuses heures, aux journées qu'elle avait partagées avec Richard depuis, car elles ne reviendraient jamais plus. C'était du passé.

On avait allumé les torches, et les lumières qui brillaient sur le fleuve lui rappelaient plus que jamais les jardins d'agrément où elle l'avait emmené.

À sa surprise, elle reconnut le père de Valentine Keen, qui était arrivé sans être annoncé. Il fut présenté à Sillitoe. Elle avait entendu ce dernier lui dire d'une voix suave :

— Je suis si *heureux* que vous ayez pu modifier votre emploi du temps.

Mais ni l'un ni l'autre n'eurent un sourire.

Sillitoë leva les yeux vers une pendule trop richement décorée et quitta l'endroit où il se tenait, près de l'entrée. Elle le vit s'approcher, après avoir pris au passage un verre sur le plateau d'un valet.

— J'ai fait mon devoir d'hôte, lady Catherine. A présent, laissez-moi jouir de la lumière que vous semblez répandre partout où vous allez.

Puis, jetant à peine un regard à Keen :

— Votre père est venu, amiral. Il n'a personne à qui parler, je crois qu'il serait bon que vous alliez le voir.

Keen s'excusa avant d'aller rejoindre son père. Il n'avait pas soufflé mot de ses relations avec sa famille, mais semblait assez irrité de cette interruption.

— Était-ce bien vrai, sir Paul ?

— Naturellement. Mais je sens qu'il existe un gouffre entre le père et le fils, c'est très malheureux. Sans doute à cause de cette fille de Zennor, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

Elle refusait de se laisser entraîner sur ce terrain.

— Eh bien, sir Paul ?

C'était le vice-amiral Bethune, accompagné de son épouse.

— Nous permettez-vous de vous présenter tous deux nos félicitations ?

Mais ses yeux se tournaient un peu trop souvent vers Catherine.

La femme de Bethune intervint :

— Quel dommage que Sir Richard Bolitho ne soit pas récompensé de la sorte, après tout ce qu'il a fait pour l'Angleterre.

Cette fois-ci, Sillitoë n'avait pas vu le coup venir.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que...

Elle reprit sans faire de phrases :

— La pairie, comme vous, sir Paul. Après tout, Lord Nelson a bien bénéficié de cet honneur !

— Vous n'avez pas le *droit* ! s'emporta Bethune.

Catherine saisit une seconde coupe de champagne et prit le temps de remercier le domestique. Elle bouillait intérieurement, mais réussit à garder un ton très calme.

— Si Sir Richard et moi devions nous séparer, *madame*, il n'irait jamais retrouver sa femme. Mais cela, je suis sûre que vous le savez.

Bethune essaya d'entraîner son épouse et Catherine l'entendit qui lui murmurait : « Vous voulez vraiment ruiner ma carrière ? »

— J'aurais dû prévenir cette sortie, dit Sillitoe. Cette femme est une vraie langue de vipère.

Catherine se força à sourire, mais son cœur battait à tout rompre. Inutile de se demander pourquoi Bethune s'intéressait à d'autres femmes que la sienne. Il méritait mieux. Sillitoe reprit brusquement :

— Permettez-moi de vous montrer quelque chose.

— Volontiers, répondit-elle, à condition que ce ne soit pas trop long. Ce ne serait pas très courtois pour mon cavalier.

Il lui sourit.

— Vous semblez avoir l'habitude de provoquer les officiers de marine, ma chère.

Ils longèrent une colonnade avant d'atteindre un escalier. Le mur était nu, à l'exception d'un portrait, celui d'un homme vêtu de sombre et qui portait au côté une épée à la garde, ornée comme dans l'ancien temps. En dépit de sa barbe à l'espagnole, soigneusement taillée, ç'aurait pu être son compagnon.

Il admirait son profil, la douce courbe de ses seins, la respiration que l'on devinait à peine lorsque le pendentif en diamants se soulevait un peu.

— Mon père.

Elle s'approcha pour l'observer de plus près. C'était étrange, elle ne savait rien d'autre de cet homme que le pouvoir qu'il détenait et la facilité avec laquelle il en usait. Comme si une porte ou un coffre-fort venait de s'entrouvrir pour la première fois.

— Comment était-il ?

— Je l'ai à peine connu. Ma mère était de santé fragile et il ne voulait pas que nous fassions de séjours trop prolongés aux Antilles. J'aspirais à vivre avec lui. Au lieu de cela, on m'a envoyé en pension, où des brimades incessantes m'ont enseigné qu'il est quelquefois nécessaire de réagir.

Elle tourna légèrement la tête pour contempler le portrait sous un autre éclairage. Ce même regard autoritaire, sous des arcades fortement marquées.

Les Antilles. Il avait déjà fait mention de ses plantations à la Jamaïque et ailleurs. Il était visiblement très riche, mais quelque chose lui manquait cependant. Elle lui demanda :

— Était-il dans les affaires, ou courtier comme son fils ?

Lui prenant le bras, il l'entraîna vers un grand balcon qui donnait sur la terrasse. On voyait les torches qui vacillaient, et, plus loin, le fleuve.

Il éclata d'un gros rire.

— Il était négrier. Marchand d'ébène. Et le meilleur de tous !

Sa robe crissait sur la balustrade, elle entendait des voix sur la terrasse. Tout cela semblait si lointain.

— Cette idée ne vous révolte pas trop, lady Catherine ?

— Les choses étaient différentes, autrefois.

Elle songeait à Tyacke, venu leur porter secours à bord de sa *Larne*.

— Il y aura toujours des esclaves, en dépit de ce que peuvent promettre les gens.

Il opina.

— Une tête bien faite derrière un aussi joli visage.

Ils allèrent jusqu'au bout du balcon. Elle lui dit :

— Je crois que nous devrions redescendre.

— Vous avez raison.

Mais il avait apparemment une idée en tête.

— Je dois vous dire, Lady Catherine, que vous êtes extrêmement séduisante. Je peux prendre soin de vous... si vous avez besoin de quoi que ce soit. Cela n'ajouterait pas au scandale, vous ne seriez plus exposée aux taquineries de sottes femmes comme l'épouse de Bethune. J'y veillerais personnellement !

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Vous m'imaginez devenir votre maîtresse, vous savez ce que cela ferait au seul homme que j'aime ?

Il lui saisit les bras.

— Je vous propose d'être mon épouse, lady Catherine. C'est cela que je vous demande. *De devenir ma femme.*

Elle se dégagea doucement et passa le bras sous le sien.

— Je suis désolée, sir Paul. J'avais cru...

— Je comprends — il pressa son bras contre sa hanche :
Puis-je espérer ?

— Vous me remplissez de confusion.

Elle le regardait toujours, mais ce qu'elle voyait, c'était l'homme du portrait.

— Un jour, je suis venue implorer votre aide. Je n'oublie pas. Mais ne vous en prenez ni à moi ni à Richard si je décline votre proposition.

— Ah, votre cavalier arrive !

Elle se retourna. Sillitoe avait déjà repris contenance. Comme si toute cette scène avait été le fruit de son imagination.

Lorsqu'il se fut retiré, Keen lui demanda d'un ton rempli de soupçon :

— Que s'est-il passé ? Je me suis inquiété de vous.

Elle vit des têtes qui se retournaient, et des lèvres qui, dans cette nuit estivale et humide, murmuraient derrière les éventails. Elle repensait aux mots de Sillitoe, à la fierté tranquille qu'il éprouvait envers son père.

— Il m'a fait visiter quelques pièces de sa demeure. Et vous ?

— Mon père a bâti des projets fous pour me faire quitter la marine. Il vient de signer un contrat avec la Compagnie des Indes orientales. Développement, progrès, vous connaissez le langage qu'il utilise.

Catherine l'observa soudain avec une certaine inquiétude. Il avait bu, et plus que de raison. Il avait perdu un peu de l'assurance qu'elle lui avait vue à Chelsea.

— Il n'y comprend rien, reprit Keen. La marine est ma vie.

Et désormais, je n'ai plus d'autre vie. La guerre ne durera pas éternellement, mais tant qu'elle est là, je conserverai mon poste dans la ligne de bataille comme je me suis engagé à le faire !

Il avait parlé d'un ton plus grave qu'il n'aurait voulu. Elle lui dit doucement :

— Vous vous exprimez exactement comme Richard.

Il se frotta les yeux, comme s'ils le piquaient.

— Richard, oh, Richard ! Combien je l’envie à présent !

Sillitoë apparut comme par magie.

— Vous partez, lady Catherine ? — et, jetant un rapide coup d’œil à Keen — Vous êtes en sécurité ?

Elle lui donna sa main à baiser. Elle le regarda faire, comme si elle assistait à cette scène en spectatrice.

— En sécurité, sir Paul ? — elle effleura le pendentif de diamants : Mais je suis toujours en sécurité !

Elle devinait qu’il les regardait toujours lorsque Matthew conduisit adroitement sa voiture dans l’allée qui menait aux marches.

Une soirée ordinaire, mais troublante. Elle allait écrire à Richard pour la lui raconter. Pas de secrets. Il n’y en aurait jamais entre eux.

Keen s’appuyait contre elle et elle devina qu’il s’endormait. Sa chevauchée depuis Portsmouth, Londres et son père qui essayait une fois de plus de le contraindre. Comment pouvait-il n’avoir aucun remords, aucun sentiment de honte alors que Zénoria s’était jetée dans le vide pendant qu’elle était sous la protection de sa famille ?

Catherine regardait les arbres défiler au clair de lune, elle se demandait où se trouvait en ce moment *L’Indomptable*, ce que faisait Richard.

Elle sentait la tête de Keen sur son épaule. Il somnolait sans dormir vraiment. Cela n’était pas dû uniquement au champagne, mais sans doute aussi aux idées de son père.

Elle le remit en place sur les coussins et essaya de retenir sa respiration. Elle sentit ses lèvres se poser sur sa peau, se faire insistantes et il murmura : « Oh, Catherine ! » Il s’appuya un peu plus fort sur la courbe de son sein et l’embrassa encore. Il avait le souffle tiède, désespéré.

Catherine serra les poings et se détourna dans l’obscurité. Les doigts de Keen se promenaient sur sa robe, elle la sentait glisser, dégageant son sein qui s’offrit à ses lèvres.

Puis la main de Keen se glissa entre ses jambes et, très délicatement, elle la retira.

Elle tapa sur le toit, et lorsque Matthew répondit, elle lui cria :

— Nous allons déposer l'amiral à la demeure de son père.

— Tout va bien, milady ?

Elle sourit, mais elle était bien décidée à mentir. Elle rajusta sa tenue.

— Je suis toujours en sécurité, Matthew.

Elle attendit que sa respiration redevienne régulière. Elle y avait échappé de peu. Cette pensée la troublait.

Était-ce à cela que conduisaient la perte d'un être cher et la solitude ?

Ils arrivèrent à la résidence des Keen, sur une place tranquille et arborée. Elle vit un valet de pied se précipiter en bas des marches pour accueillir la voiture. Était-il de service, nuit et jour, au cas où un visiteur se présenterait ?

Cette idée manqua la faire éclater de rire. Elle tapa sur l'épaule de Keen et attendit qu'il eût recouvré ses esprits. Elle savait que si elle se laissait aller, elle allait se mettre à pleurer et ne parviendrait jamais à s'arrêter. Keen lui demanda :

— Voulez-vous descendre pour saluer mon père ?

— Non, il se fait tard – devinant que Matthew l'écoutait, elle ajouta : Je dois repartir très vite pour Falmouth.

Keen lui prit le bras et la regarda dans la pénombre.

— Je me suis mal conduit avec vous, Catherine ! Je n'étais plus maître de moi.

Elle posa un doigt sur les lèvres.

— Je ne suis pas en bois, Val.

Il hocha tristement la tête.

— Vous ne me ferez plus jamais confiance. Je me suis conduit comme un imbécile.

— Je vous emmènerai à Zennor, lui répondit-elle. Je dois donc vous faire confiance.

Il l'embrassa sur les lèvres ; elle se raidit avant de se reculer doucement.

Matthew donna une secousse à ses rênes et la maison s'enfonça progressivement dans l'ombre. Qu'allaient-ils dire à Falmouth, quand ils sauraient qu'il avait fait le cocher au milieu de toutes ces belles demeures, de ces endroits magnifiques dont ils n'avaient seulement jamais entendu parler ?

Il songeait au jeune officier qu'il venait de déposer chez lui. Il se détendit et rangea un solide gourdin sous son coussin.

Amiral ou pas, s'il avait osé poser un doigt sur Milady, il aurait mis une semaine à se réveiller !

Puis, sifflotant doucement entre ses dents, il fit tourner ses chevaux et prit le chemin du fleuve.

XIV

UNE NOUVELLE ALLÉGEANCE

On était au matin de ce 3 septembre 1812, l'obscurité commençait à se dissiper. Pour la première fois depuis trois mois qu'il était tombé sur la dunette de *l'Anémone*, le capitaine de vaisseau Adam Bolitho se disait qu'il allait vivre.

Toutes ces semaines et tous ces mois étaient aussi flous, aussi terrifiants que des milliers de cauchemars. Des gens qui n'étaient plus que des fantômes, ou peut-être le fruit de son imagination, allaient et venaient ; des élancements insupportables qui l'obligeaient à se mordre les lèvres pour ne pas hurler ; des doigts et des sondes qui s'enfonçaient dans sa blessure comme du fer rouge, des douleurs qu'aucun calmant ne parvenait à apaiser.

En dépit de sa tête bien malade, il s'était efforcé de garder le souvenir de tout ce qui s'était passé depuis qu'on l'avait transféré à bord de la frégate ennemie jusqu'à leur arrivée dans la Delaware, puis en voiture à Philadelphie.

En dehors du médecin français de *l'Unité*, il ne se rappelait pas avoir vu d'autre visiteur que l'imposant commodore Beer.

Ainsi qu'une autre personne. Juste avant qu'on l'affale au palan dans un canot le long du bord, il avait retrouvé son second, Richard Hudson, qui l'attendait pour lui faire ses adieux avant d'être débarqué avec les autres prisonniers.

— Je vous souhaite bonne chance, commandant. Je prie Dieu qu'il hâte votre guérison... — il avait hésité avant de murmurer : Et votre libération.

On aurait cru assister à une conversation entre deux étrangers, s'était dit Adam. Comme s'il était déjà mort de sa blessure mais s'accrochait encore à ce bas monde, incapable d'admettre qu'il ne lui appartenait plus.

Il s'était entendu répondre d'un ton très sec, tout en serrant les dents pour lutter contre la souffrance :

— *Je... vous avais donné l'ordre... de continuer à... vous battre !*

Hudson lui avait répondu d'une voix rauque :

— Notre bâtiment était *perdu*, commandant.

Adam avait eu l'impression que ses forces lui revenaient, et c'est d'un ton étonnamment calme qu'il avait répliqué :

— *Mon bâtiment ! L'Anémone n'a jamais été à vous ! Vous avez amené les couleurs ; vous vous êtes rendu !*

Une ordonnance avait murmuré quelque chose, puis un marin en armes avait pris le bras de Hudson pour l'emmener.

Adam s'était effondré sur son brancard, épuisé par sa crise de rage, fatigué d'avoir perdu tant de sang, un sang qu'il avait remplacé par le dernier des désespoirs.

Hudson lui avait crié :

— Si nous nous revoyons...

Il n'avait pu aller plus loin. Adam avait fixé le ciel sans ciller :

— Dieu m'en est témoin, dans ce cas, je vous tuerai, et allez au diable !

Alors qu'il était à bout de forces, il savait tout de même que les Américains prenaient soin de le traiter de leur mieux. Pendant le séjour de deux semaines qu'il avait effectué dans un hôpital militaire, il avait surpris une discussion entre deux chirurgiens au sujet de son état critique.

— Il montre bien du courage, voilà du moins qui est à son actif. Je n'en connais pas beaucoup qui auraient survécu dans cet état. Il doit avoir des soutiens bien puissants au paradis.

On l'avait embarqué dans une autre voiture en direction de Boston. Là, on l'avait immédiatement conduit dans une maison très calme de la banlieue, sous la garde de deux soldats. Une demeure particulière, apparemment.

Deux fois par jour, un médecin du nom de Derriman venait examiner sa blessure et changer ses pansements. Au début, il ne disait pratiquement rien, mais désormais, après toutes ces semaines, ils en étaient venus à éprouver l'un pour l'autre quelque chose qui ressemblait à du respect. On lui avait

également affecté un domestique personnel, ce qui avait quelque peu atténué le vide et la monotonie de son existence. Il était originaire de Bristol et avait été fait prisonnier au cours de la guerre précédente. Il avait décidé de rester au service de l'Amérique et s'était engagé, avec une paie et des avantages de marin.

Il s'appelait Arthur Chimmo et était affligé d'une boiterie très prononcée. Il s'était fait écraser le pied par un neuf-livres qui s'était retourné sur lui. Mais ce jour-là, il avait l'air particulièrement excité.

— Il faut que je vous rase de bonne heure, commandant. Quelqu'un d'important va venir vous voir.

Adam attendit la suite tandis que Chimmo lui prenait le bras et l'installait délicatement sur le rebord de son lit.

Lentement, prudemment, Adam se mit sur ses pieds, les muscles bandés pour résister à la douleur.

Il avait toujours mal, mais lorsqu'il pensait à ce que cela avait été, cela tenait presque du miracle.

Chimmo s'écarta un peu pour le regarder s'asseoir dans le grand fauteuil près de la seule et unique fenêtre de la chambre. Des écuries cachaient la rue – et d'ailleurs cachaient tout. Il était obligé de tout imaginer : la baie de Boston, le cap Cod. Autant dire qu'il aurait pu être sur la Lune.

Chimmo sortit son bol à raser à l'ancienne et son rasoir. On avait dû le choisir parce qu'il était tout aussi anglais qu'Adam, mais il avait reçu ordre de ne jamais évoquer ce qui se passait dans le monde extérieur. Le médecin lui avait appris le combat qui avait eu lieu entre la frégate américaine *Constitution* et le vaisseau anglais *Guerrière*. Cette dernière avait connu le même sort que *l'Anémone*, sauf qu'elle avait été capturée et qu'elle naviguait probablement désormais sous pavillon américain. Ce déshonneur avait au moins épargné *l'Anémone*. Sans trop savoir pourquoi, il était persuadé que Starr, son maître d'hôtel, y était pour quelque chose.

Dans un tout autre registre, il avait appris l'assassinat du Premier ministre, Spencer Perceval, dans le hall de la Chambre des communes. Chimmo s'en était montré horrifié, comme si, au fond de son cœur, il était toujours anglais.

Cela importait peu à Adam, plus rien ne comptait pour lui que la perte de son bâtiment et le souvenir de Zénoria. La nouvelle de la fin de *l'Anémone* devait être parvenue en Angleterre à présent, et dans ses moments de désespoir les plus noirs, il les imaginait tous : Catherine qui essayait de calmer les domestiques à Falmouth, ne serait-ce que pour cacher l'inquiétude qu'elle ressentait sur son sort ; son oncle ; John Allday ; l'extraordinaire Tyacke. Et il se débattait avec une autre pensée qui l'obnubilait : Valentine Keen. Que pouvait-il faire ? Jusqu'où allaient ses soupçons, s'il en avait ?

— Voilà, commandant.

Chimmo arborait un large sourire en se balançant sur son pilon en bois :

— Vous avons l'air bien mieux et élégant, à présent !

Adam regarda son reflet avec indifférence. Une chemise propre et une cravate repassée, une vareuse bleu marine sans aucun insigne de grade ni décoration. La tête d'un homme qui revenait de l'enfer. Sans les soins attentionnés qu'on lui avait prodigués, il serait mort.

Tout aurait pu se terminer brutalement quelques semaines plus tôt, lorsque la négligence de quelqu'un avait manqué causer sa perte.

Il se tenait près de la fenêtre et remuait le bras d'avant en arrière pour essayer de diminuer la raideur qu'il ressentait au côté droit et à l'endroit de sa blessure. C'était le soir, il savait que l'on venait de relever les sentinelles. Il savait également qu'elles avaient l'habitude de rester à traîner près de la porte de la cuisine pour avaler quelque breuvage. Il s'était souvent dit qu'il connaissait leurs rites aussi bien qu'eux-mêmes.

Mais il avait aperçu un cheval près des écuries, sellé et bridé. Il y avait même un sabre dans son fourreau. C'était on ne peut plus facile. Il se trouvait près d'un escalier étroit et de ce qui ressemblait à un magasin d'alimentation. Le cheval avait négligemment tourné la tête vers lui. Il se sentait comme dans un rêve confus. Il se rappelait l'effort considérable qu'il avait dû fournir pour se hisser sur une selle dont il n'avait pas l'habitude.

Le reste était noyé dans le brouillard. Des gens qui criaient, des bruits de bottes sur les pavés. Il était tombé sur le sol sans

pouvoir se retenir et dans une mare de sang, car sa blessure s'était rouverte.

Le docteur Derriman s'était exclamé, furieux :

— Vous êtes un fieffé imbécile ! Ils ont ordre de faire feu sur tous ceux qui seraient assez bêtes pour tenter de s'évader ! Vous leur auriez économisé quelques soucis ! Mais *bon sang*, qu'espériez-vous donc, au nom du Ciel ?

Il avait répondu très posément :

— La mer, docteur. Je voulais juste revoir la mer.

Puis il s'était évanoui.

La porte s'ouvrit et un lieutenant de vaisseau aboya :

— Alors, Chimmo, il est prêt ?

— *Je suis paré !* répondit Adam.

L'officier le fixa d'un œil glacial.

— Je suis bien content de ne pas servir dans votre marine, *commandant !*

Adam fit signe à Chimmo et répliqua :

— Je doute fort que nous vous engagerions, *monsieur !*

Il ramassa la canne qu'on lui avait donnée et suivi le lieutenant de vaisseau dans le couloir. Il jeta un bref coup d'œil à la petite porte où sa tentative d'évasion avait échoué en moins de quelques minutes. Mais à supposer que... ?

Chimmo ouvrit une porte avant d'annoncer d'une voix grave :

— Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho, commandant !

C'était une pièce nue, mais étrangement belle, avec de hautes fenêtres qui donnaient sur des jardins, des jardins qui avaient dû être tout aussi charmants dans le temps. Ils étaient maintenant à l'abandon, la végétation avait poussé depuis que les anciens propriétaires avaient été remplacés par les militaires.

Un homme au visage pâle et vêtu de sombre était installé derrière un bureau, les mains serrées l'une contre l'autre. Ses yeux profondément enfoncés restaient immobiles.

— Je suis le capitaine de vaisseau Joseph Brice, commençait-il. Asseyez-vous.

— Je préfère rester debout, lui répondit Adam.

Une flambée brûlait dans la cheminée au manteau finement ouvragé. Comme celle de Falmouth. C'était étrange, du feu en septembre.

Le capitaine de vaisseau Brice reprit :

— *Je vous prie* de vous asseoir. Vous avez fait votre petite démonstration. Et, au cours de votre détention, j'ai cru comprendre que vous en aviez fait plusieurs.

Adam prit place et grimaça lorsque le pansement frotta contre son flanc.

— Je savais que nous nous rencontrerions. La guerre ne m'est pas inconnue... J'ai servi à bord du *Trenton* pendant la guerre d'Indépendance. De même que votre oncle si célèbre. Il est de retour dans ces parages ; moi aussi.

Adam attendit la suite. Il devinait que cet homme n'était qu'un instrument. Il détourna les yeux. Comme *l'Anémone* n'avait été qu'un instrument. Mais tout valait mieux que fixer le mur ou regarder par la fenêtre. Brice poursuivit du même ton égal :

— Vous vous êtes montré brave, et vous êtes certainement l'un des meilleurs commandants de frégate que l'Angleterre ait jamais eus. Et pourtant, vous vous êtes battu contre *l'Unité*, alors que vous auriez dû savoir que vous n'aviez aucune chance contre un bâtiment aussi puissant. Ce n'était pas seulement courageux de votre part, c'était de la folie. Après cette bataille, beaucoup de vos fidèles et loyaux marins ont promis allégeance aux Etats-Unis – mais j'imagine que vous vous doutiez de cette issue possible.

— J'ai fait ce que j'ai cru être mon devoir. Votre *Unité* devait s'en prendre au petit mais précieux convoi qui était sous ma protection. Un commandant n'a pas toujours que des choix agréables à faire.

Il regarda par la fenêtre. Quelle était exactement la vérité ? Était-il possible que Hudson ait bien évalué la situation et ait bien agi ? Lorsqu'il avait amené les couleurs, le convoi était hors de danger. *L'Anémone* avait causé suffisamment d'avaries à la frégate américaine pour l'empêcher de poursuivre la chasse. S'ils avaient continué à se battre, dans des conditions aussi désespérées, les morts auraient été autrement plus nombreux.

Un commandant avait-il le droit d'exiger un sacrifice aussi terrible ?

Le commandant Brice hocha lentement la tête.

— Je savais que je vous connaissais, même si nous ne nous sommes jamais rencontrés. Je devais en principe vous dire que l'on vous offrait un commandement digne de vous. Je vais informer mes supérieurs que c'est hors de question.

— Je vais rester prisonnier, est-ce cela que vous voulez dire ?

Il avait l'impression d'une cage qui se refermait autour de lui, de plus en plus étroite, jusqu'à l'empêcher de respirer.

— Il n'y a pas d'autre solution.

Adam passa la main sur son côté. Mieux aurait valu qu'il soit mort. Lorsqu'il était tombé de cheval au cours de cette tentative d'évasion pathétique, ils auraient pu le laisser mourir.

Et au lieu de cela, ils essayaient d'en faire un autre renégat, ou un trophée. Dans ce pays inconnu, il n'aurait jamais pu se déplacer librement ; sa réputation l'en aurait empêché.

— Après tout, votre père a changé de camp pendant la guerre d'Indépendance, non ? Un bon commandant, c'est certain, bien que je ne l'aie jamais rencontré. Contrairement au commodore Beer.

Adam songeait à cet homme imposant, ce Nathan Beer, qui était venu lui rendre visite à bord de *l'Unité*, mais il ne savait plus exactement combien de fois. Il était étrange de se dire que la maison de Beer se trouvait non loin d'ici, à Salem.

Brice le regardait avec curiosité.

— Vous n'accepteriez jamais de donner votre parole d'officier du roi que vous ne tenteriez pas de vous évader si vous étiez prisonnier sur parole ? — un silence : Je vois à votre tête que vous refuseriez ; vos yeux parlent pour vous. Votre devoir consiste à combattre les ennemis de votre patrie par tous les moyens possibles.

Il fut interrompu par une petite toux sèche. La maladie ne l'avait pas épargné, en dépit de son autorité naturelle et de son intelligence. Encore une victime.

— En conséquence, je dois accomplir *mon* devoir. Lorsque vous serez suffisamment rétabli, on vous transportera ailleurs,

dans une maison sûre. Vous y demeurerez jusqu'à la fin de la guerre. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

Adam était à deux doigts de lui répondre vertement, mais quelque chose dans le ton de cet homme lui disait de n'en rien faire. Brice n'aimait pas ce qu'il était contraint de faire en ce moment, ni la mission qui lui avait été déléguée.

— J'aimerais écrire quelques lettres, commandant.

— Je dois vous informer qu'elles seront lues et censurées si nécessaire.

Adam fit signe qu'il avait compris.

— Une femme ou une amante, peut-être ?

— Je n'ai ni l'une ni l'autre — il le regarda droit dans les yeux : Enfin, je n'en ai plus.

— Très bien. Prévenez ce Chimmo quand vous serez prêt.

Il se leva et tendit les mains devant le feu. Puis, de son ton toujours aussi neutre, il ajouta :

— La fièvre. Le Levant, il y a de cela bien longtemps.

Il était encore devant la cheminée lorsque le lieutenant de vaisseau vint chercher Adam pour le ramener dans sa chambre.

Lorsque Adam comprit vraiment quel était son sort, cette découverte le frappa comme un coup de poing. *Prisonnier de guerre*. Un être sans nom, bientôt délaissé ou totalement oublié.

L'officier lui lança :

— Vous n'avez plus grand-chose à dire maintenant, hein ?

Il s'effaça pour permettre à Chimmo de débarrasser les tasses et ajouta :

— Vous n'en avez fait qu'à votre tête pendant longtemps. Maintenant, acceptez ce qui vous arrive !

Adam le fixa sans rien dire et le vit flancher.

— Je veillerai à ce que l'on écrive votre nom convenablement sur votre tombe, souvenez-vous-en bien, monsieur !

L'officier devint tout rouge. Il vit Chimmo rouler des yeux comme des billes.

Prisonnier. Autant se supprimer.

Quelque chose attira son attention. La Sainte Bible était posée sur la table, un bout de papier servant de marque-page en dépassait. C'était le seul livre qui se trouvait là et il n'avait

certainement pas glissé lui-même ce papier dedans, pas plus qu'il ne l'avait ramassé.

Il jeta un regard circulaire dans la pièce et s'arrêta à la fenêtre : les écuries désertes, là où il avait échoué en essayant de s'enfuir au galop. Comme le lui avait alors demandé le docteur Derriman, furieux et étonné à la fois : *Mais bon sang, où espériez-vous donc aller ?*

Il caressa l'idée de s'agenouiller pour explorer le sol, sous son lit, ce lit sur lequel il avait passé le plus clair de son temps.

Il s'approcha de la table et ouvrit la bible tout abîmée.

Il y avait un simple bout de papier et quelques mots griffonnés à la hâte. Adam avait déjà vu cette écriture, lorsqu'il vérifiait chaque jour le journal de bord de *l'Anémone*.

Pendant plusieurs secondes, il ne ressentit rien d'autre qu'un profond désespoir et un grand dépit. C'était l'écriture de Richard Hudson, ce traître, celui qui s'était rendu. Ses yeux le picotaient encore à cette pensée et il était sur le point de rouler le papier en boule lorsque quelque chose le figea sur place. Les mots prenaient forme dans un brouillard, et, au prix d'un effort presque physique, il lut lentement et très attentivement.

« Ne croyez pas ce qu'ils vous racontent. J'ai surpris des officiers qui parlaient de vous. On va vous emmener dans un endroit sûr, quelque part sur la côte. Vous ne saurez pas où il se trouve, mais l'amiral en sera informé... »

Adam se contraignit pour rester calme. *L'amiral*. Hudson voulait parler de Sir Richard Bolitho.

« Si j'en dis davantage, d'autres en paieront les conséquences. »

Adam lut les deux derniers mots : « *Pardonnez-moi.* »

Si j'en dis davantage... Adam approcha la lettre d'une bougie et la regarda brûler dans l'âtre vide. Pas besoin d'aller plus loin. Si son oncle savait où il était, s'il pouvait faire confiance à son informateur, il allait monter une opération d'évasion, sans se soucier de l'éparpillement de son escadre.

Il l'avait toujours traité comme son propre fils. Il lui faisait confiance. Il l'aimait. Il avait toujours tenu sa langue et n'avait jamais trahi son secret, Zénoria.

Ils voulaient s'emparer de Richard Bolitho, mort ou vif. Son nom seul était ce qu'ils redoutaient le plus sur les mers.

Il s'approcha de la fenêtre. Le vent balayait les feuilles mortes dans l'herbe haute, grillée par le soleil.

Il pensait à ces nouvelles frégates américaines, dont quelques-unes devaient se trouver dans la baie. Il posa son front sur la vitre sale. Puis il s'exclama à voix haute : « Oh mon Dieu, je vais servir d'appât... »

Lorsque Arthur Chimmo revint avec le dîner d'Adam, il avait du mal à empêcher ses mains de trembler.

Chimmo lui montra la porte d'un signe du menton.

— Vous allez pas leur dire c'que j'ai fait, commandant ? Vous savez c'qu'est arrivé à vot'maît d'hôtel !

— Du calme, mon vieux. J'ai brûlé ce billet. Mais *il faut absolument* que je sache ce qui se passe.

Adam entendit les pas d'un officier derrière la porte. L'après-midi, c'était un autre, assez indifférent en général, sans doute content d'échapper à la guerre et à ses dangers.

— Tout ce que je peux vous dire, commandant, c'est qu'c'étaient un marin qu'a porté le message. Si quelqu'un découvre...

Il n'eut pas besoin de conclure sa phrase.

Un marin. Un des leurs ou un des nôtres, se dit Adam.

Les hommes qui trempaient dans l'affaire, y compris Chimmo, couraient un risque mortel, même s'ils se contentaient d'en parler.

Chimmo, qui avait retrouvé ses esprits, poursuivit d'une voix sourde :

— Ça se passera ici, pendant que vous y s'rez encore, commandant – il appuya ses derniers mots de hochements de tête :

Pendant qu'vous y s'rez encore.

Adam pensait à toute vitesse. Pas besoin de se demander pourquoi ce commandant Brice à l'air cadavérique désapprouvait visiblement ce plan. Encore un de ces vieux

officiers de marine qui avait bourlingué. Il faillit sourire, mais l'excitation était vraiment trop forte. *Ce que serait devenu mon père s'il avait vécu.* Un homme respectueux des règles et de sa parole, en dépit de cette guerre interminable et du carnage qu'elle semait dans le monde entier.

— Je veillerai à ce que vous ne regrettiez pas d'avoir...

Chimmo posa avec difficulté une assiette remplie de bœuf fumant et, secouant violemment la tête :

— Non, commandant, pas un mot ! J'suis heureux dans ce pays-ci, aussi heureux qu'on peut l'être avec une patte en moins. J'veux pas rentrer chez nous. M'retrouver à mendier dans les rues de Bristol. Mes vieux copains, qu'est-c'qu'y pens'raient de moi, hein ?

Adam posa la main sur son bras dodu.

— Allez. Je n'ai rien dit ni rien entendu – il regardait son plat, il n'avait plus d'appétit : Je me demande de qui il s'agit ?

Chimmo avait la main sur la porte.

— Y vous connaissons, commandant.

Adam entendit de l'autre côté le lieutenant de vaisseau qui se plaignait :

— C'est pas possible, Arthur, vous ne prêtez pas la moindre attention aux autres officiers ! – puis il éclata de rire : Encore quatre heures, et je ne serai plus de garde !

Sans surprise, Chimmo se tut.

Dans l'après-midi, le médecin passa faire sa visite habituelle. Il dit à Adam qu'il était très satisfait de ses progrès, mais il semblait vaguement troublé. Derriman se décida enfin :

— Vous serez bientôt au courant, alors autant que je vous le dise tout de suite. Vous partez demain. Vous êtes assez remis pour voyager, mais j'espère que quelqu'un s'est assuré que vous ferez l'objet de soins réguliers, au moins un certain temps.

Adam le regarda ranger sa trousse d'instruments.

— Où me conduit-on ?

Le médecin haussa les épaules.

— Je ne suis pas dans le secret, apparemment !

Adam préférait que le médecin ne sache rien. C'était un homme ouvert, peu habitué aux servitudes que la guerre lui imposait.

Ainsi, c'était pour très bientôt. Il essayait de se raccrocher à ce mince lambeau d'espoir. *Sinon, ce ne sera jamais.*

Mais il répondit :

— Merci pour tout ce que vous avez fait, docteur. J'aurais pu facilement passer de l'autre côté.

Derriman sourit.

— C'est le chirurgien français de *l'Unité* que vous devriez remercier. D'ailleurs, je serais très heureux de faire sa connaissance.

Ils se serrèrent la main, Adam lui confia :

— Nos conversations me manqueront.

Derriman le regarda d'abord sans rien dire.

— A moi aussi.

Et il disparut.

Chimmo arriva avec du cambusard qu'il avait pris au mess des officiers. Il allait un peu partout, effleurant des objets, guettant par la fenêtre. Il finit par se décider à grand-peine.

— C'est parti pour souffler cette nuit, commandant, va faire froid, 'feriez mieux de garder vos vêtements pas loin, le major dit que c'est pas encore le moment de faire du feu. Pour lui, forcément, ça va bien, il a une belle maison et une maîtresse pour lui tenir chaud la nuit !

Adam le fixait. *Ce serait donc pour cette nuit.*

— Merci, Arthur.

Chimmo leva timidement les yeux.

— J'espérons juste...

La porte se referma.

Adam réfléchit. Comme s'il se préparait au combat. Ce calme terrifiant pendant que le commandant pèse les chances de succès et les risques. *Et la mort.*

Espérer, mon ami ? A la fin des fins, c'est tout ce qu'il nous reste.

Il s'allongea sur le lit et finit son vin, le regard perdu dans le carré de lumière au-dessus du toit de l'écurie, en face de sa chambre.

L'officier de garde ouvrit la porte puis la ferma à clé sans un mot. Il entendit ses pas s'éloigner dans l'escalier, puis des phrases échangées avec l'un des gardes.

La lumière tombait et le vent hululait dans les feuillages ; la pluie légère tapait contre les vitres. Il avait parfois imaginé s'enfuir par la fenêtre, mais, sans aide, il ne pouvait aller nulle part.

Et en supposant que quelqu'un réclame de l'argent ? Il n'avait pas un sou sur lui ; il avait même perdu sa montre, sans doute pendant qu'il était à l'infirmerie de l'*Unité*.

Il s'assit au bord de son lit et entreprit d'enfiler ses souliers. Puis il tâta sa poche, des souvenirs surgirent qui lui percèrent le cœur comme un coup de poignard. Tout ce qu'il possédait, c'était son gant.

— Oh, Zénoria, mon tendre amour, je t'aime tant. Jamais je n'oublierai...

Il se tourna vers la fenêtre en retenant sa respiration : quelqu'un tapait doucement. Puis les coups se firent plus insistants.

Adam fit glisser le loqueteau et ouvrit. Tendue à l'extrême, il s'attendait à entendre des coups de mousquet ou des cris dans la cour.

Il y avait une corde qui dansait devant l'ouverture, accrochée quelque part plus haut. Il se pencha dehors pour essayer de voir l'endroit où elle se perdait dans la nuit.

— Vous pouvez grimper ? Vous y arriverez ?

L'homme n'était qu'une ombre noire, mais, à entendre le ton de sa voix, Adam devina qu'il était conscient du danger et des risques mortels qu'il courait.

— Ça va aller ! murmura-t-il.

Il se hissa sur le rebord, manquant pousser un cri lorsque sa blessure se réveilla.

Son guide fit entre ses dents :

— *Plus vite !* Nous n'avons guère de temps !

Ses pieds touchèrent les pavés et il serait tombé si l'homme ne l'avait pas rattrapé d'une main ferme. Lorsqu'il leva les yeux, la corde avait disparu.

— Une voiture nous attend dehors. Restez près de moi – il lui glissa un pistolet dans la main : Si nous ne réussissons pas, vous vous débrouillez de votre côté, compris ?

Adam franchit le portail d'un pas maladroit – cette porte qu'il voyait par sa fenêtre –, et atteignit la route. La sueur lui ruisselait dans le dos, sa chemise était trempée. La faiblesse accumulée durant des jours et des mois se faisait sentir et le ralentissait.

Des gouttes de pluie tombèrent sur ses lèvres, l'air avait un goût salé.

La mer. Ramenez-moi juste près de la mer.

Un second homme attendait près d'une petite carriole à cheval. Son visage était également masqué, il semblait impatient de partir. Il lâcha :

— Tout est calme, John. Personne n'a donné l'alarme !

Adam imaginait sa chambre déserte. Avec un peu de chance, personne ne s'apercevrait de sa disparition avant le petit jour, lorsque la diane sonnerait dans le camp situé non loin.

Ses mains tremblaient terriblement. Il était libre. Peu importait ce qui allait se passer ensuite ou ce qu'il allait devenir, il était libre.

Il laissa l'homme le hisser à l'arrière de la voiture. On lui enfonça un chapeau tout cabossé sur la tête et il suffoqua lorsqu'on lui versa une copieuse rasade de rhum sur le corps.

Son guide se mit à rire doucement.

— Si on nous arrête, vous êtes trop saoul pour parler – puis, d'un ton plus dur : Mais gardez votre pistolet paré !

— On y va, Tom ?

Il se retourna en entendant Adam lui demander :

— Mais, pourquoi ? Les risques... tout ce qui peut vous arriver...

L'homme étouffa un rire.

— Pourquoi, commandant Bolitho... *commandant* ! Vous ne reconnaissez pas votre ancien maître d'hôtel, John Bankart ? Mais qu'aurais-je pu faire d'autre ?

La carriole s'ébranla et Adam se laissa tomber sur un tas de tonneaux et de balles de paille. Il commençait à croire qu'il perdait la tête.

Il ne savait plus que dire ni que penser, ce à quoi il pouvait se fier ou ce dont il lui fallait douter. Une carriole sur la grand-

route, des hommes qui risquaient leur vie pour le sauver. Et le fils unique de John Allday, qui avait été son maître d'hôtel dans le temps. Allday avait eu le cœur brisé de voir partir son fils en Amérique. Adam se souvenait de ce qu'il avait déclaré alors. *Anglais tu es né, anglais tu mourras*. Et puis voilà, ils étaient là, quelque part dans les environs de Boston, et ils roulaient vers la mer.

Il serra le gant dans sa poche.

J'arrive, Zénoria ! Je t'avais promis que je viendrais.

Il avait perdu toute notion du temps, et il dut se retenir contre un mur lorsqu'ils le firent sortir de la voiture.

Celui qui s'appelait Tom demanda :

— Alors, qu'est-ce que t'en penses ?

— Pas grand bien, répondit Bankart. On est passés entre les gouttes, y'a pas d'erreur.

— Et imagine que le canot se soye tiré ? Qu'il ait pris la fuite ou je sais pas quoi... c'est foutrement risqué !

Bankart restait apparemment très calme.

— Je reste avec lui. Je lui dois tant.

Adam l'entendait à peine. Le grincement étouffé des avirons, des murmures brefs, puis on le hissa dans une petite embarcation. L'autre homme fit d'une voix rauque :

— Bonne chance, John, espèce de salopard !

Le fils d'Allday déplaça un peu son chapeau pour l'abriter de la pluie, qui tombait plus dru maintenant.

Les nageurs avaient un accent qu'il ne reconnut pas. Ce n'était pas de l'espagnol, non, plutôt du portugais. Il réussit à demander :

— Vous restez vraiment avec moi ?

Bankart fit un large sourire, mais, s'il avait fait jour, on aurait vu qu'il était triste.

— Bien sûr, commandant – il se redressa : Comme dirait mon paternel... « et y'a pas d'erreur ! »

Adam se débarrassa de son chapeau et ouvrit la bouche pour goûter la pluie.

Libre.

XV

RUSE POUR RUSE

Matthew Scarlett, second de *L'Indomptable*, se baissa pour pénétrer au carré et tendit sa coiffure à un garçon. En dépit de la brise assez fraîche de secteur nord qui avait gonflé les voiles pendant tout le quart de l'après-midi, l'air dans les entreponts était tiède et humide. Premier avertissement de l'Atlantique sur ce qui les attendait.

Ils devaient retrouver avant le crépuscule deux des frégates de l'escadre, *La Fringante* et le *Reaper*, et prendraient ensuite les dispositions pour la nuit.

Scarlett alla s'asseoir. Il se disait, plein de rage : *Et pour ce que ça va nous faire*. Le seul navire qu'ils aient aperçu en cette belle journée de septembre était leur goélette, le *Reynard*, qui s'était arrêtée brièvement pour échanger des dépêches avant de remettre en route vers le rendez-vous suivant.

Le garçon du carré posa un verre de vin rouge devant lui et attendit ses ordres.

Scarlett l'entendit à peine et explosa.

— Du porc salé, encore ? Mais c'est *moi* qui vais bientôt ressembler à un cochon !

Il se retourna, comme s'il voyait le commandant en train de discuter avec l'amiral de ce que disaient les dernières dépêches. Il avala un peu de son vin tiédasse sans même faire attention au goût. Et Avery, l'aide de camp, était là également. *Naturellement*.

Ne pourrait-il pas avoir quelques mots en privé avec le commandant ? Après ce qu'il lui avait dit lorsqu'il avait pris son commandement à Plymouth, il serait peut-être disposé à l'écouter ?

Les deux officiers fusiliers somnolaient dans leurs fauteuils et Jeremy Laroche, le second lieutenant, installé au bout de la table, battait et mélangeait distraitemment un paquet de cartes.

Scarlett fit semblant de ne pas le voir. Combien de temps cela allait-il encore durer ? Les Yankees n'allaient peut-être jamais sortir en force ; même la perte de *l'Anémone*, ce n'était qu'un coup de malchance. S'il avait fait nuit, rien ne serait arrivé.

Laroche l'appela, avec la voix traînante qu'il affectait :

— Je me dis, Matthew, si nous arrivions à réveiller les deux *cabillots*, vous ne feriez pas le quatrième ? — il battit ses cartes et ajouta : On pourrait se refaire, non ?

— Pas maintenant.

— Mais on va rappeler tout le monde sur le pont avant que vous ayez le temps de vous en rendre compte. Vous savez bien comment ça se passe.

— J'ai dit : pas maintenant. Vous êtes sourd ou quoi ?

Il ne vit pas la rage et la rancœur de l'officier ; tout ce à quoi il pouvait penser, c'était la lettre qu'avait déposée la goélette courrier. La seule vue de l'écriture filiforme de sa mère suffisait à lui donner des crampes à l'estomac et à le rendre malade.

Tout aurait dû être si différent. Aurait *pu*. *L'Indomptable* était à Plymouth pour y subir des modifications et se faire refaire le gréement, paré à remplir un rôle qu'il n'avait pu tenir pendant la campagne de Maurice. Il était le second, il pouvait espérer une promotion, un commandement selon toute probabilité, une situation provisoire en attendant d'accéder au grade de capitaine de vaisseau. Commander ce puissant vaisseau, voilà qui lui aurait permis de se mesurer à ces nouvelles frégates américaines comme *l'Unité* et les autres. La solde associée à ce commandement, sans compter les parts de prise quand il en ferait lui-même ou quand il y en aurait à partager. L'occasion rêvée d'effacer les dettes sans cesse croissantes qui s'amoncelaient au-dessus de sa tête, tel un spectre.

Sa mère était désespérée. *Ils* l'avaient menacée d'en appeler si nécessaire aux Lords de l'Amirauté. Mais les actes de

propriété de la maison que son défunt mari lui avait laissée pouvaient prouver qu'elle essayait honnêtement de rembourser.

La seule mention des cartes par ce Laroche sans imagination avait manqué le faire vomir.

Il savait que son comportement pouvait paraître étrange, mais il avait de plus en plus de mal à contenir ses bouffées de rage ou à éviter de traiter rudement certains des officiers mariniers. Pendant son quart, la nuit dans sa couchette, lorsqu'il arpentait la dunette, qu'il pleuve ou qu'il vente, il était rongé par les soucis et le désespoir.

L'Indomptable n'allait plus naviguer longtemps indépendamment, comme lui et les autres l'avaient espéré.

Lorsque la marque de Sir Richard était montée en tête du grand-mât, il avait vu ses espoirs vaciller. On savait bien dans la Flotte que Bolitho avait souvent donné des commandements à ses aides de camp à la fin de leurs fonctions près de lui. Pour quelques-uns, la chose était amplement méritée ; pour d'autres, allez savoir ? Scarlett était l'un des lieutenants de vaisseau les plus anciens de l'escadre, mis à part quelques vieux officiers sortis du rang et assimilés.

C'était trop injuste. Mais il ne parvenait pas à se calmer. Il ne serait jamais en paix.

Un autre garçon trébucha près de la table.

— Vous d'mand'pardon, m'sieur.

Scarlett se retourna brusquement.

— Quoi ?

— J'ai entendu la vigie, monsieur.

— Bon, mais je l'ai entendue moi aussi, crédieu !

Il se leva pour sortir et ramassa son bicorné au passage. En réalité, il n'avait rien entendu du tout.

Le capitaine fusilier du Cann ouvrit un œil et s'adressa à Laroche.

— Ça sent le roussi, pas vrai ?

Laroche faisait toujours la tête.

— Je déteste les mauvais perdants.

Une fois sur le pont, Scarlett dut adapter sa vue à la lumière aveuglante réfléchiée par cette houle qui ondulait sans fin sur l'océan vide. Du verre en fusion. Mais ce vide n'était qu'une

illusion. Leur dernière position estimée les mettait à seulement vingt-cinq milles dans le sud-est de Sandy Hook et de New York.

Le lieutenant de vaisseau Protherœ, officier de quart, le regardait avec méfiance.

— Les vigies annoncent une petite voile dans le nordet, monsieur.

— Qui est là-haut ?

— Crâne, monsieur.

Scarlett leva les yeux, tentant de distinguer les huniers et les cacatois qui battaient dans le fouillis des enfléchures et du gréement. Le ciel était si brillant qu'il voyait à peine la vigie, mais il lui suffisait de connaître son nom.

Un bon marin, digne de confiance, pas le genre à s'imaginer avoir vu quelque chose. Il demanda sèchement :

— Quelle sorte de navire ?

— J'ai envoyé quelqu'un là-haut avec une lunette, monsieur.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

Protherœ déglutit avec peine. Il s'était toujours très bien entendu avec le second. Ou du moins le croyait-il. Il finit par répondre :

— Très faible tonnage, monsieur. Une goélette à hunier, mais le gréement n'est pas de chez nous, Crâne pense que c'est un portugais.

— Vraiment ?

Il s'approcha de la lisse pour observer les hommes de quart sur le pont.

— Dès qu'elle nous aura vus, elle va détalier comme un lapin.

Il aperçut Isaac York, le maître pilote, des rouleaux de cartes sous le bras. Ses cheveux grisonnants volaient au vent. Il s'arrêta et s'abrita les yeux pour examiner l'horizon, à la recherche de ce navire qui n'était pas encore visible.

York poursuivit son chemin en direction de la dunette et dit au second :

— Je vais prévenir le commandant, Matthew.

Scarlett fit volte-face, les yeux brillants de colère.

— Ne commencez pas...

Mais York insistait.

— C'est *moi*, Matthew. Vous vous souvenez ?

— Désolé... — il mit la main sur sa vareuse : Je suis absolument désolé !

— Vous avez envie d'en causer ?

Il hocha la tête, les yeux dans le vague.

— *Je sais*. Je vis un enfer !

Puis il ordonna à Protheroe :

— Grimpez là-haut, compris ? Dites-moi ce que vous en pensez — puis à York : Plus tard, peut-être...

Mais York avait déjà disparu en bas.

York était un homme de haute taille et il dut se courber pour prendre la coursière jusqu'à l'endroit où un fusilier était de faction, devant les appartements de l'amiral.

Il se demandait ce qui pouvait bien arriver à Scarlett. Un bon second, on parlait de lui pour une promotion. *C'était avant*.

Le factionnaire laissa tomber la crosse de son mousquet sur le pont en aboyant :

— Maître pilote, *amiral* !

Ozzard ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dehors. York se dit qu'il avait tout l'air d'une ménagère examinant, pleine de méfiance, un colporteur.

Il fallut bien une minute à York pour accommoder son regard à la pénombre de la grand-chambre, puis pour distinguer la silhouette charpentée du secrétaire de l'amiral qui, ses petites besicles rondes remontées sur le front, attendait les ordres. Avery, l'aide de camp, se tenait près du bureau, suivant sans peine les mouvements du bâtiment, quelques papiers à la main. Et leur commandant près d'un sabord, fort agité, dont le soleil éclairait les blessures hideuses quand le vaisseau gîtait dans un sens avant de les dissimuler dans l'ombre le coup d'après. York se souvenait de ses aspirants, horrifiés lorsque Tyacke était monté à bord pour la première fois. Etrangement, tous avaient changé. Ils manifestaient encore une certaine crainte, mais largement tempérée de respect, et peut-être d'admiration, pour son courage.

Et, naturellement, il y avait Sir Richard Bolitho. La chemise défaits, les jambes étendues, assis à contre-jour devant le vaste panorama qui s'étendait sur leur arrière.

York sourit. Les aspirants n'étaient pas les seuls à craindre leur amiral et leur commandant.

— Asseyez-vous, monsieur York. Je vais vous indiquer en deux mots ce que contient la dépêche apportée de Halifax par le *Reynard* – Bolitho eut un sourire forcé : Nous n'avons guère de nouvelles de la guerre, j'en ai peur, même si le duc de Wellington continue d'avancer et de s'accrocher aux basques de Napoléon.

York était aussi astucieux qu'expérimenté. L'endroit respirait la tension. L'inquiétude. Il ne s'agissait pas là d'acteurs en train de jouer leur rôle, songea-t-il.

Bolitho essayait de chasser le désespoir qui l'avait envahi, ce sentiment d'impuissance. Il poursuivit :

— Un informateur inconnu nous a fait savoir que mon neveu est bien remis de sa blessure, mais qu'il va rester en captivité, isolé comme un bandit – il dut faire un effort pour calmer une soudaine bouffée de rage : Inutile d'espérer un échange, ni même qu'on le libère à cause de sa blessure... – il regarda le pilote droit dans les yeux : J'ai besoin de vos conseils, monsieur York.

Tyacke fit vivement :

— C'est un piège, amiral ! Ce serait le coup de grâce !

York se taisait. La situation devait être grave, pour que le commandant s'adresse de cette façon à son amiral.

Bolitho ne montrait aucun signe d'irritation.

— La baie de la Delaware, c'est là qu'il est emprisonné. Au lieu dit plage d'Avon.

Tous se tournèrent vers York qui déroulait l'une de ses cartes et l'étalait sur la table.

— Ah, c'est ici, sir Richard.

Le regard de Bolitho glissa vers la petite boîte laquée posée sur son bureau. Une lettre de Catherine. Il avait hâte de la lire, de partager ses espoirs et ses craintes par-delà les lieues d'océan qui les séparaient.

York acquiesça.

— Un choix judicieux, pardonnez-moi de vous le dire, sir Richard. Il n'y a pas assez de fond pour autre chose que de

petits bâtiments. Et naturellement, de l'eau à en revendre dans toute la baie. Bon mouillage.

Bolitho observait York qui faisait travailler son cerveau tandis que les autres gardaient le silence. Ses pensées revinrent à nouveau au coffret. Chaque mot de chacune de ses lettres disait tant de choses. Allday avait reçu une lettre, lui aussi. Il devait attendre quelque part, paré à bondir sur l'aide de camp pour entendre ce que lui disait Unis par la voix d'Avery.

Bolitho était très touché du fait qu'Allday s'était forcé à en dire le moins possible sur sa fille, alors que cela devait le démanger.

C'est à cause de moi, et à cause de Kate. Il contempla ses mains. *Et à cause d'Adam.*

York releva la tête.

— Une compagnie de débarquement, sir Richard ? — puis, soudain plus dur : Ou une tentative de coup de main, si c'est cela que vous vous proposez de faire ?

Bolitho lui répondit calmement :

— Croyez-vous vraiment qu'ils s'attendent à ce que je risque des vaisseaux et des hommes, uniquement pour quelqu'un qui me tient à cœur ?

Il palpa le médaillon sous sa chemise détrempée, il guettait le son de sa voix. Mais non, rien.

Tyacke demanda brusquement :

— C'est quoi, cette agitation sur le pont, monsieur York ?

— Une petite voile dans le nordet, commandant. Mais le second a décidé que c'était sans importance.

Bolitho se tourna vers lui.

— Cet endroit, la plage d'Avon... vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler, amiral. C'est là qu'on avait emprisonné des loyalistes. Maintenant, je crois que c'est un bague.

Bolitho se représentait cette prison.

— Il en sortira brisé.

— C'est arrivé à beaucoup de gens de valeur, sir Richard, nota Tyacke.

— Je sais. Je n'en fais pas une affaire d'honneur et je ne cherche pas à me venger...

Tyacke fronça le sourcil en entendant le factionnaire :

— Le second, amiral !

— Dites-lui d'attendre ! — et à Bolitho : Il vaut mieux que j'aie le voir.

Puis il se radoucit. Sans ses cicatrices, il aurait été beau, songea Bolitho, tout attendri.

— Je ne voulais pas vous blesser, sir Richard. J'ai trop de respect pour vous, bien plus que je ne saurais le dire en public. Je sais ce que vous ressentez. Je suis votre capitaine de pavillon... — il haussa les épaules : C'est vous qui me l'avez dit, vous vous rappelez ?

York avança prudemment :

— Si vous avez besoin de moi, sir Richard ?

— Merci, monsieur York. Nous reprendrons cette conversation plus tard.

York ramassa ses cartes et sortit.

Bolitho retourna s'asseoir, le dos contre les fenêtres. La chaleur pénétrait à travers le verre épais, il épousait le tangage et le roulis de ces quatorze cents tonnes. Des hommes, des armes, et peut-être la volonté de vaincre. Que pouvait tout cela contre l'amour ?

Il s'adressa à son aide de camp dont les yeux sombres paraissaient plus clairs sous la lumière réfléchie par la mer.

— Eh bien, George ? Rien à dire ? Votre chef se fait rembarquer, et vous restez silencieux ?

— Je vois quelqu'un qui se sent impuissant parce qu'il se fait beaucoup de souci pour les autres. Pour les bâtiments et les hommes qui se fient à lui. Des gens qu'il connaît, des bons et des moins bons... et qui sont tous entre ses mains.

Bolitho ne répondit pas, et Avery ajouta :

— Un général dirait : « Faites donner le 87^e. » Et si cela ne suffit pas, ou si le régiment se fait massacrer, il en enverra un second. Il ne voit pas de visages, il n'entend pas les cris pitoyables qui ne recevront jamais de réponse, il ne voit que des drapeaux et des épingles sur une carte.

Il y eut un long silence, Bolitho entendait la respiration d'Avery qui dominait tous les autres sons.

— *Je sais.*

Lorsqu'il releva la tête, Avery s'aperçut avec surprise qu'il avait les larmes aux yeux.

— Je n'avais pas le droit, amiral.

— S'il est quelqu'un qui a tous les droits, c'est vous.

Ils entendirent la voix de Tyacke qui s'énervait :

— Vous êtes relevé, vous ! Retournez dans votre poste jusqu'à ce que l'on vous ordonne d'en sortir !

On avait l'impression qu'il poursuivait encore ce malheureux factionnaire.

— Nous nous battons du même côté, enfin, *j'espère* !

Puis la voix de Scarlett, une voix rauque et pleine de colère :

— La *Fringante* est en vue, commandant !

— Qu'est-ce que vous avez encore ? Il est assez proche pour le rendez-vous. C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

Avery demanda :

— Voulez-vous que je monte calmer tout ce beau monde, amiral ?

Mais Bolitho leva la main :

— Pas pour le moment.

Tyacke demanda d'un ton brusque :

— La vigie et ce qu'elle a aperçu dans le nordet, des nouvelles ?

— J'ai fait envoyer de la toile, commandant. Il nous perdra de vue au crépuscule, j'ai pensé...

Soudainement, Tyacke redevint très calme, sa colère oubliée comme un grain qui passe.

— Mettez en panne et dites à *La Fringante* de rallier l'amiral.

Lorsqu'il revint dans la grand-chambre, il était parfaitement impassible.

— Je vous prie de m'excuser pour mes propos un peu vifs, sir Richard. Cela fait longtemps que j'ai oublié les bonnes manières en vigueur sur les vaisseaux de ligne !

Allday arriva silencieusement, l'air interrogatif : il n'y avait plus de factionnaire devant la portière.

— Allez-vous monter, sir Richard ?

L'Indomptable roulait lourdement, les marins couraient aux bras et aux écoutes pour réduire la toile et faire venir le

bâtiment dans le lit du vent. Sur le pont, des visages ébahis fouillaient la mer, toujours vide à l'exception de petits éclats de voiles qui semblaient encercler *L'Indomptable* comme des requins tandis qu'il continuait à virer.

Bolitho bascula contre un hauban dans un coup de roulis, il avait glissé sur le pont détrempé.

Il surprit le regard de Tyacke, puis Allday lui prit le bras.

Il emprunta sa lunette au lieutenant de vaisseau Protheroe. Très lentement, il l'approcha de son œil droit, osant à peine respirer, et la goélette peinte de couleurs vives sauta dans l'oculaire.

— Faites rassembler la garde, monsieur Scarlett !

Il se reprit, il avait peur que sa voix ne le trahisse.

— Un commandant va monter à bord et, en ce jour de septembre, nous allons l'accueillir avec tous les honneurs !

Allday, très inquiet, lui saisit le bras.

— Qu'y a-t-il, sir Richard ?

Bolitho se tourna vers l'autre bord de la dunette où Tyacke surveillait son bâtiment qui répondait aux voiles et au gouvernail. Les giclées d'embruns trempaient sa vareuse.

Tyacke avait tout deviné. Il savait.

Puis il tendit sa lunette à Allday et lui dit lentement :

— Vous voyez ça, mon vieux ? Aujourd'hui, il y a encore quelqu'un qui va monter à bord.

Philip Beauclerk, le chirurgien, essuya ses grosses mains osseuses sur une serviette humide et lâcha :

— Je ne sais pas qui a soigné le commandant Bolitho, mais c'est certainement un excellent médecin. Ennemi ou pas, j'aurais bien aimé pouvoir le féliciter.

Assis près de la couchette que l'on avait grée dans ses appartements, Bolitho tenait la main d'Adam. Il avait peine à y croire et pourtant, d'une certaine manière, tout comme Tyacke, il en avait eu le pressentiment. Ils n'avaient eu qu'une seule et unique chance, et ils avaient su la saisir.

Adam ouvrit l'œil et le dévisagea lentement, peut-être pour se convaincre que n'était pas un autre rêve, un nouvel espoir qui s'envolait.

— Voyez-vous, mon oncle, vous ne vous débarrasserez pas si facilement de moi.

Il sembla comprendre tout d'un coup qu'on lui tenait fermement la main et murmura :

— C'est le fils d'Allday. Il a pris des risques terribles.

— Et vous aussi, Adam.

Il sourit, serra plus fort sa main : la douleur revenait.

— On m'aurait mis dans une cage, mon oncle. On l'aurait pendu, comme ce malheureux George Starr. Je n'oublierai jamais ce qu'il a fait.

— Il est encore très faible, sir Richard, coupa Beauclerk. Et ses derniers exploits ne sont pas pour hâter sa convalescence.

Adam secoua la tête.

— Mon oncle, pourquoi faut-il, lorsque l'on est souffrant, que ceux qui vous soignent aient toujours l'air de croire que vous êtes sourd et idiot ? Ils parlent de vous comme si vous étiez au seuil du paradis...

Bolitho effleura son épaule nue. Elle paraissait plus ferme, moins fiévreuse.

— Vous allez déjà mieux, Adam.

Il essayait de chasser de son esprit les dépêches que le *Reynard* avait apportées. Le convoi de troupes avait été doublé, il devait arriver à Halifax sous deux semaines. Il en avait parlé à Tyacke tandis que Beauclerk examinait Adam, et il avait lu quelques réticences dans ses yeux.

Les Américains avaient laissé filtrer quelques détails sur le lieu où Adam était tenu captif, pour encourager une opération d'évasion, pour diviser l'escadre Sous-le-Vent au moment où elle était le plus nécessaire. La taille et l'importance du convoi avaient rejeté tout cela au second plan.

Des hommes tels que Beer croyaient-ils vraiment qu'il allait se lancer dans une attaque insensée, contre des forces aussi redoutables ? Ils devaient maintenant savoir qu'Adam s'était échappé. Mais nul ne pouvait se douter qu'il était à bord de *L'Indomptable*. Ce qui lui donnait un atout.

Bolitho vit qu'Adam avait fermé les yeux et sentit la pression diminuer sur sa main.

— Si je puis faire quoi que ce soit pour vous...

Adam essaya de parler, Bolitho devina que le chirurgien avait dû lui administrer quelque médecine pour adoucir le choc et la tension de son évasion.

— Je n'ai jamais cru que vous étiez perdu. Mais je me suis fait bien du souci.

Adam sortit le gant tout froissé de son pantalon.

— Gardez-le pour moi, mon oncle. C'est tout ce qu'il me reste d'elle.

Avery était arrivé discrètement et se tenait là, immobile et silencieux. Ce gant, les rumeurs de suicide, le désespoir du jeune commandant lui en disaient plus qu'il ne fallait. Il était bouleversé par ce qu'il avait vu et entendu. Puis Adam reprit d'une voix faible :

— Un vaisseau, mon oncle. S'il vous plaît, trouvez-moi un vaisseau.

Bolitho le regarda, ces mots remuaient chez lui de vieux souvenirs. Lorsqu'il était revenu des mers du Sud, à demi mort des fièvres, et qu'il avait pendant sa convalescence supplié qu'on lui donne un bâtiment, n'importe quel bâtiment.

— Je devrais vous rapatrier, Adam. Vous n'êtes pas encore remis. Que puis-je faire pour vous...

Beauclerk prit la main d'Adam et la replaça sous le drap.

— Il n'entend rien, sir Richard. C'est mieux ainsi.

Il le regardait de ses yeux pâles.

— Il est très résistant.

Bolitho se leva, mais il n'avait pas envie de se replonger dans les affaires de l'escadre.

— Appelez-moi sans tarder si...

Beauclerk esquissa un sourire.

— Lorsque, sir Richard. *Lorsque.*

Apercevant Avery, Bolitho lui dit :

— C'est un miracle.

Et à Beauclerk :

— Je souhaitais vous le dire, les résultats que vous obtenez à bord sont excellents. Je veillerai à ce que cela figure dans mes rapports.

— Comme vous l'avez vu dans mon dossier, sir Richard, je quitterai le service au terme de cet embarquement. Mais je ne

regrette rien. J'ai été aux premières loges pour constater que les vaisseaux du roi ont désespérément besoin de nouvelles méthodes en chirurgie, et je ferai de mon mieux pour que mon opinion survive à cette fournaise !

Bolitho sourit.

— Je vous souhaite bonne chance. Et je vous suis reconnaissant de ce que vous avez accompli à bord de *L'Indomptable*.

Beauclerk ramassa sa sacoche, mais attendit quelques instants et posa la main sur le sourcil d'Adam. Il ajouta lentement :

— Sir Piers Blachford a été pour moi le meilleur des maîtres.

Bolitho effleura son œil. Ainsi, il savait tout depuis le début, mais était resté bouche cousue. Un nouvel exemple de loyauté, et soudain, il se sentit heureux que Beauclerk eût partagé son secret.

Sur le pont, le ciel et la mer ressemblaient à du bronze. La brise était à peine assez puissante pour mettre les voiles en mouvement.

Tyacke s'avança à sa rencontre et ne perdit pas de temps.

— Nous avons établi le contact par signaux avec *La Fringante*, sir Richard. Elle a eu une escarmouche ce matin et souffre de quelques avaries. Elle a surpris un brick ennemi qui s'était réfugié sous la côte.

Bolitho se représentait parfaitement le visage déterminé du commandant Dampier. Tyacke poursuivit :

— Je ne vous ai pas dérangé. Nous ne pouvons rien faire de mieux jusqu'à ce que nous retrouvions le brick courrier, demain matin – il hésita : Je suis content pour le commandant Bolitho, amiral. J'éprouve énormément de respect pour lui.

— Quel genre *d'avaries*, James ?

Tyacke hésitait encore. Dans une seconde, il allait savoir pourquoi.

— Pas grand-chose. Un espar ou deux, mais ils se sont emparés du brick. Malheureusement, le commandant Dampier a été tué par une balle perdue. On le regrettera beaucoup.

Bolitho s'approcha de la lisse, perdu dans ses pensées. Dampier était homme à courir tous les dangers, à conduire en

personne ses hommes à l'abordage, à arpenter le pont lorsque tout valsait autour de lui. Un commandant très apprécié, et qui n'avait jamais réussi à comprendre qu'il y avait parfois un risque de trop.

Bolitho regardait le bronze de la mer briller dans les creux avant de laisser place aux ombres.

— Je vais écrire à ses parents.

Mieux valait ne pas trop connaître ses hommes. Ne pas les connaître à ce point. Mais comment faire autrement lorsque, pour les entraîner, il fallait gagner leur confiance. Et risquer de ressentir cette souffrance, ce sentiment de trahison lorsqu'ils mouraient...

Tyacke reprit :

— A propos de votre plan, sir Richard.

— Vous y êtes toujours opposé ?

— C'est exact, amiral.

Il se tut en voyant approcher des marins qui venaient reprendre du mou dans quelques manœuvres.

— Parce qu'il pourrait échouer ? Ou parce que je me tromperais sur les intentions de l'ennemi ?

Tyacke le regardait, l'air têtue.

— A cause de *vous*, amiral. Si l'ennemi ne connaît pas précisément l'heure d'arrivée du convoi à Halifax, il peut tenter une attaque dans les Antilles, où ses chances de succès sont plus grandes. De toute façon, il est en mesure de diviser nos forces, mais au moins, nous aurons pris toutes les précautions possibles. Et cette ruse, pour tenter de nous attirer à l'endroit où le capitaine de vaisseau Bolitho était retenu prisonnier – je suis fermement convaincu qu'il s'agit d'un piège, destiné à leur permettre de s'emparer d'autres vaisseaux – il prit une profonde inspiration : Dans tous les cas, ce qu'ils feront est destiné à vous atteindre.

— S'il est quelqu'un que cela ne doit pas surprendre, James, c'est bien vous. Mais je n'ai guère le choix. Les Américains vont nous tailler en pièces si nous continuons d'appliquer cette stratégie de riposte systématique et peu concluante. Nous devons détruire leurs vaisseaux, rétablir la liberté des lignes de navigation pour acheminer du ravitaillement et des troupes

destinés à la guerre au Canada. Ils peuvent bien continuer à se battre sur les Grands Lacs, ce n'est pas cela qui décidera du sort de la guerre.

Ils firent quelques pas. Au loin, les bâtiments semblaient se fondre dans l'océan. Bolitho poursuivit :

— Vainqueur ou appât, James ? Ce sont les vicissitudes d'un amiral – puis : Envoyez-moi Yovell. Il faut que je rédige les ordres pour l'escadre dans la matinée.

Tyacke le regarda s'engager dans la descente. Il essayait de disséquer les sentiments profonds de cet homme. Son énergie, cet optimisme contagieux, son noir désespoir. Qu'est-ce qui avait bien pu lui rendre ses forces ? L'évasion incroyable de son neveu, rendue possible par celui qui avait été autrefois son maître d'hôtel ? Le fils d'Allday. Ou bien était-ce la lettre non décachetée dans le petit coffret posé sur le bureau de l'amiral, les mots de Catherine Somervell et sa force qu'elle lui transmettait par-delà les océans ?

Apercevant Allday près des filets de branle, il lui demanda comment il se sentait. Allday lui fit un sourire fatigué dans la pénombre.

— J'me sens tout perdu, commandant. J'ai proprement chaviré sur ma quille quand que j'ai vu qui qu'était avec le commandant Adam. Comme si je tournais les pages. Que je soye son ami ou son père, j'savons pas trop. Mais y va point retourner chez ces gens-là, et ça, c'est une vraie bénédiction.

— Vous a-t-il raconté comment cela s'était passé ? lui demanda Tyacke.

Allday se raidit, méfiant.

Mais pourquoi pas, après tout ? Le commandant Tyacke n'était pas son ennemi. Et en outre, il avait besoin de parler, ne serait-ce que pour sortir de lui-même, pour essayer de tirer tout au clair.

— Il avait pas réussi à trouver de travail, enfin, pas le genre qu'y cherchait quand il a quitté la marine, commandant. Il voulait se faire pêcheur, ou travailler à terre. Mais personne avait besoin de lui – il éclata d'un rire amer : Même sa femme, qu'elle l'a quitté et elle est allée coucher dans le lit d'un autre. Alors, quand il a entendu parler du commandant Adam, il s'est

dit qu'il savait ce qu'y devait faire. Y va finir pendu ou pis encore si qu'ils l'attrapent.

— Descendez donc, lui dit Tyacke. Je crois qu'il y a une lettre pour vous.

Allday poussa un gros soupir.

— Ça rattrapera un peu tout ça, commandant.

Tyacke le regarda se perdre dans la pénombre et se sentit soudain pris de jalousie.

Il contemplait l'obscurité, l'horizon allait disparaître. Puis il effleura la lisse de dunette tout usée. Il finit par dire tout haut : « Nous allons bientôt nous battre, ma fille. Toi et moi. Et ne me demande surtout pas pourquoi. Contente-toi de te battre et de vaincre ! »

Allongé dans sa couchette qui se balançait doucement, Adam Bolitho écoutait les grognements et les vibrations des cordages et du gouvernail, les embruns qui venaient périodiquement gicler contre les fenêtres en abord. La chambre était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'un seul et unique fanal. Il devinait que son oncle était quelque part par là, occupé à rédiger ses ordres pour ses commandants avant de les confier au brick courrier.

Il faisait lourd entre les ponts, l'air était étouffant. On avait fermé tous les panneaux et sabords, comme pour se protéger d'un observateur ennemi invisible. Il transpirait abondamment, sa hanche le faisait souffrir, comme si sa blessure s'était rouverte.

Il avait encore du mal à admettre qu'il se trouvait à bord de *L'Indomptable*, qu'il ne se ferait plus réveiller par cet unijambiste natif de Bristol, ou par cet officier revêche.

Ils étaient sûrement lancés à sa poursuite. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Il priait le Ciel que ceux qui l'avaient aidé à s'évader s'en sortent sains et saufs.

Il écoutait les bruits de pas sur le pont et s'imaginait l'équipe de quart du soir, l'officier avec ses aspirants et ses aides pilotes, les timoniers, les yeux fixés sur la rose du compas faiblement éclairée et les jambes enlacées autour de la barre du grand safran. Des bruits, des sensations qui lui étaient si

familiers qu'il n'en ressentait que plus profondément un sentiment de manque, l'impression d'être un étranger. Il entendit ensuite des bruits de bottes derrière la portière, la relève du factionnaire. Tout cela, c'était son univers, et pourtant, il le rejetait depuis la perte de *l'Anémone*.

Une porte s'ouvrit, il crut entendre la voix aiguë d'Ozzard. Un nouveau fanal ajouta un peu plus de lumière dans la chambre de nuit et il aperçut une petite silhouette, les cheveux en bataille, nu-pieds, qui avançait précautionneusement sur le pont en pente, serrant dans ses mains un plateau comme s'il s'agissait d'un objet précieux.

Adam se souleva sur le coude et ouvrit le volet de son fanal.

— Je te connais, mon garçon, tu t'appelles John Whitmarsh. On m'a raconté ce qui t'est arrivé.

Le jeune garçon semblait presque effrayé, bouleversé peut-être de voir son commandant étendu là, tel un vulgaire marin blessé.

— Oui commandant, c'est bien moi. Mr Ozzard y m'a dit de venir vous voir. J'vous apporte un peu d'vin. Y dit qu'ça appartenait à une dame, mais j'comprends pas c'qu'y veut dire.

Adam se pencha pour le prendre par le bras. Il n'était pas bien épais. Encore un « désigné volontaire d'office » par un parent qui ne voulait plus se charger de son entretien.

— Tu as survécu alors que tant d'autres sont tombés, John – il essaya de sourire : Ou se sont rendus !

— J'ai essayé, commandant – mais il n'en dit pas plus : Vous croyez que ça va aller, commandant ?

Adam hocha la tête.

— Dès que j'aurai un bâtiment. A ce moment-là, je serai suffisamment en forme.

Il s'aperçut que le petit garçon le regardait, ses yeux lui mangeaient la figure. Cela lui fit un choc. Il n'avait plus rien. Même son meilleur ami avait péri. Il lui demanda :

— Accepterais-tu de devenir mon domestique, John, lorsque j'aurai un autre bâtiment ? Tu ferais cela pour moi ?

Le mousse acquiesça, avant d'éclater en sanglots.

— J'en serais très fier, commandant !

— Sais-tu lire ?

— Non, commandant. Mais je pourrais apprendre !

— Je t'enseignerai la lecture. Qui sait, tu porteras peut-être un jour l'uniforme du roi. Et ce jour-là, c'est moi qui serai fier de *toi*, hein ?

— J'savons pas quoi dire, commandant.

Adam but une gorgée de vin. Le vin de Lady Catherine. Ozzard comprendrait. Ce pauvre garçonnet de douze ans s'imaginait sans doute qu'il lui lançait une ligne de vie. Il n'aurait pu croire que c'était exactement le contraire.

Toute cette excitation, ces émotions, et maintenant le vin, le faisaient retomber dans la somnolence. Il lui dit :

— Les jours où nous nous sentirons tristes, John, nous nous réconforterons en songeant à notre vieux vaisseau et à nos amis disparus – ses yeux se firent plus durs à la lueur des fanaux qui vacillaient : Et à nos ennemis aussi, si tu veux bien.

Le jeune garçon resta à le regarder jusqu'à ce qu'il s'endorme complètement, avant de s'éclipser discrètement. Il n'avait plus peur, il n'avait plus besoin de rien d'autre. *Il était quelqu'un.*

XVI

LA FORCE D'UN VAISSEAU

Bolitho s'approcha des fenêtres de poupe de la grand-chambre et regarda les embruns qui brouillaient les vitres de verre épais avant de se figer comme des aiguilles de glace sous la poussée du vent de suroît.

Le capitaine de vaisseau James Tyacke l'observait, notait chaque variation de son humeur, tandis que l'autre moitié de son cerveau surveillait les bruits du vent et du grément. Son vaisseau, sa responsabilité.

— Vous persistez à penser que j'ai tort, James ?

— C'est plutôt le temps qui me soucie, amiral. York prétend que le vent va se maintenir pendant quelques jours, mais je n'en suis pas aussi sûr. Si le convoi de Halifax se fait prendre par le mauvais temps et si la mer grossit, il risque de s'éparpiller. Cela signifie qu'il va se retrouver sans toute l'escorte que Leurs Seigneuries auront jugé opportun de lui fournir.

Il n'essayait pas de cacher son dégoût.

— Avec tous ces hommes, ces chevaux et ces canons, cela risque d'être un véritable massacre.

Bolitho s'approcha de la carte déroulée sur sa table. Il était midi, mais la lumière était aussi glauque qu'au coucher du soleil.

Il essayait de se représenter ses vaisseaux, largement étalés, avec la grosse *Walkyrie* du capitaine de vaisseau Dawes en tête.

La ligne s'étirait tout au long du quarante-cinquième parallèle, tandis que toutes leurs autres zones de croisière restaient sans défense. *L'Unité* de Beer se trouvait à Boston, et le *Baltimore*, encore l'une de ces frégates américaines les plus récentes, avait été vu dans la baie de la Delaware. Attendaient-ils là une tentative de libération ? Cela semblait peu probable, même si le second de *La Fringante* avait signalé avoir aperçu un

vaisseau de ce type lors de son engagement avec le joli petit brick. Les commandants devaient agir au mieux s'ils se sentaient menacés, car ils ne pouvaient compter sur aucun soutien ni aucun renfort.

Bolitho effleura son œil. Il fallait qu'il ait raison. Ce convoi de troupes, dont on disait qu'on l'avait doublé d'importance, constituait une prise qu'aucun amiral ne pouvait négliger.

Mais si je me trompe...

La porte s'ouvrit, Adam fit son entrée. Trois jours depuis que le fils d'Allday l'avait conduit en lieu sûr, et quelle différence – sauf dans ses yeux. On y percevait de la tension, il avait aux commissures des lèvres des rides que Bolitho ne lui avait jamais vues avant la perte de *l'Anémone*.

Mais il nota également une certaine ardeur qui faisait contraste et eut l'impression de retrouver l'aspirant. Ou était-ce un vœu pieux ?

— Eh bien, Adam, vous voilà enfin convenablement vêtu !

Adam baissa rapidement les yeux sur son uniforme, composé d'effets divers que lui avaient prêtés les officiers et aspirants de *L'Indomptable*.

Tyacke lui demanda :

— Le second vous a-t-il donné quelque chose ?

Bolitho lui jeta un coup d'œil. La question était de toute évidence particulièrement mordante. Adam répondit négligemment :

— J'imagine qu'il aura oublié. Les seconds ont toujours énormément à faire à la veille de grands événements !

Il essaya de sourire, mais son regard restait toujours aussi grave.

— En êtes-vous certain ? lui demanda Bolitho.

Et il lui mit impulsivement les mains sur les épaules.

— J'ai préparé votre lettre de commandement. Vous allez prendre immédiatement *La Fringante*, au cas où le temps nous deviendrait défavorable. Mais pas de risques, Adam, vous n'êtes pas encore suffisamment remis. Soudez votre équipage, gardez précieusement le souvenir de *l'Anémone*, mais que cela ne vous pousse pas à essayer de la venger si vous n'avez pas un espoir

raisonnable de victoire. Vous êtes le meilleur de mes commandants de frégate, faites attention.

Il lui serra plus fort les épaules en songeant à la lettre qu'il avait confiée à la goélette *Reynard*.

« Ma Kate chérie, je répugne beaucoup à l'envoyer sur *La Fringante* après les épreuves qu'il a traversées. Mais il est le meilleur officier dont je dispose et il lui faut un commandement, comme cela fut mon cas dans le temps. »

Tyacke contemplait les taches laissées par le sel sur les vitres inclinées. Il avait hâte d'en finir. Et en son for intérieur, il savait que tout le monde était dans son cas. C'était comme les derniers adieux ; on ne trouve pas les mots qu'il faut au moment où ils seraient les plus nécessaires. Il commença :

— Le commandant Dampier était un excellent chef, un peu trop imprudent à mon goût. Mais comme il est mort, tout le monde va le considérer comme un martyr.

Il esquaissa un sourire, de vieux souvenirs semblaient lui revenir.

— Son équipage risque de serrer les rangs, de vous regarder comme un intrus, non ?

Adam acquiesça, impressionné par la force de cette haute silhouette au visage ravagé.

— Je comprends.

— Oh que oui, ils vont maudire leur nouveau commandant, jurer leurs grands dieux qu'il n'arrivera jamais à la cheville de son prédécesseur ! Mais *vous* êtes le commandant. Ne laissez jamais personne l'oublier – il lui tendit la main : Vous emmenez le jeune Whitmarsh avec vous ?

Il savait bien que l'une des raisons de ce choix, c'était que le jeune garçon avait été le dernier survivant à quitter *l'Anémone*.

Tout ce qu'Adam trouva à répondre fut :

— Il l'a bien mérité.

Un aspirant, la vareuse assombrie par les embruns, fit son apparition.

— Le second vous présente ses respects, commandant. Canot paré le long du bord.

Et il disparut.

— Encore une chose, reprit Bolitho.

Il s'approcha de la cloison et décrocha le vieux sabre de famille.

— Prenez-le. Il vous appartient de droit et il sera vôtre un jour ou l'autre.

Adam le repoussa doucement et remit le sabre dans son support.

— Ne parlons pas de cela, mon oncle. J'en trouverai bien un autre quand j'en aurai besoin.

Ils sortirent pour gagner la coursive entre les chambres des officiers, des réduits qui pouvaient être démontés en quelques minutes lorsque les hommes couraient aux postes de combat et que les tambours suspendaient les battements de cœur. Des silhouettes se déplaçaient telles des ombres : Allday lui serra vigoureusement la main, Yovell, même Ozzard qui montrait rarement ses sentiments. Et enfin John Bankart, le fils naturel d'Allday, qui avait disparu pendant tant d'années.

Adam songeait peut-être à sa propre enfance, sans père – du moins le croyait-il –, à sa mère qui s'était vendue pour le nourrir et pourvoir à son éducation.

Bolitho le regarda serrer la main de Bankart. Ce n'était plus un jeune homme, il avait environ trente ans maintenant.

Il entendit Adam lui dire :

— Ne restez pas à la mer, John. Ce n'est pas un métier pour vous et cela ne l'a jamais été. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, et votre père non plus – il lui sourit, un sourire plein de chaleur : Accordez-lui un peu de votre temps. Il se fait un sang d'encre à cause de vous !

Les trilles des sifflets se firent entendre, il se laissa glisser le long de la muraille avec agilité et sans hésiter, en dépit de sa blessure.

S'abritant les yeux, Bolitho observa *La Fringante* qui montrait sa doublure de cuivre quand elle roulait lourdement dans la mer qui la prenait par le travers.

Son équipage allait avoir une belle surprise. Cela leur ferait du bien. Il vit Adam se retourner pour agiter une dernière fois la

main, sa coiffure d'emprunt coincée entre les genoux. Cela lui ferait du bien, à lui aussi.

Mais Tyacke pensait déjà à des choses plus immédiates.

— Je ferai une école à feu après les rations de l'équipage, sir Richard. Ce n'est pas le moment de mollir.

Bolitho le laissa pour regagner sa chambre. Arrivé là, il reprit sa lettre inachevée, se demandant quand ils reverraient le *Reynard*, ou quelque autre courrier qui pourrait la prendre.

Il s'assit devant les feuillets étalés sur la table et posa la dernière lettre de Catherine à côté. Elle lui décrivait les couleurs changeantes de la Cornouailles, de Falmouth. L'automne qui arrivait, les brumes qui s'étendaient au-dessus de la pointe de Pendennis.

« Chaque soir lorsque je m'étends, je t'attends, mon chéri. Je prononce ton nom et, comme en ce jour terrible où ils ont retrouvé Zénoria, je sens ta main sur la mienne. Je me sens en sécurité, saine et sauve, tu m'es si précieux. Je t'ai déjà parlé de Val Keen. Il est très atteint par cette perte. *Bolitho la soupçonnait d'avoir hésité avant d'écrire cette phrase.* Mais il surmontera cette épreuve, j'en suis certaine, et il trouvera quelqu'un d'autre.

« J'en sais certains qui n'ont pas cette issue... »

Il leva les yeux, irrité qu'on vînt l'interrompre, mais c'était Allday. Allday qui lui dit :

— J'me suis dit qu'y fallait que j'les empêche de vous embêter, sir Richard. Le *Reaper* vient juste d'apercevoir une voile dans l'est. Un brick.

— Alors, mon vieux, c'est l'un des nôtres.

Ses yeux revinrent à la lettre. Non, il la terminerait *plus tard*. Mais pourquoi ces mots étaient-ils si chargés de menace ?

Allday dit d'une voix bougonne :

— Cela fait un drôle d'effet de voir son rejeton à bord. Mieux eût valu que ce soye un inconnu, je me sentirais moins mal à l'aise ! — il cligna des yeux : Et pourtant, il a été un peu remué quand il a su que j'avais une fille.

Bolitho lâcha un sourire. *Kate*. Il espérait que cela n'avait pas trop attristé sa Kate à lui.

Deux heures plus tard, *L'Indomptable* était assez proche du nouvel arrivant pour l'identifier. Il s'agissait du brick *Belette*, de quatorze canons.

Il avait reçu l'ordre de patrouiller aussi près que raisonnablement possible dans les approches sud de Nantucket. Comme indiqué dans ses instructions, son commandant, un Dévonien rougeaud du nom de John Mates, avait quitté son secteur de croisière pour tenter de retrouver, soit son amiral, soit l'un des bâtiments de l'escadre.

Tyacke vint prévenir Bolitho dans sa chambre.

— C'est la *Belette*, amiral. L'USS *Unité* a pris la mer. Elle s'est échappée voilà trois nuits.

Il fit un large geste de ses grosses mains.

— Envolée, tout simplement.

Bolitho réfléchissait furieusement à ce qu'il venait d'apprendre, ou plutôt à ce qui lui manquait. Tyacke ajouta :

— J'ai fait répéter au *Reaper*... — puis, sans que ses yeux bleus cillent une seule seconde : à *La Fringante*.

Bolitho se pencha une fois de plus sur la carte. *Pas déjà. Pas déjà*. Comment pouvaient-ils se faire une idée de ce qui se tramait, être certains de quoi que ce soit ? Ce n'était pas là une guerre comme celle à laquelle il s'attendait. Maintenant, ceux qui décidaient des règles du combat n'avaient, pour la plupart, jamais participé à une seule bataille. Tout cela devenait une affaire personnelle, trop personnelle. Beer devait disparaître, *ou me tuer*. Rien d'autre ne compterait.

Tyacke lui dit brusquement :

— Je vous aiderai de toutes mes ressources, amiral.

— Alors, répondit Bolitho, nous réussirons.

Il jeta un dernier regard à la lettre qu'il n'avait toujours pas terminée. « *Kate chérie. Notre amour est plus important que mon devoir.* » Il aurait combattu ce sentiment, dans le temps, mais ce n'était plus de saison.

Tyacke avait disposé. Il était la force de *L'Indomptable*, sa quille, sa batterie étincelante de pièces. Assez puissant pour maîtriser les terriens comme les vieux marins, le grément. Il

sourit. Comme le jour où le vieux matelot qui le formait lui avait expliqué le rôle de milles et de milles de cordages.

— Faut que ça tire pareil des deux bouts, mon jeune monsieur. C'est ça qui fait que *ça tient* !

Voilà qui décrivait Tyacke mieux qu'il n'aurait su le faire lui-même.

Installé au vent sur la dunette, George Avery était cramponné à un hauban et contemplait la majesté de l'océan qui s'étendait des deux bords. On avait peine à croire qu'il cachait des périls, jusqu'à ce que quelqu'un comme York sorte la carte, des pages et des pages de calculs, marées, sondes, courants. La terre était hors de vue, même pour la meilleure des vigies. Ils ne voyaient jusqu'à l'horizon que les huniers noyés dans la brume de leurs deux conserves, telles des mains qui font la chaîne.

Il songeait aux lettres qu'il avait lues et écrites pour John Allday. Des images de l'Angleterre rurale, quelques commentaires plus personnels qu'il ne pouvait pénétrer complètement, mais il lisait dans les yeux du maître d'hôtel le plaisir que cela lui causait. Bolitho avait évoqué le contre-amiral Keen après avoir reçu une lettre de Lady Catherine. Il avait écouté avec la plus grande attention, intrigué qu'il était également par le gant, visiblement très précieux, la seule chose qu'Adam Bolitho ait réussi à sauver pendant sa captivité. Quelle importance peut bien avoir l'honneur lorsque l'amour prend le dessus, même s'il s'agit d'amours secrètes ?

— N'avez-vous rien de mieux à faire ?

C'était Scarlett, qui oscillait d'avant en arrière sous la poussée de *L'Indomptable* lorsqu'il plongeait avec dédain dans un creux. Avery répondit avec le plus grand calme :

— J'ai de quoi m'occuper. Je n'ai aucune envie de discuter, je n'ai pas davantage envie de me laisser insulter.

Il aurait aussi bien pu ne rien dire.

— Oh non, pas venant de vous, non ! Vous n'avez pas besoin de trop vous battre pour avoir de l'avancement, contrairement à nous autres ! Les privilèges, les relations, voilà *votre* marine, monsieur, mais ce n'est pas la mienne !

— Taisez-vous, bon sang ! Les hommes de quart vont nous entendre !

— Et ce ne serait pas convenable, c'est cela ? Parce qu'il s'agit d'un Bolitho, il obtient un commandement, d'un claquement de doigts. Je prends les paris : la prochaine fois, ce sera votre tour !

— Je n'en entendrai pas davantage !

Il fit demi-tour, mais Scarlett l'agrippa par le bras et le tint comme s'il avait une pince. Avery lui dit lentement :

— Otez votre main, *monsieur* Scarlett, sans quoi...

— *Sans quoi ?*

— N'essayez pas de me provoquer, monsieur. Vous pouvez avoir tous les commandements de la terre, je m'en moque. Mais je m'en vais vous dire une bonne chose – Scarlett commençait à fléchir sous le regard perçant de ses yeux bruns : Je ne crois pas que vous soyez apte à commander quoi que ce soit !

Un aspirant annonça :

— Le commandant monte, monsieur !

Mais, sous le regard glacial que lui jeta Scarlett, il baissa les yeux.

— Faites moins de bruit, monsieur Essex, ou je vous envoie dans la mâture, toute la nuit si nécessaire !

Il revint à Avery. Plus tard, en repensant à tout cela dans son réduit, Avery songea qu'il avait eu devant lui une personne tout autre que celle qu'il avait connue. Scarlett avait ajouté :

— Vous ne devriez pas vous emporter si vite, mon vieux ! Vous n'hésitez pas à allumer la mèche, pas vrai ?

Il s'était même payé le luxe de sourire. Il était devenu un étranger, et pourtant, ils partageaient le même carré depuis l'appareillage de Plymouth.

D'ici deux jours environ, ils allaient combattre. C'était du moins ce que conjecturait York, le pilote. Et à supposer que Tyacke tombe ? Il revoyait cette fureur dans les yeux de Scarlett. Quelque chose faisait sortir cet homme de ses gonds. La boisson, les femmes, l'argent ? En général, l'explication se trouvait là. Mais un fou sur la dunette d'un vaisseau du roi... qui en porterait la responsabilité ?

Il imaginait Bolitho sous ses pieds, dans sa chambre, occupé à lire ses lettres ou les recueils de sonnets reliés en cuir qu'elle

lui avait offerts. L'homme dont ils dépendaient tous, et qui pourtant prétendait encore dépendre d'eux. *De nous.*

L'enseigne de vaisseau Laroche avait le quart de l'après-midi. L'air méfiant, il regardait Scarlett qui s'éloignait du commandant.

— Ah, Jeremy, vous êtes de quart. Nous allons entraîner la batterie sous le vent. Mais plus tard, pendant le quart du soir, vous ne feriez pas une partie de cartes ? Bon, bon... je ne puis supporter les gens qui font la tête. La plupart du temps, ce sont de mauvais perdants.

Avery vit que Laroche le regardait. Sa figure cochonnesque avait pris une expression étonnée.

Il gagna la descente. *Ainsi donc, c'était de cela qu'il s'agissait.*

Yovell posa un autre document sur la table et attendit que Bolitho veuille bien le parapher. L'amiral lui dit :

— Voilà qui fera l'affaire. J'imagine que vous en avez assez de faire marcher votre plume d'oie pour mon compte.

Yovell le scruta par-dessus ses lunettes cerclées d'or.

— Vous devriez prendre quelque chose, sir Richard. Il n'est pas bon de rester à jeun lorsque l'on va affronter le danger.

Bolitho leva les yeux. L'esprit plus clair désormais, il recommençait à entendre les bruits et les efforts du bâtiment. Les claquements de tambours des haubans et des enfléchures ; les craquements de l'appareil à gouverner sous le tableau ; les mille et un sons impossibles à identifier d'un vaisseau à la mer. York ne s'était pas trompé sur le temps : le vent encore bien établi soufflait en rafales, mais il restait du suroît. Il essayait de se représenter le reste : une masse de terre sans fin dans le nord-ouest, le cap Cod, puis, plus loin, Halifax et la Nouvelle-Ecosse.

Yovell avait deviné son état de tension. Ce n'était guère surprenant : ils avaient vécu tant d'années ensemble.

— Il ne se passera peut-être rien du tout.

Bolitho tendit l'oreille, il avait entendu le son fugitif d'un violon. La bordée de repos était en bas après avoir avalé le dernier repas de la journée. Les hommes sentaient-ils

l'imminence du danger ? Ou bien personne ne se souciait-il de ce qu'ils pouvaient penser et éprouver ?

La porte s'ouvrit, Avery pénétra dans la chambre.

— Sir Richard ?

— Je me disais que vous prendriez bien un verre avec moi.

Avery se tourna vers Yovell, qui hocha la tête.

— Vous devriez manger quelque chose, sir Richard.

Bolitho essaya de contenir sa colère.

— Qu'est-ce qui vous arrive, George ? Avez-vous avalé un morceau, *vous* ?

Avery alla s'asseoir et suivit des yeux Ozzard qui allait chercher du cognac. Bolitho ne tenait pas en place, il était mal à l'aise. Il répondit :

— Lorsque j'étais prisonnier de guerre, j'ai découvert que j'étais capable d'avaler à peu près tout et n'importe quoi, amiral. Cette habitude m'a été depuis très utile.

Bolitho lui lança un regard éperdu de reconnaissance. Bien sûr, c'est pour cela qu'Avery avait parfaitement compris l'angoisse qu'il avait ressentie pour Adam. Les misères de la détention, lorsque l'on a connu la liberté de la mer.

Il leva son verre :

— A nous, et au moment, quel qu'il soit, où il nous faudra montrer ce que nous valons.

Il savait que Yovell était sur le point de s'en aller, mais qu'il traînait près de la portière. Il savait aussi que tout ce qui se disait ici y resterait confiné.

— Je crois que le plus tôt sera le mieux.

La porte se referma sans bruit. Yovell allait regagner avec sa bible son petit bureau, là où il dormait et préservait son intimité. Chose difficile à bord d'un vaisseau, en compagnie de deux cent soixante-dix âmes, de l'amiral au dernier des mousses.

Il songea de nouveau à son escadre éparpillée. Supposons qu'il se soit trompé, que Beer ait décidé, laissant de côté ses sentiments, d'attaquer bille en tête le convoi ? D'un autre côté, loin, très loin sur l'arrière, l'accès des Caraïbes était libre et grand ouvert. Qu'est-ce qui allait le tenter le plus ? Il but une

gorgée de cognac en essayant de ne pas penser à Catherine, seule dans la grande demeure grise.

Avery lui dit lentement :

— Je crois que le commodore Beer ressemble beaucoup à son adversaire, sir Richard.

— *A moi ?* Comment serait-ce possible ? Je ne le connais pas !

Mais Avery tenait à son idée.

— C'est vous qu'il veut. Il me semble qu'il a retenu l'*Unité* parce qu'il croyait sincèrement que vous alliez faire une tentative. Je pense également que *La Fringante* a été poursuivie par une autre grosse frégate. Il me semble qu'on a parlé du *Baltimore*.

Avery, tout étonné, le vit se lever. Il se mouvait comme un chat en dépit du roulis, comme il l'avait vu faire si souvent.

— Ainsi donc, déclara Bolitho, nous allons nous battre.

Il regardait Avery, semblant chercher quelqu'un d'autre dans les traits de son visage.

— Voyez-vous, George, celle-ci ne va pas ressembler à tant d'autres batailles navales. Cela fait vingt ans et plus que nous nous battons contre les Français et leurs alliés, dans ces mêmes eaux. Ce qui a soutenu le marin anglais quand tout lui paraissait contraire, c'est la haine cordiale qu'il porte aux étrangers, Grenouilles, Hollandais, Espagnols et autres Teutons. Mais ici, le cas est différent, comme il l'était pendant la guerre d'Indépendance. C'est une chose de se former en ligne de bataille et de se battre à mort jusqu'à ce que l'ennemi baisse pavillon. Lorsque je me trouvais dans les parages, à cette époque, j'étais jeune, j'idéalisais la marine. J'ai bien vite appris qu'un tel conflit peut être fort différent.

Il lui prit le bras et Avery devina qu'il ne s'en était même pas rendu compte.

Bolitho se tourna vers lui. Ses yeux gris avaient retrouvé leur froideur, un gris qui rappelait la mer sous Pendennis.

— Sabre à la main, hacher et trancher tout ce qui bouge autour de vous, perdre le souffle, le cœur au bord des lèvres, et puis vous les entendez...

Avery attendait la suite. Un frisson lui passait dans le dos qui le forçait au silence.

— Les voix, George, c'est *cela* dont vous vous souvenez. Des voix des Shires, du Ponant, des Dales, des voix de pêcheurs et de laboureurs, de paysans et de tisserands. Lorsque nous allons rencontrer les Américains, cette fois encore ce sera la même chose. Ils vont se battre pour leur liberté, celle qu'ils nous ont arrachée un jour, pour la liberté de leur pays tout neuf, et, une fois de plus, ils vont nous considérer comme les agresseurs !

Avery lui répondit :

— Les hommes ne vous laisseront pas tomber, amiral. Je les ai observés et écoutés. Ils parlent du pays, mais ils ne rêvent pas d'une autre patrie.

Il songeait à la lettre qu'Allday avait reçue de cette petite auberge de Fallowfield, du bonheur et de l'amour que toute cette distance ne parvenait pas à abolir. Des hommes comme Allday ne changeraient jamais d'avis.

Bolitho lui donna une grande tape sur l'épaule.

— Reprenons un verre. Ensuite, vous me raconterez ce qui vous trouble.

— Ce n'est rien, amiral. Rien du tout.

Bolitho se mit à sourire.

— M'est avis qu'il proteste un peu trop fort !

Il alla se rasseoir.

— Scarlett, le second, c'est cela ?

Mais avant qu'il ait pu répondre, Bolitho poursuivit :

— Vous savez, moi aussi, je vous ai observé. Depuis le jour où ma Catherine vous a choisi au fond de son cœur, lorsque vous vous disiez que j'allais vous renvoyer avec votre bagage. Vous êtes quelqu'un de loyal, mais trop sensible. Je m'en suis rendu compte lorsque vous racontiez vos souvenirs comme prisonnier de guerre. La conclusion injuste du conseil de guerre, après votre libération, vous a également fait éprouver de la sympathie pour ceux qui se retrouvent dans la même situation. Certains d'entre eux ne méritent que le traitement le plus sévère si d'autres ont été entraînés dans les plus grands périls à cause de leurs erreurs de jugement.

Il s'était remis debout et regardait la fenêtre transformée en fantôme par l'écume, comme s'il voulait embrasser l'ensemble du vaisseau.

— Si un commandant fait courir à son bâtiment des risques inutiles, il doit s'attendre à passer en conseil de guerre ou pis encore.

Il essaya de sourire.

— Et moi ? Je terminerais sans doute sur la dunette, sous les balles des fusiliers du capitaine du Cann, comme ce malheureux amiral Byng. C'était peut-être il y a un demi-siècle, mais la marine n'a pas changé.

Il tendit un verre à Avery :

— Son vice, c'est le jeu, n'est-ce pas ?

Avery contemplait son verre, débordé par la force de ces révélations et le fait d'avoir entrevu l'émotion bien réelle de Bolitho. Il n'osait même pas se dire qu'elle provenait de l'incertitude. Bolitho reprit doucement :

— Oubliez ça, George. Tout comme vous, j'ai de bonnes raisons de me souvenir de soi-disant amis, qui n'ont pas manqué une occasion de me rappeler les dettes de jeu de mon frère ni le prix qu'il a payé en fin de compte pour sa folie.

— Je suis désolé, amiral.

— Je crois que le capitaine de vaisseau Tyacke se doute de quelque chose. Dans ce cas, je plains Scarlett. Mais il est l'un des officiers les plus expérimentés du bord. Il sait ce que c'est que de se retrouver devant l'ennemi, lame contre lame. *C'est lui ou c'est moi* : la seule loi de la guerre qui vaille.

Avery se leva.

— Merci, sir Richard. Merci de m'avoir permis de partager vos réflexions et d'avoir trouvé le temps de vous intéresser à mes propres problèmes. Je vous promets...

Puis, hochant la tête, il lui fit un sourire un peu piteux.

— Je suis désolé. Je n'aurais pas dû dire cela. Le jour où je me suis présenté pour la première fois devant vous et devant Lady Catherine, à Falmouth, vous m'avez prévenu. Vous m'avez dit : « Ne me promettez rien ! A long terme, c'est plus sage. »

— Envoyez-moi Allday, lui dit Bolitho.

— Un godet, amiral ?

Ils rirent comme des conspirateurs. La porte se referma, Bolitho s'approcha des fenêtres couvertes d'une croûte de sel.

Mon petit équipage. Maintenant, il fallait qu'il se montre plus fort que jamais.

Le capitaine de vaisseau James Tyacke gagna la lisse de dunette et respira profondément plusieurs fois. Derrière l'ombre imposante de *L'Indomptable*, il distinguait les crêtes écumantes des lames, il sentait le chœur jubilatoire du vent à travers le gréement et dans la toile. Un bâtiment qui répondait au doigt et à l'œil. Des silhouettes se dessinaient tout autour de lui au fur et à mesure que ses yeux s'accoutumaient à la lumière naissante. John Daubeney, troisième lieutenant et officier de quart pendant ce quart de l'aube, rôdait alentour, ne sachant trop s'il pouvait parler ou s'il valait mieux garder le silence.

— Eh bien, monsieur Daubeney ? Je ne lis pas dans les pensées !

— Le vent reste stationnaire, commandant, suroît, modéré.

Tyacke leva la tête en direction des carrés de toile claire étalés comme de grandes ailes, mais à peine visibles à travers les embruns et les gerbes d'écume.

Ils étaient sous voilure réduite, ce qui suffirait jusqu'au lever du jour, quand il leur faudrait retrouver leurs deux conserves. Et ensuite ? Il jugeait toujours peu probable que l'ennemi se soit attendu à ce que Bolitho tombe dans le piège qu'il avait monté, avec cette histoire de lieu de détention du commandant Adam Bolitho. Le commodore Beer était un vieux malin, beaucoup plus expérimenté que bien d'autres. Il avait la tête sur les épaules, ce qui lui évitait d'imaginer des plans insensés.

Daubeney risqua prudemment :

— Pensez-vous que nous allons nous battre, commandant ?

Tyacke eut un sourire triste.

— Comme je vous le disais, je ne lis pas dans les pensées. Mais nous devons nous tenir parés, n'est-ce pas ?

Il devina que l'officier plissait les yeux. Il faisait toujours ainsi quand il avait une question plus directe à poser.

— Je crois que nous sommes prêts, commandant — il hésita : Grâce à vous.

Tyacke fronça le sourcil. Mais ce n'était pas vulgaire flatterie, ce qui ne l'aurait pas étonné chez quelqu'un comme Laroche. Il répondit :

— Moi aussi, il m'a fallu apprendre énormément de choses. Cela change grandement du commandement d'un brick, où vous n'avez personne pour vous marcher sur les pieds et pas d'amiral pour vous terroriser !

L'officier éclata de rire. Il n'aurait jamais imaginé que son commandant, si impressionnant, puisse se laisser terroriser par quoi que ce soit. Sauf peut-être lorsqu'il s'était retrouvé étendu dans l'entrepont, au combat d'Aboukir et qu'il avait pris conscience de son nouveau visage. Il dit :

— J'ai écrit ma dernière lettre à mon père, commandant, et je lui ai dit combien nous étions fiers de porter la marque de Sir Richard...

Mais il grimaça lorsque Tyacke l'empoigna par le bras.

— Ne parlez jamais de votre *dernière lettre* à quiconque, vous m'entendez ? Car elle risque bien d'être la dernière pour de bon, si vous vous laissez obnubiler !

Daubeney déglutit avec peine.

— Alors, commandant, je vais prier.

— Parfait, faites donc, encore que je fasse davantage confiance à un bon chirurgien qu'à un missel !

Il fit brusquement volte-face.

— Qu'y a-t-il ?

Il aperçut leur aspirant le plus ancien, Blythe, qui remontait des chantiers où il était allé inspecter les saisines.

— Commandant ?

— Je voulais vous dire, monsieur Blythe...

Il hésitait, se demandant pourquoi il n'aimait guère l'aspirant responsable des signaux alors que tous les officiers ne tarissaient pas d'éloges à son sujet. Cet homme-là avait la grosse tête. *Bon, peu importe.*

— J'ai mentionné votre nom dans mes dépêches, et j'y confirmais que je vous nommais enseigne à titre provisoire, en attendant que vous passiez votre examen.

Blythe regardait obstinément son ombre.

— Merci beaucoup, commandant ! Cela me fait grand plaisir !

Il avait du mal à cacher sa surprise et son bonheur, car Tyacke s'adressait rarement aux « jeunes messieurs », trop content de laisser ce soin aux officiers qui les connaissaient vraiment.

— J'ai une question, monsieur Blythe.

Les silhouettes rassemblées autour d'eux se figèrent, les hommes essayaient de ne pas trop montrer qu'ils tendaient l'oreille. Deane, l'autre aspirant du premier quart du matin, écoutait avec la plus grande attention, au cas où il se verrait poser la même question lorsque viendrait son tour. Navigation, matelotage, artillerie, charpentage. Mieux valait se préparer à tout.

Blythe se tenait très droit, Tyacke entendait presque ses méninges phosphorer. Il poursuivit :

— Qu'est-ce qui fait la force d'un bâtiment, monsieur Blythe ? Sauriez-vous me dire ça ?

Blythe était à court de mots.

— La quille et les membrures, commandant ?

Tyacke lui répondit sèchement :

— J'emmène cet aspirant avec moi. Monsieur Daubeny, vous pourrez vous passer de lui, j'imagine ?

Ils empruntèrent le passavant au vent, des formes sombres s'effaçaient pour les laisser passer. Tyacke descendit l'échelle à l'avant, s'arrêta un instant pour examiner les filets de branle. Si Sir Richard avait vu juste, les hamacs entassés là seraient bientôt couverts de sang.

Il réfléchit à ce qu'il éprouvait. De la peur, des doutes sur ses propres capacités, de la résignation ? Non. C'était plutôt de l'attention, tout ce qui reposait sur ses épaules. Le sort en avait peut-être déjà décidé. Il demanda à l'aspirant :

— Vous arrive-t-il de descendre dans les postes, monsieur Blythe ?

Le jeune garçon le fixait.

— Parfois, pour les exercices, commandant. Les aides du bosco peuvent se charger du reste.

— Vraiment ? Bon, suivez-moi.

Ils empruntèrent une seconde descente, plus large, que l'on remplacerait par un cordage, moins fragile si l'on devait rappeler aux postes de combat. Lorsque *L'Indomptable* était encore un deux-ponts, avant d'être transformé, la plupart des postes s'entassaient entre les pièces de chaque bord. Maintenant, au moins, ils étaient plus spacieux.

Il y eut un silence soudain lorsque le pantalon blanc de Tyacke apparut dans l'échelle, et un vieux marin s'écria :

— Debout, le commandant arrive !

Il roulait des yeux, comme s'il n'arrivait pas à y croire.

Tyacke mit sa coiffure sous le bras et ordonna sèchement à l'aspirant :

— Découvrez-vous, monsieur ! Vous ne venez pas ici pour raison de service. Et vous êtes ici *chez eux*, ne l'oubliez jamais !

Blythe commença à se sentir gêné, tandis que Tyacke faisait signe aux hommes de se rasseoir sur les bancs alignés près des tables bien briquées. Il y avait encore des odeurs de nourriture dans le poste tout en longueur. Tyacke s'arrêta un instant pour admirer la jolie maquette d'un cinquième rang qu'un marin était en train d'achever, sous l'œil critique de ses camarades de poste. L'un d'eux, plein d'insolence, déclara :

— C'est bien le seul vaisseau que Jack commandera jamais, commandant !

Tyacke les regardait rire aux éclats, il percevait, assez surpris, ce sentiment de camaraderie qui les unissait, leur plaisir si simple devant ce que d'autres auraient pris pour une intrusion.

Il observait leurs visages, l'un après l'autre, il savait dans quel endroit du bord se trouvaient leurs postes de travail. Il voyait les coffrets dans lesquels ils rangeaient leurs petits trésors, quelques portraits peut-être, du fil et des aiguilles, de l'ivoire de cachalot et de la toile pour ravauder leurs effets de mer. Il dit à Blythe :

— Rappelez-vous. C'est leur foyer. Ils ont là tout ce qui leur appartient.

— On va se payer ces Français, commandant.

Mais l'homme se tut en voyant le regard que lui jetait Tyacke. *Les Français*. La plupart de ces hommes n'avaient pas seulement idée de l'endroit où ils se trouvaient, ni de leur destination. Le temps, la nourriture, la sécurité. Tout ce qui comptait était très différent, dans les postes d'équipage. Il y avait des odeurs d'humanité entassée, d'eau croupie dans la cale, de goudron, de chanvre et de peinture. Il répondit :

— Nous allons nous battre contre les ennemis du roi, les gars. Mais n'oubliez pas le principal : une main pour Sa Majesté, et une main pour vous – ils le regardaient très attentivement : On se donne la main.

Certains ne pouvaient détacher leurs yeux de ses horribles cicatrices, d'autres ne voyaient que ses yeux. On entendit des rires, d'autres matelots installés à une autre table tendirent le cou pour écouter ou pour demander ce que le commandant venait de dire.

Une voix cria :

— Ça vous dirait de boire un godet, commandant ?

— Oui, je veux bien – il semblait un autre homme quand il ajouta : Il faut garder la tête bien froide en prévision de demain.

Ils gardèrent le silence lorsqu'il avala son gobelet de rhum sec. Il hocha la tête en retenant sa respiration.

— Le sang de Nelson, les gars !

Mais il se redressa autant qu'il put, silhouette impressionnante entre les barrots.

— Dieu vous bénisse tous.

Tout le monde poussa des vivats, mais le brouhaha cessa au moment où Tyacke déclara :

— Poursuivons, monsieur Blythe !

Ils traversèrent les postes de fusiliers marins, les *casers*, comme ils persistaient à les appeler. Il y avait là des tambours impeccablement rangés, des baudriers briqués à clair, des râteliers avec leurs mousquets Brown Bess, des tuniques écarlates. Tout le monde souriait jusqu'aux oreilles, un ou deux sous-officiers allèrent même jusqu'à la poignée de main.

Tyacke sentit enfin l'air salé lui rafraîchir le visage. Il était heureux d'en avoir fini. Il savait pertinemment qui lui avait enseigné l'importance qu'avait ce genre de contact, mais aussi la

souffrance que pouvait vous causer une intimité aussi étroite avec des hommes que vous pouviez, selon le cas, promouvoir, punir du fouet, faire pendre, même aux portes de la mort.

Il aperçut une silhouette familière allongée contre une pièce de vingt-quatre. Troughton, le coq unijambiste qui avait connu les mêmes tourments que lui à Aboukir.

— Vous les avez mis dans votre poche, commandant ! Ce vieil *Indom*, vous l'avez à la main, voilà tout !

Mais on l'appelait, et Tyacke en fut soulagé. Ce jeune homme, frais et rose, qui avait volé en pièces lorsque le monde avait explosé autour d'eux, devinait ce qui se cachait derrière les apparences ; il lui suffisait de faire appel à ses souvenirs.

Il se tourna vers l'aspirant Blythe qui le regardait avec un respect mêlé de crainte.

— Les hommes, monsieur Blythe. Des gens ordinaires, des gens de tous les jours. Si vous les croisissez dans la rue, si vous les voyiez travailler aux champs, en Angleterre, vous ne les remarqueriez jamais, non ?

Blythe acquiesça sans rien dire. Tyacke poursuivit, impitoyable :

— Mais voilà, ils sont la réponse à ma question. Ils font la force du bâtiment. Ne les faites donc pas mourir pour rien.

Il regarda l'ombre de l'aspirant se perdre dans l'obscurité. Il avait appris quelque chose, jusqu'à la prochaine fois.

Il songeait à celui dont la marque flottait à la tête du grand-mât, et sourit, un peu gêné par ce qu'il venait de faire.

Passant la main sur un hauban goudronné, il murmura pour lui-même : « Qu'il en soit ainsi. »

XVII

ET TOUT ÇA POUR QUOI

Bolitho observait dans une petite lunette. Sa peau lui paraissait douce, après la séance de rasage que lui avait prodiguée Allday en prenant tout son temps. Le vaisseau était plongé dans une obscurité totale et, avec ces nuages bas, le jour allait tarder à se lever. Pourtant, le bâtiment se réveillait. Des hommes s'agitaient, des odeurs de déjeuner flottaient dans l'air humide.

Et supposons que j'aie tort ? il surprit son image réfléchie par l'oculaire, il souriait. Cela lui était arrivé tant de fois, sur tant de bâtiments, de mers et d'océans. Il savait qu'il ne se trompait pas. Sa conviction ne résultait pas seulement des calculs de York sur la carte, de l'heure estimée d'arrivée du convoi à Halifax. Non, c'était plus profond que cela, bien plus profond. Comme chez tous les hommes qui se battent pour vivre, mais sont condamnés à connaître le danger, voire la mort. *Tant et tant de fois.*

Allday savait tout cela, lui aussi, mais il n'avait pas dit grand-chose en ce petit matin frisquet, sur le grand océan de l'Ouest.

Bolitho lui avait à peine touché un mot de son fils, John Bankart.

Allday avait hésité, son rasoir affûté suspendu en l'air.

— Je voudrais me convaincre qu'il est *mon fils*, sir Richard. Mais il y a comme un mur entre nous. On est des étrangers, comme la première fois où je l'ai vu.

Bolitho effleura le médaillon caché sous sa chemise. Une chemise propre, bien fraîche, l'une des meilleures qu'ait emportées Ozzard. Pourquoi en ressentait-il le besoin ? Allday lui avait rapporté ce que lui avait dit son fils. Que les plus gros des bâtiments de guerre américains avaient embarqué la crème

des tireurs d'élite, d'anciens hommes des bois qui vivaient grâce à la précision de leur tir. C'était folie, à coup sûr, de leur offrir une cible aussi belle qu'un amiral avec son bicornes et ses épauettes, sans parler d'un commandant. Il avait tenu le même discours à Tyacke, ce qui lui avait valu une réponse sèche et évasive, semblable à l'homme lui-même.

— Je suis fier de ce vaisseau, sir Richard. Il est mien, et je le connais plus à fond que je ne l'aurais cru possible. Et je veux que nos hommes *me voient*, qu'ils sachent que je suis avec eux, même aux pires moments – il avait fait l'un de ses sourires engageants : Et je crois bien que j'ai appris cela de quelqu'un, quelqu'un qui n'est pas très loin d'ici !

Bolitho grimaça en se frottant l'œil. *Mais si j'ai mal jaugé la situation, Beer aura rassemblé ses bâtiments pour attaquer le convoi.* Même la *Walkyrie* et ses modestes conserves ne survivraient pas à pareil massacre.

Ozzard sortit de l'ombre avec sa vareuse en gros drap. Bolitho lui dit :

— Si nous combattons, vous descendrez dans les fonds.

— Merci, sir Richard – il hésita : Je serai prêt, si vous avez besoin de moi.

Bolitho lui sourit. Pauvre Ozzard. Il trouvait toujours refuge sous la flottaison lorsque la bataille faisait rage, comme il l'avait fait à bord du vieil *Hypérion* quand il avait commencé à sombrer. Allday avait même laissé entendre qu'il avait eu l'intention de rester là et de périr avec le vieux vaisseau, comme tant d'autres qui avaient subi ce sort ce jour-là. *Comment l'Hypérion s'est frayé un chemin* : la ballade était toujours aussi populaire dans les bars à matelots et les tavernes.

Trop de fantômes, songeait-il, navires et hommes, hommes et navires. Trop de vies perdues, bien trop...

Quelqu'un frappa à la porte, Tyacke entra. Son unique épauette brillait à la lueur du fanal qui se balançait.

— Le vent refuse un brin, sir Richard, il est maintenant en gros suroît quart ouest. Mais il reste bien établi.

Il leva les yeux au plafond, comme s'il voyait les vergues et les voiles arisées.

— Dès qu'on le laissera faire, il volera !

Bolitho essaya de remettre ses pensées en ordre.

— Dès que ce sera possible, James, signalez aux frégates de se rapprocher. Le *Pic-Vert* reste bien au vent.

Ce serait le seul et dernier témoin, si les choses tournaient mal.

— Je me demandais, reprit Tyacke, si nous ne pourrions pas signaler à *La Fringante* de permuter de poste avec le *Reaper*. Un commandant avec un navire nouveau pour lui, un bâtiment avec un nouveau commandant – il haussa les épaules : Je crois que le *Reaper* serait mieux à sa place plus près de l'ennemi.

Ainsi donc, même Tyacke revenait à la charge. Bolitho répondit :

— C'est ce que j'avais l'intention de faire, James. Si j'ai raison...

Tyacke s'exclama :

— Vous voulez dire que le commodore Beer a prévu ce mouvement, et qu'il nous aura dépassés pendant la nuit ?

Bolitho effleura le médaillon une fois encore. Il était tout tiède contre sa peau.

— N'est-ce pas ce que vous auriez fait ? Prendre l'avantage du vent si vous en aviez la possibilité ? Et si nous fuyons, nous finissons par nous faire coincer contre la côte sous le vent, exact ?

Tyacke réagit aussitôt :

— Parfois, sir Richard, vous me laissez pantois. Mais fuir ? Jamais, tant qu'il me restera un souffle !

Il écoutait les bruits de pas au-dessus d'eux. Identifiant chaque son, connaissant les forces et les faiblesses de chacun des hommes.

— Vous avez fait une belle action, James. La force d'un bâtiment. Quel dommage, quand on pense que ce genre d'histoire n'a jamais les honneurs de la *Gazette*.

— Bon sang, je veux bien être damné si je découvre comment cela vous est revenu aux oreilles, mais cela lui aura permis de réfléchir à des choses plus importantes que sa petite personne.

Allday entra sans bruit.

— L’horizon laisse tomber son manteau, sir Richard – il jeta un coup d’œil aux sabres : Mais on n’y voit encore rien.

Tyacke sourit avant de quitter la chambre, non sans lâcher par-dessus l’épaule :

— Ce fils que vous avez, il pourrait bien changer d’avis et s’engager chez nous, Allday !

Allday regarda la porte se refermer.

— Ce n’est pas une plaisanterie, sir Richard.

Bolitho lui prit le bras.

— Je sais.

Mais ce n’était pas le moment de penser à ce genre de choses. Un homme pouvait mourir, dans un moment de distraction. Il lui demanda :

— Comment vous sentez-vous, mon vieux ?

La question parut surprendre Allday, puis un large sourire éclaira son visage :

— On en a vu d’autres, sir Richard – il haussa les épaules : Maintenant ou jamais...

Bolitho hocha la tête. Il flottait une odeur de rhum dans la chambre et, une fois de plus, il se sentait tout ému par la fidélité inébranlable et le dévouement d’Allday.

— Buvez donc un autre godet, mon vieux.

Il balaya du regard la chambre spacieuse. Un endroit conçu pour la réflexion, pour le souvenir et où il pouvait venir se réfugier. Tout son être lui disait, comme c’était le cas pour Allday, que l’heure était venue.

Il franchit la portière et aperçut une escouade de fusiliers auxquels le sergent Chaddock faisait passer l’inspection des armes. Ils étaient tellement occupés qu’ils ne le virent pas et ils ne levèrent même pas les yeux sur son passage.

Il avait l’impression d’être devenu invisible. Comme l’un de ces antiques fantômes dont devait regorger ce vieux vaisseau.

Il s’accroupit devant un sabord ouvert. Sous ses doigts, la pièce de vingt-quatre-livres était glaciale. *C’est pour bientôt.*

Il faisait très sombre, seules quelques crêtes blanches se soulevaient sous les œuvres vives. On voyait aussi une traînée de couleur. L’horizon à l’est.

Oh, Kate chérie, pense à moi, pense à nous !

Sa peau se réveillait au contact des embruns, et il crut entendre sa voix qui dominait les bruits de la mer et du vaisseau.

Ne me quitte pas !

Posant son front sur la volée noire du canon, il répéta : « Jamais ! »

Le capitaine de vaisseau James Tyacke s'arrêta devant la chambre des cartes, domaine d'Isaac York, et passa la tête pour apercevoir le maître pilote serré contre la table avec trois de ses adjoints.

York lui sourit. Son œil acéré avait remarqué la vareuse de grande tenue et l'épaulette qui brillait.

— Vous êtes debout de bon matin, commandant.

Par-dessus l'épaule d'un aide, Tyacke jeta un œil au journal de bord grand ouvert. Sur la première page, York, de son écriture ferme, avait inscrit la date : « *12 septembre 1812* ». Le tout complété, en tête de colonne, par la position estimée. Leurs regards se croisèrent ; York ne se faisait aucune illusion, lui non plus.

Tyacke fit un signe de tête aux aides pilotes.

— Messieurs, faites bonne veille. Vous allez apprendre beaucoup de choses de votre adversaire.

Il quitta le réduit et sortit sur le pont où l'attendait un spectacle d'argent, de bleu sombre et quelques plages dans lesquelles l'obscurité résistait encore. Ciel et mer. Il devina que Scarlett s'approchait derrière lui, mal à l'aise. Mais il n'avait apparemment pas peur, c'était déjà ça.

Faisant brusquement volte-face, il lui demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? Je vous l'ai dit en prenant mon commandement, je commande le vaisseau amiral de Sir Richard, mais je reste *votre* commandant. Crachez le morceau. J'ai l'impression que nous serons trop occupés par autre chose sous peu !

Scarlett s'humecta les lèvres. Il avait le regard vague, comme si tout cela ne l'intéressait guère, en dépit de ce que cette journée risquait de leur réserver.

Tyacke sentait son impatience grandir.

— A la vérité, je ne puis vous être d'une grande aide si vous restez muet, monsieur. De quoi s'agit-il ? D'une femme ? Vous auriez eu un enfant ?

Scarlett hocha négativement la tête.

— J'aimerais bien que ce soit aussi simple, commandant.

— Alors, l'argent ? — il vit que le coup avait fait but : Les cartes ?

Scarlett fit signe que oui.

— J'ai des dettes, commandant, de très grosses dettes.

Tyacke le contemplait sans aucune pitié.

— Dans ce cas, c'est que vous êtes un imbécile. Mais nous parlerons plus tard de tout cela. Il se peut que je sois en mesure de vous aider — il durcit le ton : Aujourd'hui, vous allez devoir donner le meilleur de vous-même. C'est *le* jour de *L'Indomptable* !

Puis il regagna l'arrière pour inspecter les voiles et huniers cargués, la marque de l'amiral et la flamme qui fouettait au vent au milieu des nuages gris en fuite.

Il entendit un bruit de meule. Duff, le canonnier, avait mis ses hommes à l'ouvrage, ils affûtaient coutelas et haches d'abordage. Le spectacle n'avait pas dû être très différent, avant Crécy et Azincourt, songeait-il. Il aperçut l'enseigne provisoire Blythe en grande conversation avec Protherœ, leur troisième lieutenant. Il portait encore ses parements blancs d'aspirant, mais, à bord d'un bâtiment de guerre, les nouvelles se répandaient comme une traînée de poudre. *Désormais, Blythe est devenu l'un des leurs*. Tyacke eut un sourire amer. Ou du moins, il va bientôt le devenir, s'il veut bien écouter ce qu'on lui dit, pour changer.

Allday passa près de lui, soupesant son couteau dans sa main pour vérifier son équilibre. Quelques marins essayèrent de lui dire un mot, mais il semblait ne rien entendre.

Arrivé au pied de l'échelle de dunette, Allday s'agrippa à la lisse car *L'Indomptable* plongeait dans une longue Larne de l'Atlantique, projetant violemment des embruns sur la figure de proue, le lion dressé qui montrait ses griffes.

— Que fais-tu ici ?

Son fils, un coutelas passé à la ceinture, se tourna vers lui en haussant les épaules.

— Le bosco m'a affecté à l'arrière.

Allday essaya de prendre cela à la plaisanterie.

— Ce vieux Sam sait sans doute que tu ne vaux rien comme gabier volant ! Au moins, à l'arrière, t'auras pas trop à manier les bouts !

Malgré tout, il était troublé. Sur tout bâtiment, la dunette était un endroit de choix pour les tireurs d'élite et les pierriers ; il en avait toujours été ainsi. C'est ici que commençait et que se terminait la chaîne de commandement. Nombre de fusiliers étaient également affectés là, car, avec leurs chaussures et leur équipement, ils n'étaient pas d'un grand secours quand il s'agissait de travailler dans les hauts.

Allday croisa les bras.

— On risque de se battre contre les tiens dans pas très longtemps, mon garçon, fais bien attention à toi.

Bankart lui jeta un regard triste.

— Je voulais vivre en paix, voilà tout. Le commandant Adam, c'est lui qu'a compris le premier. Pourquoi ne veux-tu pas en faire autant ? De quelque bord qu'on soye, y'a toujours un pavillon ou un autre. J'espérais trouver la paix en Amérique.

Allday répliqua d'un ton bourru :

— Quand on sera rentrés à la maison, mon fiston, souviens-toi juste de ce que ça a coûté à quelques-uns d'entre nous. Ma femme, Unis, son mari s'est fait tuer à bord du vieil *Hypérion*, et son frère John a perdu une jambe quand il servait au 31^e Huntingdonshire. Tu verras qu'il y a à Falmouth plein de gars qui se sont fait estropier et que Sir Richard il leur a trouvé du boulot.

— Et toi – il hésita : Papa ?

— J'ai plus que ce que n'importe qui peut espérer. Unis, et à présent, ma petite Kate. Elles m'attendent toutes les deux. Et puis maintenant, y'a toi, John – ses yeux pétillèrent : Trois John tout compris, pas vrai ?

Bankart sourit. Il se sentait étrangement fier de ce colosse qui, une fois n'est pas coutume, ne trouvait pas ses mots.

Ils se tournèrent d'un seul mouvement vers les nuages en entendant la vigie crier :

— *Reaper* en vue dans le sudet, commandant !

La frégate devait se trouver pile dans la tache argentée qui allait s'élargissant. La première voile qu'ils voyaient de la journée.

Allday aperçut Tyacke et Daubeny, qui était de quart, s'entretenir. Ils regardaient le pont supérieur et les passavants, la lumière montait toujours à l'horizon, comme l'eau qui passe par-dessus un barrage. Allday entendit Daubeny ordonner :

— En haut, monsieur Blisset, et prenez une lunette, espèce d'idiot !

L'œil brillant, l'aspirant se précipita dans les enfléchures avec l'agilité d'un singe et Allday murmura : « Fieffé impertinent qu'il est çui-ci ! L'a osé me demander comment qu'était la marine de *mon temps* ! »

Tout le monde se tut lorsque la voix flûtée de Blisset annonça depuis le croisillon :

— Ohé du pont ! Du *Pic-Vert*, répété par le *Reaper*, *voile en vue dans le suroît* !

— Présentez mes respects à l'amiral, monsieur Scarlett, lui dit Tyacke, et...

— J'ai entendu, commandant.

Bolitho attendit que le pont se stabilise avant de gagner sans se presser la lisse de dunette. Tyacke et lui se saluèrent cérémonieusement.

Allday observait la scène. Cela le mettait toujours sur les nerfs, même s'il savait que Sir Richard ne soupçonnerait pas une seule seconde ce genre de réaction chez son « chêne ».

Il voulut dire un mot à son fils, mais le gros bosco, Sam Hockenbhull, l'avait déjà rappelé à l'arrière.

Allday sentait sa douleur de poitrine se réveiller ; un avertissement. Elle ne le laissait jamais complètement tranquille, elle ne lui permettait jamais d'oublier ce jour où il s'était fait tailler en pièces par le sabre d'un Espagnol, et où Bolitho avait été à deux doigts de se rendre pour le sauver.

Toujours cette souffrance.

Tyacke chercha des yeux un autre aspirant.

— Faites l'aperçu, monsieur Arlington.

Puis il se tourna vers Bolitho, attendant l'inéluctable. Bolitho laissait son regard errer parmi toutes ces silhouettes immobiles. Certains levaient les yeux vers le perchoir de la vigie comme s'ils espéraient qu'elle s'était trompée.

Bolitho surprit le regard d'Allday. Se souvenait-il, ou bien essayait-il d'oublier ? Il lui sourit, Allday leva la main comme pour le saluer discrètement.

— Quand vous voudrez, commandant.

Tyacke tourna les talons. Son visage défiguré se détachait, sévère, dans les premiers rayons argentés.

— Rappelez aux postes de combat, monsieur Scarlett, je vous prie !

Avery était là, lui aussi, ainsi que l'aspirant le plus ancien, Carleton, celui qui avait remplacé Blythe lorsque celui-ci avait posé le pied sur le premier échelon de sa carrière.

Avery lui ordonna :

— Signalez au *Reaper*, répété au *Pic-Vert* : *Rapprochez-vous de l'amiral*.

Puis il jeta un coup d'œil à Bolitho qui souriait au commandant. Comme s'ils s'échangeaient une dernière poignée de main. Il songeait à sa sœur, dans ses vêtements misérables, à sa façon de l'embrasser la dernière fois qu'il l'avait vue.

Tambours et fifres se disposaient en rang et remettaient leurs boudriers bien briqués en place. Baguettes et instruments croisés à hauteur des yeux, ils attendaient leur sergent.

— Envoyez !

Les tambours se mirent à battre, étouffant le bruit des hommes qui, pieds nus, arrivaient en courant pour tout dégager de l'avant à l'arrière, et ouvrir ainsi deux batteries sur toute la longueur du vaisseau.

Bolitho suivait le spectacle, impassible. Même derrière son bureau, il ne resterait rien qui puisse gêner marins et fusiliers lorsque commencerait la bataille. On avait tout évacué : les cadeaux de Catherine, les sonnets de Shakespeare reliés de cuir vert, la cave à vin qu'elle avait fait décorer avec les armes des Bolitho et leur devise : *Pour la liberté de mon pays*.

Il revoyait encore son père suivre du bout des doigts ces lettres sur le manteau de la grande cheminée, à Falmouth... Il devait faire froid en Cornouailles, le vent venu de la mer et les lames se brisaient sur les falaises. Là où Zénoria s'était jetée dans le vide, brisant le cœur d'Adam... On avait tout descendu dans les fonds. Quelques portraits peut-être, les chaises du carré, une boîte en métal avec les bourses, une montre de famille, la mèche de cheveux d'un être aimé.

— Parés aux postes de combat, commandant !

Scarlett semblait hors d'haleine, alors qu'il n'avait pas bougé. Tyacke commenta, laconique :

— Neuf minutes, monsieur Scarlett ! Ils vous font honneur, monsieur !

Bolitho effleura son œil. Venant de Tyacke, c'était un beau compliment. Ou était-il préoccupé par les ennuis de Scarlett ?

— Ohé du pont ! Voile en vue dans le noroît ! — puis la voix aiguë de l'aspirant Blisset : C'est *La Fringante*, commandant !

Ce qui arracha un sourire à Tyacke :

— Tiens, j'avais oublié cette crevette ! Faites l'aperçu, mais dites à *La Fringante* de garder son poste.

Bolitho fit un signe de tête à Avery. Lequel prit le bras de l'aspirant des signaux, qui sursauta comme s'il avait été frappé par une balle de mousquet.

— Hissez à bloc les pavillons de combat, monsieur Carleton !

Qu'est-ce que je ressens ? Avery fit jouer son sabre dans son fourreau et surprit le regard de l'un des canonnières de la dunette. *Non, je ne ressens rien du tout. Rien que le besoin d'être ici.* Il se tourna vers Bolitho, qu'il voyait de profil, si calme, occupé à regarder l'horizon en attendant le premier signe de l'ennemi. *Par-dessus tout, je souhaite servir cet homme.*

— Ohé du pont ! Nouvelle voile dans le suroît ! Un bâtiment de guerre, commandant !

Avery s'attendait à ce que cette annonce suscite la surprise, pour ne pas dire l'incrédulité chez celui dont il observait toujours le profil. Mais non, rien que le soulagement. Il se redit ce à quoi il venait de songer. *Aucun autre.*

Bolitho restait là à contempler la mer et tous ses hommes qui attendaient ses ordres.

Le petit *Pic-Vert* les alerterait avant de courir se mettre à l'abri de ces gros canons. Deux vaisseaux donc, comme il l'avait prévu. Le second devait être le *Baltimore*.

— Fusiliers, à vos postes !

Les soldats grimpèrent dans les enfléchures de chaque bord pour gagner leurs positions dans les hunes de combat. On avait choisi ceux qui étaient connus pour être les meilleurs tireurs. Du moins, trois d'entre eux, dont Tyacke avait découvert qu'ils étaient d'anciens braconniers. Les autres traversèrent la dunette pour s'aligner derrière les filets où l'on avait serré les branles. L'air sévère, baïonnette au canon. Le capitaine Cedric du Cann, l'allure débonnaire, les observait d'un œil froid et professionnel, la figure aussi rouge que sa tunique.

D'autres silhouettes solitaires, vêtues de rouge elles aussi, montaient la garde près des descentes, factionnaires chargés d'empêcher des hommes d'aller se réfugier en bas s'ils craquaient ou si le spectacle et le bruit les rendaient fous.

Tyacke ordonna :

— Vous pouvez larguer la drome, monsieur Hockenhill !

C'était toujours un moment redouté, même des marins les plus amarinés, qui savaient pourtant combien les éclis pouvaient se révéler dangereux si une chaloupe était réduite en miettes par un boulet. Mais, comme on affalait les embarcations pour les laisser à la dérive, nombreux étaient ceux qui voyaient disparaître avec elles leur seule et dernière chance de salut si le sort de la bataille était contraire. Amarrées les unes aux autres, elles allaient partir au gré des flots en attendant d'être récupérées par le vainqueur, quel qu'il soit.

— A gréer les filets !

Des hommes coururent exécuter l'ordre, Allday aperçut son fils qui déhalait sur les palans avec ses nouveaux compagnons, pour tendre les filets de protection au-dessus de la grande roue double et des quatre timoniers qui l'armaient.

Un bref regard de Bankart, qui disparut. L'espace d'une fraction de seconde, Allday essaya de se rappeler sa mère, mais

dut admettre que, non, il n'en avait pas gardé le moindre souvenir. C'était comme si elle n'avait jamais existé.

— Du *Reaper*, commandant. *Ennemi en vue dans le suroît !*

— Faites l'aperçu et transmettez à *La Fringante*.

Bolitho demanda soudain :

— Vos fifres connaissent-ils *La Fille de Portsmouth* ?

Le fusilier gonfla ses joues :

— Oui, amiral.

Un oui qui voulait dire : *Naturellement*.

— Alors, allez-y !

Isaac York porta dans son journal de bord que, ce matin du 12 septembre, tandis que *L'Indomptable* faisait route sous voilure réduite, les petits tambours et les fifres avaient défilé sur le pont rempli de monde. Sur l'air entraînant de *La Fille de Portsmouth*, les hommes tapaient du pied en cadence ou sifflotaient en silence.

Allday se tourna vers l'amiral et le gratifia d'un sourire grave.

Bolitho n'oubliait jamais. Et n'oublierait jamais à l'avenir.

Bolitho sortit une lunette du râtelier et gagna le couronnement, penché sans même s'en rendre compte pour compenser la gête.

Il leva lentement son instrument, essayant d'imaginer sa petite escadre telle que l'aurait vue une mouette au petit matin. En ligne de front, *L'Indomptable* au milieu, une bonne brise soufflant par le travers tribord. Bien établie, comme aurait dit Isaac York. Il repointa sur l'horizon à l'ouest qui était encore à demi noyé dans la pénombre, contrairement à la fine ligne argentée qui s'étendait dans le ciel au levant.

Il serra plus fort le métal glacé pour tenter de maîtriser ses émotions. Les canonnières de la dunette attendaient les ordres après que l'on eut rappelé aux postes de combat. Certains d'entre eux gardaient certainement l'œil sur lui, en se demandant ce que la journée allait leur coûter.

Elle était là, *l'Unité* de Beer, presque toute la toile dessus et les voiles bien pleines, si bien qu'elle semblait bondir au milieu des embruns qui s'envolaient sous la figure de proue. Sa large

flamme était raide comme du métal, image de la puissance navale à son plus haut.

Bolitho ordonna par-dessus son épaule :

— Prévenez le commandant. Dans quinze minutes.

Il leva la tête pour observer la flamme, mais son œil se mit à le picoter comme pour se plaindre.

Avery était paré, le signal enroulé au bout de sa drisse. Ils avaient discuté à l'avance de ce cas, sauf qu'à l'époque Adam commandait encore *l'Anémone*. Adam allait ressentir durement cette perte, avec des hommes dont il ignorait les capacités, à bord d'une frégate tellement semblable à celle qui lui avait été si chère. Et pourtant, allait-il sans doute se dire, si différente.

Il regagna la lisse de dunette et laissa son regard errer sur toute la longueur du pont.

Les canonniers s'étaient déshabillés jusqu'à la taille en débit du vent et du froid mordant. Leurs corps étaient bronzés, après tous ces mois passés aux Antilles. Beer ne pouvait courir le risque de les perdre. Pas plus qu'il ne pouvait espérer les voir s'enfuir.

Il sortit sa montre et vit que l'aspirant Essex l'observait avec une attention extrême. À ce stade, aucune erreur n'était permise. Beer avait l'avantage du vent, ce qui était déjà assez préoccupant.

Il sentit Allday s'approcher et entendit sa respiration irrégulière. Cette vieille douleur, probablement, qui venait lui rappeler l'ancien temps... et tout le reste. À eux deux, *l'Unité* et le *Baltimore* portaient sans doute autant de canons qu'un vaisseau de premier rang. Ensemble ou pris isolément, il serait difficile de les surprendre ou de les vaincre.

Il dit à Avery :

— Monsieur Avery, signal général. *Modifier la route. Venir au nord-ouest quart nord !*

Les pavillons bariolés s'envolèrent au vent. Il pouvait imaginer le visage volontaire d'Adam, celui de Hamilton à bord de son *Reaper*, Eames et son air rebondi, sur le *Pic-Vert*, Eames qui avait transgressé ses ordres pour aller chercher les survivants.

Les gabiers s'étaient déjà alignés le long des vergues, tous les hommes disponibles étaient aux bras et aux drisses. Le moment décisif était venu, le moment qui pouvait les entraîner dans la mort.

— Tout le monde a fait l'aperçu, amiral !

Avery dut s'humecter les lèvres.

Bolitho s'adressa à Tyacke :

— *Envoyez !*

Les pavillons redescendirent une fois encore avant de s'amonceler en désordre au milieu des timoniers. Tyacke cria :

— Venez bâbord amures, monsieur York. Faire cap au nord-ouest quart nord, serrez autant que possible !

Les manetons de la barre luisaient dans cette lumière étrange. La grande roue commença à tourner, les timoniers gardaient les yeux rivés sur la flamme et la brigantine qui faseyait. *L'Indomptable* se mit à virer. Bolitho prit une lunette des mains d'un aspirant haletant et la posa sur l'épaule du jeune garçon. On dérabantait les voiles, la toile libérée jaillit des vergues dans un fracas de tonnerre, la grand-vergue se courba comme un arc.

Ils étaient passés de la ligne de front à une formation en ligne de file ; le petit brick était invisible quelque part au-delà du *Reaper*.

— Larguez les palans ! ordonna Tyacke. Parés à charger ! Monsieur Scarlett, hausse maximale !

Puis, sans prévenir, il se débarrassa de sa coiffure et la lança sur le canon le plus proche.

— Allez, les gars, à l'ouvrage ! Regardez la belle, comme elle vole !

Portant à peu près toute la toile qu'il pouvait supporter, ses voiles bien gonflées tendues par le vent, le vaisseau semblait bondir sur les crêtes. Ils n'étaient plus très loin de l'ennemi, mais en route convergente.

— Toutes les pièces chargées !

Bolitho se retint à un hauban. À demi nus, les canonniers s'activaient équipe par équipe. Les mousses chargés de l'approvisionnement en poudre galopèrent dans tous les sens avec leurs énormes gargousses. Les chefs de pièce se baissaient

pour vérifier les palans de pointage de leur affût, désormais plus libre de se mouvoir.

— *A ouvrir les sabords !*

Les mantelets se levèrent des deux bords tout à la fois, comme actionnés par une main unique. L'exercice, toujours l'exercice, et encore l'exercice. Ils étaient parés, le lieutenant de vaisseau Daubeney se tenait près du mât de misaine, sabre sur l'épaule et l'œil fixé sur l'ennemi. Il ne s'agissait plus maintenant de voiles, mais d'une pyramide de toile menaçante qui s'approchait par l'avant du travers bâbord.

Un déluge d'artillerie lourde retentit et on entendit comme un soupir lorsque le petit *Pic-Vert* partit, désarmé : mât de misaine, vergues, toile arrachée passèrent par-dessus bord, tandis que les boulets tirés à longue portée par *l'Unité* continuaient de s'enfoncer dans sa coque.

Tyacke brandit son sabre :

— Sur la crête, les gars ! Visez le mât de misaine !

Bolitho joignit les mains, l'œil rivé au sabre étincelant que Tyacke tenait au poing. Le *Baltimore* faisait cap droit sur le trou laissé entre *L'Indomptable* et *La Fringante* d'Adam au bout de la ligne.

Le pont s'inclina légèrement. Les huniers commencèrent à battre en protestant lorsque le vaisseau serra le vent d'un peu plus près.

— *Feu !*

C'était comme si une avalanche se brisait contre la haute muraille du *Baltimore*, faisant voler des éclis arrachés aux passavants et aux membrures, désarmant les pièces et trouant les voiles dont certaines se déchirèrent en grand, avant de se découper en lanières que le vent acheva de réduire en lambeaux.

— Signal à *La Fringante*, monsieur Avery ! *Attaquez l'ennemi et harcelez-le sur son arrière !*

Tyacke se retourna.

— Il n'aura pas besoin qu'on le lui dise deux fois, amiral !

— *Aveuglez les lumières ! Ecouvillonnez ! Chargez !*

Les chefs de pièce, noircis par la fumée, levèrent le bras l'un après l'autre.

— Parés, commandant !

— *En batterie !*

Quelques éclairs percèrent la fumée qui s'épaississait et Bolitho sentit les boulets ennemis s'enfoncer dans les œuvres vives.

Les hommes se regardaient, cherchant un ami, un camarade de poste. Pas un seul n'était tombé et Bolitho entendit des hurlements éraillés : cris de défi, d'orgueil et, par-dessus tout, la folie contagieuse d'une bataille navale.

— *Feu !*

— Voyez ce salopard, amiral ! s'écria Allday. Son artimon est en train de tomber !

L'appareil à gouverner du *Baltimore* avait dû être touché ou ses timoniers écrabouillés par la dernière bordée. Quelques rares pièces tiraient encore, mais la cadence était irrégulière et il était désormais incapable de virer de bord.

Bolitho s'essuya le visage d'un revers de manche et vit les longues flammes orange jaillir dans la fumée qui s'étendait au-delà du gros bâtiment américain. Des coups bien ajustés, impitoyables, une pièce après l'autre, qui frappaient la poupe sans protection du *Baltimore*. Bolitho imaginait Adam, pointant lui-même et faisant tirer chacune de ses pièces, se remémorant ce qu'il avait perdu et qu'il ne retrouverait jamais.

Scarlett se mit à hurler :

— Le *Reaper* est touché, amiral ! — il ne parvenait pas à y croire, comme rendu fou : Les salauds !

Bolitho laissa retomber sa lunette. Le *Reaper* était débordé. Pratiquement démâté, les voiles transformées en lambeaux noirâtres, il tombait sous le vent. Il n'avait plus de pavillon, le pont offrait un spectacle de massacre. Des pièces renversées, des hommes et des morceaux d'hommes ; son brave commandant, James Hamilton, pris dans un jeu fait pour les plus jeunes que lui, tué sur sa dunette où il avait commandé jusqu'à la fin. Ce n'était pas pour lui, il aurait dû rester dans l'Honorable Compagnie, Bolitho baissa les yeux sur sa main, la serra jusqu'à ce que tout le sang s'en soit échappé. *Ni pour moi.*

— En batterie ! Pointez ! *Feu !*

De la fumée rentrait en tourbillons par les sabords et fit tousser Bolitho. Une fumée âcre, rude, aveuglante.

Le *Reaper* ne pouvait pas s'en tirer. Un petit sixième rang de vingt-six canons contre la puissante artillerie de Beer.

Il s'essuya les yeux, Avery l'observait, étrangement calme. Il parvenait à se détacher du spectacle des vaisseaux hachés et des corps pantelants qui accompagnaient la fin soudaine du *Pic-Vert*, comme il l'avait fait tant de fois.

— Toutes les pièces rechargées, commandant !

Le regard de Scarlett allait de Tyacke à l'amiral.

Un lourd silence s'était abattu sur le bâtiment, même le vent s'était calmé un instant. Ils dérivait dans une fumée aussi épaisse que du brouillard, on n'entendait que les départs étouffés des mousquets et des pierriers, l'air sentait le bois carbonisé. On eût dit les portes de l'enfer.

Puis il vit les huniers de *l'Unité* qui montaient dans le ciel, les voiles percées çà et là, placides au-dessus de la fumée et du carnage qu'elle dissimulait.

— Parés, les gars !

Bolitho voyait le sabre de Tyacke, il se demanda si, pendant ces quelques secondes critiques, le destin allait décider que son tour était venu.

Mais le sabre échappa à la main de Tyacke au moment où la bordée explosa dans des volutes de fumée. Tout n'était que furie et folie, des espars tombaient, des éclis volaient dans tous les sens. Des hommes mouraient, d'autres étaient transformés en bouillie sanglante, encore debout et tétanisés par l'énormité du bombardement.

On apercevait des formes distordues, irréelles : le grand hunier bascula, passa par-dessus bord. Les cadavres de quelques fusiliers s'écrasèrent dans les filets avant de glisser dans la mer, épaves humaines.

Des mains l'aidaient à se relever, mais il ne se souvenait pas d'être tombé. Son bicornes avait disparu, ainsi que l'une de ses belles épaulettes. Il avait du sang sur le pantalon, mais ne sentait rien. Il aperçut l'aspirant Deane qui l'observait depuis la lisse. La moitié de son corps, ce corps si juvénile, était déchiquetée de manière obscène.

Bolitho entendit Avery l'appeler, mais cela semblait si loin, alors qu'ils étaient presque l'un contre l'autre.

— Vous avez été touché, amiral ?

— Je ne crois pas, réussit-il à articuler.

Il sortit le vieux sabre de son fourreau. Allday était accroupi tout près, brandissant son coutelas. A demi aveuglé, il essayait de voir ce qui se passait à travers la fumée.

Quelqu'un hurla :

— *A repousser l'abordage !* Fusiliers, face au bord !

Bolitho s'essuya encore le visage d'un revers de manche. Il y avait encore des traces de vie et d'ordre à bord. Les haches étincelaient dans les cordages arrachés et au milieu des espars qui traînaient le long de la muraille. Il entendit le bosco crier : « Du monde aux bras par ici ! »

Tyacke s'était lui aussi remis debout, sa vareuse toute déchirée par les drisses libérées qui avaient manqué l'entraîner par-dessus bord. Mais les pièces étaient toujours chargées, attendant son ordre.

— *Allez-y !*

Bolitho serait tombé si Allday ne l'avait pas pris par le bras. Le pont était glissant, l'odeur douceâtre de la mort plus forte que celle de la poudre enflammée.

Tyacke le regarda avant d'abaisser son sabre.

— *Ouvrez le feu !*

L'ombre de *l'Unité* s'élevait au-dessus d'eux, elle avait déjà cargué les voiles et les Américains rangés sur le passavant se préparaient à monter à bord de *L'Indomptable* qui dérivait.

La voix de Tyacke sembla ressusciter des souvenirs, un sens de la discipline qui ne s'était pas complètement évanoui. Les coques étaient toutes proches l'une de l'autre et les vingt-quatre-livres de *L'Indomptable* tonnaient comme au plus fort d'un cauchemar.

Chacun semblait retrouver du courage, là où l'on ne voyait auparavant que la fureur du combat. L'œil fou, les marins et fusiliers postés près des filets de *L'Indomptable* qui avaient survécu se ruèrent à l'assaut en poussant des hurlements. On entendait le choc des sabres et des poignards, les hommes atterrirent sur le pont de l'ennemi. Quelques-uns tombèrent

sous les coups de mousquet ou de pistolet, une cartouche de mitraille faucha le capitaine du Cann et quelques-uns de ses fusiliers, avant que la ruée sauvage s'empare du pierrier et réduise en charpie le servant isolé.

Soudain, on entendit des cris de joie, en anglais cette fois, et, un court instant, Bolitho crut que le convoi arrivait à leur secours.

Mais c'était *La Fringante* qui avait jeté ses grappins sur *l'Unité* de l'autre bord. Adam et son équipage sautaient déjà sur le pont.

Allday, parant un coutelas d'un côté, frappa un autre Américain avec une telle violence que sa lame lui trancha presque le cou. Mais ce geste était à la limite de ses forces. Une douleur envahit sa poitrine et il ne voyait plus ce qui se passait devant lui.

Avery essayait de se porter à son secours. Allday voulait le remercier, faire ce qu'il avait toujours fait : rester près de Bolitho.

Il essaya de crier, ne réussit à émettre qu'un son rauque. Il avait l'impression de voir des images défiler devant lui. Scarlett qui hurlait en se taillant un chemin à coups de lame sur le pont rougi de sang, son sabre d'abordage gris métal dans le soleil noyé de brume. Puis la pointe d'une pique, immobile entre deux marins, comme un serpent. Et l'épieu se rua sur l'officier à la vitesse de l'éclair. Scarlett lâcha son sabre et s'agrippa à la pique qui se plantait dans son ventre. Son cri cessa, il tomba derrière les silhouettes qui continuaient à se battre derrière lui.

Il aperçut Sir Richard qui se battait contre un grand lieutenant de vaisseau américain, le fer tintait et raclait, chacun essayait de trouver la faille chez son adversaire. Avery, qui s'en était rendu compte lui aussi, sortit un pistolet de sa vareuse.

Tyacke cria :

— L'amiral ! Abattez-le !

Se retournant, il vit un officier qui se précipitait sur lui, sabre en main. Presque dédaigneux, il découvrit ses horribles cicatrices ; l'homme marqua un instant d'hésitation et perdit son sang-froid. Il aurait fait de même avec un marchand d'esclaves.

On entendit soudain une clameur assourdissante, des cris de joie qui n'en finissaient pas, à vous percer les oreilles. Des hommes se congratulaient, se donnaient de grandes bourrades. D'autres regardaient autour d'eux, tout surpris, ne sachant pas s'ils avaient gagné ou perdu, faisant à peine la différence entre amis et ennemis.

Puis ce fut le silence, les bruits de la bataille et les cris de blessés maintenus à l'écart, comme de nouveaux ennemis.

Bolitho s'approcha d'Allday pour l'aider et, avec Avery, le remit debout. Avery déclara seulement :

— Il essayait tout simplement de vous protéger, amiral.

Mais Allday était à quatre pattes, les mains et les jambes couvertes de sang, le regard suppliant. Il implorait :

— *John ! C'est moi, John ! Ne nous abandonne pas !*

Bolitho voyait Allday qui, incapable de marcher, continuait d'avancer sur les genoux. Avec une délicatesse extrême, il prit le corps de son fils dans ses bras. Bolitho lui dit :

— Je suis ici, laissez-moi faire, mon vieux.

Mais le regard qu'il croisa était vide, c'était le regard d'un étranger. Allday répondit seulement :

— Non, pas tout de suite, sir Richard. Laissez-moi rester quelques minutes avec lui.

Il dégagea les cheveux collés sur le visage de son fils, si immobile, figé comme au moment du coup.

Bolitho sentit une main se poser sur son épaule. C'était Tyacke.

— *Quoi ?*

L'ennemi s'était rendu mais cela n'avait plus d'importance. Seul comptait Allday, et sa profonde douleur. Tyacke se tourna vers lui. Au milieu de ce pont et de cette foule, il était seul avec sa peine. Il dit brutalement :

— Je suis désolé, sir Richard.

Il attendit que l'amiral lui prête attention.

— Le commodore Beer vous demande.

Il leva la tête vers le ciel qui se dégageait, comme pour les laisser panser leurs plaies et réparer leurs avaries. S'il était étonné d'être encore vivant, il n'en laissait rien paraître. Il expliqua :

— Il est mourant.

Puis, plein d'amertume, il empoigna une pique tombée là et la lança avec rage contre l'échelle de dunette.

— *Et tout ça pour quoi ?*

Bolitho trouva le commodore Beer allongé contre l'habitacle à demi brisé. Son chirurgien et un officier qui portait un pansement essayaient de l'installer le plus confortablement possible.

Beer leva les yeux vers lui.

— Je savais bien que nous finirions par nous rencontrer.

Il essaya de tendre la main, mais elle était trop lourde et retomba dans son giron.

Bolitho s'accroupit pour la lui prendre.

— Cela devait se terminer par une victoire. Pour l'un ou l'autre d'entre nous.

Puis, se tournant vers le chirurgien :

— Je dois vous remercier d'avoir sauvé la vie de mon neveu, docteur. Même à la guerre, il faut continuer à aimer son prochain.

La main du commodore pesait de plus en plus dans la sienne, la vie s'échappait de lui comme le sable qui s'écoule dans le sablier.

Il ouvrit les yeux et déclara d'une voix forte :

— Votre neveu... oui, je me souviens maintenant. Il y avait un gant de femme.

Bolitho jeta un coup d'œil au chirurgien français.

— Ne peut-on rien faire pour lui ?

Le médecin hocha la tête. Plus tard, Bolitho devait se rappeler qu'il avait les larmes aux yeux.

Il se retourna vers Beer, son visage ridé. Un homme d'une immense expérience. Il songeait à la colère, à l'amertume de Tyacke. *Et tout ça pour quoi ?*

— Quelqu'un qui lui était très cher...

Mais le beau visage vif et intelligent de Beer était figé, immobile.

Allday aida Bolitho à se relever.

— On s'en est bien tirés, sir Richard ?

Bolitho vit le lieutenant de vaisseau Daubeney qui passait, le pavillon étoilé roulé sur l'épaule. Il prit Allday par le bras et découvrit Adam qui, au milieu des débris, les regardait.

— Oui, mon vieil ami. Les choses deviennent plus difficiles.

Il tendit le bras vers Daubeney :

— Étendez ce pavillon sur le corps du commodore. Je ne veux pas l'en séparer à présent !

Il grimpa lentement sur les espars tombés et de là, sur la dunette ravagée de *L'Indomptable*. Il se retourna et reprit le bras d'Allday :

— Oui, *on s'en est bien tirés*.

Les hommes le regardaient. Que pensaient-ils vraiment au fond d'eux-mêmes ? Fierté, vanité ? Le besoin de vaincre, quoi qu'il en coûte.

Il effleura le médaillon sous sa chemise toute souillée, une chemise qui, quelques heures plus tôt, était immaculée. Il dit tout haut :

— Je ne t'abandonnerai jamais, tant que je serai en vie.

Malgré ce carnage, ou peut-être à cause de lui, il savait qu'elle l'entendait.

EPILOGUE

Lady Catherine Somervell se regardait dans la glace en brossant ses longs cheveux sombres. L'œil critique, à l'affût du moindre petit détail. *Brosser, brosser toujours et encore*, mécaniquement et sans y faire le moins du monde attention. Ce n'était qu'un matin de plus, glacial, à en juger par le givre qui s'était déposé sur les fenêtres de la chambre.

Après tout, ce n'était qu'un nouveau jour. Elle recevrait peut-être une lettre. Mais en son for intérieur, elle savait bien que non.

Encore deux jours, on serait en décembre ; ensuite, mieux valait n'y pas penser. *Une autre année*. Une année séparée du seul homme qu'elle aimait, qu'elle pourrait jamais aimer.

Jusqu'alors, l'hiver avait été rude. Elle comptait prendre son cheval pour aller rendre visite à Nancy. Lewis, le Roi de Cornouailles, était souffrant. Il avait eu une attaque, le médecin l'avait suffisamment mis en garde depuis quelque temps.

Assise près de lui, Catherine lui faisait la lecture. Elle le sentait irrité, impatient, cet homme qui, plus que tout autre, avait pris la vie à pleines mains. Il avait murmuré :

— Plus de chasse, plus d'équitation... à quoi bon ?

Et elle lui avait répondu :

— Il faut penser à Nancy, Lewis. *Essayez*, pour elle.

Elle traversa sa chambre pour s'approcher du grand miroir sur pied décoré de chardons sculptés, cadeau du commandant Bolitho à son épouse écossaise. Malgré le froid, contre lequel le feu que l'on avait allumé tôt ce matin dans la cheminée ne parvenait pas à lutter, Catherine ouvrit son peignoir et le laissa retomber sur ses bras. Elle se détailla attentivement, elle avait ce regard un peu désespéré, effrayé. Elle enveloppa ses seins ravissants dans ses paumes et les pressa l'un contre l'autre, comme il avait fait si souvent.

M'aimera-t-il encore, maintenant que je suis ainsi ? Me trouvera-t-il encore belle ?

Mais quand, quand cela ?

Les nouvelles d'Amérique étaient rares et peu précises. On critiquait l'impuissance des frégates anglaises, incapables de maintenir leur supériorité habituelle contre les nouveaux bâtiments américains, plus puissants et manœuvrés de main de maître, mais cette guerre se déroulait bien loin de l'Angleterre. Les feuilles de chou se préoccupaient bien davantage des succès répétés de Wellington face aux Français et de l'espoir que l'on avait de remporter une victoire écrasante sous quelques mois.

Catherine s'habilla lentement et avec soin. Cela lui faisait un effet étrange, ne plus avoir Sophie pour l'aider, Sophie qui commençait toujours la journée par son bavardage incessant. Elle allait devoir trouver une autre femme de chambre. A Londres peut-être, quelqu'un qui lui servirait de miroir.

Elle ouvrit un tiroir et tomba sur un cadeau de Richard. Elle le prit, l'approcha de la fenêtre. L'air glacial lui coupa le souffle, mais elle ne s'en soucia guère et ouvrit l'écrin de velours. Le dernier cadeau qu'il lui avait fait, le pendentif en diamants en forme d'éventail. Lorsqu'il était suspendu entre ses seins, elle se sentait à la fois fière et pleine de défi. Ils avaient défié ensemble la société, mais conquis le cœur de tout le pays.

Elle baisa le bijou en essayant de retenir ses larmes. *Il faut que je tienne bon, ce n'est jamais qu'une journée de plus.* A leur manière très simple, les gens qui vivaient sur la propriété, parfois d'anciens marins estropiés de Richard, se reposaient sur elle. Ils lui faisaient confiance pour s'occuper d'eux alors que tant d'hommes du pays étaient en mer ou formés en carré sur les champs de bataille de Wellington.

Elle se pencha pour regarder dans la cour. Deux chevaux que l'on pensait, une charrette venue livrer du cidre pour les ouvriers, encore qu'il n'y eût guère de travail par ce temps froid.

Et plus loin, les arbres dénudés, les spectres déchiquetés de la pointe. Au-delà, la mer qui allait bientôt émerger comme un bloc massif, comme de l'eau emprisonnée derrière un barrage.

Comment me trouvera-t-il lorsqu'il franchira ces portes ? Plus probablement, c'est mon accueil qui le préoccupera. Il

redoutait de vieillir ; son œil blessé était un tourment cruel, un signe de leur différence d'âge. Elle poussa un soupir et sortit de sa chambre. Les portraits sombres étaient toujours là et la regardèrent passer ; les visages des Bolitho. Elle s'arrêta dans l'escalier.

Et Adam ? Se remettrait-il jamais ?

Elle aperçut Bryan Ferguson, le régisseur, qui s'apprêtait à sortir de la maison : il venait sans doute de parler de ce qu'il y avait à faire aujourd'hui avec sa femme, Grâce, la gouvernante. Un homme débordant d'énergie et d'enthousiasme, en dépit de son bras unique. Il lui adressa un grand sourire et la salua en portant la main à son front.

— Vous m'avez pris de vitesse, milady ! Je ne m'attendais pas à vous voir debout de si bonne heure !

— Il est si tôt que cela ?

Ferguson la regardait. Elle était si belle, même avec son manteau d'équitation grossier sur le bras. Mais triste aussi, une autre facette que bien peu de gens connaissaient. Elle lui dit :

— Je suis prête si vous l'êtes, Bryan. Je n'ai pas envie d'un petit déjeuner.

— Ne dites jamais ça à ma Grâce, milady, lui répondit-il, elle le prendrait fort mal !

Ils sortirent, il faisait gris, et se dirigèrent vers le bureau où Ferguson tenait les comptes et les journaux de la propriété.

Elle surprit son regard qui se posait sur ses seins et le pendentif qu'elle avait mis. Elle lui dit :

— Je sais que vous devez me trouver folle de le porter. Je risquerais de le perdre je ne sais où. Mais... — elle se retourna brusquement, toute pâle : Mais, *qu'est-ce que c'est ?*

Ferguson aurait bien aimé que sa femme soit là, elle aurait su quoi faire.

Il entendit une détonation sourde qui roulait en écho du côté de la pointe et crut sentir la terre trembler.

Il vit le jeune Matthew arriver en courant de la cour des écuries.

— Vous avez entendu ?

Voyant Lady Catherine, il se découvrit.

— Vous d’mand’pardon, milady ! J’avais pas vu que vous étiez là !

Une autre détonation, dont l’écho se répercuta indéfiniment avant de se perdre dans l’intérieur des terres.

— Un navire en détresse ? demanda-t-elle.

Elle se sentait la bouche sèche, son cœur battait à tout rompre, elle en avait presque mal. Ferguson lui prit le bras :

— Vaudrait mieux que vous entriez, il fait plus chaud – il secoua la tête : C’est pas un navire, milady, c’est la batterie de St Mawes.

Il essayait de mettre en ordre les pensées qui se bousculaient dans sa tête, il n’entendait rien que ces coups de canon à intervalle régulier.

Le jeune Matthew se retourna en apercevant d’autres silhouettes qui émergeaient dans le froid. Il y eut un silence, puis elle s’entendit qui demandait :

— Qu’est-ce que cela signifie, Bryan ? Je vous en prie, dites-moi.

Grâce Ferguson arriva enfin en tendant ses bras potelés lorsque Ferguson répondit d’une voix rauque :

— Dix-sept coups, milady, on salue un amiral. Voilà ce que c’est !

Tout éberlués, ils se dévisagèrent jusqu’à ce que Matthew s’exclame :

— Bon sang, le major du port de Plymouth mériterait même pas ça ! Et souriant de toutes ses dents : *Il revient*, m’lady ! Il est là !

— Vous n’allez tout de même pas descendre à cheval dans cet état, m’lady ! lui lança Grâce Ferguson. Son mari ajouta :

— Matthew, la voiture...

Catherine s’approcha lentement du muret, là où ses roses allaient éclore, une fois le printemps venu. Il était revenu. Impossible, mais pourtant vrai. *Il ne faut pas qu’il me voie comme ça*. Elle sentait les larmes couler sur ses joues, sur ses lèvres, comme de l’eau salée.

— Descendons sur la côte, Bryan. Je veux le voir arriver. Les chevaux piaffaient et secouaient leur harnachement. On les fit

reculer dans les bras de la jolie petite voiture dont les portières étaient ornées aux armes des Bolitho.

J'arrive, mon chéri. Tu ne reviendras jamais dans une demeure vide.

Le petit village de Fallowfield, niché au bord de la Helford, était calme et paisible, protégé du vent glacial de sud-ouest par la colline et les arbres. Pourtant, le vent était tel que même les pêcheurs les plus hardis étaient rentrés trouver refuge au port.

C'est là que se trouvait l'humble auberge avec sa fière enseigne, *Au Vieil Hypérion*, un vrai paradis comme toujours, fréquenté principalement par les ouvriers agricoles et des voyageurs de passage.

Et dans l'embrasement, John, le frère unijambiste d'Unis Allday, immobile dans le froid. Des années de marche et de combat avec son régiment l'avaient endurci. Il était davantage intéressé par le nombre de clients qu'il parviendrait à rameuter ce jour-là que par le temps.

Il avait entendu l'enfant d'Allday, Kate, qui gazouillait dans la cuisine. Un petit être aussi heureux qu'on peut l'être ; enfin, pour le moment.

Unis arriva dans l'entrée et le regarda d'un air pensif.

— Je vais aller te chercher de la bière. Tirée de ce matin, juste comme tu aimes.

Elle essuya ses mains toutes propres avec un torchon.

— C'est bien tranquille, pas vrai ? J'espère qu'on va avoir un peu plus de monde, hein ?

Les sabots d'un cheval se firent entendre sur la petite route. John aperçut des boutons qui brillaient, ce chapeau qu'il connaissait si bien, penché pour résister au vent venu de la mer. Un garde-côte.

Il salua en souriant les deux hommes qui s'approchaient de la porte et leur cria :

— Z'avez vu toute cette excitation, à Falmouth ? Ça va pas arranger vos affaires – il y a un vaisseau du roi dans la passe de Carrick, la presse va débarquer ce soir !

Et il s'éloigna en claudiquant, pas plus ému que ça par le malheur des autres.

Unis arriva en courant, elle portait toujours son tablier, ce qu'elle faisait rarement.

— C'est quel vaisseau, Ned ?

L'homme se tourna.

— Une frégate. *La Fringante* !

L'ex-soldat avec sa jambe en moins passa le bras sur ses épaules et la fit rentrer.

— Je sais à quoi tu penses, ma petite Unis, mais...

Elle se dégagea et resta là, immobile, au milieu de la pièce, les mains jointes. Elle semblait prier.

— John, tu te souviens de la lettre qu'on a reçue ? *La Fringante* ? C'est un vaisseau de Sir Richard !

Elle examina les lieux.

— Faut refaire le lit. John, va donc chercher le pain frais et dis à Annie de garder l'œil sur la petite Kate !

Il essaya de protester, en vain. Elle ne le regardait plus.

— Par cette porte-ci, mon homme va revenir aujourd'hui même ! Dieu m'en est témoin, j'le savions !

On voyait des larmes, mais elle était plus excitée qu'inquiète.

Il y avait là deux clients, deux charpentiers qui travaillaient dans la petite église, celle où s'étaient mariés Unis et John Allday.

Il allait faire nuit de bonne heure. Il observait sa sœur, l'air préoccupé. Derrière le tambour, dans l'uniforme du roi, comme ils disaient. Mais personne ne vous parlait de l'autre versant des choses.

Unis revint dans l'entrée, l'œil brillant.

— Il est de retour, John, comme je le disais. Comme il me l'a promis.

Et puis il entendit ce bruit pour la première fois, un bruit faible et familier qui dominait le doux gémissement du vent sur les toits. Le clic-clac régulier du poney et de la voiture de Bryan Ferguson. Elle dit doucement :

— Ne t'en va pas, John. Cela te regarde aussi.

La porte s'ouvrit lentement, un peu nerveusement peut-être. On entendait des voix étouffées, elle murmura :

— Mon Dieu, faites que ce soit lui !

Elle se retrouva dans ses bras puissants qui la serraient, elle enfouit son visage dans sa vareuse bleue avec les boutons que Bolitho lui avait donnés.

— Oh, John chéri, cela a été si long ! Tu m’as tellement manqué.

Son frère les regardait.

— Pas besoin d’avoir l’air surpris, John. On vient d’apprendre que *La Fringante* était au port !

Allday semblait à peine capable de croire qu’il était là.

— Oui. J’étais à son bord. C’est le jeune commandant Adam qui la commande.

Il la tenait délicatement, comme s’il risquait de la casser.

— J’ai tant pensé à cette minute.

Il songeait aussi à la grande demeure grise où il avait laissé Sir Richard avec sa dame. Il avait dû lui écrire, au sujet de son fils. Ça, c’était le pire de tout.

Elle l’avait regardé, très sereine, et lui avait dit :

— Il n’est pas vraiment mort, vous savez. Pensez-y de temps en temps.

Et maintenant, voilà qu’il était là. Il se raidit lorsque la fille qu’Unis employait pour l’aider arriva, le bébé dans les bras. Il avait deviné d’instinct que c’était sa fille, alors qu’elle aurait pu être celle de n’importe qui. Il n’allait pas parler de son fils à Unis. Pas encore, ce moment était pour eux seuls. Il prit délicatement sa fille :

— Elle est encore assez petite.

Unis lui dit doucement :

— Le docteur me dit que je ne pourrai sans doute pas en avoir d’autre, John. Je sais bien que tu aurais préféré avoir un fils.

Il serra l’enfant contre lui en essayant de ne pas penser à cette terrible scène, ce matin de septembre. Amis comme ennemis indifféremment, qui s’aidaient et se consolait mutuellement lorsque le combat avait cessé et que le pavillon était descendu au milieu de la fumée. Il lui répondit doucement :

— C’est notre Kate. Elle va faire mon bonheur – il hésita : Un fils, ça peut vous briser le cœur.

Unis jeta un coup d'œil à son frère, mais il hocha la tête. Il garderait tout ça pour lui. Elle demanda à Allday :

— Tu es venu tout seul, John ? Personne que tu aurais laissé dehors dans le froid ? Mais que vont dire les gens ?

La porte s'ouvrit, le lieutenant de vaisseau George Avery se pencha pour passer sous les poutres basses.

— Une chambre pour quelques jours, madame Allday ? Je vous en serai très obligé.

Il regardait tout autour de lui, il se souvenait de ce jour, lorsqu'ils étaient partis.

— J'ai jugé plus convenable de laisser Sir Richard profiter de son retour chez lui.

Il souriait, mais elle remarqua que le sourire n'atteignait pas jusqu'à ses yeux bruns.

Elle était prise d'un sentiment étrange. Avec les lettres qu'il lui avait écrites de la part de son homme, elle avait l'impression de très bien le connaître. Avery continua :

— De longues promenades, une bonne nourriture, voilà qui nous laissera le temps de souffler avant la prochaine fois...

Fort satisfait, Allday lui dit :

— Ainsi donc, finalement, vous restez avec *le petit équipage* ?

— Avais-je vraiment le choix ? répondit Avery.

Il regardait une fois encore l'entrée, lentement, essayant de se pénétrer du calme et de la chaleur de cette pièce accueillante. L'enfant, presque perdue dans les bras d'Allday. Il n'oublierait jamais cette matinée-là. Allday portant avec tant de tendresse le corps de son fils mort à travers le pont ensanglanté, couvert de débris où tant d'hommes étaient tombés ; Allday, seul ou presque, aux derniers moments, avant de laisser glisser son fils dans la mer et de le voir s'éloigner.

Unis s'exclama :

— A boire pour tout le monde ! Bon, monsieur Avery, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

En guise de réponse, ils entendirent la voiture de Ferguson qui s'éloignait. Il avait attendu jusque-là, au cas où.

Richard Bolitho vint s'asseoir près de la grande flambée et présenta ses mains aux bûches qui brûlaient.

— Lorsque j’ai vu la voiture, Kate...

Il tendit le bras et lui prit la main, elle arrivait avec des verres et du cognac.

— J’ai eu du mal à y croire.

Elle vint se nicher près de lui.

— Buvons à mon amiral ! Un amiral d’Angleterre !

Il passa la main dans ses cheveux, sur son cou où il voyait briller le pendentif. Comment avait-elle pu deviner ? Comment avait-elle su ?

Tant de souvenirs qui lui revenaient, alors qu’ils marchaient ensemble. Les adieux émouvants de Tyacke quand *L’Indomptable* était entré à Halifax avec ses deux prises faites aux Américains. Il avait besoin d’effectuer des réparations, certaines ne pouvaient attendre. Bolitho l’avait salué une dernière fois lorsque sa marque avait été transférée sur *La Fringante*. Tyacke lui avait dit :

— Si vous avez besoin de moi, amiral, il vous suffira d’un mot.

Côte à côte, ils avaient regardé leurs prises en fort mauvais état, déjà envahies de monde, et Bolitho lui avait répondu :

— Cela risque de ne pas attendre longtemps. Cette fois, il faut en finir pour de bon.

Tyacke lui avait souri :

— Et ce jour-là, je retournerai en Afrique. J’aimais bien.

Puis il y avait eu la longue traversée de retour, avant d’être convoqué sans délai par l’Amirauté. Il y trouvait même une sorte d’amusement. *Encore une fois*.

Et le bonheur grave d’Adam, lorsque les canons avaient tonné pour saluer son nouveau bâtiment et celui dont la marque flottait fièrement en tête de grand-mât.

Ce respect du protocole était aussi inattendu qu’émouvant, après tout ce qui s’était passé. Les canons avaient tout dit : ils souhaitaient la bienvenue au plus fameux des enfants de Falmouth qui revenait chez lui.

Bolitho leva les yeux vers elle en entendant Catherine lui dire :

— Prends ton verre, j’ai quelque chose à te montrer.

Main dans la main, ils s'étaient engagés dans l'escalier, étaient passés devant les portraits avant d'entrer dans leur chambre.

Il faisait déjà très sombre dehors, Bolitho entendait un renard glapir. Elle lui avait parlé de Roxby, qui comptait prendre son cheval pour venir le voir, mais plus tard.

Elle avait recouvert la toile d'un châle de soie. Elle lui sourit, avec un peu d'appréhension tout de même.

— Prêt ?

Ce n'était pas exactement ce à quoi il s'était attendu, ou peut-être que si ? Elle ne portait pas sa jolie robe de soie sauvage, ni sa tenue de cheval. Elle était pieds nus, ses cheveux flottaient au vent, elle était représentée avec la chemise de marin et le pantalon qu'elle portait à bord du *Pluvier Doré* lorsqu'il s'était écrasé sur le récif, avant qu'ils souffrent de mille privations à bord de cette chaloupe non pontée, sur la mer immense. Jusqu'à ce que James Tyacke les retrouve.

Elle le regardait, toujours inquiète.

— C'est le vrai moi. Lorsque nous étions si près l'un de l'autre, que nous avions besoin l'un de l'autre comme jamais auparavant.

Il la prit dans ses bras et l'obligea à faire face au grand miroir en pied.

— Je n'oublierai jamais, Kate.

Il la sentait trembler, elle voyait le reflet de ses mains dans la glace, ses mains qui la caressaient, qui la dévêtaient comme si elle était une inconnue. Oublié tout le reste.

— Je t'aime tant... murmura-t-elle. Le reste se perdit lorsqu'il s'approcha d'elle. Dehors dans la nuit, sur le chemin à demi éboulé de la falaise, une mouette assoupie se réveilla soudain.

S'il n'y avait eu ce vent, on aurait pu croire le cri ultime d'une femme.

Fin du Tome 21